This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C. Rey.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 755

OXFORD
1992

(23)

MMF 84.58

by N.-E. R[illegible]

La Bretonne

LA PAYS PERVERT

OU

LES DAN DE LA V

Histoire d'Ursu d'Edmond, le Payſan d'après les véritables Perſonages.

Par l'Auteur du Paysan

Tome Premier.

Imprimé A LA HAYE,

Et ſe trouve à Paris,

Chés la d.me Veuve Ducheſne, *Libraire, en la rue Saintjaques, au Temple-du-Goût.*

M. DCC. LXXXV.

INSTITUTE
15 SEP 1992
OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE DE L'EDITEUR.

Je reprens ici un titre qui m'appartient. On a prétendu traiter ce ſujet d'imagination ; mais la vérité, que j'avais par-de-vers moi, eſt bien-audeſſus d'une fiction mal-digérée. Au reſte, je ne me plains pas du faible Imitateur qui, me croyant auteur des Lettres du PAYSAN PERVERTI, *a voulu brocher une* Paysane, *comme il s'eſt figuré que j'avois compoſé le* Paysan perverti : *loin-de-là ! je voudrais qu'il eût mieux réüſſi ; on aurait eu le plaisir de comparer le vrai avec le beau vraiſemblable. Je dirai plûs, je lui dois de la reconnaiſſance ; puiſque la lecture de ſon Ouvrage a tellement excité l'indignation du bon* Pierre R** *mon compatriote, que c'eſt le principal motif qui l'a déterminé à me commu-*

niquer ſes découvertes, au ſujet de ſa ſœur Urſule. *Ainſi l'on peut regarder ce nouveau Recueil comme le complément du* Paysan perverti; *& à ce titre, il eſt précieux : car* Urſule *détaille ſouvent, ce qui n'a été qu'indiqué dans le* Payſan; *elle va dévoiler les ſecrets de ſa propre conduite, comme Femme; on verra dans ſa petite vanité, dans la découverte qu'elle fait des ſentimens de* M.me Parangon, *lorſque cette Dame ſe les cachait encore à elle-même, le principe de ſa corruption future, qui ſe dévelope peu-à-peu, & dans chaqu'une de ſes Lettres. L'intérêt, la coquetterie, le goût d'une liberté indéfinie étouffent inſenſiblement ſa délicateſſe; tandis que le Corrupteur de ſon Frère, qui a ſes vues, achève de la pervertir, dans l'eſpoir qu'elle ſervira au ſuccès de ſes deſſeins ſur Edmond.*

POINT-DE-VUE DES IV TOMES.

I.er URSULE, ſur la demande de ſon Frère Edmond, eſt envoyée à la Ville, où elle apprend d'abord la tromperie qu'on a faite à ſon Frère, en lui faiſant épouſer une Fille ſéduite par ſon Maître : Elle y eſt elle-même tentée par cet Homme. Elle vient à Paris, où elle eſt trouvée jolie, & reçoit des Billets-doux, dont elle rend compte à ſa belle ſœur Fanchon. Elle voit les promenades, les ſpectacles. Elle oſe répondre à un Billet du Marquis, qui l'enautorise. Elle a des préſentimens de ſon prochain malheur.

II.d Urſule eſt enlevée par le Marquis : il lui fait violence, & la tient enfermée dans une maison-de-campagne, juſqu'à l'inſtant où Gaudét la découvre, & obtient des ordres pour la reprendre. Gaudét s'arrange avec la Famille du Raviſſeur, & fait donner à la Jeune perſonne une ſomme conſidérable : M.me Parangon quoique vertueuse, fait des confidences dangereuses. Urſule revient chés ſes Parens, qui la reçoivent avec tranſport. Elle retourne à Paris. Son Frère ſe bat avec le Marquis : elle raſſure ſes Parens, qui aiment le courage emporté d'Edmond.

III.me Urſule met au monde un Fils d'après la violence que lui a fait le Marquis, ſon raviſſeur. Gaudét lui écrit pour la corrompre, par des vues doublement coupables. Il l'empêche d'épouser le Marquis, & éloigne adroitement de ce mariage les Parens du Raviſſeur : Il la rend amoureuse d'un Vaurien : Il emploie Laure pour la tromper : Il la détermine à ſe laiſſer entretenir

par le Marquis. Urſule parvenue à ce point, la perverſion eſt rapide : Elle trompe le Marquis, d'accord avec l'Épouse de ce Seigneur : Elle donne dans la galanterie la plus ſcandaleuse : Elle ſéduit ſon Séducteur lui-même ; & ſe livre à la débauche la plus rafinée. Elle veut exercer au jeu, de-concert avec ſon Frère Edmond, & elle ſe proſtitue à un Fripon qui lui montre à filer les cartes ; mais qui la trompe : elle eſt ruinée en-une ſéance avec ſon Frère. Elle a joué un tour ſanglant à un Italien ; pour ſ'en venger, il la fait enlever, la force d'épouſer un Porteur-d'eau, qui, déguiſé en Seigneur, l'avait entretenue & dupée. L'infortunée eſt réduite à une ſituation qui fait frémir : le Nègre de l'Italien lui fait violence :

IV.me Urſule éprouve de nouvelles horreurs : Elle poignarde le Nègre : Elle eſt confinée dans un Lieu-infâme ; elle ſ'en-échappe, & s'abandonne enſuite volontairement : elle gâgne une maladie honteuſe, & tombe en-lambeaux : On la traite : elle eſt miſe à l'Hôpital : elle revient à elle-même : elle fait une vraie pénitence : elle eſt frappée des malheurs de ſon Frère : Elle épouſe le Marquis, & vit avec lui comme une Sainte : mais ſes anciens crimes ne peuvent être lavés que dans ſon ſang ; elle eſt poignardée par ſon Frère, qu'elle reconnaît en-recevant le coup mortel. Les trois corps, d'Ursule, de ſon Frère, & de m.me Parangon ſont tranſportés à S** : on les inhume aux piéds du Père & de la Mère d'Urſule.

LA PAYSANE PERVERTIE,

OU LES DANGERS DE LA VILLE;

*HISTOIRE d'URSULE R**, mise-au-jour d'après les veritables LETTRES des Perſonages.*

AVIS

TROUVÉ A LA TÊTE DU RECUEIL.

Mes chers enfans : Ma Femme, votre digne & bonne Mère (dont Dieu aye l'âme dans ſon ſein paternel) ayant juſqu'à la mort gardé intact le dépôt des Lettres de ſa Belleſœur Urſule, *ce n'a été que prêté*

*à rendre l'âme, qu'elle me l'a remis. Au dernier voyage que j'ai fait à Paris, pour y voir le Comte mon neveu, & lui exposer les fruits de notre administration d'*Oudun, *& de ses bienfaits, je l'ai prié aussi de voir, s'il ne trouverait pas dans les papiers de feue sa pauvre Mère (que Dieu lui fasse paix & miséricorde), quelques Lettres qui pussent me servir à vous donner d'utiles leçons, & sur-tout de celles de votre bonne Mère. Il a eu la bonté de s'y prêter, & il en-a trouvé un assés bon nombre: qu'il m'a remises, & que j'ai rassemblées dans cette liasse, pour qu'elles demeurent dans notre Famille, comme un Livre instructif: Car on y verra que le principal défaut qui a perdu notre famille, a été l'intérêt, si ordinaire aux Gens-de-campagne, & qui est si âpre en eux, qu'encore qu'ils ayent de l'honneur, ils le font passer avant tout: Et je souhaite que ce second Recueil soit un préservatif pour les Filles qui sortiront de moi, dans tous les temps futurs, tant que le glorieus Royaume de France subsistera.*

Je, soussigné, ai remis ces Lettres à m.r N.-E. R·· d··l·ç B···, pour qu'il les fasse imprimer comme les premières.

signé *Pi. R**.*

Première Partie.

NOTRE Sœur Urſule était, ainſi qu'Edmond, ce qu'on peut voir de meilleur & de plus aimable; & ce fut à-cause de leur excellence que Notre digne Père & notre digne Mère les envoyerent à la Ville. Sans plus parler d'Edmond, dont les malheurs ont fait tant de bruit dans le monde, je dirai ici d'Urſule, que c'était la grâce du visage & du corps; la douceur, la naïveté, la candeur du caractère; la bonté du cœur; la générosité de l'âme, comme elle m'en-a donné des preuves dans le cours de ſa vie, ſur-tout avant ſes chutes ſi lourdes & ſi épouvantables, & après, pendant la rude pénitence qu'elle en-a faite, comme on le verra par ces Lettres. Mais il convient, qu'avant de découvrir cette pauvre Sœur, tant regrettée! je montre quelle elle fut, lorſque la corruption des Villes, qu'habitent Ceux qui doivent lire cet Ouvrage, comme ils ont lu l'autre, concernant mon pauvre Frère, n'avait pas corrompu & fangé en-elle l'image de Dieu, gâté les

beautés de la belle Nature, & qu'elle était encore telle que le Tout-puiſſant l'avait créée; & que je leur faſſe voir, que tout ce qui a perverti & vicié ma pauvre Sœur, était noir dans ſon cœur droit & ſimple, mais dans nos Villes, ô Lecteurs, dans ce ſéjour de perdition, où l'on n'a pu ſouffrir que cette belle Créature conſervât ſa nobleſſe native & ſon excellence de cœur & d'eſprit; parce-qu'elle aurait ſans-doute trop-humilié les Difformes d'âme & de corps, dont les Villes ſont pleines!.... Mais pardonnez ce langage à ma douleur! & qu'il me ſoit ſeulement permis de dire, que ſi ma pauvre Sœur eût été moins belle, elle aurait été moins-attaquée, moins-tentée, moins-violentée par les Méchans, & que peut-être aurait-elle, avec la grâce du Seigneur, échappé à la perverſion.

Dès ſon enfance, Urſule était déja aimable, tant par ſa douceur, que par ſa jolie figure; ce qui la rendait l'admiration de tout le monde: Et tous-Ceux qui venaient à la maiſon, chés nos chèrs Père & Mère, demandaient à la voir: Et on diſait à notre Mère: —C'eſt tout votre Portrait; mais elle a en-outre quelque-chose d'angéliq, qu'elle ne tient que de Dieu-. C'eſt ce qui fit

qu'une Dame, qui vint à-paſſer par le pays, & qui logea chés nous, la demanda pour l'emmener avec elle, promettant d'en-avoir grand-ſoin, & de la traiter comme ſa Fille. Notre bonne Mère, tant qu'elle crut que la Dame ne parlait pas ſérieusement, y accordait de bonne-grâce, en riant, & notre reſpectable Père, lui, y alait tout-de-bon: mais quand elle vit que la Dame fesait déja les arrangemens, & qu'elle ne badinait pas, elle ſe prit à pleurer: ſi-bien qu'il fallut laiſſer Urſule: ce que notre Père ne trouva pas bon; & pourtant il ne voulut pas lui donner le chagrin de lui ôter de-force Une de ſes Enfans: & depuis ſouvent il en-parlait: & c'eſt ce qui a fait ſans-doute que jamais notre Mère ne ſ'eſt depuis oppoſée au départ d'Edmond & d'Urſule, quand il a été queſtion de les envoyer à la Ville: car cette excellente Femme ſe ſouvenait de ce que lui avait dit notre Père; & elle regardait comme une chose très-vilaine & vicieuse, qu'étant Femme, elle alât contre les volontés de ſon Mari, qu'elle regardait comme ſon Seigneur & Maître, & auquel elle fesait profeſſion d'être ſoumise, non de parole ſeulement, mais d'effet, comme elle en-a donné l'exemple

toute ſa vie à ſes Filles, mes très-chères Sœurs.

Et à-meſure qu'Urſule grandiſſait, elle devenait de plûs-en-plûs aimable & gentille, même de caractère; ſi-bien qu'elle ſesait nos délices à tous: car elle était bonne, obligeante, prévenante; & elle ſe fût privé de ſon néceſſaire pour nous le donner. Auſſi Un-chaqu'un de nous l'aimait-il, au-point qu'elle était au-milieu de nous tous, Frères & Sœurs, comme une petite Reine, que Chaqu'un craignait de mécontenter. Et pareillement en-était-il d'Edmond: c'étaient les deux Bien-aimés, non-ſeulement de Père & Mère, mais des Frères & Sœurs. Et encore que nous viſſions bien tous qu'ils étaient plus-aimés que les Autres, à-cause de leurs gentilles faces & minois agréables qui ne permettaient de leur parler comme aux autres Enfans; ſi pourtant eſt-il ſûr, qu'Auqu'un de nous n'en-fut jalous; mais nous ſentions en-nous-mêmes que c'étoit une juſtice qu'on leur rendait; & nous cherchions à-gâgner leurs bonnes-grâces: & ce qu'il y avait de merveilleus, c'eſt qu'ils ne l'en-prévalaient pas; au contraire, ils étaient d'autant plus accorts envers nous-tous, que nous les recherchions davantage;

& quant à ce qui me regarde en-particulier, tout-fêtés qu'ils étaient, ils ne me parlaient qu'avec reſpect, comme à leur Aîné, craignant de me déplaire, & recherchant en-tout mon approbation : car ils me diſaient ſouvent, ſur-tout Edmond: —Tu es à mes yeux l'image de notre reſpectable Père ; notre Père eſt l'image de Dieu ; & par-ainſi, Pierre, je vois auſſi Dieu en toi, & je t'honore & honorerai juſqu'au tombeau-. Et il m'a honoré, même dans ſes égaremens. Et Urſule m'a honoré, même dans le temps qu'elle avait oublié Dieu, notre divin Père ; & jamais ni Elle, ni Edmond, n'ont dit une parole peu reſpectueuse à mon égard, non pas même une penſée n'eſt jamais née dans leurs cœur, qui ait fait brêche à leur amitié pour moi : Auſſi les ai-je toujours tendrement portés dans le mien, & les y porterai-je juſqu'au tombeau.....

Et quand il fut queſtion de les envoyer à la Ville, quoiqu'Un-chaqu'un de nous (hors moi) en-eût envie, ſi eſt-ce pourtant qu'en-nous-mêmes nous penſions tous : —C'eſt à Urſule, c'eſt à Edmond qu'il y convient d'aler-. Car effectivement il n'y avoit Aucun de Nous qui eût autant de gentilleſſe de figure, pour ſ'y faire

honneur, & ſe faire aimer & rechercher; ni de nobleſſe d'âme, pour ſ'y montrer digne de notre ſang; ni de tendreſſe filiale & fraternelle, pour ſ'y ſouvenir de nous & nous y ſervir: Ainſi, au diſcours que tint notre reſpectable Père, un-ſoir à-table: ---J'ai de nombreus Enfans; & il faut que Quelqu'un ſe pouſſe, pour aider & ſoutenir les Autres, qui à-faute de bien, tomberont & déchéeront, après moi: par-ainſi, j'en-mettrai Un ou Deux, à la Ville-.....: A ce diſcours, diſais-je, ainſi tenu à table en-converſant avec ma Mère, Un-chaqu'un de nous porta les ieux ſur Edmond & ſur Urſule. Et Edmond le vit bien, ainſi qu'Urſule; & leurs beaux ieux petillèrent du feu de la joie; car ils nous aimaient tendrement; & ils ne voyaient pas les dangers qui les attendaient, mais ſeulement le ſervice qu'ils pouvaient nous rendre. Et notre bon Père vit auſſi tout ce qui ſe paſſait dans les cœurs de ſes Enfans; & ſa digne âme en-fut émue; car nous vîmes des larmes rouler dans ſes ieux. Il ſe retourna du côté de la cheminée, audeſſus de laquelle était le portrait de ſon Père, & il le regarda, comme ſ'il l'eût conſulté: Et certainement le digne Homme lui rendait hommage aufond de ſon cœur filial, d'avoir

de ſi agréables & honnêtes Enfans, qu'Urſule & Edmond : Et où eſt-ce qu'on enpourroit trouver qui fuſſent mieux-nés, mieux diſpoſés, plus ſpirituels, plus portés au bien !..... Mais le Seigneur les a pris pour victimes des fautes de la Famille ; il les a choiſis comme deux Victimes ſans macule ni tache, & il a dit au Malheur, Frappe, Et le Malheur a frappé. Que le ſaint-nom de Dieu ſoit beni ! notre vie lui appartient ainſi que nos Perſones, & & il n'y a point à lui demander : Pourquoi m'as-tu traité ainſi ?

Et quand Edmond fut parti pour aler à la Ville, & qu'il eut commencé à m'écrire qu'il ſ'y déplaiſait, Urſule, qui avait toujours été du même ſentiment que lui en toutes-choſes, n'en-fut pas en-ça : car elle me dit : ---Mon Frère Pierre, je crois que mon Frère Edmond ſ'écoute trop dans ſes dégoûts, & qu'il n'attend pas aſſés, pour voir ſ'il ne ſe fera pas : car il eſt vif & impatient à la peine, & c'eſt ſon ſeul défaut ; & il me ſemble, à moi, que je ne me découragerais pas ſi vîte-? Je penſai tout comme elle ; car nous approuvons ſouvent ce qui nous eſt contraire. Et quand Edmond commença d'aimer un-peu la Ville, & qu'il dit qu'il ſ'y accoutumerait, Urſule ne ſe ſentait

pas d'aiſe : --Je retrouve enfin mon Frère, me diſait-elle (hélas ! elle ne le retrouvait donc que pour le perdre !) & je le reconnais à ſes nouveaux ſentimens. Et elle me diſoit ſans-ceſſe de le ſolliciter pour la demander. Et quand il la demanda, elle en-étoit d'une joie, que je trouvai trop-grande, moi, pauvre aveuglé, qui en-approuvais alors le motif ! Et elle ſe mourait d'envie d'aler à la Ville : ſi-bien que huit jours après la premiere Lettre où Edmond en-parlait, s'étant préſenté un joli Garſon, fort-riche & un-peu de nos Parens, qui s'ouvrit à moi du deſſein qu'il avait de demander Urſule, je lui en-fis la confidence à elle la premiére : Mais comme elle ſavait que ce Jeune-homme étoit aimé de notre Père, & qu'il l'avait mainte-fois deſiré pour Gendre, elle eut-peur qu'il ne fût écouté ; c'eſt-pourquoi, elle me pria, les mains-jointes, de n'en-dire mot chés nous, & de répondre au Garſon, qu'il n'y avoit rien à-faire pour elle. Ce que je fis, par la grande envie que j'avais de la ſatiſfaire.

A-la-fin, Edmond la demanda tout-de-bon, au nom d'une digne & reſpectable Femme : & jamais je n'ai vu d'auſſi grand contentement, que celui de cette pauvre Victime, qui alait là où le cou-

teau de l'Affliction & le poignard du Malheur étaient levés ſur elle..... La propre nuit de ſon départ (car elle partit avant le jour), il me ſembla, durant mon ſommeil, que je la voyais garder nos Moutons, & qu'un grand Loup étant venu pour emporter la plus belle Brebis du troupeau, ma pauvre Sœur l'avait voulu empêcher, & qu'il l'avait emportée elle-même : & comme je courais après pour la délivrer, le Loup fut changé en Homme, & je vis Urſule le careſſer. Et j'avais-beau lui crier, ---Urſule ! Urſule ! c'eſt un Loup-! elle ne m'écoutait pas ; juſqu'au moment où étant redevenu Loup, il l'avait dévorée. Je n'ai pas foi aux rêves ; mais je rapporte celui-là, à-cauſe de ſa ſingularité à pareil jour.

Je n'en-dirai pas davantage : ce ſont à-préſent les Lettres d'Urſule qui vont faire ſon hiſtoire.

PREMIERE LETTRE.

URSULE, à ſes PÈRE & MÈRE.

[Son arrivée à la Ville.]

16 Octobre 1749.

MON très-chèr Père & ma très-chère Mère :

Je vous écris ces lignes, pour vous préſenter mes reſpects, & pour vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'envoyer ici, où j'ai trouvé une Dame aimable & reſpectable, qui m'a priſe en-amitié, & qui aime bien-auſſi mon Frère Edmond, qui eſt un bon-cœur, & qui nous aime comme notre chère bonne Mère lui a recommandé de nous aimer quand il ſerait à la Ville, & comme elle nous recommandait de ſonger à nous pouſſer tous les Uns les Autres, en-nous attirant où il ſerait, pour nous rendre ſervice, & nous procurer ſes Connaiſſances, quand il en-auroit de bonnes ; auſſi fait-il, & je puis bien dire que ce n'eſt pas

à-cause de mon petit mérite que l'aimable madame *Parangon* m'aime, mais à-cauſe d'Edmond, qui ſe fait aimer & bien-venir de tout le monde par ſa douceur & ſes bonnes-façons; dont je ſouhaite que vous receviez le contentement & la joie, mon très-chèr Père & ma très-chère Mère, que Dieu béniſſe, comme votre Fille ſouhaite que vous lui donniez votre heureuse bénédiction. Je vous dirai qu'il y a ici uue bonne Dame *Canon*, qui m'aime bien auſſi, & qui eſt la tante de m.me Parangon, qui m'a mise chés elle, où je ſuis fort-bien, avec deux autres jeunes Demoiſelles, en-attendant une Troiſième, que je deſire beaucoup, car c'eſt m.lle *Fanchette C***, la ſœur de m.me Parangon, qui eſt jeune, comme le ſait bien ma bonne chère Mère, car je crois qu'elle n'a que onze ans; & c'eſt tant-mieux! car les deux Demoiſelles d'ici ſont trop ſpirituelles pour moi, & il me ſemble que je ſerai plus à mon aiſe, quand j'aurai la jolie petite demoiſelle *Fanchette*, pour cauſer; car elle doit être bien-jolie, ſi elle tient de ſa ſœur, & bien-bonne! ce qui me ſera d'autant plus-agréable, que les deux Demoiselles, qui ſe nomment m.lles *Robin*, ſ'en-vont retourner chés leurs Parens, & que je n'aurai plus que

la Nouvelle. Autre chose ne puis vous mander, mon Frère vous ayant écrit mon arrivée ici (1), & le pauvre petit frère Bertrand vous l'ayant contée. Je ſuis avec une reſpectueuse & filiale tendreſſe, très-chèr Père & très-chère Mère,

Votre tendre & toute-obéiſſante Fille,

URSULE R**.

Je vous dirai, qu'après ma Lettre finie, mon Frère eſt venu chés m.me Canon, & que j'ai entendu qu'il me demandait, pour aler chés m.lle *Manon Paleſtine*; mais qu'on ne lui a pas accordé ſa demande, & que nous alons partir avec m.me Parangon pour Seignelais, à deux lieues d'ici, où nous reſterons quelques jours, m.me Canon y ayant affaire pour vendre le reſte du bien qu'elle y poſſède, avant de ſe fixer à Paris.

(1) Voyez, pour l'arrivée d'Urſule à la Ville, la XXIV.me Lettre du PAYSAN, *T.* I.er

N.a *Ces renvois ne cadrent aucunement avec la contrefaçon du Libraire* Laporte, *ni avec les éditions de l'Auteur, mais avec une derniere contrefaçon qui porte derrière le Frontiſpice :* Cette édition eſt adaptée à LA PAYSANE PERVERTIE du même Auteur.

II.DE

12 novembre.

URSULE,
à M.me PARANGON.

[Elle eſt revenue au Village, & elle s'ennuie chés nous de la Ville.]

MADAME & très-reſpectable Amie;

JE prens la liberté de vous écrire, dans l'ennui que me laiſſe votre abſence; car envérité, il me ſemble, que du-depuis que je vous ai vue, ce ne ſoit plus ici chés nous, puiſque je m'y ennuie, & m'y trouve étrangère; mais que c'eſt où vous êtes qu'eſt mon pays: auſſi ſuis-je bien-fâchée de cette vilaine avanture qu'on a fait arriver à mon Frère, & qui eſt cauſe qu'on m'a remmenée, & je vous prie bien-inſtamment, très-chère Madame, de me faire encore redemander; ſi pourtant c'eſt votre bon-plaiſir: mais envérité ce doit l'être, puiſque je ne ſuis ici occupée que du ſouhait de vous revoir & d'être auprès de vous. Je voudrais ſavoir à-préſent, ce que penſe &

ce que fait la m.lle Manon ? Elle a dû être bien-attrappée ! Je n'ai parlé de rien ici, qu'à ma Belleſœur future *Fanchon*, qui eſt prudente, & qui ſe comporte avec moi comme une véritable amie ; & elle a été bien-étonnée de tout ça ! & une chose qui m'a ſurprise de ſa part, c'eſt qu'elle a pris ſon parti de m.lle Manon je veux dire, d'après tout ce que je lui ai conté, tantôt en-l'excusant, & tantôt en-ne croyant pas ce qu'il y avait de pis ; & elle m'a dit, qu'elle aimeroit mieux mourir que d'en-ouvrir la bouche : car elle dit ; qu'une pauvre Fille eſt déjà aſſés à-plaindre d'avoir été comme-ça attaquée par des Hommes ſi fins, qui ont le deſſus d'elle, par leur âge & leur expérience, & qu'il faudroit tout entendre & tout voir pour la juger. Mais moi, je ſuis un-peu plus-rigoureuse, je vous l'avoue, ma chère Madame, & il n'y a expérience & fineſſe des Hommes qui y tienne ; on voit bien quand ils nous veulent attrapper, & ils ne nous attrapperaient pas, ſi nous n'avions un-tant-ſait-peu envie d'être attrappées : ainſi je penſe au-ſujet de m.lle Manon, tout-comme vous, Madame, & m.lle *Tiennette* (1) ; mais je ſuis bien-aiſe

(1) La Flateuse ! elle commence déja à-

que ma Belleſœur penſe comme elle penſe, parce-que mon Frère-aîné aura une bonne femme, & c'eſt ce qu'il faut ici. Quant à mon Frère Edmond, je crois qu'il ne m'oublie pas auprès de vous, & qu'il me rappelle à votre ſouvenir, toutes les fois qu'il a le bonheur de vous parler à-part. Il était jalous de moi; mais c'eſt moi qui *la* ſuis de lui à-préſent, qu'il vous voit tous les jours, & que je ne vous voit plus & je lui en-voudrai, ſi je le puis, ſ'il n'emploie pas tout pour me r'avoir, & me donner à Celle que lui & moi nous regardons, comme notre Proteſtrice. Qu'eſt-ce qu'on veut à-préſent que je faſſe ici? Envérité, j'y mourrais plutôt fille, que de me voir faire la cour, comme la font nos Patauds, même Ceux qui veulent faire les Polis.

Comme vous m'aviez demandé une-fois la maniere de faire ici l'amour, il faut, pendant que j'en-ai le temps, que je vous conte-ça, ma chère Madame, quoiqu'on ne me l'ait guère fait encore

parler comme elle croit qu'on veut qu'elle parle.

*Les Notes non ſignées, ainſi que les titres des Lettres, ſont de Pierre R**.*

pour mon compte: mais j'ai vu ça aux Filles du village, & quelquefois à mes deux Sœurs-aînées. Pendant le jour, on ne ſe dit rien; mais cependant quand on ſe rencontre, on ſe regarde avec un rire niais, & on ſe dit, —Bonjou, Glaudine, ou Matron? —Bonjou don, Piarrot, ou Toumas, ou Jaquot-, répond la Fille en-rougiſſant d'un air gaûche, & en-marchant de-travers, un-peu plus-vîte qu'elle ne fesait auparavant. Mais le beau, c'eſt le ſoir. A l'heure où ſortent les Chauveſouris & les Chathuans, les Grands-garſons après leur ſouper, rôdent dans les rues, cherchant les Filles: Je dis les *Grands-Garſons*, parce-qu'on n'eſt ici grand-garſon qu'à vingt ans paſſés; & alors, on eſt accepté à-payer la maîtriſe au *Maître-garſon*, c'eſt-à-dire le plus-âgé, ou le plus-ancien paſſé-maître des Garſons; elle eſt de vingt ſous, qu'un Garſon eſt quelquefois un an à amaſſer dans notre pays, tant l'argent y eſt rare! Les Grands-garſons raſſemblent pluſieurs maîtriſes, comme trois ou quatre, & cela ſert à les regaler un dimanche au-ſoir, & à donner une danſe, au ſon du hautbois. Si un Garſon ſ'immiſçait de rôder avant l'âge de vingt ans, pour chercher une Maîtreſſe le ſoir, ou avant d'avoir

d'avoir payé ſa maîtriſe, les Grands-garſons portent chaqu'un leur houſſine, avec laquelle ils le roſſeraient d'importance. Quant aux Maîtres-Garſons ils ont toute liberté; ils vont à toutes les portes cherchant les Filles juſqu'à ce qu'ils aient trouvé une Maîtreſſe : Et quand ils en ont trouvé Une, ils le déclarent au Maître-garſon, qui en donne avis aux Autres, en ces propres termes : » Mes Amis, » Jaquot *tel*, ou Giles *tel*, va à Margot, » Jeanne ou Reine *telle*; ainſi, au cas » où Perſonne n'aura jeté ſes vues ſur » elle, il ne faut pas le troubler; mais » le laiſſer tranquile, juſqu'à conclusion » de mariage en-face d'égliſe ». Les autres Garſons répondent l'Un après l'Autre, & ſ'il y a rivalité, Celui qui eſt rival, le déclare. Le Maître-garſon leur dit alors : » Mes Amis, jalousie ne vaut » rien; une Fille eſt une Fille, & il y » a plus d'une Fille dans le Village, voire » même dans les autres Villages; par- » ainſi, je vous conſeille de vous accor- » der, ou de tirer à la courte-pâille, à » Quî l'aura » ? Et ordinairement les Garſons acceptent de tirer, & tout eſt dit : mais ſ'ils perſiſtent chaqu'un, alors le Maître-garſon ſe borne à leur défendre les voies-de-fait, ſous peine, pour

l'Aggreſſeur, d'avoir tous les Garſons ſur le corps, & d'être roſſé. Et le Maître-garſon leur dit: » Courez-en donc l'avan-» ture, & que les parens en-décident: » mais quand ils auront décidé, ainſi » que la Fille, j'entends que le Refuſé » ſe retire ». Et quand la Fille veut l'Un, & les Parens l'Autre, les Grands-garſons ne ſe mêlent pas de décider; ils laiſſent faire les deux Rivaux, en-défendant ſeulement les voies-de-fait. Mais tout-cela eſt rare: Le plus ſouvent, à-l'entrée de l'hiver, les Garſons ſe partagent les Filles, ſoit au ſort, ſoit en choiſiſſant, & Chaqu'un va tout l'hiver à Celle qui lui eſt échue. Voila comme les Filles ſont ici traitées; elles n'ont ſeulement pas la ſatiſfaction de recevoir Celui qui leur plaîrait le mieux, & ſouvent il faut qu'elles aient tout l'hiver à-côté d'elles, à la veillée, ou devant la porte, quand il fait clair-de-lune, un gros Pacant qu'elles déteſtent. Il faut à-préſent vous dire, comme les Filles voient leur Galant, & ce qu'elles mettent du leur, en-ſesant l'amour. Les Garſons vont vers la Fille, longtemps avant de parler aux Parens, pour voir ſi elle leur plaîra, & ſi ils lui plaîront. Pour cela ils rôdent quelquefois des mois entiers autour de la maiſon, avant de

lui pouvoir parler. On en-cause dans le pays, & la fille apprend que Piarrot ou Jaquot *tel* rôde autour de la maison pour elle. Un-ſoir, par curioſité pure, elle prend un prétexte pour ſortir, comme d'avoir oublié de fermer le poulailler, l'écurie aux Vaches, ou de leur avoir donné de la pâille pour leur nuit, &c.ª Les Parens n'en-ſont pas la dupe : Si le Garſon leur convient, ils ne diſent mot, & la Fille ſort. Si au contraire il ne leur agrée pas, la Mère ou le Père ſe lève, repouſſe la Fille ſur ſa chaiſe, ou ſur ſa ſelle, en-lui disant, *Tîns te-là ; j'y vas moi-méme :* & alors le Garſon, ne voyant pas ſortir la Fille, prens le parti d'entrer dans la maiſon, en-disant aux Parens, *Vlez-vous m'permette d'approcher de vote Fille ?* On ne le refuſe jamais net : on lui dit de ſ'aſſeoir. Il ſe met à-côté d'elle, & on lui fait bonne ou mauvaiſe mine, juſqu'à ce qu'il ſ'attire un refus, conçu en ces termes : *Tîns-te chés vous.* Mais ſi on a laiſſé ſortir la Fille le ſoir, alors le Garſon l'approche en-câlinant : — *Où qu'vou alez donc, Jeanne ?* — *Donner de la pâille à nos Vaches...* — *J'vas donc vous ainder ?* — *Ça n'eſt pas de de refus, Jaquot-.* Et il lui aide. Elle ſort enſuite tous les ſoirs, & elle trouve toujours

Jaquot. On ſ'aſſit dans un coin obſcur : La fille ou file, ou teille le chanvre, & alors le Garſon lui aide, & on cause. Les dimanches on cause ſans rien-faire, & c'eſt le jour où le Garſon ſe hazarde d'embraſſer : il eſt rare cependant que les Filles ne ſoient pas ſages. Quand il commence à faire froid, elle l'invite à entrer à la maiſon ; il accepte, ſi elle lui a plu ; car c'eſt un premier amour d'eſſai qu'ils ont là-fait juſqu'à ce moment. On fait ordinairement l'amour deux ou trois ans, & il n'eſt guère queſtion de mariage le premier hiver (à-moins qu'il n'y ait milice), & les Parens de la Fille ne ſ'aviſent guère de faire au Garſon, la demande ordinaire, *Qu'eſt-qu'tu viens faire ici, Jaquot ?* que le ſecond hiver de la fréquentation.

Quant à moi, ma chère Dame, je vous dirai, que même avant d'avoir eu le bonheur de vous voir à la Ville, je n'avais aucun goût pour cette manière de faire l'amour ; elle m'a toujours déplu, & je ne vous ai parlé de ça, que pour vous obéir, imaginant que ſi j'ai le bonheur de retourner auprès de vous, j'aurai des choſes plus-agréables à vous dire, qui me ſeront inſpirées par votre préſence. Il faut pourtant que je vous avoue

un petit ſecret, dans cette Lettre, qui eſt ſûre, & que Perſonne ne verra ici, pas même mon Frère-aîné; car je ne la montrerai qu'à Fanchon Berthier, qui ſera ma belleſœur. C'eſt que j'ai ici un Amoureux que je ne ſaurais *ſentir!* Imaginez-vous un demi-Monſieu de Village, qui n'a des manchettes que pour faire *ſortir* d'avantage la noirceur de ſes mains brûlées par le ſoleil; qui dit des, *Ce n'eſt pât à moi tant d'honneur; J'ai diz à mon Père*, & autres ſemblables; qui par la groſſeur du corps, reſſemble à ces gros tilleuls qui ſont devant la porte des égliſes, & dont l'enveloppe eſt auſſi groſſière; voila mon amoureux d'avant que je partîſſe; & ce qui me met encore plûs en-colère contre Ça, c'eſt qu'on le nomme ici un joli-garſon; mes Parens eux-mêmes, & les Paysans le nomment *Monſieu*, uniquement à-cauſe qu'il a des manchettes. A mon retour ici, ce *Monſieu* ayant ouï-dire, que c'était pour y reſter, il en-a montré une groſſe joie, qui me le fait encore plûs déteſter. Le Manant! ſe réjouir de ce que je ne ſerais pas avec vous! Oh! je l'abhorre plûs que tout Homme au monde..... Je ne vous aurais pas parlé de Ça, ſi je n'eſpérais que cette raison vous engajera, ma très-chère

Dame, à me demander plus-vîte. Vraî, ce vilain Amoureus me paraît un de ces *Satyres*, dont j'aî lu l'hiſtoire chés vous, au-bas d'une Eſtampe. Mais je laiſſe ce ſujet désagréable, pour continuer à répondre à vos aimables queſtions de bouche.

Vous m'avez auſſi demandé, Quels étaient les goûts que j'avais dans ma jeuneſſe, & mes occupations, mon caractère, & comme j'en-agiſſais avec mes Frères & Sœurs, ſur-tout avec Edmond? Je vais, ſi je puis, répondre à tout ça, pour avoir le plaisir de vous écrire plus-longtemps; car il me ſemble que je vous parle, en vous écrivant; & j'aî eu ſi peu le temps de vous parler à Au**, que je n'aî pu vous répondre à la moitié des choſes. Je vous dirai donc, que mes goûts ont toujours été audeſſus de ceux de nos Paysanes; je n'aimais pas trop, ni leur miſe, ni leurs occupations, & je ſentais audedans de moi-même, que j'avais du goût pour quelque-chose de plus-diſtingué, dont pourtant je n'avais auqu'une connaiſſance. Mais juſque-là, qu'un jour, mon Frère Edmond m'ayant dit, qu'il avoit rêvé, que mon Père n'était pas ſon père, mais qu'il était fils d'un Duc, qui l'avait mis chés nous en-penſion, en-di-

sant : —Gardez-moi ce Fils, sans lui apprendre ce qu'il est, & je viendrai le chercher un-jour, Edmond, disais-je, m'ayant conté ce rêve, moi, je le crus, & je m'attendais tous les jours qu'un Duc viendrait chercher notre Edmond, pour l'emmener dans un carrosse : & je lui fesais ma cour ; ce qui ne m'était pas bien difficile, attendu qu'avant son rêve, je l'aimais déja le mieux de tous mes Frères & Sœurs. Cela me trotait si-bien dans la tête, que je fis aussi à mon tour le même rêve : Il me sembla qu'une Marquise venait me prendre, & qu'elle donnait à mon Père & à ma Mère tout-plein, tout-plein d'argent, en leur disant:—Tenez, voila pour avoir élevé ma Fille, & l'avoir rendue si gentille. Et j'étais bien-contente de m'en aller avec elle ; & elle me disait : —Tu seras un-jour marquise comme moi, & non une Paysane ! viens, viens à mon château, où tu auras de beaux habits, de beau linge.... Je m'éveillai de joie, & je courus, dès que je fus levée, conter mon rêve à mon Frère Edmond, qui me dit : —Dame ! sais-tu que ça pourrait bien être ? Tiens, regarde, comme nous sommes plus jolis qu'eux-tous, toi & moi-? Nous avions alors, lui treize ans, & moi dix. Quand à-l'égard de mes occupations, je les choi-

siſſais toujours à la chambre, & non à la campagne comme mon Aînée; j'aimais tous les jolis ouvrages d'aiguille, comme à-préſent. Mon caractère a toujours été doux; mais j'aimais un peu à commander, avant d'être tout-à-fait raiſonnable : à-préſent, ce que je préférerais, ça ſerait de vous obéir : je ſuis un peu vive, fière, orgueilleuse; j'aimerais à-paraître, à-être riche .... mais je crais que je l'ai déja dit, en-parlant de mes goûts. J'ai toujours tendrement aimé mes Frères & mes Sœurs; mais principalement Edmond, & toute mon envie, ſi jamais je feſais mon chemin, ça ſerait de leur être utile, & d'avoir la gloire que mon Père & ma Mère diſſent le ſoir aux veillées, quand ils cauſent entr'eux devant toute leur Famille : — C'eſt pourtant notre fille Urſule, qui procure telle & telle chose à ſon Frère, à ſa Sœur-! Il me ſemble que je ſerais bien-glorieuse, ſi on disait ça de moi, comme je l'ai entendu dire de vous, Madame, au ſujet d'Edmond & au mien. C'eſt ſur-tout à Edmond que je voudrais être profitable, quoique je ne ſache pas trop comment ça pourrait être. Je voudrais bien auſſi l'être à ma future Belle-ſœur Fanchon : car vous ne ſauriez croire, Madame, comme c'eſt une Jolie-fille ! je crois pourtant que vous

l'avez vue au voyage à Au** ; car elle y était, comme vous ſavez. Nous ſommes amies dès l'enfance ; car outre qu'il a toujours été dit qu'elle ſerait ma Belleſœur ; c'eſt qu'elle eſt la plus-jolie de tout le pays, & que je me trouvais plus-honorée d'être avec elle, qu'avec toutes les autres Filles. Et elle m'aimait-bien auſſi, ainſi que mon Frère Edmond, & je crois que ſi Edmond avait été l'aînée, pour reſter au Village, elle n'en-aurait pas été fâchée: car Pierre eſt par-trop-ſérieus. Mais c'eſt pourtant un bon-humain, quoique n'ayant pas cette aimable façon d'Edmond. Et une fois, que j'ai écrit ici en-cachette de tout le monde à Edmond, pour qu'il me fît venir à la Ville, c'eſt Fanchon qui a porté ma Lettre à la poſte à V*** ; & quand Edmond eſt venu, elle lui a redemandé ma Lettre, de peur qu'elle ne fût trouvée. Je ne ſais pas ſi vous l'avez lue, Madame ; car elle étoit bien ſimple ! mais je ne ſavais pas encore trop-bien écrire (1). Dans tous nos jeux & dans tous nos amuſemens, j'ai toujours préféré Fanchon à mes propres Sœurs. C'eſt qu'elle eſt ſi aimable, ſi complaisante!

(1) Elle ne ſ'eſt pas retrouvée, ſans doute parce-qu'elle était trop ſimple, & que Fanchon l'aura brûlée.

Et-puis nous-nous disions tous nos petits ſecrets. Par-exemple, à-préſent, elle m'avoue, que Pierre notre Aîné lui inſpire du reſpect, & qu'elle a plûs de confiance en-lui, qu'elle n'en-aurait eu en-Edmond, quoiqu'elle eût peut-être eût plûs d'*amitié* pour le Dernier. De mon côté, je vais toujours lui contant mes affaires & toutes mes penſées, & que je ne m'écarterai jamais de la crainte de Dieu à la Ville, ſous votre bonne protection, Madame.

Mais voila une bien longue Lettre! & mon papier eſt fini. Je ceſſe donc, pour vous dire, que j'ai l'honneur d'être avec le plus grand reſpect, Madame,

Votre, &c.

III.me

9 octobre.

M.me PARANGON, au PÈRE R**.

[Elle redemande Urſule, & nous fait la déclaration de la tromperie qu'on a faite à Edmond.]

JE félicite ma bonne-amie Urſule d'être retournée auprès de vous, Monſieur & Madame; elle ne ſaurait être mieux. Cependant, Elle m'eſt ſi chère, & je m'y étais déja tellement attachée, que j'eſpère que vous me la rendrez bientôt: car je ne renoncerais pas volontiers au plaiſir que ſa ſociété m'a procuré pendant le ſéjour qu'elle a fait ici. Mais j'ai été charmée qu'elle vous accompagnât, pour ſuppléer aux détails, que je ne pouvais vous faire, & dans leſquels je ne me hasarderai jamais d'entrer par Lettre: tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ſi j'ai fait manquer le mariage d'Edmond avec ma Couſine, c'eſt que je n'ai pas cru qu'il fût honorable pour lui, ni même avantageus pour elle, dans ſa position. Elle a eu le malheur, ſinon de

manquer de ſageſſe, aumoins de manquer de courage, ou de bonheur, en ſe laiſſant tromper par un Homme, qui ſans-doute a employé des moyens audeſſus des forces & des lumières d'une Jeune-fille; car ma Couſine eſt honnête, & je l'ai connue très-eſtimable. On ne change pas ainſi de caractère, ni auſſi promptement, & on ne ſe laiſſerait pas ſéduire par un Homme-marié, ſi ce Dernier n'employait qu'une ſéduction ordinaire. Mais tout en-excusant ma pauvre Cousine, autant que je le dois, je n'ai pu ſouffrir qu'on trompât un Jeune-Homme, qui a droit à la protection de Ceux qui l'ont attiré chés eux; & je me ſerais crue très-coupable, ſi je ne l'avais pas empêché, le pouvant. Je vous prie inſtamment, Monſieur & Madame, de garder le ſilence ſur cette malheureuse avanture, & de me croire, avec tous les ſentimens que vous méritez,

Votre, &c.ª

COLETTE C**, ſ.me Parangon.

P.-ſ. J'attens votre Urſule, & la mienne, le plutôt poſſible, faites-moi ce plaiſir; j'en ſerai reconnaiſſante.

A URSULE.

J'eſpère que ton Père voudra bien te lire ces deux lignes :

Je desire beaucoup ma bonne-amie Urſule, & je la prie de compter ſur moi tant que je vivrai.

IV.me

23 décembre.

URSULE,

à FANCHON BERTHIER.

[Elle eſt retournée à la Ville, & commence à laiſſer voir un-peu de goût mondain.]

MA chère Bonne-amie ;

NOUS-nous félicitons, mon Frère Edmond & moi, du bonheur dont va jouir notre cher Aîné, en-t'obtenant pour Femme : Tu étais déja notre Sœur par l'affection, & de-plûs mon Amie dès l'enfance, à moi; je ne puis donc que bénir un mariage, qui va reſſerrer les nœuds qui nous uniſſaient, & donner à l'Aîné de notre Famille une Compagne, telle que le fut

pour notre bon Père, Barbe De-Bertro. Ma chère Bonne-amie! tu vas avoir, de ton côté, un bon Mari! Pierre eſt un garſon ſage, craignant Dieu, n'ayant ni dans ſes diſcours, ni dans ſes actions, ni je crois dans ſes plus ſecrettes penſées, auqu'une idée puérile & frivole : tu es ſérieuse, raisonnable, aimant l'occupation; vous ſerez bien aſſortis. Mais, chère Sœur, & c'eſt l'avis de m.me Parangon, ne néglige pas un peu de coquetterie dans ta miſe, quand tu ſeras mariée; les Femmes de chés nous l'abandonnent trop-vîte! Tu es ſi jolie, comme tu te mets! ne pourras-tu continuer!... c'eſt la ſincere amitié que je te porte, qui me fait te parler comme ça, & auſſi librement, desirant que tu ſois toujours autant aimée, chérie & deſirée de ton Mari, que tu l'es à-préſent, du-moins tant que la jeuneſſe durera; & il y a loin d'ici qu'elle ceſſe, Dieu-merci! Je regarde ici, que m.me Parangon eſt mise comme ſi elle était fille; c'eſt une propreté, un ſoin!... & ça fait beaucoup, chère Sœur : car enfin, ſi une Femme eſt négligée dans ſes habits & le ſoin d'elle-même, tout le monde la laiſſe-là; aulieu que Celle qui eſt plaiſante, agréable, comme m.me Parangon, porte la vie & la joie par-tout où elle daigne ſe montrer.

Je te dirai que cette jolie Dame me paraît très-bien disposée pour mon Frère & pour moi, mieux que je ne saurais te l'écrire; mais je te dirai ça de bouche, à notre entrevue prochaine; car enfin, elle est prochaine, cette fête tant desirée !... Je te dirai aussi, que j'ai vu m.lle Manon, sans qu'elle me vît : C'est en vérité une jolie Fille ! quel dommage (1) !... Mon Frère la regardait sans savoir que je l'examinais : je ne l'en-crois pas si dégoûté qu'on croirait bien, & que m.me Parangon le pense; car il la regardait, ce me semble, avec bien du plaisir ! Je ne sais pas, mais cette Fille-là est très-aimable, & si j'étais garson, il me semble qu'une figure comme-ça me feroit oublier bien des choses !... Mais je suis femme, & les Hommes ne sont pas si indulgens pour nous. Quant à m.me Parangon, elle a, je crois des vues fort-avantageuses pour mon Frère, & je lui ai entendu parler de sa jeune Sœur, qui doit venir ici, comme si elle pensoit à lui pour elle. Mais m.lle Fanchette est bien-jeune !... si c'était l'Ainée, qui fût encore fille.... J'ai l'autre jour lâché ce mot-là devant Edmond. Oh ! si tu avais vu ses ieux !

(1) Ces points, & toute la ponctuation, ont été mis par le *Lecteur d'épreuves*.

ils auraient mis le feu à de l'amadoue ; comme ils ont brillé. Le Gaillard ! il lui-en-faudrait !... Mais pour revenir, la petite m.lle Fanchette C** eſt bien-jeune, & l'Aînée eſt bien-belle ! & m.lle Manon eſt bien-*piquante*, comme on dit ici; je ſens que mon Frère (qui eſt auſſi le tien), doit-être bien-embarraſſé ! & envérité, je crois qu'il ne l'eſt pas pour un-peu, ma chère Fanchon ! & plûs je l'étudie, & plûs je crois qu'il l'eſt, & qu'il doit l'être. Je m'enſuis ſouvent aperçue, & ſur-tout hièr, qu'il vit paſſer m.lle Manon, & qu'un petit moment après il regarda m.me Parangon, qui deſcendit vers nous ; dans un inſtant où elle tournait le dos, il porta ſa main à ſon front, avec un regard ! un geſte !... comme ſ'il avait dit, *Oh ! que ne puis-je* !... Dumoins voila comme j'entendais ça...

Je te dirai auſſi, pour ne te rien cacher, qu'un de ces jours, comme j'alais dans la chambre de m.me Parangon, j'y ai trouvé ſon Mari, aulieu d'elle : j'en-ai véritablement eu peur, & j'ai fait un *ah !* de frayeur : Il ſ'eſt mis à rire, & m'a dit : —Ah-ah, vous avez peur de moi ! je ne vous aurais pas embraſſée, mais vous le ſerez pour vous apprendre-.... Oh ! comme il embraſſe !

quel homme ! je l'aurais battu, ſi je l'avais osé. La pauvre Manon ! comme elle a dû ſouffrir avec cet Homme-là ! car envérité il eſt impoſſible qu'on l'aime; il a des ieux, des façons.... Auſſi ſa Femme ne l'aime-t-elle guère, & je ſerais tout-comme elle, ſi j'étais à ſa place; depuis ce qu'il m'a fait, je ne ſaurais plus le *ſentir*....

Comme je babille ! Adieu, & à te voir, petite Sœur ! Je ne montrerai cette Lettre à Perſonne d'ici; c'eſt bon pour d'autres, où je n'aurai pas été ſi ſincère. Ta bien bonne-amie, & Sœur

URSULE R**.

Mes enfans, vous voyez comme cette pauvre Sœur commence d'être légère, & comme ſa tête eſt déja remplie de mondanités ! Hélas ! c'eſt ainſi que la perverſion commence toujours à la Ville; excusable d'abord, à ce qu'on croit; mais alant rapidement au dernier période.

V.me

5 mars 1750.

URSULE,
à FANCHON, ſa belle ſœur.

[Elle commence à pénétrer bien des choſes !]

JE ſais, chère petite Sœur, que mon Frère d'ici écrit à ton mari, & je profite de l'occaſion, qui eſt ſûre, pour qu'on te remette ma Lettre en-main-propre, & qu'elle ne ſoit vûe que de Qui tu voudras. Eh-bien, ma chère Fanchon ? ce que je ſentais dans mon cœur, Edmon le ſentait auſſi, & Manon était ſa femme, que nous ne nous en-doutions pas plûs ici que chés nous ! Tout cela ſ'eſt fait par m.r *Gaudét*, que tu connais, & cela ſ'eſt arrangé le plus-ſingulièrement du monde ! Heureuſement que nos chèrs-bons Parens ont conſenti à ratifier ; & ils ont bien-fait, pour éviter le ſcandale : car qu'aurait-on fait à mon Frère d'ici ? beaucoup de peine ! M.me Parangon, la plus aimable des Femmes, a pris la choſe on ne peut

mieux : mais que dirait Edmond, s'il se doutait seulement combien elle verse des larmes, dont elle me donne, à moi (& peut-être à elle-même), une toute autre cause, que celle que je sais ? Car enfin, elle avait fait venir ici m.lle Fanchette, pour amuser mon Frère d'une petite amourette, en-attendant les grandes amours : & elle me disait à moi, mais bien en-secret : — Fanchette est jeune ; mais je la remplacerai quelques années, par mes attentions pour son petit Mari, & ensuite elle le charmera par elle-même. C'est une grande bonté ! mais je crois que la chère Dame s'attacherait à Edmond plûs qu'elle ne le voudrait, s'il n'y avait pas des empêchemens. Aussi, on ne peut rien voir en Garson, qui vaille notre Edmond, pas même ici : De jour-en-jour il devient plus-aimable, & le mariage ne lui a pas du du-tout nui. Cependant je ne comprens rien à sa façon d'être & d'agir ! Car il aime m.me Parangon, au-point que souvent je l'en-aurais cru amoureus, si cela avait été possible, après en-avoir épousé Une-autre, tant il marquait d'émotion en la voyant ! mais son mariage m'en-ôte toute idée, & la reconciliation de m.me Parangon

avec ſa Couſine, qu'il a faite ces jours-ci (1), me tranquiliſe au ſujet de m.me Parangon; quoiqu'envérité, je crois que je l'aurais excusé, ſi ce n'eſt pourtant l'offenſe de Dieu. Mais ſon Mari (2).... Dieu le béniſſe! ſans être laid, car il eſt bel-homme aucontraire, il n'eſt guère aimable. Enfin, voila notre Edmond marié: ſa Femme eſt tous les jours avec nous; & envérité il n'y que m.me Parangon qui ſoit plus aimable qu'elle. Oh! ſi tu voyais que de jolies petites mignardises elle me fait! j'en-avais vu faire à m.me Parangon; mais ce n'était rien, comparé à ce que je vois, depuis que ſa Couſine eſt avec nous, & qu'elle lui en-fait! m.me Parangon lui en-fait auſſi, ainſi qu'à nous, & mieux, je crois, que notre Belleſœur: c'eſt charmant, & je m'y accoutume avec elles, ſur-tout avec m.lle Fanchette, qui eſt une aimable Enfant, & qui m'aime bien. M.me Canon ne goûterait pas trop, tout-

(1) Voyez la XLVIII.me Lettre du PAYSAN.

(2) Cela n'eſt pas clair. Elle veut dire, que m.me Parangon eſt ſi aimable, qu'elle aurait excuſé ſon Frère de l'aimer: mais que m.r Parangon, l'eſt ſi-peu, quoique bel-homme, qu'elle ne ſait ſi elle doit excuser Manon.

ça ; mais nous reservons toutes ces jolies-choses, pour quand nous ne ſommes que nous chés m.me Parangon, où nous paſſons la moitié du temps; ce qui eſt heureus ! car m.me Canon eſt *canante.*

Je te dirai, ma chère Sœur, que c'eſt l'Épouse d'Emond qui règle à-préſent ma mise, & je ne ſuis ni plûs ni moins qu'elle; ce qui me va, à ce q̃u'on dit. Je ſuis beaucoup blanchie, mais à un-point que je n'aurais pas eſpéré; car je ſuis brune, & fort-brune, aûmoins par les cheveus : mais la Ville m'a donné une blancheur de peau, qui ne me rend pas reconnaiſſable, au prix de ce que j'étais. Manon me témoigne bien de l'amitié ! elle me dit quelquefois : — Vous êtes la Sœur bien-aimée de mon Mari ; vous le remplacez quand il eſt abſent; je crois, d'ailleurs, par votre reſſemblance, le voir en fille à-côté de moi-... Je porte à-préſent des ſouliers & des mules, où envérité je n'aurais pas cru pouvoir mettre le bout du piéd en-arrivant ici; il faut que les miens ſ'y ſoient rappetiſſés, & j'en-ſuis vraiment étonnée ! On me fait des complimens de tout ça, & m.me Parangon la première. C'eſt ce qui fait que je paſſe d'agréables momens du matin au

ſoir, à n'entendre que des choſes grâcieuſes & qui ſont plaiſir. Je te dirai, que je crois que ma petite figure a fait ici quelqu'impreſſion ſur des Gens aſſés *comme-il-faut:* on ne ſe doute pas que je m'en-doute; & en-effet, je me comporte comme ſi je ne m'en-doutais pas; car une Fille raiſonnable doit ignorer ou paraître ignorer ces choſes-là: Et-puis, j'ai ici de bons Amis & de bonnes-Amies; mon Frère, m.r Loiseau, ma bonne & chère Protectrice, ma Sœur Edmond, & Tiennette, qui eſt bien demoiſelle, & charmante, comme tu le verras dans la Lettre de notre chèr Frère à ton Mari (1); toutes ces chères Perſones-là ſ'aperçoivent pour moi de tout ce qu'il faut voir. Les Hommes me paraiſſent aimables ici: aulieu que chés nous, leur rudeſſe me les rendait odieus, & c'était ſincèrement que je les fuyais. Je n'aurais pourtant pas haï ton Frère, ſ'il eût vécu: auſſi, je ne ſais qu'Edmond, qui lui fût comparable, pour la douceur de la figure.... Je te conte tous mes petits ſecrets, chère Sœur, & je ne te déguise rien: car je t'aime de tout mon cœur, & je ne veux pas avoir une penſée qui te

(1) C'eſt la XLIX.me du PAYSAN.

ſoit cachée. J'embraſſe nos chères Sœurs, & deux fois Chriſtine, qui m'a toujours la plûs-aimée. Tu diras un-mot de ma Lettre à notre bonne Mère, & que je n'oublie pas le reſpect que je dois à notre bon Père, dont ton Mari eſt le Lieutenant. Je t'embraſſe mille-fois.

URSULE R**.

P.-ſ. Mon Frère m'a parlé de me mettre, pour la conſcience, entre les mains du Père, ſon Ami : j'y ſerois aſſés portée ; c'eſt un aimable Homme ; mais trop peut-être pour une Jeune-fille. Je conſulterai m.me Parangon là-deſſus.

V I.ME

10 mars.

Réponſe.

[Ma Femme lui remontre doucement, d'après mes conſeils.]

MA très-chère & très-aimée Sœur : Je vous écris avec bien du plaiſir ; car quand on aime, comme je vous fais, au-

défaut de la converſation, on aime à ſ'entretenir muettement avec les Perſonnes qui nous ſont chères, & qu'on a tant & ſi longtemps chéries, qu'elles ne peuvent par abſence, comme elles ne le pourraient par torts, ſ'effacer de notre ſouvenir : Tant-ſ'en faut que ça ſoit avec vous, chère Sœur, qu'aucontraire vous m'êtes, je crois, d'autant plus préſente, en-raison de ce que votre abſcence me prive du plaiſir de voir en-vous ma plus chère Amie, & de-plûs la Sœur du digne Pierre R** mon Mari, lequel a vu votre Lettre : & comme je vous dois la ſincérité autant que l'amitié, chère Sœur, je vous dirai que votre Frère-aîné, en la liſant, a par-trois ou quatre-fois froncé le ſourcil : & ſur ce que je lui ai demandé, ce qu'il y reprenait, il m'a répondu: —Ce n'eſt que légèreté : Urſule eſt légère, & ce ſont les Deux plus-légères de chés nous qu'on a envoyés à la Ville, & les plus-beaux ; comme auſſi les meilleurs-cœurs: Dieu les préſerve ! car je ſuis quelquefois en-tranſe rapport à eux : Et je vous enprie, ma chère Femme, en-vertu de l'affection que vous me portez, & de celle que vous avez toujours eue pour le chèr Edmond & la très-chère Urſule, de leur écrire du fond de votre bon cœur (car votre

votre Frère ne me dit jamais que des choses honorables), des discours qui leur rappèlent nos années premieres; & si mal arrivait, je sens que ce ressouvenir me ferait fondre en-larmes, & il les y fera fondre aussi; car leur cœur bon & tendre est facile à toucher. Je n'ai rien retranché de son discours, ma chère Sœur, pas tant-seulement une syllabe, & pendant que le voila qui lit le Prophète Jérémie, je vous écris. Chère & bonne Sœur, ce mariage du chèr Edmond, & la manière, nous ont bien-surpris ici! Mais la volonté de Dieu soit faite, & ce qui est fait & approuvé de nos bons Père & Mère, arrête & clos notre jugement; car la voix de Dieu parle par leur bouche: c'est ce qui fait qu'aussitôt que nous avons su leur approbation, mon Mari, & moi-même, nous avons fait une Lettre (1) au nom de nos bons Père & Mère, pour donner toute satisfaction au chèr & bien-aimé Frère & à sa Femme (que Dieu le veuille rendre heureus par elle, & elle heureuse par lui!) & les inviter à venir passer ici les fêtes de pâques, & quelque-temps avec: & je vous puis assurer, que je marquerai à la Femme du chèr Frère, tous les sentimens d'une

(1) La L.me du PAYSAN.

bonne Sœur, & tels que je les dois à la Femme d'Edmond. Quant à ce qui eſt de vous perſonnellement, très-chère Sœur, que ne puis-je avoir le bonheur de vous revoir auſſi ! En-bonne-vérité ! ſi quand vous arriverez, je vous trouve un petit air émerillonné, comme quand vous êtes ici revenue avec nous, vous n'avez pas ſitôt paſſé deux jours dans cette maiſon paternelle, que vous reprenez votre air de bonté naïve, qui vous va ſi bien & vous rend ſi jolie, que ce n'eſt rien de le dire, il faut le voir ! Oh ! ma chère Sœur ! je ne ſais pas ſi vous gâgnez à la blancheur de la Ville, mais je ſais bien qu'ici, avec votre œil modeſte, votre grande paupière baiſſée, votre parler doux & timide, votre action retenue, votre marche poſée, & pourtant ſi grâcieuse & ſi vive, vous étiez, & êtes encore, un des plus agréables Objets que le Bondieu ait mis ſur la terre, pour donner à Ceux qui vous voient une idée de la gentilleſſe & de la beauté de ſes Créatures. Vous reſſouvenez-vous, chère Sœur, de ce jour, que nous étions, quatre de vos autres Sœurs, vous & moi, ſur le chemin de Vermanton, nous-en-revenant de la vigne du *Vaurainin*, & que nous fumes rencontrées par ce bon Vieillard de cent ans, qui avait

connu votre bon Père tout petit-garſon (1)? Il ne nous connaiſſait pas! & pourtant il ſ'arrêta pour nous regarder toutes, & il dit: —Je ne ſais pas! mais il ſemble que ces traits-là de viſage ne me ſont pas étrangers, & ſi pourtant je ne les ai jamais vus? mais je m'en-rappelle de pareils, qui floriſſaient il y a ſoixante ans, dans Magdelon R**, la plus-ſéante & la meilleure, comme la plus-jolie des Filles de *Nitry* (& c'était votre bonne Tante aînée de votre Père): je gajerais que voila ſa Nièce? (vous montrant.) Oh! que vous avez de gentilleſſe, aimable & revenante Fille! & je crois bien que vous avez l'âme de Celle que vous repréſentez; qui était ſi bonne, ſi douce, ſi pieuſe, ſi parfaite en-modeſtie & retenue, que le Paſteur l'en-a citée, à l'honneur & gloire de Dieu & de ſes Parens: oui, voila ſa modeſtie, & ſon regard gracieusement baiſſé. Dieu vous béniſſe, belle & modeſte Fille, dont la vue réjouit & enlève l'âme vers le Bondieu: ſoignez bien cette belle & grâcieuse image, qu'il a mise dans votre agréable tête, pour la faire ſervir à ſa gloire, & au bonheur d'Un de ſes Enfans, qu'il vous

(1) Il ſe nommait le Pêre *Brasdargent*: Il avait cent ſix ans lorſqu'il eſt mort. C'eſt le même dont il eſt parlé dans *la Vie de mon Pere*.

garde en ſa toute-bonté : car il ſe complaît dans ſi joli Chéfd'œuvre de ſes divines mains. Et il vous donna ſa bénédiction, que Dieu veuille ratifier. Vous étiez un peu brune pourtant, & ſi vous voyez que vous n'en-étiez pas moins agréable. Quant à vos Sœurs, il les loua toutes, & les reconnut, mais il les loua moins que vous ; & il voulut bien faire à moi quelqu'attention, dont je conſerverai toute ma vie le ſouvenir : car il avait auſſi connu mon Père tout-enfant. Quant à ce qui eſt de votre parure, encore que mon Mari ait froncé le ſourcil à cet endroit, ſi eſt-ce que je penſe qu'il faut que vous ſoyez comme on eſt à la Ville, & je crois que mon Mari, votre Frère, n'a repris, par ſon air, que le ton avec lequel vous en-parlez. Pardon, chère Sœur, ſi je vous parle moi-même avec tant de liberté ! mais voila des choſes qui ſont moins de moi, que de votre digne Frère, & même de votre bonne Mère, qui toute-indulgente qu'elle eſt, a pourtant quelques craintes pour vous. Mais à tout-prendre, dans ce que vous m'écrivez, nos chèrs Parens ſont heureus de n'avoir que de ſi petits ſujets de remontrances ; & moi, à-part, j'en-félicite leurs bons & tendres cœurs. Quant à ce qui eſt des Partis, c'eſt-là le

point important, & mon Mari a encore froncé là le ſourcil; mais votre bonne Mère en-a treſſauté d'aise; & elle m'a dit: — Fanchon, ma chère fille & bru, je n'ai aucune inquiétude, quoique votre Mari en-ait; car d'abord, je connais Urſule, comme elle eſt bien-craignant Dieu; & enſuite je ſais en quelles mains qu'elle eſt, & que c'eſt dans celles de la Sageſſe même: & quant à ce qui eſt de ſa nouvelle Belle-ſœur, tout-un-chaqu'un en-dit du bien à c't'heure; par-ainſi, ma chère Fille, Dieu lui pardonnera, & elle ſera une bonne-femme, incapable de mauvais-exemple; & puis Urſule eſt prévenue: Que je ſerais joyeuse, de voir Quelqu'un de mes pauvres Enfans, filles & garſons, bien-établis à la Ville, pour, en-cas d'affaires ici, avoir Quelqu'un à nous, & à tous Vous-autres, qui nous ſerve & nous recommande! car les pauvres Villageois ſans Connaiſſances ſont bien-mal-menés! Vous voyez, chère Sœur, comme elle penſe, & c'eſt d'après ces vues, bien d'une bonne Mère, qu'il faut envisager tout établiſſement & toute inclination. En voila bien, ma chère-aimée Sœur! & je ne veux pas finir en *vous* avec toi, ma très-chère Urſule, que j'aime ſi tendrement. Je t'embraſſe, & te

ſouhaite, outre mille & mille biens, le ſouvenir de ton attachée à jamais ſans diminution,

FANCHON BERTHIER,
f.e de Pierre R**.

VII.ME

19 avril.

La Même, à la Même.

[Fanchon lui raconte la réception de Manon à la maiſon paternelle.]

JE profite de l'occaſion de la chère Sœur Manon, que voila qui ſ'en-retourne avec ſon Mari, qui l'eſt venu chercher, comme tu ſais, ma chère bonne-amie Urſule, pour t'écrire quelques mots, & te conter tout ce qui ſ'eſt paſſé ici à cette viſite. Et d'abord, je te dirai, ma Fille, qu'on eſt ici dans la joie d'autant-plûs, qu'on n'attendait pas cette viſite ſans quelque crainte, & même ſans quelque répugnance : mais il le falait, & on aurait voulu en-être quittes.

Le premier jour, lorſque la ſœur Manon arriva, avec ſon Mari, l'on était dans un remuement qui reſſemblait à celui que cauſe la viſite des Gabeliers :

Voila Edmond qui entre, & qui de la porte, apercevant notre digne Père, s'incline, & puis relève les ieux avec crainte, & comme attendant un mot. Ce mot eſt venu : — Mon Fils, où eſt votre Femme ? Auſſitôt Edmond s'eſt jeté ſur la main de ſon Père, & l'a baisée, puis notre bonne & excellente Mère l'a embraſſé la larme à l'œil. Enſuite, toujours ſans dire un autre mot, que *Mon Père ! ma Mère !* il eſt alé chercher ſa Femme, que mon Mari & moi recevions de notre mieux, & ſans nous parler, il l'a menée par la main. Et dès qu'elle a été ſur le ſeuil de la porte, avec cette grâce que tu lui ſais, que ſa rougeur & une petite honte augmentaient, notre reſpectable Père n'a pu tenir à ça ; il eſt venu lui-même juſqu'à elle, & elle s'eſt gliſſée à ſes genous, lui prenant & baisant la main ; mais le digne Homme l'a bien-vite relevée, en lui diſant, — Aſſéyons-nous, ma Fille. Et notre bonne Mère l'a embraſſée. Et voila que Manon a commencé à parler : & c'était un charme que de l'entendre ! tous nos Frères & Sœurs rangés debout autour d'elle fesaient un rond, & on l'écoutait avec admiration : Elle a dit mille reſpectueuses choses à notre Père & à notre Mère, touchant par-ci-par-là quelque-

chose de ſa faute, d'un air qui la fesait ſi bien excuser, que j'ai vu l'heure où notre tout-bon Père allait lui demander pardon des idées qu'il avait eues; car il avait la larme à l'œil, ainſi que notre bonne Mère. Et voila que lui-même a commencé à lui dire des choses grâcieuſes, & à appeler Edmond ſon Fils avec plûs de complaisance, ſans pourtant le tutoyer; & ce n'eſt que quand tout ça a été fait, que la chère Sœur Manon ſ'eſt miſe à nous faire ſes préſens, commençant par notre honorable Père, notre bonne Mère, mon Mari, moi, & nos Frères & Sœurs, ſuivant le degré d'âge, & tout cela ſi bien & ſi heureuſement choiſi, qu'il ſemblait que ce fût ce que Chaqu'un aurait desiré : il eſt vrai qu'Edmond lui aura aidé à deviner, car il ſait nos penſées comme nous-mêmes; & elle donnait ça avec une grâce & des paroles ſi obligeantes, que notre honorable Pere, qui eſt tout-ſenſibilité, n'a pu y tenir; il ſ'eſt levé, & il a été cacher quelques vénérables larmes qui ſ'écoulaient de ſes ieux, en-dépit de lui; & il n'y a ſorte de careſſes qu'il n'ait enſuite faites à Edmond, juſqu'à l'appeler ſon chèr Fils, ce qui n'était pas encore arrivé; & mon Mari même en-a été traité

comme jamais il ne le fut; car le digne Vieillard le voyant tenir Edmond embraſſé par le corps, & causant ainſi avec lui, il eſt venu au-milieu d'eux, & a dit à ſon Aîné: — Pierre, vous portez le nom de mon honnorable Père, & votre Frère porte le mien: mes Fils, ceci vous preſcrit la conduite à tenir: Pierre, aime ton Frère en-père; & toi, Edmond, ſois mon image, & revère en-lui & ton Aîné, & le nom de mon Père, comme je revère la mémoire & le cher ſouvenir de ce digne homme; l'Un de vous me retrace ma propre perſonne; mais l'Autre me retrace celle de mon tant-regretté Père: béni ſoyiez-vous, mes chèrs Enfans, dont l'Un ranime Pierre, & dont l'Autre ranimera Edme un-jour, & fera, qu'il y aura encore ſur la terre l'image du meilleur des Pères, & du plus reſpectueus des Fils. Nous n'avions jamais entendu un pareil langage ſortir de ſa bouche, & nous étions tout-attendris, même les plus-jeunes, & juſqu'à Brigitte, qui ne s'attendrit pas aiſément. Enſuite on a dîné; & c'eſt alors qu'on a vu les agrémens de la chère Sœur, qui ont ſemblé s'accroître de jour-en-jour: & quand elle s'eſt vue aimée ici, c'eſt qu'elle a été ſi aimable, que tous tant que nous ſom-

mes nous en-étions fous; & il n'eſt à-préſent Perſone qui n'approuve Edmond; car elle était *non-reſiſtible*, c'eſt le mot de notre Père. Et un de ces jours, il a dit à ſon Aîné: —Mon Fils, je croirais qu'on s'eſt trompé dans ce qu'on nous a dit, & qu'il y a quelque-chose là-deſſous! car il n'eſt pas poſſible que cette aimable Créature ait été un inſtant abandonnée de ſon Créateur-! Mon Mari lui a répondu: —Auſſi, cher Père, y a-t-il eu comme violence, encore plûs que fineſſe. —Ce mot me fait plaisir, mon Fils: oui, c'eſt violence; oh! je n'en-ſaurais un inſtant douter, & je bénis Dieu, qui lave ma Fille Manon de cette tache-. Et depuis ce moment, il l'a beaucoup plûs appelée ſa Fille. Elle, de ſon côté, s'eſt mise à devenir mignarde & careſſante envers lui, au-point que le reſpectable Vieillard dit avant-hièr à ſon Fils-aîné: —Juſqu'à ce moment, je vois que j'avais eu un ſentiment injuſte à-l'égard d'Adam, notre premier Père, qui ſuccomba, & je ſuis bien-aise de ne plus l'avoir; car il eſt notre Père: eh! comment eût-il reſiſté à Ève! elle n'avait qu'à être comme Manon-! Tu vois, ma chère Bonne-amie, que nous voila tous-bien reconciliés & unis; & ce qui m'en-fait plûs de plaisir, c'eſt que

dans la vérité, la chère Sœur eſt une bonne & aimable Femme; car elle m'a dit ſes ſentimens les plus ſecrets, qui ſont dignes & louables, dont je bénis Dieu, quoiqu'aufond il fût à ſouhaiter que certaines choses fuſſent non-avenues : mais auſſi, ſans elles, notre chèr Edmond ne l'aurait peut-être pas eue; & c'eſt cette idée qui a fait grande impreſſion ſur nos chèrs Père & Mère. Ce n'eſt pas qu'en mon particulier, je ne trouve les airs de Ville un-peu-extraordinaires : par-exemple, je m'aperçois que la chère Sœur a une petite coquetterie avec tout le monde : hièr elle vit que Courtcou le berger la regardait avec admiration; & elle ſe mit à ſe donner des grâces, que la tête en-tournait à ce pauvre Garſon, qui eſt aſſés libertin, comme tous-ceux de Nitrj, dans ce moyen-âge; car du temps de la jeuneſſe de votre Père & de mon Ayeul, ils ne l'étaient pas tant : elle en-a-dé-même avec ſon Beaupère; mais cette coquetterie-là eſt permise avec mon Mari, avec nos Frères; aulieu qu'elle y va ſans façon avec les Femmes.... Tous nos Frères & Sœurs d'ici te desirent bien & te ſaluent, car je t'écris à leur ſu, mais ſans montrer ma Lettre. Je te prie de préſenter à la chère madame Parangon mes

reſpectueuses amitiés, & mes tendreſſes à la petite m.lle Fanchette, dont je n'ai-garde de parler ici, & tu m'entens; il ne faut pas diminuer la joie qu'on a. Ta Sœur tendre & affectionnée, autant & plûs que ſi elle était formée du même ſang.

FANCHON BERTHIER.

VIII.me

26 mai.

URSULE, à FANCHON.

[Elle conte à ma Femme différentes choses, où l'on voit comme dèſlors elle s'accoutumait à voir en-Autrui des faibleſſes excusables : de plus fortes euſſent été moins pervertiſſantes.]

LA Lettre, que j'ai reçue dans le temps, chère petite Sœur, m'a fait un grand plaisir, & parce-qu'elle venait de toi, & par les récits que tu m'y fesais. Auſſi, tout va de mieux-en-mieux depuis le retour de ma Belleſœur Manon : & je te vais dire cela par ordre, car voici une Lettre qui ſera longue, tant j'ai de choses à te marquer.

D'abord, nous avons été de la noce de m.lle Tiennette & de m.r Loiſeau, qui ſont heureuſement mariés, &, il faut l'eſpérer, au bout de leurs peines: m.me Loiseau va me faire ici une nouvelle & bien-ſincère Amie; car elle l'était d'Edmond; ainſi que ſon Mari, & tous-ceus qui l'aiment, m'aiment auſſi. Mais il faut te parler de la noce, de la Mariée, & de tout ce qui eſt arrivé, duſſes-tu encore m'écrire *vous*, & me faire tes aimables remontrances, que je reſpecte, & qui ne m'ennuieront jamais, parce-que je voudrai toujours en-profiter.

J'étais priée de cette fête, & quoique m.me Canon ne ſ'en-ſouciât pas, j'y ai été, m.me Parangon ayant fait entendre à ſa bonne Tante, que je ne pouvais m'en-diſpenſer. — Bon! une noce où il n'y a pas de Père, & où la Fille eſt mariée à neuf lieues de ſon pays & de ſa paroiſſe! cela n'eſt pas de bon-exemple! — Ma chère Tante, a repris m.me Parangon, c'eſt une Fille à quî je ſers de Mère autant que la ſienne propre; il faut qu'Urſule lui ſerve de Sœur. Et tout-en-bougonnant, la bonne Dame m'a dit de m'habiller. M.me Parangon m'a parée; ce qui l'a encore fait murmurer: enfin il a été convenu que m.me Canon me mènerait elle-

même ; car on la voulait auſſi avoir (1). Après que m.me Parangon a été partie, m.me Canon ſ'eſt mise à me donner des avis, tous fort-bons, mais aſſés inutiles ; car on m'aurait ordonné de faire le contraire, que je n'aurais pu m'y resoudre : auſſi n'ai-je pu me défendre d'un petit mouvement d'impatience, d'entendre tant répéter ce que je ſais auſſi bien qu'elle. Enfin nous ſommes parties, & arrivant, m.me Parangon a eu la bonté de venir me prendre, & de me mettre ſous ſa protection contre l'ennui : cette Femme-là, chère Sœur, a un je-ne-ſais-quoi qui charme, & ſa compagnie eſt un plaiſir, indépendamment de ce qu'elle vous dit & des careſſes qu'elle vous fait ; car il n'y a Perſonne qui careſſe comme elle ; & puis elle a tant de charmes & de grâces dans ſon rire, qu'en-riant avec elle, on y participe, car on l'imite ſans y penſer : avec cela, ſes careſſes doivent donner bien du relief à ce qu'on a de beau ; car pour être careſſée d'une auſſi jolie Femme, il faut être aimable ; outre que ſon goût donne un prix, & que d'être touchée par elle, c'eſt acquerir de la valeur. C'eſt, je crois, ce qui m'eſt arrivé : car dès que j'ai paru

(1) Pour le mariage de Loiſeau & de Tiennette : voyez la LII.me Lettre du PAYSAN.

être aimée d'elle, tout le monde a ſemblé m'admirer, ſans-doute à-cauſe de mon bonheur, & des Gens qui n'euſſent pas ſongé à moi, m'ont donné une obligeante attention. Je me ſuis même aperçue, pendant que j'étais avec les Mariés, (mais Perſonne ne s'en doute,) qu'un Conſeiller d'ici a parlé quelque-temps à m.me Parangon, en me regardant par intervales, d'un air qui marquait beaucoup de bonne-volonté, & j'ai entendu qu'il disait: —Elle eſt d'une beauté unique-! Ma charmante Amie me regardait auſſi, avec une ſatiſfaction, qui m'a fait comprendre, que le Conſeiller lui disait du bien de moi. Mais je ne veux pas trop arrêter là-deſſus ma penſée, depeur de vanité. M.me Parangon eſt enſuite revenue à-côté de moi; car elle m'avait laiſſé auprès des Mariés pendant cette petite converſation avec le Conſeiller, & elle m'a parlé d'un ton ſi tendre, ſi pénétré, que je ne ſaurais dire combien il l'était. La chère bonne Amie! elle eſt ſi obligeante, que plûs elle fait de bien, ou plûs elle a occaſion qu'il en-arrive, & plûs elle aime: c'eſt un bien excellent caractère!...

Le Conſeiller a demandé à m.me Parangon la permiſſion de danſer un menuet avec moi? L'aimable Dame, qui s'eſt

bien-doutée que je ne le ſavais pas, avait hésité : enfin, elle avait dit, que j'étais à la Ville depuis trop-peu de temps, pour avoir aquis l'aisance néceſſaire, & qu'elle ne croyait pas devoir m'exposer devant une auſſi nombreuse Aſſemblée. Il n'a plus inſiſté que pour une contredanſe, à quoi la chère Dame a conſenti. Elle m'a prévenue, quand elle a été auprès de moi, que m.r le Conſeiller alait me prier. Il eſt venu, & j'ai accepté un-peu honteuse. J'avais bien-regardé comme danſaient les Autres, & quand on m'a fait l'honneur de me demander mon goût, j'ai nommé la contredanſe la plus aisée que je venais de voir, dont je ne me ſuis pas mal-tirée. Dès le lendemain on m'a donné un Maître-de-danſe, & je ſuis guidée par mon aimable Amie, par Manon, ou par mon Frère, qui danſe on-ne-peut-mieux. Cela me forme la marche, la rend plus-agréable, & on m'aſſure que j'ai meilleure-grâce, depuis que j'apprens.

J'ai un-peu commencé par moi, dans cette Lettre, & j'y reviendrai encore à la fin : mais il faut parler d'Edmond & de ſa Femme : & c'eſt avec bien du plaisir ; car je vais augmenter les ſentimens que tu as pris pour elle, & ceux dont l'affectionnent nos chèrs Père & Mère : C'eſt qu'elle

eu pendant cette noce, une épreuve qui a fait briller ſes vertueus ſentimens: & en vérité, la qualité de ma Sœur à-part, je l'aime à-préſent pour elle-même autant que m.me Parangon. L'Homme que vous ſavez tous, ne ſ'eſt-il pas avisé de chercher à lui parler en-tête-à-tête? Après y avoir bien eſſayé, il a enfin réüſſi; il l'a jointe ſous un berceau de coudriers, qui eſt dans ſon jardin (1); car la noce de m.elle Tiennette ſ'eſt faite chés ſa bonne Maîtreſſe: Le motif qui avait fait écarter notre Sœur, eſt bien à ſon avantage; car, en-voyant le mariage de deux Amans qui ont toujours été fidèles l'Un à l'Autre, & qui ſ'épousent ſans reproche, ça lui a attendri le cœur, & elle ſ'eſt retirée à-l'écart pour pleurer, tenant dans ſa jolie main le portrait de ſon Mari, qu'elle baiſait & rebaiſait, quand l'Homme que tu ſais l'a jointe. Tu t'imagines bien comme il a été reçu! mais il eſt ſi effronté!.... Elle l'a voulu renvoyer: il n'a pas voulu ſ'en-aller; ſi-bien qu'ils ſe ſont querellés: le meilleur, c'eſt que mon Frère avait ſuivi ſa Femme, & qu'il a tout entendu: Ils ſont revenus enſemble, bien-contens l'Un de l'Autre; & mon Frère à tout conté

(1) Voyés la LII.me Lettre du PAYSAN.

à m.me Parangon, pendant que j'étais avec Manon, qui me faisait mille careſſes, avec une émotion que je ne lui avois jamais vue. Mon Frère a ramené m.me Parangon auprès de nous; & il eſt décidé que ſa Femme paſſera la plupart du temps avec m.lle Fanchette & moi, chés m.me Canon, qui y a conſenti. J'ai ſu ce qui s'était paſſé par ma Sœur elle-même. Voila qui va bien juſqu'à-préſent, & il me ſemble, que pour être heureuse, je n'aurais qu'à reſter comme me voila: mais ce n'eſt pas aſſés pour m.me Parangon: Elle veut me traiter comme ſa Sœur, & que nous alions enſemble à Paris, ſous la conduite de m.me Canon; elle m'a dit qu'elle avait pour cela différentes raiſons, dont je crois ſoupçonner une partie. D'abord ſon Mari a encore tâché de me parler, mais d'une drole de manière! Il s'était caché dans l'eſcalier de la ſalle à l'appartement, qui eſt obſcur, & comme je paſſais, il m'a priſe par le milieu du corps, en me diſant, — Eſt-ce vous, Fanchette-? J'ai répondu, — Non, Monſieur, je ſuis Urſule-. Mais il ne me lâchait toujours pas; & envérité, je ne ſais ce qu'il me voulait faire: heureuſement que m.lle Fanchette était dans le cabinet de ſa Sœur, & comme je parlais fort haut, elle m'a entendue; elle eſt venue

à moi, & il m'a lâchée. — C'eſt joli! mon Frère! de faire-peur aux Filles-! lui a-t-elle dit: Il ſ'eſt mis à rire. Oh! c'eſt un Homme bien-terrible, & je le crains comme le feu! Il a des façons, il vous prend on ne ſait comment, & agit comme jamais je n'ai vu Perſone. Quant à m.r Gaudét, dont je t'ai dit un mot dans ma dernière, je ne l'aurai pas pour ce que tu ſais; m.me Parangon ſ'y oppoſe; elle en-a dit ſon avis à mon Frère bien-fortement, & plûs que je n'aurais compté, car elle eſt douce; & elle m'a donné un bon Vieillard, qui la conduit elle-même. Ce m.r Gaudét ſ'eſt trouvé ici pendant la noce, & il me voulait parler: mais m.me Canon d'un côté, mon Amie de l'autre, & même ma Sœur Manon, en-ont ſi-bien ſu empêcher, qu'il n'a pu me joindre.

Je penſe que le voyage de Paris me ſe-rait avantageus; je le vois aux grâces de la chère m.me Parangon, qui, dit-on, les doit au temps qu'elle a paſſé à Paris; mais moi, je lui crois tout ça naturel: je te prie donc, d'en-parler à nos chèrs Père & Mère, comme d'une choſe utile, & qui, ſi tant eſt que M. le Conſeiller penſe à moi, me donnera le ton qu'il faudrait, pour entrer dans une Famille comme celle-là. Mon

Frère écrit aussi à ce sujet à ton Mari (1) avec, je crois, des détails plus-ample au-sujet de l'entrevue du berceau. Le secret, je te prie, sur ce que je me doute du Conseiller; car je mourrais de honte devant un Homme, fût-ce mon Frère, qui saurait que j'ai eu ces idées-là : il n'y a qu'avec toi que je pense tout-haut; parce-que je sais comme tu es bonne, & que tu ne te moques de rien; mais que tu prens tout au-sérieus, comme font toujours les bons cœurs (2).

Nous sommes dans une si grande intimité toutes-trois ici, m.me Loiseau, ma sœur Manon & moi, que nous passons ensemble tout le temps possible; & quand nous alons chés, m.me Parangon nous tâchons d'y être toutes ensemble, pour ne pas manquer une occasion de nous réünir: & m.me Parangon a une si grande confiance en-nous, qu'elle nous met quelquefois de ses secrets, sans qu'Edmond le sache, comme le jour qu'elle lui annonça son dessein pour le voyage de Paris, & qu'elle lui parla si bien, au-sujet de m.r Gaudét.

(1) C'est la LII.me du PAYSAN.

(2) Belle vérité! la sotise & la bonté se réünissent en ce point, sans se ressembler; le persiflage & l'ironie partent toujours d'un mauvais-cœur.

Mais cette-fois-là, elle nous fit-paraître, parce-qu'il n'y avait rien qui empêchât qu'il fût que nous l'avions écouté : aulieu qu'hièr, il en-a été autrement pour une conversation qu'elle a eue encore avec lui; car il ne se doute pas que nous l'ayions entendue, m.me Loiseau & moi ; ma sœur Manon n'était pas encore arrivée. Voici ce que c'est. On venait de nous apporter des chaussures neuves, à m.me Parangon, à m.lle Fanchette & à moi : nous les avons essayées : Edmond est entré comme nous finissions ; il a dit son avis à m.me Parangon & à nous : ensuite comme nous-nous retirions dans l'autre chambre, j'ai entendu qu'il disait à sa Cousine le commencement d'un couplet de chanson, où je n'entendais pas finesse, mais m.me Loiseau, elle, a souri ; c'était,

Que ne suis-je la fougere !

M.me Parangon l'a regardé très-sérieusement ; & voyant que nous avions entendu qu'il lui répondait : —Il m'est impossible d'avoir à votre égard d'autres sentimens : mais ils n'ont rien de criminel ; car j'aime Qui je dois aimer à-présent, comme je le dois : & je crois que quand il y aurait du mal, je ne pourrais pas changer ; ce n'est-là qu'une matiere grossière (lui

montrant ſa chauſſure) ; mais depuis que cela vous a touché, c'eſt un taliſman, c'eſt un être animé ; vous lui avez communiqué votre âme; cela fait partie de vous, & ſi c'étoit en ce moment tout ce qui doit me reſter de ma Couſine, j'en-ferais un tréſor, dont rien ne pourrait me ſéparer. M.me Parangon l'a interrompú : —Loin que j'approuve ces ſentimens, mon Couſin, je vous dirai qu'ils me bleſſent ſenſiblement, & je vous prie, au nom de notre amitié, de ne m'en-jamais tenir de pareils : plûs vous êtes aimable, plûs vous-vous croyez ſûr de mes ſentimens, & comme parent, & comme ami, plûs auſſi vous devez vous abſtenir de tout ce qui ſent la galanterie! c'eſt un vol que vous faites à votre Femme, pour une preſqu'Étrangère, & pis encore, pour la Femme d'un-autre Homme : Je veux bien qu'il y ait de la liaiſon entre nous, mais qu'elle ſoit pure comme le cœur de l'Enfant, & telle qu'il le faut, pour donner bon-exemple à cette chère Sœur qui eſt là-dedans, ainſi qu'à la mienne. (Elle a fait un ſoupir). Mon pauvre Edmond, nous ſommes liés tous-deux à des attaches différentes, & c'eſt l'ordre de Dieu que nous-nous y tenions : Je me tiens à la mienne, que vous connaiſſez; la vôtre

eſt charmante, & vous devez bénir vôtre chaîne; car on peut dire, que vous avez une Épouse qui vous aime autant qu'elle le doit, & qui ſent tout ce que vous valez : c'était ce que je vous déſirais, & mes ſouhaits ſont remplis de ce côté-là. Songez donc bien, mon Cousin, à me conſidérer, non-ſeulement comme votre Amie & votre Parente, mais auſſi comme quelque-chose de plûs; j'oſe prendre ce titre avec vous, par le bien que je vous ai voulu, & celui que je me propoſais de vous faire : je ſuis même la cause de tout celui qui vous eſt arrivé; j'en exige une reconnoiſſance, & je ne ſuis pas aſſés généreuse, pour vous en faire grâce... —Cette grâce, a interrompu Edmond, ſerait la plus cruelle des injuſtices, & je n'en veux pas de cette nature-là. Et je crois qu'il lui a baiſé la main : car elle eſt venue vers nous fort agitée. Un inſtant après, elle eſt reſſortie : Edmond était encore-là : Ils ont paru s'entretenir de bonne amitié : —Vous me réduisez à fuir! —Votre fuite ne m'a pas desobligé, au contraire : tout ce qui me rappelle à mon devoir, de votre part ſur-tout, m'eſt agréable, chèr... Vous êtes parfaite, & je ne le ſuis pas; j'ai tout à craindre, & vous rien; ſi vous

fuyez, c'eſt par une généroſité pour moi. —J'aime à vous croire, même quand vous me flatez. —Vous flater! ah! j'approche à-peine de la vérité. —Je veux vous en-croire: mais, chèr Cousin, ne nous complimentons pas, & ſoyons fermes l'un & l'autre contre l'ennemi de notre repos & de notre bonheur: vous aimez votre Femme.... —Je l'adore. C'eſt une vertu dans votre cœur; elle vous rendra heureus... Mais, mon chèr Edmond, prenez-garde aux ſentimens trop-libres que cherche à vous inſpirer votre Gaudét! je rens, comme vous, juſtice à ſes vertus morales; il en-a, trop peut-être, pour votre bonheur, ou du moins pour votre ſureté: car ſ'il était comme tant d'Autres de ſes Pareils, il ſeroit moins-dangereus pour vous! Je voudrais pouvoir rompre cette liaison? —Serais-je digne de votre amitié, ſi, quand on m'en-inſpire, j'étais ſi facile à en-rompre le doux lien? Gaudét eſt un Homme, comme on en-trouve peu: la Nature ne produit les Êtres comme lui qu'un à un: c'eſt un Ami comme il n'en-fut jamais, & ſi vous le connaiſſiez comme il m'eſt connu, il aurait votre eſtime. Vous lui avez ôté ma Femme; il ſait que vous l'avez empêché d'avoir ma Sœur: eh-bien, voulez-vous connaître ſes ſentimens

mens ? Liſez : je vais vous laiſſer cette Lettre ; ce ſera ſon titre juſtificatif auprès de vous.

LETTRE de GAUDÉT, à EDMOND.

Je viens d'apprendre, chèr Ami, que je ſuis quitté. Que me fait cela ? je ne voulais diriger, que pour te rendre plus-heureux ; mais ſi c'eſt la belle Parangon qui dirige à ma place, elle fera cent-fois mieux que moi. Je t'avouerai que je ne m'attendais pas que ta Femme aurait jamais ce Directeur-là ! c'eſt pourquoi, je desirais de l'être : mais elle, elle, mon Ami ! c'eſt une divinité que cette Femme ; c'eſt la vertu, telle qu'elle doit être pour avoir des autels, même chés les Vicieus : abandonne-toi donc à ſa conduite ; & ſi elle te disait : Haïs Gaudét, il faudrait, je crois, me haïr, car elle ne peut dire que ce qui eſt le mieux ; ſa bouche eſt trop-belle, pour qu'il en-ſorte jamais rien de mal. Quant à ta charmante Sœur, Elle a encore plus raiſon (cet Elle, *c'eſt m.me Parangon) ; un jeune Guide ne convient pas aux Jeunes-filles : cependant, ſi j'avais eu ta Sœur, je ſais ce que j'aurais dû faire, & je l'aurais fait. Je l'aurais préſervée de bien des petites idées, qui ſont dans le cœur d'une Belle*

autant de petites étincelles, qui peuvent mettre le feu à la ſainte barbe, & faire ſauter la nef; mon expérience ne lui aurait peut-être pas été inutile. Mon chèr Edmond, connais moi; c'eſt tout ce que je te demande: une-fois bien-connu, je te tiens, & tu es à moi pour-toujours: ne t'effraie pas! je ne te veux à moi, que pour être tout à toi: Tu en-auras des preuves en toute occaſion, envers & contre tous. Mais (& je le répete), ſ'il ſe trouve Quelqu'un plus capable, ou plus digne que moi de te rendre heureus, je te cède. Cela n'eſt pas, mon Ami: mais cela ſerait dans une ſeule occaſion; c'eſt ſi tu étais libre, & la Céleſte *auſſi (tu ſais Qui je veux dire): alors tous-deux unis, je n'aurais plus que faire à toi, & je te dirais, adieu pour une dixaine d'années au-moins. Je te ſouhaite le bon-ſoir: & point de regrets: tout ce qui vient de cette main, qui t'es ſi chère, fût-ce du mal, je le reçois avec reſignation* (1).

GAUDET.

—Le voila bien! a dit m.me Parangon, en achevant de lire: quel Homme!.... Voyez-le donc; car c'eſt un démon, & il vous déterrerait par-tout: mais de la pruden-

(1) Cette Lettre n'a pas été mi-e dans le PAYSAN PERVERTI, parce-qu'Urſule l'avait envoyée à ma Femme en-original.

ce ! & ſur-tout de l'attachement aux excellens principes que vous avez reçus de vos Parens-!

Voilà, ma très-chère Fanchon, où nous en-ſommes : car ce dernier trait eſt d'hièr; comme je te l'ai dit. Adieu, chère bonne Amie, &c.

IX.me

2 juin.

URSULE,

à la même.

[Elle parle de la manière dont Edmond fut terraſſé de ma Lettre, au ſujet de ſa faute avec Laurote(1).]

OH ! ma chère Sœur ! que ton Mari a écrit durement ! la faute eſt grande, mais le reproche eſt trop-dur, pour un cœur comme celui d'Edmond ! il eſt éperdu, & ne ſait que devenir ! Je ſuis la ſeule qui ai vu, & encore à ſon inſu, la Lettre qu'il vient de recevoir ; & je ne ſais ſi j'en-dois parler ; car c'eſt une choſe qui n'eſt pas de nature à être communiquée, non-pas-même à m.me Parangon.....

(1) La LV.me du PAYSAN.

O mondieu ! que viens-je d'entendre ! L'Homme chargé de la Lettre ſait ce qu'elle contient, & il l'a dit à la Femme d'Edmond ! Il faut que je demande à l'aler voir... Eh ! comment donc ton Mari a-t-il fait cette faute, lui.... Il y a quelque-chose là-deſſous, & vous verrez que ça n'eſt pas vrai, qu'on aura mal compris ; que notre Couſine ſa Mère, aura interprêté le ſilence de ſa Fille, à-cauſe qu'Edmond l'a bien-aimée dans notre jeune âge. Il faudrait que Laurote fût une grande miſerable, d'avoir ainſi manqué de ſageſſe ! elle ſerait la ſeule criminelle, & je ne la plaindrais pas : car un Garſon, à ce qui me ſemble, quand il trouve une Fille foible, avance toujours, pour voir où elle le réprimera : » ſachant fort-bien, comme nous le diſait hièr m.me Parangon, » que c'eſt à nous qu'eſt le » rôle de reſiſtance, & ſe tranquiliſant à » cet égard abſolument ſur nos bons prin-» cipes : & quand il voit que nous en-» manquons, il en eſt tout étonné : mais » il preſſe toujours ſa malheureuſe Fille, » parce-qu'il y a pour lui une véritable » gloire à en-triompher ; cela marque ſon » mérite en-tout-genre, ſa beauté, ſon » eſprit, ſon adreſſe, & ſon talent de » ſe faire aimer, qui renferme toutes les

» autres qualités. C'eſt donc à nous à » toujours reſiſter ; puiſque notre gloire » eſt tout l'oppoſé de celle des Hommes ; » car quand nous ſommes humiliées, ils » ſont réellement exaltés, quoiqu'en- » veulent dire les Femmes-hommes de » notre ſiècle »..... Ma chère Sœur, écris-moi ce qui en-eſt, d'après de bonnes informations, & que je raſſure ici tout le monde. Oh ! ſi tu ſavais ce que je ſais, tu verrais bien qu'Edmond n'eſt pas capable d'une chose comme celle-là.....

On ne veut pas que j'aille voir ma Belle-ſœur, & comme on ſait tout, j'en-devine la raiſon : nous partons demain-matin pour Paris, m.lle Fanchette & moi : m.me Parangon vient de me l'annoncer, comme j'étais accourue auprès d'elle, pour m'informer. Je crois avoir entrevu Edmond, à quî je n'ai pas demandé à parler, m'apercevant bien qu'on me le cachait. Il avait la main ſur ſon front, & il cachait ſon viſage ; comme lorſqu'on eſt dans une profonde douleur. J'étais ſi fâchée de partir ſans ma Protectrice, que j'en-ai pleuré : —Je pars, & vous reſtez-! me ſuis-je écriée. —Il le faut-, m'a-t-elle dit ! Cette avanture malheureuse, qu'on me cache, avance notre départ, depeur que nous ne l'apprenions ; & encore peut-être,

depeur que nos chèrs Parens ne me faſſent revenir. Adreſſe-moi donc ta Réponſe à Paris ; & encore, où ? Il faudra attendre que je te r'écrive, chère Sœur. Tout eſt ici en-combuſtion ; je vois, ſans en-faire-ſemblant, le trouble qu'on veut me dérober ; car m.me Parangon ſe cache de moi, mais je m'aperçois qu'elle pleure. Tout-à-l'heure, je l'ai entendue ; elle ſe croyait ſeule, & disait la larme à l'œil : —Dieu me punit cruellement ! & peut-être un-jour, moi-même, ſerai-je l'infortunée victime de ce jeune Imprudent-! Elle disait cela avec des ſanglots. Adieu; je cachete bien-vîte ; & je vais prier *Vexinier* d'être plus prudent au-retour, qu'il ne l'a été ici.

Je vais donc partir pour la grande Ville!... mais bien-triſtement ! j'ai le cœur ſerré !

FIN de la I.re Partie.

LA PAYSANE PERVERTIE,

OU LES DANGERS DE LA VILLE;

*HISTOIRE d'URSULE R**, mise-au-jour d'après les veritables LETTRES des Perſonages.*

Seconde Partie.

DIXIEME LETTRE.

FANCHON, à URSULE.

[Tableau de douleur, & Lettre de fauſſeté, dont ma Femme lui fait-part.]

14 juin.

CHÈRE Sœur. J'ai appris votre adreſſe par m.me Parangon, à un voyage que

nous avons fait à Au**, pour voir le chèr Frère Edmond, qui eſt bien-malade : mais il faut qu'il y ait un-peu de mieux, puiſque je vous écris. C'eſt m.me Parangon qui nous avait mandés, comme vous le verrez par la Lettre, ci-jointe... Hélas ! il y a eu bien des malheurs ! la pauvre Manon (Dieu lui faſſe paix), a fini douloureusement ſes jours par un double poiſon, celui de la jalousie au-ſujet de ce que vous ſavez, & un-autre qui tue plus-vîte le corps.... Vous m'entendez.... Cependant, ma très-chère Sœur, vous aviez bien-raiſon, dans ce que vous m'avez marqué, qu'Edmond était incapable d'une action pareille ! & ce nous eſt, à mon Mari & à moi, une grande conſolation ! quoiqu'Edmond ait démenti la Lettre de ſon Ami qui le dit ; j'aime à en-croire m.r Gaudét de-préférence. Vous alez en-juger ; je me ſuis emparée de cette Lettre, pour la remontrer quelque-jour à nos bons Père & Mère, quand ils ſeront de ſens-fraid : ce qui me fait croire qu'Edmond pourrait bien dire ça, dans le deſſein de ne pas faire paſſer Laurote pour une Malheureuse, c'eſt que ſa Femme étant morte, il n'a plus de raiſon de craindre pour elle l'effet de ce qu'on lui attribue. Mais, moi, je regarde la Lettre comme bien-

croyable : car enfin, pourquoi m.r Gaudet aurait-il fait une chose comme celle-là ?

Je vous dirai que j'ai vu ici bien des douleurs, dont je ſuis charmée que vous n'ayiez pas été témoin ; (car vous l'auriez été) on vous alait envoyer chercher pour redemeurer ici, quand on a ſu que vous étiez partie : cela a d'abord fait différer ; enſuite on a eu-peur de fâcher m.me Parangon, en-lui marquant de la défiance. Ma chère Sœur, le triſte & piteus ſpectacle, qu'un Père vénérable qui maudit ! j'ai treſſailli juſques dans les entrailles, en-l'entendant maudire, & nous-nous ſommes tous-jetés à-genous devant lui. Mais ſa colere ne ſe calmait pas ; elle était encore animée par notre Cousine ; la Mère de l'Infortunée : Notre Père voulait partir pour aler châtier Edmond ; il alait, il venait ; il ne ſe poſſédait pas : cet orage fesait trembler ; car il ne jetait ſur nous-tous qu'un regard ſombre. Il a pourtant été à l'égliſe ; & on dit ; car je ne l'ai pas vu, qu'il ſ'eſt mis à-genous ſur la tombe de ſon Père, & qu'il ſ'y récriait ſeul, —Des Enfans ! des Enfans ! ô mon Dieu ! je vous ai demandé des Enfans, & vous me les avez donné dans votre fureur ! Et mon Mari, dit-on (car il ne m'en-a pas touché un mot, & je n'ai oſé l'interroger

là-dessus) ; s'est approché doucement & en-tremblant derriere-lui, & il lui a dit, en-se prosternant, & baisant la poussière ; —Non pas tous, mon Père-! Et le Vieillard vénérable est resté immobile à ce mot de son Fils-aîné ; il s'est tu plus d'un quart-d'heure ; ensuite il a dit à son Fils : —Béniſſons-en Dieu ensemble, mon Fils, sur la tombe de mon digne Père : Que Dieu puniſſe le Coupable, & béniſſe les Bons ! —O mon Père ! s'est écrié Pierre, si vous n'aviez été mon Père, je vous aurais fermé la bouche, au premier mot de ce maudiſſon ! mais vous êtes mon père, sur la tombe du vôtre, doublement sacrée en ce moment-ici pour moi : mais veuillez retracter, en-priant Dieu ; car mon pauvre Frère serait perdu à-jamais-! Et le vieillard s'est mis à pleurer, & il a prié bas : sans répondre à son Fils, qui a bien vu qu'il retractait : & ils sont revenus ensemble, le Père s'appuyant sur le Fils, & le Fis tenant un bras passé autour de son Père, d'une façon d'amitié d'une part, & de respect de l'autre, qu'Un-chaqu'un qui les voyait en-était attendri ; car ils sont bien-aimés, tant le Père que les Enfans ; & tout le monde d'ici disait, qu'Edmond n'était pas capable de ça. Mandez-moi, chère Sœur, de vos nou-

velles ; car je me ſens de l'inquiétude pour vous, du-depuis que vous êtes dans ce Paris ; & il me ſemble à chaque Lettre qui vient de la poſte, qu'il peut y avoir dedans quelque malheur à votre ſujet. O chère petite Sœur ! pauvre Brebiette ſi douce & ſi jolie : au-milieu des Loups, que n'êtes-vous ici ! Je vous rêve ſouvent, & quoique je n'aye pas foi aux rêves, car mon Mari dit que ce ſont des chimères, ſi eſt-ce que je ne rêve qu'en-mal, & ça ne me fait pas plaiſir. Je prie tous les jours le Bondieu pour vous & pour Edmond, après mes devoirs (1), & avec bien de l'ardeur ; je vous aſſure ! Adieu, chère petite Sœur ; & puiſſe-je avoir de plus heureuſes nouvelles de-peu en-ça à vous mander !!

LETTRE de m.me PARANGON, à PIERROT & à ſa FEMME.

Mon chèr Pierre, & ma chère Fanchon : C'eſt à vous que je m'adreſſe de-préférence, pour vous annoncer la maladie où le deſeſpoir a réduit votre chèr Frère Edmond. Dès qu'il vous eut écrit la Lettre, qui vous an-

(1) Elle veut dire, Après avoir prié pour ſes Père & Mère, Ceux de ſon Mari, & ſon Mari lui-même.

nonçait la mort de ſa femme (1), *une fièvre violente le ſaiſit, & dans la même ſoirée il eut le tranſport. Je ne vous ferai pas les détails de ce cruel commencement de maladie, où il diſait des choſes, tant au-ſujet de l'Infortunée qu'au mien, que je n'oublierai jamais. Je puis vous aſſurer que j'ai pris de lui les mêmes ſoins que ſ'il eût été mon Frère, comme il eſt le vôtre; car il eſt le mien de cœur & de volonté. Mais ne m'en-ayez aucune obligation; l'humanité ſeule & mon panchant ſuffiſaient pour m'obliger à m'occuper de ce chèr Malade, & l'une & l'autre ont été mon dédommagement. Ainſi, je laiſſe-là ces détails, quoique je ſache qu'ils vous intéreſſent beaucoup, pour vous entretenir du départ de mon Urſule; que je regarde comme réellement à moi, autant par l'amitié qu'elle m'inſpire, que par celle qu'elle a pour moi; non que je prétende m'emparer de ſon affection, pour l'ôter à vos chèrs Parens & à vous, à qui elle ſera toujours, par la tendreſſe filiale ou fraternelle; mais elle eſt à moi, par le bien que je lui veux.*

Dès que le malheur fut arrivé, je décidai ſon départ, comme je ſais qu'elle vous l'a écrit; & elle ſe conforma en tout à ma volonté avec ſa douceur ordinaire. Depuis qu'elle eſt

(1) La LIX.me du PAYSAN.

avec moi, je ne lui ai remarqué que des qualités, & pas un défaut ; & voici l'idée que je me ſuis formée de ſon caractère. Elle eſt douce par tempérament : haute par l'éducation libre & républiquaine que vous a donnée votre Père. Elle regarde le des-honneur comme une tache materielle en-quelque-ſorte ; & dans ſes idées, elle ſerait capable de dire le même mot qu'un Jeune-gentilhomme disait un jour d'un Officier qui avoit reçu un ſoufflet : Il ſ'approcha de Celui qui le venait de nommer, & lui dit avec un naïf étonnement : —Il n'eſt pas changé ! De-même ſi Urſule voyait Une de ces Femmes deshonorées par leur inconduite, elle la conſidèrerait avec un étonnement naïf, qui lui ferait demander, Si elle mange, boit & dort comme nous ? elle ſ'imaginerait qu'une Libertine devrait être tout-autrement conſtituée qu'elle. C'eſt une choſe dont je me ſuis aperçue, à-l'égard de l'Infortunée que nous pleurons. Urſule était inſtruite des premières : Auſſi ne la regardait-elle d'abord qu'avec une curioſité de frayeur : mais lorſqu'elle l'a connue particulièrement, elle a pris pour elle la plus-tendre amitié, une eſtime ſincere, & tous les ſentimens obligeans. Vous penſez-bien que j'en-étais charmée. Mais j'avais une crainte pour ma Jeune-amie, en-qualité de ſon Inſtitutrice & de ſa ſeconde Mère, puiſque je remplace à ſon égard Barbe De-Bertro : Je

voulus savoir un-jour, si elle ne regardait plus certaines fautes comme aussi graves qu'à son arrivée ici : Je la questionnai adroitement, & voici comme je connus sa façon-de-penser.

—Tu aimes bien Manon, Ursule ? —Beaucoup, Madame ! —C'est bien : il faut aimer ta Sœur. —Et votre Cousine. —Et mon Amie. —Ah ! ce titre-là me la rend bien-chère !..... Voyez pourtant ! c'est avec raison que l'Évangile dit que les jugemens téméraires sont un grand péché ! —C'est une belle vérité, ma bonne-amie : mais comment l'appliques-tu ici ? —Par exemple, Vous, m.lle Tiennette & moi, n'avons-nous pas cru que Manon était une Libertine ! Cependant, depuis que je la connais, je vois que cela ne se peut pas, & que nos yeux nous avaient trompées : Elle agit tout-comme nous, elle parle de-même, elle est faite de-même : ainsi, cela ne saurait être : j'ai bien vu que vous le pensiez aussi, & je l'ai aimée au-double, à-cause qu'elle n'a pas fait à mon Frère Edmond les vilaines choses que j'avais crues d'abord ainsi que vous. Je ne lui répondis rien ; mais je l'embrassai, en-pensant tout-bas : Respectable & précieuse innocence ! combien serait coupable Celui qui te porterait la première atteinte ! outre le péché en lui-même ce serait encore un horrible sacri-

liége !..... Quand j'eus dis cela à Tiennette, afin qu'elle ne détruiſit pas l'heureuſe idée qu'avait Urſule, cette bonne fille me répondit, qu'elle s'en était aperçue, & qu'elle s'était propoſée de m'en-parler, pour me demander mes conſeils.

Vous jugez, d'après cela, chèr Pierre & chère Fanchon, ſi je dois aimer mon Urſule, & avoir confiance en-elle ! Auſſi lui ai-je donné ma Sœur pour compagne; je veux qu'elles ſoient inſéparables juſqu'à leur établiſſement.

Il ne me reſte plus qu'à vous parler de nos adieus, à-l'inſtant de la ſéparation. Je n'étais pas trop à moi, comme vous penſez. Quand Urſule ſut qu'elle alait partir avec Fanchette, ſous-la conduite de m.me Canon, elle me regardait avec des ieux interdits; car je n'avais pas encore prononcé le mot, Je reſte : Mais quand une fois j'eus dis, —Il faut que je reſte à-cauſe d'Edmond-, je vis le bon-naturel d'Urſule, ſon bon-caractère, ſon amitié pour moi, & ſa tendreſſe pour ſes parens dans ſes regards & dans ſa réponſe. Ses ieux devinrent humides : Elle fit un mouvement les bras étendus, pour venir à moi : elle s'arrêta, me regarda tendrement, & me dit enfin. —Je pars, & vous reſtez ! mais il le faut, & je vais être orfeline tout-à-fait; je n'aurai plus que la Sœur que vous m'avez

donnée !..... Cependant, permettez-moi de vous dire, qu'il eſt juſte que je reſſente la douleur d'être éloignée de mon digne Père & de ma bonne Mère ; votre compagnie l'aurait trop-affaiblie ; ainſi je la ſentirai, ſinon avec plaiſir, puiſque la douleur y eſt contraire, dumoins avec contentement de la ſentir : car toutes les fois que je ſens cette heureuſe douleur de l'éloignement de ma bonne-Mère ſur-tout, cela me rappelle de Quí j'ai le bonheur d'être fille, & de Quí j'ai l'honneur d'être Amie-. Eh bien, mes chèrs Bon-amis, que penſez-vous de cette réponſe, dans une Jeune-fille de dix-ſept ans, élevée au Village ? Mais que dis-je au Village ! l'éducation que vous ont donnée chés vous cet Homme que vous appelez votre Père, & cette Femme que vous appelez votre Mère, & que moi je nomme des Anges, fait plûs penſer mille-fois que celui des Villes..... Mon Urſule eſt partie..... mais j'ai encore Edmond. Il vous demande ; je vous desire : venez nous voir, & me conſoler un-peu de mes privations par votre chère préſence.

Que j'aime cette bonne Dame ! qui ſait ſi-bien me faire aimer ce que j'aime tant déjà !

Voici à-préſent la Lettre de l'Ami d'Edmond que je vous ai promise.

LETTRE de GAUDÉT, à EDMOND, conservée par Fanchon (1).

Mon très-chèr Ami : Aulieu d'employer de vaines consolations, comme les Amis vulgaires, j'ai couru à la source du mal : Je me suis emparé de l'esprit d'une Mère désolée & d'une Fille innocente, dont l'Une ne savait que se lamenter à grand bruit, & dont l'Autre, vierge encore d'esprit, s'étonnait de la désolation qu'elle voyait autour d'elle : — Car enfin (c'est l'Innocente qui parle), faire un Enfant n'est pas tuer un Homme, ni voler, ni piller, ni mettre-le-feu, ni battre, ni même seulement dire des injures à Quelqu'un : J'en-ai vu qui en-ont fait, & elles en-ont été quittes pour une chanson qu'on a composée sur elles-. Surpris de ce langaje, j'ai voulu pénétrer dans l'âme de la Jeune-personne, & y voir, s'il était bien-vrai que ce fût toi qui l'eût mise dans l'embarras ; & tu pensès que je n'ai pas eu de peine à l'amener à me dire ce que je desirais. Mai vu son innocence, elle m'a instruit, sans le savoir : j'ai profité de mes avantages sur cet Enfant (2) pour lui

(1) Il est question de cette Lettre dans la LX.me du PAYSAN.

(2) Il paraît que Gaudét, ne dit pas ici tout ce qu'il a osé.

faire ſigner, à-l'inſu de ſa Mère, une Lettre à tes Parens qui eſt incluſe dans celle-ci, par laquelle elle s'accuſe de t'avoir injuſtement chargé de la moitié de ſa faute. Mon motif, dans cette démarche, eſt louable doublement; c'eſt de te reconcilier avec ta famille, par la certitude de ton innocence, & de rendre la tranquillité à ton Epouſe: auſſi n'ai-je pas perdu un ſeul moment, & j'ai préféré de partir ſans te voir, à te voir ſans te ſervir. Adieu, chèr Edmond; & ne te laiſſe pas prévenir: car j'ai bien des Ennemis! mais ton inexpérience eſt le plus-dangereux.

P.-S. Oſtenſibilem hanc Epiſtolam feci.

LETTRE de LAURE, aux Parens d'EDMOND, (dictée par Gaudét.)

Mon chèr Couſin, & ma chère Couſine:

*Je vous écris ces lignes à l'inſu de ma Mère, afin de vous tranquiliſer au-ſujet de mon couſin Edmond, que j'ai eu la faibleſſe d'accuſer à ma Mère, crainte d'être battue: mais la vérité eſt, que ce n'eſt pas lui qui m'a malfait; bien-aucontraire: car c'eſt en-revenant un-jour du marché à V***, que m'étant arrêtée ſous des vernes & des aulnes à l'ombre, &*

m'étant endormie ; pendant que Robin broutait d'appétit, je m'éveillai à ce que me fesait un gros Blatéyer, qui m'avait surprise, & dont je ne pus me défendre. Mais comme je ne savais pasce que c'était, je ne fus pas si encolère que je l'aurais cru, & je n'en-dis rien tant-seulement à ma Mère, jusqu'au moment où elle l'a déviné, & qu'avant tout, elle a été tout-justement me nommer mon Cousin, en-disant, — Encore si c'était lui-! Et moi, entendant ça, j'ai dit que ce l'était. Ensuite elle a appris qu'il était marié ; ce qui a fait tout le bruit. Voilà tout, mon chèr Cousin & ma chère Cousine : ainsi je vous prie de n'en point vouloir à mon Cousin Edmond.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Votre très-humble & très-obéissante servivante,

*LAURE C***.*

Vous voyez, chère Sœur que c'est bien-malheureus qu'on ait accusé le pauvre Frère Edmond !

XI.me

30 juillet.

M.me PARANGON.

à URSULE.

[La pauvre Dame montre toujours ſon bon & faible cœur, ſans qu'elle ſ'en-doute.]

NE m'en-veux pas, ma bonne Amie, du long ſilence que j'ai gardé avec toi, quoique je t'euſſe promis de t'écrire, & même de te voir bientôt. Ton Frère a été malade, après ce que tu ſais; puiſque m.r Gaudét, qui eſt à Paris, doit t'en avoir parlé. Diſpenſe-moi de tous les détails. J'ai vu Edmond aux portes de la mort: il eſt meilleur que je ne croyais, & ſi, je le regardais comme un bon-cœur. Ce pauvre Garſon! ah qu'il m'a touchée! Il eſt à-préſent à S**, pour achever de ſe rétablir. J'eſpère le voir bientôt de-retour ici. Le voila donc libre encore!..... Je ne lui dirais pas à lui-même, mais avec toi, ma Chère, je puis me donner un-peu plûs de liberté; car tu vois bien que Fanchette ſera ta Sœur: commence à l'envisager ſous ce point-de-vue, & que cela te donne la conſolation dont

tu as besoin. Ma chère Urſule, le terrible lien que le mariage ! Lorſqu'on nous le propose, pour Ceux ou Celles qui nous ſont chèrs., nous devons bien hésiter ! & c'eſt ce que je fais à plus d'un égard. Quant à l'envie que j'ai de voir un jour celui de ton Frère avec Fanchette, je m'y livre d'autant plus-volontiers, qu'il y a encore le temps de la réflexion. Et-puis, j'ai dans l'idée qu'il m'eſt attaché, qu'il aimera un-peu ma Sœur par-rapport à moi, & un-peu auſſi parce-qu'elle ſera fort-jolie. N'eſt-ce pas qu'elle le ſera ? Dis-le-moi ſincèrement, toi qui n'as pas les yeux prévenus d'une Sœur ? Je ne m'en-défens pas ; j'aimerais à voir mon Frère dans Edmond, & à le nommer du même nom dont tu le nommes..... Il vient de me tomber une larme ! Hélas ! ne le nommerai-je donc jamais de ce nom ſi chèr ! Il me ſemble entendre une voix qui me dit, *non !*.... Mais tout cela n'eſt que chimères de l'imagination troublée. La mienne l'eſt beaucoup, & je viens d'éprouver de terribles ſecouſſes !.... J'irai me calmer auprès de toi, chère Amie : prépare-moi un cœur bien-tendre pour recevoir tout le mien. Que Paris va m'être agréable avec toi ! J'y ſerai libre ; je n'y verrai que ce qui me plaît, mes deux

Sœurs ; tout le reſte du monde ne ſera rien pour moi. Un-jour, ton Frère y viendra.... Je voudrais que Fanchette eût quinze ans : on eſt raiſonnable à cet âge-là..... car je crois que je l'étais : ne l'étais-tu pas auſſi ? nous les marierions, & nous ſerions tous heureus. Adieu, ma Fille. Je t'ai bien écrit des choses auſquelles je ne ſongeais pas en-commençant ; mais ma Lettre eſt faite & elle partira.

XII.me

10 auguſte.

Réponſe d'URSULE, aux deux Lettres précédentes.

[Elle raconte ſon arrivée, & comme la corruption règne dans les grandes Villes.]

MADAME & très-chère Amie :

VOTRE Lettre m'a fait le plaiſir que vous imaginez, d'avoir de vos précieuſes nouvelles : quant aux choſes triſtes, je les les ſavais déja, par la Lettre de ma Belle-ſœur que je joins à celle-ci, & que je vous ſupplie de me rapporter ; car elle m'eſt chère, à-cauſe de la part d'où elle vient. Je n'eſpère pas de réponſe, mais

votre vue, qui eſt pour moi le plus grand des biens.

Nous ſommes arrivées très-heureuſement. Paris, vu de la Seine, fait un ſpectacle imposant & majeſtueus : mais le dedans a ſes désagrémens comme vous alez voir, & comme ſans doute vous le ſavez. Nous ſommes arrivées de grand-jour au port *Saintpaul* : Je ſuis deſcendue la premiere, plus hardiment que je n'aurais cru. La bonne Dame Canon a eu peur en-me voyant aler ſi réſolument, & elle ſ'eſt écriée : —Prenez-garde, Urſule !..... Ce qui m'a fait friſſonner, je ne ſais pourquoi. Mes genous ont tremblé, quand mes piéds ont touché la terre, comme ſi celle de Paris me devait porter-malheur. Mais c'était de joie : car ce pays me plaît beaucoup, & je ſuis très-ſatiſfaite de la Capitale ; il ne me manque que la préſence d'une amie adorée, pour y être heureuse. Mais il faut que je vous dise un mot des désagrémens dont j'ai parlé. D'abord la chère Dame Canon en eſt quelquefois de bien-mauvaiſe humeur ! elle nous fait ſouffrir de toutes les ſotiſes qu'on nous dit, ou des complimens qu'on nous fait dans les rues. L'un de ces jours, un Homme nous ſuivait le ſoir, & nous disait je ne ſais combien de choses où je n'ai rien

compris : nous doublions le pas ma charmante petite Sœur & moi (je l'appelle ainſi depuis votre chère Lettre, mais comme par-amitié, ſans lui en-dire le vrai ſujet), pour ne pas entendre les ſots propos : m.me Canon nous a rappelées, & nous a grondées de ce que nous alions trop loin devant elle : nous avons marché doucement, & le vilain homme a été à ſon aiſe : M.me Canon, qui bouilloit, & qui n'osait rien dire, parce-qu'elle avait peur, nous a encore grondées de ce que nous alions doucement : Nous avons été vîte ; l'Homme ſ'eſt mis entr'elle & nous : elle nous a encore rappelées ſuffoquée de colère, & elle l'a menacé de le faire arrêter : il lui a ri au néz : effectivement elle avait un air ſi comiq, que Fanchette a éclaté ; je me pinçais, moi, pour m'empêcher de rire, & ſur-tout je regardais le vilain Homme, qui ſ'eſt aviſé de venir à moi : Il m'a mise en-colere, au point que je lui préparais un bon ſoufflet, lorſque la Garde a paru. Il ſ'eſt auſſitôt gliſſé entre deux carroſſes, & nous ne l'avons plus vu. Après cela, nous en-avons eu Un-autre plus-poli, qui nous a fait de jolis complimens, ſur-tout à m.lle Fanchette, qui me disait aſſés haut, — Eſt-ce qu'il nous connaît, ma Bonne-amie-?

C'eſt

C'eſt qu'il disait que nous n'avions pas besoin de parure, & que nous étions adorables en-deshabiller; que nous avions de l'eſprit, & je ne ſais combien d'autres choses. Il a beaucoup ri de ce que me disait Fanchette, à chaqu'un de ſes complimens; car m.me Canon qui donnoit le bras à la Cuiſinière, était à quelques pas de nous, & cet Homme-ci ne fesait pas ſemblant de nous parler. Ce qu'il nous disait était fort ſingulier, lorſque nous ſommes heureuſement arrivées à notre porte. Il nous a regardées entrer, & je l'ai encore apperçu du balcon, qui reſtait en-extase de l'autre côté de la rue. Cela eſt drôle ici! comme on ne ſe connaît pas, chaqu'un y dit ce qu'il penſe, & on n'eſt pas retenu comme chés nous & à Au**, par une ſorte de reſpect-humain, dans la crainte que ces petits écarts ne ſoient ſus. Il me ſemble, ſans être philoſophe, que c'eſt pourquoi le vice va plûs tête-levée ici qu'ailleurs; il n'a que le moment préſent de la honte à craindre; la choſe paſſée, la rue quittée, on eſt un Être tout-neuf, & abſolument intact où l'on arrive. Cela eſt commode pour les Malhonnêtes-gens, & pour tant de Filles-perdues qu'il y a ici (dit-on.) Vous voyez que je commence à raiſonner; c'eſt l'air

de ce pays-ci qui en-eſt cause ; & puis quelquefois de ſur notre chaiſe aux *Tuileries*, ou au *Palais-royal*, nous entendons des Femmes *philosopher*, comme elles diſent, & cela donne envie de les imiter. Mais je badine, & je ne ſais comment cela m'eſt venu. Je vous attens avec impatience, & je ſuis avec un reſpectueus attachement, Votre &c.

Je vous prie de faire tenir vous-même cette Réponſe à ma Belleſœur, épouse de mon Frère Pierre : parce-que je voudrais qu'elle fût ſûrement remise, & en-ſecret.

A ſa belleſœur FANCHON.

[Voilà qu'elle lui parle, comme elle penſe, elle a déja fait bien du chemin !]

JE te remercie, très-chère Bonne-amie, de ta Lettre & de tes ſentimens pour moi. Je me trouve ici très-heureuse ; & comme tu le disais, ça été un coup-d'or, que m.me Parangon, ma reſpectable Protectrice, m'ait fait-partir, comme elle a fait : car, entre nous, il ne faut pas qu'on envoye à la Ville, les enfans qu'on veut qui demeurent au Village ; les manières des

Villes ſont trop-agréables, pour qu'on puiſſe enſuite trouver ſupportables celles de la Campagne; outre qu'à la Ville la vie eſt bien-plus douce, & ſur-tout qu'on y connaît des plaisirs que rien ne peut compenſer au Village. Je te parle à cœur-ouvert, chère petite Sœur, pour te guider dans tout ce qui me concernera chés nous, & par l'eſpérance que j'ai que cette Lettre ne ſera vue de Perſone que de toi, & de la reſpectable Dame qui te la fait parvenir. D'après ma façon-de-penſer, je t'avouerai que je ne ſerai pas fâchée qu'on me trouve un parti; car tant qu'on eſt fille, on dépend de la volonté de Père & Mère, & il ne tient qu'à eux de rappeler leur Enfant auprès d'eux. Il eſt certain que les Partis ſe trouvent à la Ville plus facilement qu'au Village; peut-être la corruption des mœurs en-eſt-elle cauſe; on regarde ici davantage à la figure, & on ſacrifie plus-volontiers l'intérêt au plaisir: aulieu que chés nous, tant-pit ſi les deux ne ſe trouvent pas réunis; car l'intérêt paſſe avant tout. Pour moi, je ne ſuis pas intéreſſée: mais j'aimerais à trouver un bon Parti pour bien des raiſons: c'eſt d'abord que je ſais le plaisir que cela vous ferait à tous; enſuite, que je ſuis un-peu orgueilleuse, un peu aimant à

être parée : car la beauté eſt un beau préſent de la Divinité : ôte ſa charmante figure à m.me Parangon, elle ſera toujours une excellente Dame, mais ce ne ſera qu'une Femme ; aulieu que c'eſt une Déeſſe, qui tient fixés ſur elle les ieux, & les vœux de tout ce qui la connaît, ſur-tout d'Edmond & d'Urſule R** : qu'on t'ôte ta jolie figure, ma chère Fanchon, ton mari t'aimera encore pour tes qualités ; mais te regardera-t-il avec cette admiration & ce tendre ſentiment de reconnaiſſance envers Dieu, qui t'a donnée à lui ! Et pour parler auſſi un-peu de moi, ſi je n'avais rien, rien du-tout en ma faveur, Edmond aurait-il ſongé à me procurer tous les avantages que je lui dois, & qui ſont ſi grands, que le ſeul de m'avoir donnée à m.me Parangon, vaut la vie, & plûs, car c'eſt le bonheur ? Quant à ce chèr Frère, il faut auſſi conſidérer, que ſa beauté donne bien du relief à ſes bonnes-qualités, &, je crois, lui attache ſes Amis : car il en a qui lui ſont tout-dévoués, & une Protectrice, qui veut l'élever juſqu'à elle, par le don d'un petit Trésor, que j'ai le bonheur d'avoir ici pour compagne. On peut donc légitimement avoir envie d'être belle, de plaire, & d'augmenter ſa beauté : pour moi, je

ne m'en-fais auqu'un ſcrupule, & j'y mets tous les ſoins que je puis, ſans nuire à mes devoirs; car je regarderais comme un mal d'y donner tout ſon temps, & de ne ſonger qu'à cela. Après t'avoir ainſi parlé, chère Sœur, il convient que je te témoigne tout ce que ta Lettre m'a causé d'amertume, relativement au chèr Edmond : tu ſais tout ce qu'il m'eſt : car ſi je dois aimer mes autres freres, comme freres & comme bons-amis, ſur-tout Pierre R**, je dois aimer Edmond comme Père; oui, je dois partager le ſentiment filial, entre notre vénérable Père, & ce Frère ſi bon à mon égard; & telle eſt ma position, que plûs j'aime mon Frère, & plûs j'aime m.me Parangon & la Ville; & que plus j'aime ma Protectrice & la Ville, plûs j'aime mon Frere Edmond : ces deux ſentimens rentrent l'un dans l'autre.

A-préſent je vais te parler de l'Ami d'Edmond, ami comme il n'y en-a point, je le vois par ce que tu me marques à ſon ſujet, relativement à Laurette. Cette action de m.r Gaudét, ſuppoſé qu'il ait été trompé, je crois qu'on la peut excuser, en-faveur de ſon amitié pour Edmond : car Edmond ſe fait aimer ſi-bien, qu'on n'eſt pas toujours maître de le ſervir com-

me l'exacte juſtice le demande. Je te dirai, à cette occaſion, que j'ai vu Laure : mais Perſone ne le ſait, pas même m.me Canon. Nous étions ſorties ſeules, m.lle Fanchette & moi, pour aler à l'égliſe, m.me Canon étant indiſposée : juſtement à la porte de *Sainteuſtache*, un Monſieur m'a ſaluée par mon nom : je ne le voyais pas, à cauſe de ma calèche ; mais ſa voix ne m'était pas étrangère. Je l'ai voulu regarder, & au-lieu de lui, j'ai vu Laurette devant moi, qui m'a embraſſée. Elle eſt jolie comme un cœur, & envérité je l'ai aimée ; ce qui eſt une nouvelle preuve que la gentilleſſe eſt un grand avantage ! nous avons cauſé, mais peu, à-cauſe du temps qui nous manquait ; & les choſes qu'elles m'a dites, ne m'ont pas ſurprises, car je m'en doutais. Elle a tout-à-fait bonne-grâce, malgré ſon état, & elle eſt très-formée pour le raiſonnement : je la verrai quelquefois, ſi m.me Parangon le trouve bon ; nous-nous le ſommes promis ; mais j'ai mis la condition que je viens de dire. Voi, pourtant, ma chère Sœur, ce que c'eſt qu'une grande Ville ! Nous voila que nous-nous parlons, & que Perſone ne le trouve mauvais ! ſuppoſe notre Village, que de diſcours ! Il aurait falu paſſer notre vie à nous regarder noir, ou nous expoſer à

mille desagrémens. Je dois jouir dans peu du bonheur d'avoir ici m.me Parangon : Ecris-moi par cette occaſion, qui eſt la plûs-ſûre.

XIII.ME

20 auguſte.

FANCHON, à URSULE.

[Ma Femme décrit ici la réception, le ſéjour & le départ de mon Frere Edmond.]

J'ÉCRIS cette Lettre, très-chère Sœur, pour la faire tenir à m.me Parangon le plutôt poſſible, afin de ne pas manquer l'occaſion de ſon départ. Je vous dirai que nous avons ici Edmond depuis trois ſemaines : & je ne lui ai pourtant pas montré votre Lettre, ni à Perſone; car je l'ai trouvée faite tout-à-fait pour Femme, & point-du-tout pour Homme, qu'il nous ſoit tant proche qu'on voudra. Et je ne répondrai à rien de ce que vous me dites ſur la beauté : puiſque m.me Parangon a vu votre Lettre, & qu'elle verra auſſi la mienne, je la crois bien-ſuffiſante pour

vous dire tout ce qu'il faut, & mieux que mon petit eſprit, qui ſe peut tromper, en-croyant dire merveilles; car je ſuis plus-défiante de moi & de mes lumières que jamais. Pour-à-l'égard de Laure, que vous avez vu & parlé (1), mon ſentiment eſt, que vous avez bien-fait; car c'eſt notre Parente, & dès que dans le Pays où vous êtes, il n'y a auqu'un ſcandale à ſe parler, parce-qu'on ne ſait ce qu'il en-eſt, je penſe qu'il eſt toujours bien de ſe rapprocher. Mais il faut vous parler d'ici, & vous dire que j'entends votre demi-mot, vu qu'Edmond ne me laiſſe rien ignorer de la vérité, non-plûs qu'à ſon Frère, & à m.me Parangon elle-même, qui eſt inſtruite: car il ma montré la Lettre qu'il lui écrivit le 2 du préſent mois (2), que j'ai trouvée très-belle, & où il contait les derniers-momens de ſa Femme: ſans-doute que m.me Parangon vous la montrera, ainſi que deux autres; c'eſt-à-ſavoir la copie d'une qu'il a écrite à m.r Gaudét, & la Réponſe qu'il en a eue. Ce que j'ai à-faire à-préſent, eſt de vous dire, comment Edmond ayant, à ſon ar-

(1) Cette faute de langue eſt familière, dans la Province.

(2) C'eſt la LX.me du PAYSAN.

rivée ici, démenti le bruit qu'avait fait courir la Lettre de m.r Gaudét, il s'eſt derechef exposé, par ſa franchise, à tout le courroux de notre vénérable Père, qui ne peut ſouffrir rien de contraire à la bonne-conduite: Ceci n'eſt pas inutile à vous dire, puiſque ça vous fera ſentir combien il eſt terrible de manquer à ſon devoir devant votre digne Père, l'image de Dieu ſur terre à notre endroit. Edmond arrivait avec mon Mari, qui l'avait été chercher à-cauſe de ſa convaleſcence, & qui l'avait trouvé à *Saintbris*, venant ſur un cheval-de-louage; & qui en-voyant ſon Frère changé, a couru à lui, & l'a deſcendu à terre, dans ſes bras, en lui disant: —Mon chèr Frère, mon chèr Edmond! je te revois! ah! mon Ami! j'en-bénis le Bondieu, & de ce que la maladie qu'il t'a envoyée a montré ton bon-cœur, & ton innocence-! Et il l'a porté dans la carriole: comme ſi c'eût été un Petit-garſon de neuf à dix ans, &-puis il y eſt monté à-côté de lui, & ils ſe ſont mis à-cauſer: Mais Edmond avait quelque-chose ſur le cœur, au-ſujet de cette innocence dont ſon Frère lui venait de parler, & il lui en-a demandé l'explication: & Pierre la lui a donnée: & Edmond a dit la vérité. Mon Mari a baiſſé la tête, &-puis la re-

levant, il s'eſt jeté au cou de ſon Frère, en lui disant : —Et la vérité auſſi eſt une vertu, & nous ne ſommes pas, pauvres Mortels, pour les avoir toutes-! Les voila qui ſont arrivés comme-çà. Et notre bon Père & notre bonne Mère, qui attendaient leurs Enfans, parlaient d'eux toute la journée, tantôt entr'eux, tantôt à nous; & notre bonne Mère s'énalait à chaque quart-d'heure ſur la montée du grenier, où eſt le perron, & elle regardait par le chemin de la montagne, ſi elle verrait une carriole la deſcendre, & elle appelait tantôt Brigitte, tantôt Marthon, plus-ſouvent Chriſtine, & quelquefois moi : —Oh Fanchon ! vous qui avez de ſi-bons ieux, voyez-donc voir (1), mon Enfant, ſi vous ne verriez pas la carriole deſcendre la montagne ? m'eſt avis (2) que je la vois? —Non, ma Mère, il n'y a rien, que des charrues qui s'en-reviennent. —O mon enfant ! c'eſt la carriole !.... Auguſtin-Nicolas, tiens, viens-donc voir ? N'eſt-ce pas-là la carriole ! —Non, ma Mère, C'eſt *Colin*

(1) *Voyez donc voir* : façon-de-parler du Pays d'Urſule.

(2) *Il me ſemble* : ancien galliciſme.

Peupeu, en-chemise, qui vient de la charrue-. Et elle ne nous croyait quasi-pas ; car la chère bonne-Femme n'avait dans le cœur, l'eſprit & les ieux que la carriole, & elle remontait à-tout-moment, tant-plûs le jour ſ'avançait : Et elle a auſſi appelé notre bon Père vers le ſoir : —Mon Homme, la voila ! la voila-! Et le bon Vieillard eſt monté, & on a vu qu'il ſouriait : mais il a encore de bons ieux, & il a dit doucement, —Non, ma Femme, ce n'eſt pas la carriole- : & il eſt redeſcendu, en-disant à Georget, qui arrivait bien-las : —Georget, va-t-en-donc audevant de tes Frères. Et nous qui voyions comme il était las, nous avons dit à notre Père, —Mais il eſt trop-las, mon Père ! —Eh-bien, Bertrand-: Et Bertrand y a couru. Mais Georget y a voulu aler auſſi, & il ſ'eſt caché, pour qu'on ne le vît pas ſortir, & il a dit à Bertrand, —Alons, alons, fuſſent-ils à deux lieues ; je monterai dans la voiture en-revenant, & ça me reposera comme dans mon lit-. Et ils y ont été ; mais pas loin ; car quant-&-quant que le jour tombait, & que notre bonne Mère montait encore au perron, bien qu'on n'y voyait plus goutte, & qu'elle nous appellait encore, ſi-bien que

notre bon Père ſ'eſt mis à-rire, en-lui disant, —Ma Femme, ma Femme, ce n'eſt pas vos enfans qu'il faut appeler pour voir, mais adreſſez-vous aux Oiseaus-de-nuit; car il n'y a plus que les Chouettes & les Chauveſouris qui puiſſent y voir-. Ce qui l'a rendue honteuse : & elle deſcendait, quand on a vu la Chienne Friquette, que mon Mari avait menée, qui eſt venue à notre Père en-joie, comme quand il y a longtemps qu'elle ne l'a vu. & auſſitôt notre bon Père a ouvert le Livre de *Tobie*, à l'article du Chien, & il nous a dit à tous : —Alez audevant de vos Frères ; car ils arrivent-. Et notre bonne Mère ſ'eſt appuyée ſur nous-deux Chriſtine, & elle y a couru comme elle pouvait ; car ſes genous tremblaient. Et notre bon Père l'a regardée, ouvrant la bouche, comme pour lui parler ; mais il ne lui a rien dit : & ſe tournant vers moi : —Il faut la laiſſer faire : ma Fille, ne la quittez pas ; car elle va revoir Celui qui nous a peinés ; & tant-plûs on l'a peinée, tant-plûs elle aime : Dieu la veuille bénir ! c'eſt une bonne Femme-! Mais pendant tout-ça, voila que la carriole eſt entrée dans la cour : & Georget en eſt deſcendu, car Bertrand était à-piéd, menant les chevaux ; enſuite mon

Mari ; &-puis Edmond..... Et quand il a paru avec ſa paleur, voila que notre bonne Mère ſ'eſt récriée, —Mon Fils ! ô mon pauvre Fils-! & la chère bonne-Femme tombait. Edmond eſt venu l'embraſſer & la ſoutenir. —Mon pauvre Fils, je te revois ! je mourrai contente ! mon chèr Fils-! & par ſon empreſſement à l'embraſſer, elle ne le pouvait, car elle lui baisait les cheveux aulieu du visage, & quelquefois les mains ; elle était comme en-ivreſſe..... Et voila les Mères : que Dieu eſt bon d'avoir fait ſi-tendres les Mères !..... Et elle ne ceſſait de dire, Mon Fils, comme ſi elle n'eût eu que lui : Auſſi Edmond lui a-t-il dit, en montrant ſes Frères : —Les voila, vos Fils, & il n'y en-a pas Un là qui ne vaille mieux que moi : & voila votre digne Fils, mon chèr Aîné. —Je vous aime tous, a dit la bonne-Femme, en ſuffoquant, mais..... mon Edmond, j'ai été deux jours à croire que je ne t'aurais plus-. Et auſſitôt deux fontaines de larmes ſont ſorties de ſes ieux ; ce qui l'a ſoulagée : Et Edmond & Pierre l'ont à eux-deux remmenée pardeſſous les bras, & ils l'ont aſſise auprès de notre bon Père, qui ſ'eſt grâvement levé, envoyant Edmond, & a dit : —Mes Fils, mes Filles, je ſuis bien-aiſe, que vous

voyiez ce cœur de Mère, à-celle-fin que vous aimiez Dieu votre Père, comme elle vous aime..... Bon-soir, Edmond. —Mon chèr Père-! & il s'eſt mis à ſes genous quasi. Et notre Père la embraſſé, en-lui disant, —Je ne t'aurais pas embraſſé coupable-. Et Edmond s'eſt auſſitôt retiré, en-disant incliné, —Et je le ſuis, mon Père-. A ce mot, notre Père s'eſt aſſis, le front ſévère, & n'a plus parlé qu'à mon Mari, dans toutes les queſtions qu'il a faites. Ce qui a quasi glacé notre bonne Mère. On a ſoupé, & on s'eſt alé coucher, ſans qu'il ait redit une parole à Edmond, ni le lendemain non-plûs: mais comme Edmond empirait, mon Mari a parlé à ſon Père, & ce bon Père a reparlé à ſon Fils, mais ſans le tutoyer: & il a dit à-part à ſon Aîné; —Pierre, c'eſt une pauvre Femmelette qu'Edmond, & Ça ſe croit Homme! Ça n'a pas des nerfs pour réſiſter au vice, & dès que quelque-choſe plaît à Ça, Ça ſe laiſſer aler: mon Fils, ayons en pitié; car je m'étonne tant-ſeulement qu'il ait eu la force d'être vrai à ſes dépens, & je trouve en-lui par-delà de ce que j'attendais-. Et il lui a reparlé depuis ce moment comme à-l'ordinaire, lui gardant une bonne remontrance, pour

quand il ſe portera mieux. Voilà, très-chère Sœur, ce que j'avais à vous raconter. Je vais remettre ma Lettre au Regratier, pour m.me Parangon, & ſi j'apprens dans quelque-temps que cette bonne Dame ne ſoit pas encore partie, je récrirai des choſes plus-nouvelles, que je lui ferai remettre avec celles-ci, pour qu'elle ait la bonté de n'en-faire qu'un paquet. Et quant à ce qui eſt de la ſanté d'Edmond, je trouve qu'il ſe refait d'un-jour-à-l'autre. J'ajoute, chère Sœur, que ma ſituation eſt telle qu'elle doit être en-mariage : priez Dieu pour moi ; je ne ſuis pas ſans crainte, mais je ſuis ſoumise & reſignée. Si une Mère comme la vôtre eſt ſi-tendre, qu'eſt donc Dieu, le meilleur des Pères, à qui je remets ma vie !

5 novembre.

Je reprens aujourd'hui la plume, chère Sœur, parce-que j'apprens, que m.me Parangon va partir auſſitôt le retour de mon Frère. Il nous a quittés il y a trois jours, après environ quatre mois de ſéjour ici, qui ont été néceſſaires pour rétablir ſa ſanté ; & nous ne l'avons vu partir qu'avec bien du regret ! car il nous avait r'accoutumés à lui, ainſi que notre bon Père lui-même, qui le voyant inſtruit,

aimait à paſſer le temps à converſer avec lui ſur toutes choses nouvelles; ſi-bien qu'on voit à présent qu'il le trouve à-redire, car il va & revient ſans ceſſe, ſ'arrêtant en-fesant le tour de l'enclos, dans les endroits & ſous les arbres, où lui & Edmond ſ'aſſeyaient, & on dit qu'on lui a vu les larmes aux ieux. Mais il faut, chère Sœur, vous raconter le départ d'ici. Il y a huit jours qu'Edmond ſ'occupait à finir pour l'église de *Perci-le-ſec* un Saint-Paul, qui en eſt le patron, commencé depuis long-temps, quand un Monſieur qui paſſait vint le demander à notre Père. —Il eſt là, Monſieur, qui travaille à la peinture d'un Saint-. Et il l'y a conduit. Le Monſieur a regardé le tableau, & il a dit, Que fait Monſieur ici? C'eſt un meurtre qu'il ſ'enſeveliſſe dans un Village. Et notre bon Père, qui aime à tous notre avantage, ſ'eſt auſſitôt enflamé, & il a dit au Monſieur, —Oh! il n'y reſtera pas-! Et le Monſieur ſ'en-eſt alé, après avoir dîné à la maison, où il a beaucoup parlé des Peintres, dont il nous a conté des hiſtoires, que vous devez bien ſavoir, très-chère Sœur, étant à la ſource. Et depuis ce moment, notre Père n'a fait que parler du départ d'Edmond, dont il ſemblait ſ'éloigner auparavant; & on voyait qu'Edmond n'en-

était pas fâché : ce qui a fait ſoupçonner à mon Mari, que ce Monſieur pourrait bien-être venu de concert avec lui, ou tout-aumoins avec m.r Gaudét ; ce qui ſerait aſſés fin d'une part, & marque d'amitié de l'autre : car enfin Edmond eſt à-préſent pour la Ville, & la Ville eſt pour lui. Tout s'eſt donc préparé pour ſon départ, & notre bonne Mère s'eſt mise à ſe dépêcher de lui mettre tout en-bon-ordre ; les jours n'étaient plus aſſés longs, & elle nous feſait toutes veiller bien-tard : auſſi Brigitte, un-ſoir qu'elle avait bien-envie de dormir, s'eſt-elle mise à lui dire, en ſon ſtyle que tu connais : —Mondieu, ma Mère ! on dirait que vous avez hâte que mon Frère Edmond s'en-aille, que vous nous faites tant dépêcher- ! Et voila que la pauvre bonne Mère s'eſt arrêtée tout court. —T'as raiſon, mon Enfant- ! Et les larmes lui ſont coulées groſſes des ieux. Mais elle s'eſt remise à l'ouvrage, en-diſant : mieux vaut ſe dépêcher, & le voir une heure de moins, qu'il ne lui faille quelque-chose, quand il n'y ſera plûs, à ce pauvre Enfant- ! Enfin le triſte jour eſt venu bien-vîte ; & le ſoir de la veille vers la nuit, mon Mari eſt entré, & a dit à notre Père : —Mon Père, la carriole eſt prête ; vous plaît-il venir voir ſi rien n'y manque ? —Je m'en-rap-

TAYLOR INST. OXFORD

porte bien à toi, Pierre; tu es mon Fils attentif à tout, & je n'ai su encore du-depuis que tu es mon aide, te trouver en-défaut; outre que tu as travaillé pour ton Ami. —Oh! oui! mon Père, vous l'avez dit: mon Ami, autant que mon Frère. —Je le fais bien, mon Pierre, & il m'eſt bien-doux de le dire, en ce moment, ou va venir la ſéparation! Et notre bonne Mère écoutait tremblante & pâle, comme ſi on lui eût appris une nouvelle inattendue: & il faut dire que tous nous étions de-même. Et Edmond l'a vu, & il a été embraſſer notre Mère, puis moi, en-me disant: —Chère Sœur, je ne vais pas loin, ma Mère le ſait; & j'eſpere revenir ici, à la belle journée que vous nous préparez (1)-. Ce mot qu'il a dit-là, a bien fait; car notre Père a ſouri, & notre bonne Mère m'a dit, —Il ſonge à tout, & m'y fait ſonger, ma chere Fille! que Dieu le béniſſe-! Et elle a paru un-peu conſolée; car elle a dit, —Nous avons plûs reçu de bien de la main de Dieu, que nous ne méritons; pourquoi n'en-recevrions-nous pas les maux? Cependant notre Père a été voir la charette-couverte, & y a mis la main, quoique tout fût bien-arrangé, voulant

(1) Elle était fort-avancée dans ſa groſſeſſe.

avoir travaillé pour ſon Fils ; & il parlait à ſon Aîné ni plûs ni moins que ſi c'eût été ſon camarade, lui disant Toi, & ſe familiarisant, ſans mot de Fils, ni autre : mais à Edmond, il lui disait Vous, & répétait avec complaiſance le mot de mon Fils, plus-ſouvent que de-coutume, & que le diſcours ne ſemblait le demander. Je prenais-plaisir à voir tout-cela, chère Sœur ; car c'eſt un doux & agréable ſpectacle, que la bonne-union d'une Famille ! Et puis notre Mère eſt venue auſſi voir la charette-couverte, & ce qui était dedans pour aſſeoir ſon Fils : Et mon Mari lui a dit : N'y manque-t-il rien, ma Mère ? Oh-non, mon Fils, & ton pauvre Frère ſera bien en-ſ'en-alant. Et cet *en-ſ'en-alant*-là, n'a pas été ſans un ſanglot. Et-puis on eſt venu ſe mettre à-table pour ſouper. Chaqu'un était triſte & gardait le ſilence, au-point que mon Mari, qui eſt ferme, comme tu ſais, a laiſſé couler une larme, qu'Edmond a vue le premier, & il ſ'eſt jeté à ſon cou, ſans rien-dire ; & quand ils ſe ſont quittés, tous-deux étaient en-eau : ce qui a tellement attendri notre bon Père, que les larmes lui roulaient dans les yeux : Et montrant ſes deux Fils à nous-tous, d'un geſte ſans parole, ſa noble & vénérable figure m'a paru celle d'un Dieu,

comme dit ſouvent Edmond, en-parlant de lui. Et notre bonne Mère regardait ainſi ſon digne Mari, avec admiration, & comme ſi elle eût été non ſa compagne de trente ans & plûs, mais ſa Fille. Et pas un mot de parole, pendant tout-ça; nous n'avions que des bondiſſemens de cœur, ſans rien trouver à dire, qui pût exprimer nos penſées. Et voilà que Pierre, mon honorable Mari, comme le plus-ferme a parlé le premier: —Edmond, mon chèr & aimé Frère, que je vais ceſſer de voir, & non d'avoir préſent, car je te porte-là, comme uni avec toi de corps & d'âme, telle eſt la volonté de Dieu, que notre joie, notre bonheur & notre honneur ſoient en-toi; ainſi que la ſatiſfaction, repos & tranquilité de vieilleſſe de nos chèrs Père & Mère; garde-s-en le dépôt, & le conſerve; & quand tu verras l'Autre toi-même d'un-autre ſexe, image de notre bonne Mère, comme tu la portes ſur ton visage de notre excellent & vénérable Père, dis-le lui, & ſongez tous-deux, que vous êtes la partie de nous-même qui eſt à la Ville, & que tout ce que vous y ferez de bien, nous le ferons, & que tout ce que vous y feriez de mal, nous le ferions auſſi, & en-porterions la honte & la peine: mais non, non! auqu'un mal ne ſortira de mon ai-

mable Frère, image de mon Père ; ni de mon aimable Sœur, image terreſtre de ma Mère, & ils ſeront à leur façon à la Ville, ce que ſont ici leurs vénérables & ſaints Modèles. *Amen*-. Dès qu'il a eu dit *Amen*, tous, & moi auſſi, nous ſommes écriés *Amen*, *amen*! Et notre Père ſ'eſt levé priant : Enſuite il a dit : —Mon Fils Pierre : vous venez de bien & dignement parler ; & je béniſſais à-l'inſtant Dieu de m'avoir donné un Fils tel que vous : Mes enfans, voila votre ſecond Père, quand je ne ſerai plus ; & moi-même je le regarde comme l'image de Pierre R**, mon digne Père, & je le reſpecte à cet égard, quoique mon Fils. Edmond, mon Ami, ainſi que l'eſt ton Frère-aîné, tu vas nous quitter ! que Dieu te béniſſe, mon Fils, & qu'il inſpire à ton bon-cœur de dignes ſentimens, qui faſſent ton bonheur en cette vie, par l'eſtime des Honnêtes-gens, & en l'autre, devant le Dieu de miſéricorde. *Amen*-. Enſuite il l'a embraſſé, en le ſerrant contre ſon ſein paternel, & lui disant, —Porte ce paternel embraſſement à Urſule quand tu la verras, & dis-lui, que l'éloignement d'un Enfant, ne fait que rendre plus-ſenſible le cœur d'un bon Père : qu'il aime tous ſes Enfans, mais au-double dans l'abſence. Et le bon Vieillard n'a pu retenir

ſes larmes, & il a même ſangloté, en-di-ſant, —Ces larmes ſont amères-! Puis il a pris lui-même Edmond, & l'a mis dans les bras de notre bonne Mère, à quî il a dit, —Femme, voila votre Fils; béniſſez-le auſſi-. Mais la bonne & excellente Femme n'a répondu que par un long ſan-glot, qui nous a déchiré l'âme; & enſuite elle a dit: —N'ai-je donc mis au-monde mes chèrs Enfans que pour m'en ſéparer!... —Il le faut, ma Femme. —Oui, mon Mari; mais excusez ma douleur; c'eſt celle d'une Mère qui quitte ſon Fils, & qui a quitté ſa Fille. —Il nous en-reſte, ma Femme, & de dignes. —Sans eux, mon chèr Mari, & ſans vous, y ſerais-je en-core-! Et elle a baisé Edmond deux-fois, en-lui disant, —Chèr Fils, comme a dit ton Père, l'abſence te fera aimer au-dou-ble des Autres: dis bien à ta Sœur, que ſa pauvre Mère, à chaque-fois qu'elle voit ſes chèrs Enfans, les compte comme le bon Paſteur ſon troupeau, & qu'elle dit, Il me manque Urſule, & que c'eſt à chaque-fois un coup-de-poignard dans ſon pauvre cœur. Oh! oh! je dirai, à-préſent tous les jours de ma vie: —Il me manque Edmond! il me manque Urſule! & je dévorerai mes larmes, pour ne point attriſter ni le Père, ni mes autres

Enfans, que Dieu béniſſe, car ils ſont bons tous, tous, & l'Ainé eſt la bénédiction du Seigneur ſur nous; c'eſt le fruit de la bénédiction, que l'honorable Pierre donna à ſon Fils, votre Père, mes chèrs Enfans, la veille de notre mariage. Et il a ſemblé que ces mots l'aient conſolée: car la bonne & excellente Femme ſ'eſt levée ſereine, & elle a dit: —Alons, mes Enfans, voyons ſi nous n'oublions rien pour votre Frère; car demain-matin, on ſera trop-preſſé pour y ſonger. Je paſſe les petits détails, chère Sœur. Et le lendemain, dès le matin, notre Père, qui ſ'éveille toujours de bonne-heure, ſ'eſt levé doucement, & il a été éveiller Edmond; car mon Mari était debout, & déja prêt: &-puis, ſans que Quî que ce ſoit que moi les ait entendus, ils ſont ſortis de la cour, les roues de la carriole roulant ſur du fumier que mon Mari avait répandu juſque dehors; ſi-bien qu'on ne l'a pas entendue: notre bon Père a monté dedans, & je me ſuis trouvée à la porte du preſſoir, où j'ai tendu les bras à Edmond; qui ſ'eſt jeté à-terre pour me venir ſerrer contre ſon cœur. —Urſule, lui ai-je crié, Urſule-! C'eſt tout ce que j'ai dit; car ſon Pere le rap-

pelait. Et ils ſont partis. Je ne me ſuis pas recouchée ; j'ai été à la porte de notre bonne Mère, où j'ai attendu aſſise qu'elle ſ'éveillât. Ça n'a pas tardé d'une demi-heure ; je l'ai entendue ſe lever & parler. Auſſitôt je ſuis entrée. —Déja vous, ma Fille ! en-votre état ! il falait reposer : je m'en vais l'éveiller. Je la retenais embraſſée : mais elle a été au lit d'Edmond, dans la petite chambre, & elle y a tâté. —Il eſt levé ! le lit eſt froid ! il y a longtemps ! —Ma bonne Mère, ils ſont..... —Partis !..... ah ! je ne verrai plus mon Fils-!..... Et elle eſt quasi tombée ſans connoiſſance. Tous nos autres Frères & Sœurs, qui l'avaient entendue, ſont venus, & ils lui ont dit un mot de moi. La bonne chère Femme ! elle ſ'eſt raſſiſe tout-de-ſuite, & elle a tâché de rire, en m'embraſſant. Je lui ai dit tout bas : —Il vaut mieux pleurer ſi vous en-avez envie-. —Oh-oui ! ma chère, chère Bru-! Et elle a pleuré ; & quand le jour a été grand, elle a été regarder par-tout, comme ſi elle l'y eût dû trouver. Enfin notre bon Père eſt revenu ; & elle a été à ſa rencontre, en-lui disant aſſés poſément : —Sont-ils loin ? —Bien à Saint-bris, ma Femme, & votre Fils-aîné, à

ſon

ſon retour vous rendra compte de l'heureus voyage (1).

Ma chère & bien-aimée Sœur, voila toût ce qui ſ'eſt paſſé, & où vous n'avez pas été oubliée. Dieu vous béniſſe, & priez pour moi, chère Bonne-amie.

(1) Voila la Femme : il n'y a là ni caprices, ni faibleſſes : c'eſt une maternelle tendreſſe ; c'eſt une ſoumiſſion d'épouse ; une modeſte retenue, une attention à ne rien faire qui ſoit déplacé : O Femme ! que tu es respectable avec ces qualités ! . . . . . [*L'Éditeur.*

XIV.ME

20 novembre.

M.ME PARANGON, à URSULE.

[Elle montre ſon bon-cœur & ſa faibleſſe.]

ME voilà prête à partir, ma chère Fille : Mondieu que d'obſtacles, quand on veut aler où notre goût & la raison nous appellent ! J'ai cru que je ne pourrais les vaincre ! Mais enfin ils le ſont. Il m'a falu attendre ici le retour de ton Frère, reſter à ſa portée, en-cas qu'il

eût besoin de moi; il a fallu qu'il ménageât son retour à la Ville, sans blesser vos vertueux Parens : tout cela n'a pu se faire tout-d'un-coup. Mais le voila de-retour, & rien ne saurait plus m'arrêter; tu me verras dans la quinzaine. Chère Bonne-amie ! quelle respectable Famille que la vôtre ! quand je ne t'aurais pas aimée, ce que je viens de lire me ferait tout entreprendre pour toi : c'est une Lettre de ta Bellesœur, ou plutôt, c'est un trésor de sensibilité, qu'elle t'envoie. J'en-suis si touchée, que cela m'engaje à te donner la suite du récit, je veux dire l'arrivée de ton Frère auprès de moi : ne crois pas, ma chère Fille, que je puisse l'égaler ! quelque-vifs & sincères que soient mes sentimens, ils ne sont que de glace auprès de ceux qu'exprime si-bien Fanchon Berthier dans son style naïf. Cependant, depuis le dernier malheur d'Edmond, les vues que j'ai pour lui, devant légitimer mon attachement, j'ose enfin m'y livrer... Mais je ne suis toujours qu'une Étrangère; & qu'est-ce que la simple amitié; auprès de la belle nature, dans la pureté, telle qu'elle existe chés vous ?

Ton Frère ne m'avait pas écrit son arrivée : j'étais seule le 3 de ce mois vers les 10 heures du matin, m.r Parangon étant

à la campagne, lorſque j'ai entendu une carriole s'arrêter à la porte. J'ai envoyé *Toinette* (1) voir ce que c'était. Elle eſt remontée auſſitôt toute-eſſoufflée, —Madame! Madame! je crois que c'eſt m.r Edmond! Je voulais la gronder de la maniere effrayante dont elle m'annonçait une nouvelle agréable : mais j'ai ſenti que j'étais ſi troublée moi-même, qu'il y aurait eu de l'injuſtice. Je n'ai vu Edmond qu'aſſés pour le reconnaître, avant qu'il m'embraſſât ; car il eſt venu comme l'éclair ; il me preſſait vivement contre ſon cœur, me nommant tantôt Madame, tantôt ſa chère Çousine ; du reſte, ne ſachant ce qu'il diſait. Je me laiſſais docilement embraſſer, je n'y ſongeais pas, & je t'aſſure que je n'ai rien à me reprocher. Enfin, j'y ai ſongé, aſſés pour lui parler. Le bon Aîné eſt entré alors : Oh! Celui-là, je n'ai pas attendu qu'il vînt à moi ; j'ai été à lui, & c'eſt moi, je crois, qui l'ai embraſſé ; ou qui le lui ai rendu, n'importe, ç'a été de-tout-mon-cœur : mais je l'aurais embraſſé dix-fois ; ſi javais eu lu ce qu'on t'écrit. —J'ai voulu deſcendre ici, m'a dit Edmond : ce doit être ma premiere visite ; l'Univers ne renferme

(1) Fille qui avait ſuccédé à Tiennette.

que Vous, mes Parens, & ce qui eſt à nous à Paris-. Pierre m'a enſuite remis la Lettre pour toi, toute ouverte ; ce qui m'a flattée : mais j'étais trop occupée en ce moment pour la lire. J'ai dit à Pierre : —Mettez votre voiture ſous la remise, & ôtez le Cheval ; je vous garde ici tous-deux juſqu'au ſoir, que vous irez enſemble chés Edmond, ou que vous reſterez ici, à votre chois. —Il faut que je m'en-retourne, a dit Pierre ; mon Frère le ſait-. —En ce cas, menez reposer votre Cheval, & je vais faire hâter le dîner-. Il y eſt alé, après un petit rafraîchiſſement verſé de ma main. —Ma chère Cousine ! a dit Edmond, je vous revois donc enfin, & je vous revois tel que je vins ici pour la première-fois, avec la robe de l'innocence & de la candeur ! —Laiſſez-moi lire cette Lettre, lui ai-je dit ; car on le veut je le vois bien, & je ſuis preſſée de ſavoir ce qu'on y dit à mon Urſule : l'avez vous lue ? —Non, ni ſon Mari non-plûs ; nous avons parlé tout le long du chemin, ſans qu'il en-ait été queſtion.... Ma chère Cousine, je renais ; en-me retrouvant auprès de vous.... Mais lisez ; il me ſuffit de voir que vous êtes-là : je ne vous interromprai plus : je ne veux que tenir cette main : cela doit être permis au bout de quatre

mois, ſans tirer à conſéquence, je vous en-aſſure-! Je la lui ai laiſſée, & j'ai lu. En vérité, je me ſuis tout-à-fait oubliée durant cette lecture : car Edmond a baisé ma main, ſans que j'y ſongeaſſe ; j'étais ſi touchée, que mes larmes coulaient. J'en-étais à la dernière ligne, quand Pierre eſt rentré, le Domeſtiq ayant voulu ſe charger du-ſurplûs des ſoins que demandait ſon Cheval. Je n'étais plus à moi : je me ſuis levée vivement, & j'ai été prendre votre Aîné par la main, en-lui disant : —Digne & reſpectable Frère, aſſeyez-vous-là, tout près de moi, & regardez auſſi Colette C** comme une Sœur ; car j'aime tendrement Urſule, & j'en ſuis aimée ; que je la remplace en-ce moment à vos yeux ; prenez-moi pour elle-. Il m'a répondu des choses très-agréables : car il a de l'eſprit : enſuite regardant ſon Frère, il lui a dit : —Je reconnais-là ton bon-cœur. —Edmond vous chérit, & ne parle de vous qu'avec les ſentimens que vous méritez ; mais vous devez en-ce moment votre admiration à une-autre Perſonne. —Quî donc cette bonne Créature, Madame, que je l'en-remercie ? —Votre Femme ; c'eſt une digne Épouse ! tenez, lisez cela vous-deux, pendant que je vais donner un coup d'œil au dîner, & faire un-

peu la ménagère-. Ils ont lu ſans-doute ; & à mon retour, je les ai trouvés enlacés l'Un avec l'Autre, la larme à l'œil. —Voila comme j'aime à voir des Frères, leur ai-je dit, & je veux à mon tour faire un récit à Urſule, en lui annonçant mon arrivée ; j'y joindrai cette Lettre ; car il faut que ma Tante Canon la voye. Alons, bons Frères, venez m'honorer à table de votre compagnie-. Nous avons dîné aſſés-vîte, enſuite les deux Frères ſe ſont dit adieu : mais le pauvre Pierre ne pouvait quitter Edmond : & il m'a dit à deux-fois ; —Oh ! Madame ! il n'a que vous, pour ſoutien ; car je ne compte plus ſur Perſone : & vos ſi grandes bontés, il eſt vrai, ſont audeſſus de tout ! mais ſ'il les oubliait (ça ne ſe peut pas), ou ſ'il en-mesusait, Dieu le punirait, & mon Frère ſerait perdu !.... Adieu, très-honorée Dame ! Adieu mon Frère : car en-arrivant tard, je donnerais de l'inquiétude chés nous : je vous quitte, & permettez que je le dise, Madame, avec une égale peine tous-deux ; car je ne ſais où vous prenez ce qui vous fait tant aimer, mais ça eſt en-vous, & je le ſens ; comment Edmond ne le ſentirait-il pas-! il ſ'eſt arraché des bras de ſon Frère, en-chevant ces mots, & il a monté dans la voiture, que le Do-

meſtiq tenait prête. Je te l'avoue, ma chère Fille, je regardais ſ'éloigner un ſi digne Homme, avec autant d'intérêt que ſ'il eût été mon Frère, & deux larmes ſont venues ſur mes paupières. Pour Edmond, il le conſidérait immobile, & il n'eſt revenu à lui-même, que lorſque la voiture n'a plus été en-vue.

Nous avons enſuite causé familiérement: Edmond m'a d'abord parlé de toi: ça été ſon premier mot: il eſt vrai qu'il a joint le nom de ma Sœur au tien: mais je ne te rendrai cette converſation que de bouche. Adieu, chère Amie. Je voudrais bien être à Paris! c'eſt mon refuge. Adieu.

Pour M.lle FANCHETTE.

CHÈRE petite Amie: Je ſuis ſur-le-point de partir, pour me rejoindre à toi & à ta bonne-amie Urſule; & ſur-tout pour remercier ma chère Tante des ſoins qu'elle vous donne à toutes-deux; contente-la bien, afin qu'elle ne ſe repente pas de ſa complaiſance pour nous. Quant à moi, en-mon particulier, chère Petite je ne ſonge qu'à ton bonheur, & j'eſpère que ſi Dieu me trouve digne de le faire, je le ferai. Si tu ſavais, chère petite Amie, combien je me trouve heureuse de t'avoir!

oui, ma chère Fille, tu es une ſeconde moi-même, & la moitié de ma vie, ton bonheur & le mien ne ſont qu'un : mais je tâcherai toujours que mon malheur, ſi j'en-ai, n'ait rien de commun avec toi. Que j'aurai de plaiſir à te careſſer ; quand nous ſerons enſemble ! à te dire, & à te prouver que je t'aime ! Non, tu n'en-as pas d'idée. Ce n'eſt pas qu'avec cette tendreſſe, tu doives compter que je te paſſe tes petits défauts, qui, je crois, ſont bien-loin à-préſent ; mais je veux dire, s'ils ſe remontraient ; car je te desire preſque-parfaite, & ce que la Nature n'a pu faire en moi, unie à la bonne éducation, tâcher de le faire en-toi.

J'ai vu notre bon Papa ces jours-ci, & je lui ai bien parlé de toi : Voici ſes propres paroles : — Ma Fille, je m'en-rapporte tout-à-fait à vous pour votre Sœur, & ſur-tout j'approuve fort le parti que vous avez pris de l'envoyer à Paris, ſous la conduite de la reſpectable m.me Canon, que j'ai toujours honorée, quoique nous ayions eu enſemble quelque refroidiſſement autrefois : j'aime auſſi que vous lui ayiez donnée pour compagne la jeune R**; c'eſt un ange de douceur que cette Fille ; il n'y a qu'une voix en-ſa faveur dans tout le pays, pour la prôner comme le plus

excellent Sujet de ſon ſexe. C'eſt auſſi mon ſentiment ; car je l'ai vue pluſieurs-fois à S** chés ſon Père, digne homme, & mon ami : ces Enfans-là ont reçu de bons principes, & Fanchette ne peut que profiter avec Une d'entr'eux. Quant à tout le reſte, elle eſt jeune, & il y a apparence qu'elle n'aura que vous, quand il faudra l'établir : ſoyez donc ſa Mère, plûs que ſa ſœur ; je vous en donne l'autorité. Je ne ſaurais te dire, chère Petite, combien ce diſcours m'a fait de plaisir, & ſur-tout de ce que Papa me laiſſe maîtreſſe de ton établiſſement, quand le temps en-ſera venu. Je baise tes jolies joues de lis, & ta petite bouche de rose ; mais comme je ſuis encore abſente, j'en-charge Urſule.

Ta bonne-amie Sœur.

XV.me

Paris, 10 novembre.

GAUDÉT.

à EDMOND.

[Il lui écrit qu'il l'a ſecondé; il lui annonce la naiſſance de la petite Laure, & lui parle mondainement d'Urſule.]

QUINZE jours de bouderie; c'eſt tout ce que je puis, mon Chèr! encore y en-a-t-il douze que je délibère, ſ'il eſt plus avantageus que je te boude, que de te marquer mon affection: ce dernier parti l'emporte, Edmond, parce-que je ſuis un véritable Ami. Auſſi ai-je réſolu de te mettre à ton aise; Aime-moi, haïs-moi, je né t'en-ſerai pas moins attaché: & pourvu que je te ſerve, qu'importe? T'aimé-je donc pour moi? il n'y aurait pas à gâgner, & la recette d'Epicure ne me produirait que des chardons..... Encore te démandé-je pardon de ce mot de reproche. En-dise ce pauvre *Helvétius* tout ce qu'il voudra, je brûlerai ſon Livre, ſ'il me tombe entre les mains, pour

cela ſeul, qu'il ne croit pas à l'amitié déſintéreſſée : Que m'importe qu'il ait raiſon pour tout le monde ? Il a tort pour moi ; car je la ſens au-fond de mon cœur. Me dira-t-il qu'elle n'y eſt pas ? Qu'il l'oſe ; je lui dirai, moi, Qu'il en-a menti..... Mais trêve de préambule & de juſtification ; ce n'eſt pas le but de ma Lettre, & j'ai bien autre-chose à te dire.

Tu es père. Je te vois d'ici, car tu as un excellent cœur ! tu baises ma Lettre, & tu bénis Gaudét, père d'une Fille charmante, qui reſſemblera un-peu à ſa Mère, un-peu à toi, un peu à la gentille Urſule, un-peu, je crois, à *Minerve* Parangon ; c'eſt dire, qu'elle aura tous les charmes & toutes les grâces : en-effet, jamais je n'en-vis tant à une petite Créature à-peine ébaûchée. Laure ſe porte bien ; & ſur-tout elle eſt très-ſatiſfaite d'être débarraſſée d'un incommode fardeau. Je l'ai un peu formée ; elle ſe propoſe de jouir dans la Capitale de toute ſa liberté : mais j'aurai ſoin qu'elle n'en abuſe pas ; & ce n'eſt pas ſon deſſein. Quant à l'Enfant, je reſpecterai ta propriété, en me conformant à tes ordres, pour tout ce qui la concerne ; mais ſans te laiſſer auqu'un des ſoins, auqu'une des peines

qui ſont les dépendances de la paternité.

Je reviens à la Mère; Je n'ai jamais vu de Fille ſi aimable; c'eſt un bijou; elle va être plus-charmante que jamais, j'enſuis ſûr. Quel eſt le but de cet éloge? De t'y faire penſer? Non, envérité! Garde ta liberté, c'eſt mon avis; quant à Laure, je m'en-charge: j'aurai un ſoin égal de ſes mœurs & de ſon bonheur, & ſ'il lui faut un-jour un Mari, je lui entrouverai un; mais pas mon Ami. De tous les partis poſſibles, Laure ſerait le pire pour toi, à-préſent. Mais c'en-eſt aſſés là-deſſus. Je t'embraſſe. Toujours ton Ami,

GAUDÉT.

A-propos, un petit alinéa d'Urſule.

Je l'ai vu, cette fille charmante: ah! mon Chèr, que je te félicite! ſi cette Fille-là était répandue dans un certain monde, il y aurait pour faire ſa fortune & la tienne; honnêtement, car c'eſt ainſi que je l'entens: elle eſt aſſez belle ou aſſés jolie, je ne ſais lequel, pour faire une paſſion ſérieuse, & tourner la tête d'un Duc! tout-comme celle d'un Homme du-commun. Il eſt ſingulier, comme votre ſang eſt beau! tout ce qui vous touche participe d'un certain charme,

dont on ne peut ſe défendre: je t'avouerai que toi-même tu m'avais ſéduit d'abord par ta figure : *Formosum Paſtor Coridon ardebat Alexin* : Je me dis quelquefois, que Vénus était de votre Famille; que ſi nous vivions du temps de la guerre de Troie, ou du bon aveugle *Homère*, je tenterais de le prêcher, & que ce ſerait l'objet de mes miſſions. Cette Fille-là ne doit jamais être la Femme d'un Homme-du-commun, entens-tu, Edmond ? & ſ'il faut l'y ſervir, je l'y ſervirai : Je connais de par le monde un certain Héritier d'une grande Famille (1)... Mais il n'eſt pas encore temps de m'ouvrir, même avec toi.

Avec Urſule, j'ai vu la Sœur de la déeſſe Parangon : Cela ſera charmant; un-peu plûs coloriée que ſa Sœur, mais moins-touchante, en étant peut-être plus-belle. C'eſt un joli Couple de Grâces, que Fanchette & ta Sœur ! la belle Parangon viendra ſans-doute faire la troiſième; & il faut avouer que m.me Canon, qui couvera tout cela des ieux, ne reſſemblera pas mal au Dragon du jardin des Heſpérides : mais celui-là ne gar-

(1) C'était le Marquis, qui va jouer un ſi grand rôle.

dait que des pommes-dor ; bien-audeſſous de celles qui ſeront ici !

J'adreſſe cette Lettre chès m.me Parangon, où je te crois à-préſent. Ne me fais pas de réponſe, & pour cauſe. Adieu, chèr Ami.

[Cette Lettre tomba entre les mains de m.me Parangon, qui l'ouvrit trompée par la forme de l'adreſſe : mais ſes ieux f'étant portés ſur l'article du mariage proposé pour Urſule, elle le lut, & tout en reconnaiſſant que la Lettre n'était pas pour elle, elle fut charmée qu'Edmond ne la vît pas en-entier : elle en-enleva les deux dernières pages, qui ne tenaient pas au reſte, & il ne vit plus que ce qui regardait Laure ; encore lorſqu'il l'eut parcourue, tâcha-t-elle de s'en emparer : c'eſt ce que dit une Note à-demi-effacée, que je trouve aubas, & lorſqu'elle fut à Paris, elle la remit à m.me Canon, qui nous l'a conſervée. On peut lire dans le PAYSAN, LXIV.me Lettre, *T. I*, l'arrivée de Gaudét à Au **, & ſon entrevue avec Edmond.]

XVI.me

25 décembre.

EDMOND, à ſes PÈRE & MÈRE.

[Son cœur conſerve encore les apparences de ſon innocence première.

MON très-honoré Père, & ma très-chère Mère :

AGRÉEZ les vœux & les hommages d'un Fils reſpectueus, pour le commencement de la prochaine année. J'ai heureusement pour vous la ſouhaiter de bonnes nouvelles à vous apprendre de la très-chère Sœur Urſule, auprès de laquelle eſt actuellement ma Cousine, ou plutôt notre ſeconde Mère, à ma Sœur & à moi. J'étais trop-méchant ſans-doute l'an paſſé, pour mériter que le Ciel bénît mes prières pour vous: mais il m'a châtié dans ſa juſtice, en-me puniſſant par où je vous avais désobéi. Puiſſe cette nouvelle année vous être plus-agréable! aumoins il n'y a plus rien de caché dans le fond de mon cœur, ſi ce n'eſt un tréſor

inépuisable de tendreſſe pour vous, mon chèr Père & ma très-chère Mère.

Vous verrez par la copie de la Lettre ci-incluse, que m.me Parangon m'a fait l'honneur de m'écrire (1), les bonnes-nouvelles que j'ai reçues de Paris : Eſt-il poſſible, chèr Père & chère Mère, que je m'aquitte jamais de la reconnaiſſance que je dois à cette Femme, digne d'un trône, par ſon panchant à bien-faire, autant que par ſa beauté ? Non, cela n'eſt pas poſſible, & tout ce que je pourrai, c'eſt de mettre ſes bontés ſur la même ligne que les vôtres : Car elle m'oblige d'autant-plûs, que ce n'eſt pas tant dans ma Perſone, que dans celle d'Urſule, l'image de ma bonne Mère; ce qui me lie bien-plûs que ſi tout ſe fesait pour moi. Cependant, combien ne fait-elle pas pour moi-même ?.... Auſſi, loin de deſirer de m'aquitter, je veux au contraire lui toujour devoir, afin que ma reconnaiſſance ſoit pour moi un plaisir continuel, qui dure autant que ma vie: car il eſt des Perſones dont nous aimons à être les obligés, parce-que nous ſavons qu'elles ont trouvé tant de plaisir à nous faire-du-

(1) Cette copie était tronquée; on la trouve entière dans le PAYSAN, LXV.me Lettre.

bien, que nous leur en-ſommes plus-chèrs : Tels vous êtes, chèr Père & chère Mère, à-l'égard de vos Enfans, & telle eſt m.me Parangon, pour ma Sœur & pour moi.

J'apprens que le chèr Frère-aîné va bientôt vous faire renaître dans la Poſtérité du plus-vertueus de vos Enfans : Permettez que je vous félicite, & que je répande mon cœur devant vous, dans une circonſtance auſſi heureuse. Que vous aurez de plaisir, & que je m'enpromets à voir votre ſatiſfaction ! Voila le plus-beau bouquet dont vos Enfans puiſſent vous orner, & il était juſte que ce fût de votre Aîné que vous le reçuſſiez ; puiſqu'il a toutes vos vertus, & que nous le regardons comme votre Lieutenant à notre égard. J'ose, dans cette Lettre, qui vous eſt adreſſée, lui faire mes félicitations, & je le prie d'être perſuadé que ma joie ne cédera qu'à la ſienne, & à celle de la chère Sœur, ſon Épouse. C'eſt elle qui ſera contente dans quelques jours ! ſenſible comme elle eſt, chériſſant ſon Mari, vous reſpectant, comme elle le fait, jamais on n'aura vu de Mère plus tendre, pas même la mienne, qui l'eſt infiniment. En-attendant le bonheur de vous voir, chèr Père & chère Mère, ainſi

que mes Frères & Sœurs, je les embraſſe tous, & je fais mille ſouhaits pour leur bonheur.

Je ſuis & ſerai toute ma vie, avec le plus profond reſpect, & la plus vive tendreſſe, &c.ª

XVII.ME

26 décembre.

URSULE, à FANCHON.

[Ma Sœur copie un papier ſecret de m.me Parangon, & montre qu'elle commence à n'être pas auſſi bonne & naïve qu'on la croyait : ce qu'on voit par les confidences qu'elle fait à ma Femme.]

ELLE eſt ici, chère Sœur : je la vois ; mais elle ne me voit pas ; car je t'écris en-cachette d'elle, & de tout le monde : j'ai fait enſorte d'occuper Fanchette ; & je ſuis ſeule. Cette Lettre-ci eſt bien-importante, & pour Edmond & pour moi ! Je commence par lui. Il eſt trop heureus ; car je ſais qu'il aime bien m.me Parangon : or il en-eſt aimé pour le

moins autant ; & c'eſt parce-qu'elle l'aime trop, qu'elle l'a *fui* ; c'eſt ſon expreſſion. Mais elle ne me l'a pas dit : je l'ai vu par un brouillon de Lettre qu'elle a déchiré & jeté dans la cheminée. Pour toute autre-chose, je n'aurais pas été curieuse : mais un morceau où j'ai vu le nom d'Edmond & le mien m'a donné de la curioſité ; j'ai ramaſſé le papier, je l'ai lu & je l'ai copié, très-heureuſement ! car un inſtant après, elle eſt venue elle-même le brûler : Voici ce que c'eſt :

» INFORTUNÉE ! je cherche par tout, » non le bonheur, mais le repos ; & le » repos me fuit ! A Au**, je disais, Le » repos m'attend à Paris, dans les bras » de ma chère Urſule : à Paris, je re» grette le temps où je voyais Edmond » tous les jours, à toutes les heures ! » Qui me rendra l'innocence ? Tout ce » qui m'environne a le cœur pur : moi, » moi-ſeule, je nourris un feu coupable, » qui me conſume, qui me dévore..... » Pardon, ma chère Urſule ! je ne ſuis » pas une Safo...., ou ſi je la ſuis, c'eſt » Faon, & non Lesbie qui cauſe mes » ſoupirs.... Où m'égaré-je quelquefois ? » Infortunée où m'égaré-je ?... Hélas !

» je veux tromper la nature & l'amour ;
» je veux que dumoins mon corps ſoit
» chaſte, puiſque mon cœur ne l'eſt
» plus..... Je l'ai fui ; j'ai fui le chèr
» Ennemi de mon repos, de mon inno-
» cence ; lui-ſeul m'a fait-fuir ; & je le
» porte dans mon cœur, cet Ennemi que
» je fuis ! Pourquoi le fuir !..... Pour-
» quoi, Infortunée ! pour que tu ſois la
» ſeule coupable, & qu'il ne devienne
» pas ton complice.... Quelquefois, je
» me ſurprens à être jalouse de ma Sœur :
» je m'efforce à le deſtiner pour elle : &
» peut-être ſerais-je aujourd hui au-des-
» eſpoir qu'il fût ſon Mari ! Que n'ai-je
» pas ſouffert, quand arriva l'avanture
» de Laure !... Mais elle était ſans intérêt
» pour moi, quand elle éclata : il était le
» Mari d'Une-autre ; que m'importait ſa
» conſtance pour elle ?.... oui, j'ai ſenti
» une ſorte de joie coupable.... Mais,
» grand Dieu que n'avais-je pas ſouffert,
» quand j'avais appris ſon mariage avec
» Manon ! & ſi je n'euſſe pas vu, qu'au-
» fond, c'était encore moi qui étais la ſou-
» veraine de ſes penſées, aurai-je pu y
» ſurvivre ?..... Je me ſuis vaincue ; j'ai
» feint d'aimer Manon.... Que dis-je ?
» ne l'ai-je donc pas aimée ?.... Non,
» non, je ne l'ai pas aimée, non ! je le

» ſens, à ce que me fait éprouver Fan-
» chette : mon cœur l'a repouſſée, quand,
» à mes preſſantes ſollicitations, elle m'a
» dit, qu'elle aimerait bien ſon petit Ma-
» ri. Eh ! pourquoi lui en-parler ? Pour-
» quoi mettre ſitôt dans ſon cœur des
» idées..... Je me la ſacrifie !..... Non,
» non, je ſurmonterai ma faibleſſe ; elle
» aura Edmond ; elle l'aura : je ne veux
» plus le voir ; je me le promets, mon
» Dieu, devant vous : puniſſez-moi, ſi
» je lui parle, ſi je lui écris : je tâcherai
» de le bannir de ma penſée..... Il eſt
» des rencontres fatales !.... Il vient chés
» mon Père, jeune encore : hélas j'avais
» ſon âge ! il apportait une Lettre : ſa nai-
» veté, ſon innocence, m'intéreſſèrent
» dès ce moment, je ſentis qu'il était
» aimable ; ma penſée s'occupa de lui ;
» je ne ſéparai pas, devenue plus-grande,
» l'idée de l'amour de celle d'Edmond....
» On me maria : je crus que ce devait
» être un Edmond pour moi, qu'un
» Mari ; je me livrai tête baiſſée, comme
» la Victime conduite à l'autel.... Ah !
» quelle différence !..... Pour mon mal-
» heur, je paſſais un-jour ſur un grand-
» chemin ; je le revois conduisant au
» lavoir les Brebis de ſon Père : comme
» mon cœur fut touché de ſes grâces

» naïves en-me ſaluant ; de ſon empreſſe-
» ſement à raccommoder la ſangle de mon
» Cheval !.... (Mais j'étais mariée alors !)
» mon cœur fut touché d'une ſorte de
» compaſſion : Tant de charmes & de
» grâces ſeront-ils perdus ? c'eſt le
» Fils de l'Ami de mon Père ; il faut le
» prendre chés-nous ; il faut lui donner
» un état plus doux.... Je fis-parler à ſes
» Parens ; je l'obtins pour le temps où fi-
» niſſent les travaux de la campagne....
» Dieu me punit dès le premier pas :
» J'étais abſente quand on me l'envoya ;
» ſa beauté, ſon innocence, ſa noble ſé-
» curité, tantèrent des ames vicieuses,
» & on voulut le tromper ! on s'était
» hâté de le faire venir, pour le trom-
» per !..... Moi, qui eſpérais le rece-
» voir, lui adoucir les commencemens
» d'un ſéjour étranger ; l'inſtruire, le
» former, m'en-faire aimer comme
» bienfaitrice, je l'exposai, à tout ce
» qu'ont de dur & d'amèr les façons des
« Gens-de-Villes, à l'égard d'un jeune
» Campagnard qui vaut mieux qu'eux !...
» Que n'a-t-il pas ſouffert !..... Chèr Ed-
» mond !..... va, je t'en-dédommagerai :
» ma Sœur ſera ton Épouſe ; la tienne
» ſera ma compagne, monamie-à-jamais ;
» je ferai tout pour elle ; & ſur-tout elle

» aura un Mari qu'elle aimera.... Cette
» chère Urſule!.... elle eſt aimée déja,
» elle eſt adorée ; les Vicieus la desirent ;
» les Vertueus l'adorent ! mais elle les
» ignore tous ! Le Frère & la Sœur ſont
» également aimables..... Au-fond, mes
» ſentimens pour Edmond, ſont peut-être
» un bonheur : que d'hommages intéreſ-
» ſés ne m'offre-t-on pas ! que d'Hommes
» adroits m'euſſent peut-être entraînée
» dans des chutes honteuses ! Edmond
» m'a ſoutenue ; il m'a fait dédaigner
» tous les Hommes ; ils ne ſont que des
» monſtres, comparés à lui, & je ſuis
» ſans mérite dans ma vertu à leur égard ;
» je la luis dois. *Ch — rd — n* ne l'a-t-il
» pas inutillement attaquée ? *C — ll — t*,
» plus-poli, plus-aimable, ayant toutes
» les grâces qu'on acquiert à la Capitale,
» a-t-il pu vaincre mon indifférence ?
» que d'amour, cependant ? Mais Ed-
» mond était au-fond de mon cœur, le
» gardien de ma vertu. Oui, je lui
» dois de la reconnaiſſance. Ah ! que
» j'aurais de plaisir à lui montrer toute
» celle qu'il m'inſpire, ſi.... O Mal-
» heureuse ! quel ſouhait alais-tu former !
» Edmond n'en-eſt pas le complice ; non
» jamais ſon cœur ne fut ſouillé par
» ce vœu coupable !.... Mais Gaudet

» ne peut-il pas le corrompre? Je l'aï
» craint; d'où-vient eſt-ce que je ne le
» crains plus? D'où-vient ne ſuis-je pas
» fâchée qu'il voye cet Homme dange-
» reus! Sondons mon cœur..... Bon-
» dieu! ſi c'était, parce-que je voudrais
» qu'Edmond fût moins-vertueus, moins-
» timide! Je ne ſais ce que j'entrevois
» au-fond de mon âme; mais ſi c'était-là
» mes vrais ſentimens, je m'abhorrais
» moi-même! Non, non, ce ne ſaurait
» être-là mon ſecret desir: aucontraire,
» je ſuis raſſurée par les principes d'Ed-
» mond; un Jeune-homme élevé par des
» Parens comme les ſiens, imbu de leurs
» maximes, ne peut ſ'oublier..... Eh!
» pourtant il ſ'oublia, quand Laure.....
» Ah! la cruelle idée! & la cruelle anxié-
» té, que celle où je me trouve! Mais
» qu'importe le paſſé! Tâchons qu'il nous
» reſte; qu'il ſoit à nous, à ma Sœur &
» à moi..... Mais, auqu'un Objet ne fera-
» t-il d'impreſſion ſur ſon cœur, en mon
» abſence? il eſt ſeul, à-préſent; il eſt
» jeune, aimable, il a les paſſions vives,
» je m'en-ſuis apperçue plus d'une-fois!...
» Je dois me raſſurer: il n'a pas recher-
» ché cette petite Edmée; il l'eût trou-
» vée, ſ'il l'avait bien voulu: les Co-
» quettes ne ſont pas dangereuses pour
lui...

» lui.... tout me doit raſſurer. Cepen-
» dant, il ne faut pas que mon ſéjour
» ici ſoit trop-long : que ſais-je ?.....
» Hélas ! je n'ai pas de Confidente ; je
» n'en-ſaurais avoir pour mes ſentimens ;
» je les cache à tout l'Univers, & je vou-
» drais me les cacher à moi-même.....
» Cruelle ſituation, qui fait trouver du
» plaiſir à écrire, lors même qu'on ſait,
» que c'eſt envain! . . . . . ».

Voila bien ſes vrais ſentimens ; & j'enſuis très-aiſe ; car j'aime mieux devoir ſon amitié à Edmond, qu'à toute autre cauſe : je ſerais d'ailleurs charmée que m.lle Fanchette fût un-jour notre Sœur ; je t'avouerai que je l'aimerais mieux que la Défunte, & parce-que c'eſt la Sœur de m.me Parangon, & parce-qu'il y avait dans l'Autre quelque-chose qui répugnait à la délicateſſe : Ici aucontraire, c'eſt tout honneur & profit ; car Fanchette ſera riche : Enfin, puiſqu'Edmond ne peut pas être le mari de la chère m.me Parangon, il faut qu'il ſoit ſon frère. En mon particulier, je ne l'oublie pas auprès de la petite Fanchette ; je lui peins tout le monde enlaid, hors Edmond ; & comme ſa Sœur me ſeconde, elle me croit autant que je puis desirer d'être crue. Ainſi, ma chère Sœur, tu vois que cet attachement pour notre

chèr Frère, dans une Femme auſſi vertueuse que m.me Parangon, n'aura auqu'une mauvaise-ſuite, & qu'aucontraire, il en-aura de très-bonnes pour lui & pour moi; ce qui, vu le bien que vous nous voulez tous, doit vous faire le plus grand plaisir; & ce n'eſt qu'à cette intention que je te le marque. L'écrit copié n'eſt auſſi que pour te donner de bonnes preuves de ce que je dis, & te montrer l'extrême confiance que j'ai en-ta diſcrétion; te priant, après l'avoir lu, de me le renvoyer, pour que je le garde précieusement.

A-présent, il faut parler de moi. Je t'avouerai que je ſuis un-peu curieuse; c'eſt ce qui fait que je ſais bien des petites choses qu'on ne ſe doute pas que je ſache (1). Telle eſt par-exemple la recherche de m.r *H—ſſ—t*, le conſeiller: J'entendais hièr m.me Parangon qui parlait de lui à ſa Tante, & qui lui disait, qu'elle avait refuſé un très-joli préſent, qu'il voulait m'envoyer; & qu'il m'avait écrit une Lettre, qu'elle avait d'abord acceptée, mais que tout conſidéré, il ne falait pas que je viſſe; parce-qu'on ne ſavait pas ce qui pouvait arriver; qu'un Homme

(1) Et c'eſt la curioſité qui fit-pécher la première Femme, notre bonne mère Eve!

de cette condition-là, pouvait ſe retirer, ce qui donnait toujours des chagrins à une Fille, & qu'elle voudrait pouvoir me les éviter tous. M.me Canon l'a bien-louée de ſa prudence ! & moi, tout-bas, je l'ai remerciée de ſes excellens ſentimens à mon égard ; ils marquent tant d'amitié, que j'en-étais attendrie. M.me Canon a demandé à voir la Lettre, & elle a cherché ſes lunettes pour la lire : mais ne les trouvant pas aſſés vîte, elle a prié ſa Niéce de la lire elle-même : Et voici ce que j'en-ai retenu.

LETTRE DU CONSEILLER, A URSULE.

Mademoiselle :

Quoique je ſois un inconnu pour vous, je viens d'obtenir de m.me Parangon la permiſſion de vous écrire deux mots : cette reſpectable Dame, à qui vous êtes ſi chère, connaît mes ſentimens, & elle ſ'eſt chargée d'être mon interprète auprès de vous : ſi donc j'écris, c'eſt pour vous rendre mon hommage en perſone, & vous exprimer d'une manière exempte de tout ſoupçon d'adulation, l'eſtime & le reſpect que vous m'avez inſpirés. L'une & l'autre ſont l'effet d'une impreſſion durable, & elle

que vous devez la faire ſur tous Ceux qui ont le bonheur de vous approcher, puiſque l'abſence n'a contribué qu'à la creuser davantage. C'eſt à l'honneur de vous obtenir pour compagne de mon ſort que j'aſpire.

Je vous avouerai, Mademoiſelle, qu'avant de m'abandonner ſans reſerve à mes ſentimens, je me ſuis informé de votre Famille, & que je n'y ai trouvé que des choſes honorables, ſous tous les points-de-vue poſſibles, ſoit par les Ancêtres, ſoit par les mœurs & la bonté de vos Auteurs les plus-proches, comme m.r votre Père & m.me votre Mère : C'eſt d'après ces informations, que j'ai ſuivi avec un plaiſir au-deſſus des termes que je pourrais employer, le penchant que vous m'inſpiriez, & que je me propoſe de m'honorer de votre parenté, aumoins autant que de la mienne. Voila, je crois, Mademoiſelle, ce qu'un Honnête-homme, tel que je fais profeſſion de l'être, doit écrire à une Jeune-perſone qu'il recherche. Auſſi ne m'en-permettrai-je pas davantage ; me contentant d'ajouter, que je ſuis & ſerai toute ma vie, avec un dévoûement parfait, Mademoiſelle,

Votre très-humble, très-obéiſſant ſerviteur & tendre Adorateur,
*H**, conſeiller.*

Il me ſemble, ma chère Sœur, que

cette Lettre eſt très-bien, & qu'on ne peut écrire plus honnêtement: je l'en-eſtime fort, & ſi mon bonheur veut que j'aye un auſſi honnêne Mari, ma joie la plus-vive viendra de celle qu'en-reſſentiront nos chèrs Père & Mère, de celle que vous en-aurez tous, ma Chère, ſur-tout toi, avec quî mon inclination m'a toujours unie. Il me ſemble que notre digne Père ſerait bien-content, loſqu'il nous verrait à S**, honorés par tous ces Gens-de-juſtice de V*** & des environs, qui nous regardent du haut de leur grandeur, & qui ſe trouveraient alors bien-audeſſous de nous! Je t'avoûerai, ma Bonne-amie, que cela me tente plus que le mariage, quoique le Conſeiller ſoit bel-homme à mes yeux, & je crois aux yeux de tous Ceux qui le voient. A-préſent que je t'ai dit tous mes petits ſecrets les plus importans, je puis bien t'en-dire d'autres, qui ne m'intéreſſent pas autant, à-beaucoup-près.

Toutes les fois que je ſors, pour peu que je reſte en-arrière, on me gliſſe des Billets, ſur-tout de la part d'un certain Marquis, ou ſe diſant tel, qui m'a déja parlé. Je m'embarraſſe aſſés peu de pareils meſſages; & cependant j'en-ſuis flatée, parce-que cela me raſſure au-ſujet de m.r le Conſeiller; je me dis, que n'étant pas

le ſeul, il faut qu'il y ait quelque raiſon pour qu'on me trouve aimable. Sans prendre de vanité, ce qui ſerait bien-ſot à moi ! à moi ! je trouve du plaiſir à tous les complimens que je reçois, de bouche, ou par écrit. Je ſens pourtant qu'il ne faut pas avoir l'air de lire les Billets ; & voici comme je m'y ſuis prise. J'ai gardé le premier qu'on m'a gliſſé, comme ſi je ne m'en-étais pas aperçue, & j'ai eu bien ſoin de le mettre dans ma poche. Une autre-fois quand nous ſommes ſorties, j'ai été attentive ſi on m'en-donnerait un nouveau : ça n'a pas manqué ; & moi je vous ai tiré le premier Billet, que je tenais exprès entre mes doigts, & je vous l'ai déchiré en-mille pièces : par ce moyen, je ſatiſfais ma curioſité, en-lisant toutes les ſornettes qu'on m'écrit, ſans porter aucune atteinte à ma réputation. Je vais te copier quelques-uns de ces Poulets, chère petite Sœur, pour te donner une idée de ce qui ſe paſſe ici, & de la manière dont on y déclare ſes ſentimes aux Filles ſans les connaître : ſi j'osais m'informer, je ſerais plus-inſtruite : mais il me ſemble qu'on en-agit avec toutes les Filles comme avec moi. Le Premier qui m'ait écrit, eſt Celui qui m'a parlé : c'eſt Quelqu'un d'importance, & ſon air-de-diſtinction me le fesait

reſpecter, mais je ris à-préſent de mon reſpect : voici de ſon ſtyle :

I.er BILLET-DOUX.

Je ne ſais, ma belle Demoiſelle, avec qui vous êtes ; ſi c'eſt votre Mère, votre Tante, votre Gouvernante, &c.a ; mais elle eſt inabordable : Ou vous êtes à Quelqu'un de puiſſant, comme un Miniſtre, qui vous entretient en-ſecret, ou à Quelqu'un de riche, qui ne laiſſe rien à desirer à votre Maman : dans ce dernier cas ; je l'emporterai à-coup-ſûr : je ſuis diſtingué autant qu'un Particulier peut l'être : honorez-moi d'une Réponſe, que vous laiſſerez tomber, lorſque je vous ferai remettre un ſecond Billet : je ſerai exact à me conformer à vos intentions, quelque-hautes qu'elles ſoient. Si pourtant vous étiez encore neuve, j'avoûerai que vous êtes un tréſor, que toute la fortune de votre Serviteur, ne pourrait payer. *Le M. de-***.*

P.-ſ. *Mon nom ſera ſigné, dès que je connaîtrai vos intentions.*

Tu vois que c'eſt un riche Parti ! mais je préfererais le Conſeiller, à-cauſe du plaiſir que cela ferait chés nous. m.me Canon eſt, en-effet rebutante, & je crois

qu'un Miniſtre-d'Etat viendrait pour nous entretenir un-moment, qu'elle ne le permettrait pas. Il croit que nous appartenons à Quelqu'un de riche : effectivement, nous ſommes très-bien-mises, ſur-tout depuis que m.me Parangon, eſt ici.

II.d BILLET-DOUX.

On m'a fait-entendre que vous ne receviez que des gens d'égliſe, & que l'on voit ſouvent un Moine aux environs de votre demeure, quelquefois en-habit de ſon Ordre, & quelquefois mis en-Cavalier : à-moins que l'habit de Moine ne ſoit un déguiſement ? J'eſpère que votre Réponſe à mon premier Billet me donnera quelques lumiereres : mais ſi je ne pouvais avoir cet avantage, répondez dumoins à celui-ci : les diamans, les bijous, un ameublement ſuperbe, un carroſſe du dernier goût, tout-cela eſt prêt : un mot, & une bouſe de mille-louis va précéder.

Pour-le-coup, je commence à douter que cela ſoit ſincère ! car, en-vérité, il faudrait y regarder à-deux-fois ! Mais on ne jète pas ainſi l'argent par les fenêtres !... En-tout-cas, je voudrais avoir ici Chriſtine : elle eſt charmante ; elle aurait quelqu'un des Partis dont il n'eſt pas poſſible

que je m'accomode : Celui-ci eſt un Jeune-ſeigneur, aſſés agréable, quoiqu'un-peu voûté. Un pareil mariage donnerait du relief à notre Famille, qui fut autrefois plus relevée qu'elle n'eſt. Mais voici le

III.me BILLET-DOUX.

Quoi ! vous avez déchiré ma Lettre ! ſans la lire ! ma-foi, c'eſt m'ôter tout eſpoir, puiſque c'eſt me fermer la bouche, & me condamner ſans m'entendre : ſi celui-ci a le même ſort, j'aurai recours à d'autres moyens, que je ne vous explique pas, & qui peut-être ſeront plus efficaces. Je n'en ſuis pas avec un attachement moins ſincère,

Votre tout-dévoué, &c.

J'ai encore déchiré le ſecond, en-recevant ce troiſième Billet, & ayant jeté un coup d'œil dans un beau carroſſe, qui barrait le paſſage, j'y ai vu le Jeune-ſeigneur voûté, qui ſe mordait les doigts. Je ſavais que c'était lui : je me ſuis approchée ſans affectation, & je l'ai entendu me dire : —Vous mettez-au-deſeſpoir l'Amant le plus-tendre ! Ne pourrai-je vous intéreſſer ? Ah ! daignez me-lire-! Je l'ai regardé avec le plûs de colère que j'ai pu : mais en vérité, j'étais preſqu'attendrie : car un

beau Parti causerait bien de la joie à nos chèrs Père & Mère ! En ce moment, m.me Canon, m'ayant jointe, il n'a plus rien dit, & nous avons passé. Je suis dans l'attente de ces *moyens* auſquels il *aura recours* : nous verrons. En-voici à-présent d'Unautre :

I.er BILLET-DOUX du second AMANT.

Je suis jeune, Mademoiselle, mais d'une Famille relevée, & je puis faire mon chemin : mais je sens qu'il me faudrait tout le feu de vos beaux ieux pour m'animer : votre vue, & le peu d'espoir que j'ai de réüſſir auprès de vous, me plongent dans une langueur qui m'ôte tout le courage : vous pouvez être ma créatrice, & mettre dans mon cœur toute l'énergie que j'y ai quelquefois sentie. Je brûlais de l'amour de la gloire, je ne brûle plus que pour vous ! Quels charmes touchans ! Ah ! ſi j'étais aſſés fortuné pour que vous me donnaſſiez un-moment d'audience, je crois que vous ſeriez contente des choses que je vous dirais ! Je ſuis encore page, mais j'ai les plus brillantes eſpérances. Je vous en-prie, voyez-moi : ſi vous avez un vieux Mari, je vous conſolerai : ſi c'eſt un vieil Amant, je le tromperai : ſi vous n'avez perſone, je ſuis

bien-sûr de vous faire un-jour Comteſſe. Le malheur, c'eſt que je n'ai que ſeize ans! mais je ſuis orfelin, & les droits des Tuteurs ceſſent plutôt que ceux de Père. Je crains de vous ennuyer: je finis en-jurant de vous adorer juſqu'au tombeau, & ſi vous êtes cruelle, d'aler me faire tuer pour vous, à la première campagne que je ferai.

*Le Comte de-******

J'ai lu ce Billet avec plaisir, & je t'avouerai, que le lendemain le Jeune-homme m'en-ayant remis un-autre, rue *des-Prouvaires*, j'ai déchiré un papier que j'avais pris à cet effet, aulieu de celui de cet aimable Page: car il eſt charmant: mais comme dit la chanſon, *C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant!*

II.d BILLET du JEUNE PAGE.

Je meurs d'inquiétude ſur le ſort de ma Lettre: L'avez-vous lue? Hélas! peut-être que non! qui croirait que je ſuis tendre ſous cet habit! Vous aurez penſé que c'était quelque poliçonnerie, & vous l'aurez déchirée ſans la lire!... Mondieu que je voudrais être homme, & tout-aumoins Capitaine ou Colonel! je parlerais un autre langaje que celui de promeſſes en-lair, qui, je le ſens trop, ne peuvent

faire auqu'une impreſſion ſur vous, dans tous les cas; ſi vous êtes raisonnable (ce que je crois), vous alez mépriſer & mon cœur & mes offres; ſi vous êtes intéreſſée (ce que je ne crois pas), elles vous feront pitié: Il faudrait que vous fuſſiez ſimple & naïve comme moi, pour que vous y fiſſiez attention: mais les Femmes le ſont-elles à Paris!.... Daignez me faire un mot de réponſe, dût-ce être un-coup-de-foudre: je veux bien mourir; mais je ne veux pas languir: c'eſt votre intérêt; & quand on ſaura dans le monde que vous avez fait mourir un Page d'amour, cela eſt capable de mettre à vos pieds & la Ville & la Cour. Ce ſera ma conſolation, même en perdant la vie par vos rigueurs: car je vous aime plus que ma vie, & ſi c'était à vous-même que je la donaſſe, je ne la regretterais pas.

Ce pauvre Enfant! il me fait pitié: mais qu'y faire!... J'ai encore gardé ce Billet, & déchiré un autre chiffon de papier.

III.me BILLET-DOUX du PAGE.

Je devais m'y attendre, Mademoiselle: un Jeune-homme tel que je ſuis, n'eſt pas fait pour être écouté dans ce ſiècle où tout eſt vénal, & le riche Financier, qui vous a gliſſé un Billet hier, eſt ſûrement mieux-reçu que

moi.... Ah-Dieu, aimer ſi tendrement, & ne pouvoir eſpérer!... Mais hélas! que fais-je? les expreſſions de ma douleur ne ſeront ſues que de moi! Je m'arrête; je n'ai plus qu'à mourir.

Il m'a pourtant écrit encore, parceque je n'ai rien déchiré en-prenant ce troisième Billet, & que je lui ai jeté un coup-d'œil, qui ne marquait pas de colère. J'ai envérité eu-peur qu'un ſi aimable Jeune-homme ne ſe fît du mal par deſeſpoir. Il m'en-remercie dans ſon quatrième Billet, que je garde auſſi.

Un-autre Adorateur de mes *charmes appétiſſans* (c'eſt le terme qu'il emploie), eſt le parfait opposé de Celui-ci: j'avoûrai que ſi ſon mérite étoit uni à celui du Page, je ſerais toute déterminée. Figure-toi un gros Homme rond, tout-d'or des piéds-à-la-tête, ayant une figure rouge & fraîche, malgré qu'elle date de cinquante ans, & un ventre comme une demi-tonne de Bourgogne. Il m'a auſſi envoyé de ſon ſtyle: je ne ſais comme les Femmes de ce pays-ci le trouvent; mais pour moi, ſans m'y connaître beaucoup, je préſume qu'il doit leur paraître très-perſuaſif.

I.er BILLET du FINANCIER.

Vous êtes adorable, Mademoiselle; & quoique je le ſache très-bien, j'imagine que vous le ſavez encore mieux. Cependant, je le ſais, pour ma partie, auſſi-bien qu'il eſt poſſible; & la preuve, c'eſt la maniere dont je vais vous apprécier: Je vous ferai douzemille-livres de rentes, aſſurées pour toujours, & je vous en-donnerai quarante par an, tant que vous voudrez vivre avec moi. Je ne ſais qui vous êtes; mais votre mine eſt diablement éveillée! Cependant, je ne crois pas que vous ayiez encore eu plus d'un Amant ou deux; je vois cela au peu d'aſſurance de vos regards. Vous êtes ce qu'il me faut: je n'aime pas à briser la glace, pas plûs qu'à avoir une Femme ſi courue, qu'on ne puiſſe être ſûr de la garder huit jours: Je veux être conſtant; c'eſt ma manie à moi. Vous êtes charmante! & je ne doute pas que vous ne faſſiez de brillantes Conquêtes: c'eſt ce qui me fait me dépêcher de vous prendre: la Foule pourrait y venir, ſi vous étiez plus connue. Au premier ſigne de bienveuillance de votre part, je ſuis à vos ordres. On ne doit rien ménager pour la Beauté, dût-on, pour l'enrichir & ſatiſfaire ſes caprices, piller & voler tout le monde.

Envérité Celui-ci me tente encore ! Ce ſerait un mariage bien-avantageus, que celui qui me donnerait quarantemille-livres de rentes, & qui m'en-laiſſerait douze, ſi je venais à perdre mon Mari ! Cependant j'ai ſuivi à ſon égard, la même conduite qu'avec les Autres, afin d'avoir un ſecond Billet, qui n'a pas manqué :

II.d BILLET du FINANCIER.

Je crains, Mademoiselle, que mon Billet d'avanhièr ne ſoit pas tombé entre vos mains : c'eſt ce qui fait que je vous en-fais remettre un ſecond, où je vais vous renouveler les propoſitions que renferme le premier. (Elles étaient les mêmes). *Mais comme je me ſuis informé de vous & que je n'en-ai reçu que de bons témoignages, j'ajouterai quelque-chose à ce que je viens de vous marquer : On m'a dit que vous n'aviez encore eu Perſone : cela mérite quelque conſidération; car je vous préfère ainſi, quoique j'aie dit aucontraire dans ma première (ſuppoſé que vous l'ayiez reçue) ; les Hommes ſ'expriment toujours de cette manière, quand ils croient avoir affaire à une Femme usagée, afin de ne paraître pas trop exiger; mais au-fond, ils ſont charmés de n'être pas pris au mot, & d'avoir l'étrene d'un Jeune-cœur. Je vous ferai cinquante-mille-*

livres par an, & quinze perpétuelles. Je ſuis un galant-homme, qui n'aurai que les procédés les plus-honnêtes, & qui ne ſerai jamais votre tyran, mais

Votre Ami.

En-recevant ce Billet, je déchirai le premier, ſuivant ma petite politique. Dès le lendemain, j'en-reçus un troiſième : mais il était écrit d'une manière différente des deux autres :

III.me BILLET du FINANCIER.

Mademoiselle :

De meilleures informations, depuis que vous avez déchiré ma Lettre, m'ont appris au-juſte ce que vous étiez : je vous demande pardon de mes propositions, dans le cas où vous auriez lu ma premiere & ma ſeconde lettre : je ferai enſorte que vous lisiez celle-ci. Je ſais que vous êtes une Jeune-perſone honnête, qui êtes à Paris avec m.me votre Tante & m.lle votre Sœur, ou votre Cousine. Je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher d'avoir cherché à ſéduire une Fille honnête ; je me retire ; vous priant, au-cas où il ſe présenterait un parti ſortable pour vous épouser, de ſonger qu'il y a d'excellens emplois à la diſposition de

*Votre ſerviteur, **, rue ****, hôtel de ***,*

J'ai lu cette Lettre en-présence de la Dame qui me l'a remise, parce-qu'elle m'en-a priée : Je n'y conçois pas grand'-chose ; ſi ce n'eſt qu'apparemment les Financiers n'épousent que les Filles qu'ils n'eſtiment pas. Cela n'eſt guère flateur !

Mais ce qu'il y a de risible, c'eſt un vieux, vieux Seigneur, car il eſt décoré, qui m'a parlé à l'église, le jour que j'y ai vu le Financier & mon Page : (le Marquis n'eſt pas dévot apparemment ; il n'y vient jamais !) Je me ſuis un-peu prêtée, en-paraiſſant vouloir éviter mon Page & mon Financier, qui cherchaient à me gliſſer une Lettre. J'ai favorisé le Nouveau-venu, parce-que m'apperçevant bien qu'il avait envie de me parler ; j'ai été curieuse de ſavoir ce qu'un homme de cet âge pouvait avoir à dire à une Fille du mien : Je me ſuis mise un-peu en-arrière de m.me Canon & de m.me Parangon, afin de n'être pas vue. Il ſ'eſt approché de mon oreille, & m'a parlé un langaje comme celui des opérateurs des places publiques ; & ce qui m'a ſurprise, c'eſt que c'était de l'amour : — *Voi ſiete bella come oun Ange-:* j'ai manqué deux-fois de lui rire au néz : mais le reſpect pour le lieu où j'étais m'en-a empêchée. J'ai même changé de place, & j'ai été me mettre entre Fan-

chette, & ſa Sœur; ce qui a fait plaiſir à mon Page. En-ſortant, le Vieillard m'a gliſſé un Billet, que je n'ai pas fait-ſemblant de ſentir :

BILLET-DOUX.
d'un SEIGNEUR Italien.

Ma belle Mignone : Voila doux ſemaines que je vous ſouis par-tout, ſans pouvoir vous faire counnaître mes ſentimens, & la bcune-voulonté que je me ſens pour vous : car je deſire de faire voſtre fortoune, ſans qu'il vous en-coûte rien dou voſtre, que quelques bontés pour moi. Si je ſavais come vous êtes, ſi c'eſt voſtre Mère ou voſtre Tante qui vous condouit par-tout avec elle, & qu'elle eſpèce de Femme qu'elle eſt, je me ſerais adreſſé à elle come il convient, c'eſt-à-dire, la bourſe d'oune main, & oun contrat de l'altre, pour loui aſſourer ploûs encore : mais cette Femme ne veut rien entendre. Dans le cas où vous auriez Quelqu'oun, engaje-la, je vous prie, à me le faire ſavoir, ou écrivez-le moi vous-même; on pourrait s'arranger : car vous valez voſtre peſant d'or, Mignone, & il n'eſt pas oune choſe que vous n'ouſſiez de moi : Je ſouis en-attendant voſtre Réponſe,

*Tout à vous, le S*** D.-S.-i.*

Celui-là ne m'a pas tentée, & un pareil Mari, fût-il prince, me paraîtrait plutôt un malheur qu'un avantage : mais comme tout le monde n'a pas mon goût, & que le bien vaut toujours ſon prix, je voudrais avoir ici une ou deux de mes Sœurs, les plus jolies, perſuadée qu'elles feraient bientôt un bon mariage. Parle-s-en chés nous, ma chère Sœur : de mon côté, je ſonderai m.me Parangon, & je t'écrirai ce qui ſera décidé.

Tu dois avancer, chère Amie : j'ai, à ton ſujet, les meilleures eſpérances ; grande & bien-faite comme tu l'es, ce ne ſera qu'un jeu ; car les grandes Femmes ont bien-moins de peine, dit-on, & de riſques à courir que les petites. Je te ſouhaite un Fils : mais ſi c'eſt une Fille, ton Mari n'aura pas à ſe plaindre ; car il aura le double d'une excellente Femme.

Je joins à cette Lettre les ſouhaits de la nouvelle année, pour nos chèrs Parens & pour toi : préſente leurs mes vœux avec mes reſpects, & mes tendreſſes à nos Frères & Sœurs.

J'apprens que m.r le Conſeiller eſt ici.

XVIII.me

10 février.

Réponſe.

[Fanchon lui donne de bons avis : Naiſſance de mon Fils, & ce qui s'eſt paſſé de la part de mon reſpectable Père.]

VOILA huit jours que je ſuis mere d'un Fils, ma très-chère Sœur, & c'eſt à vous que je donne le premier moment, où je puis tenir une plume avec quelqu'aſſurance. Je me ſuis très-bien portée pour ma ſituation : mais on m'a rendu autant de ſoins que ſi j'avais été à l'agonie : cela m'aurait impatientée, ſans le motif, qui était ſi agréable & obligeant, que j'ai eu autant de plaisir à me voir ſoignée, que ſi j'en-avais eu besoin : à-la-fin, on me laiſſe un-peu ſur ma bonne-foi, & je vous écris, ma chère Urſule ; car votre dernière Lettre me tient ſur le cœur du-depuis que je l'ai reçue, & j'eſpère qu'une Réponſe me ſoulagera, en-vous ouvrant ma penſée.

D'abord, ma très-chère Sœur, j'ai bien relu vingt fois le petit écrit de m.me Paran-

gon : & je trouve ça bien-dit, bien-tourné ! Oh ! la chere Dame ! comme elle épanche ſes ſentimens ! Il paraît qu'elle a écrit ça comme notre Père dit que le Roi David fesait ſes pſeaumes, où il exhalait tous ſes ſentimens, ſes repentirs & ſes combats : Il me ſemble à moi, d'après mon petit jugement, que la chère Dame n'a rien à ſe reprocher ; car il n'eſt pas crime d'être tentée, mais de ſuccomber à la tentation, & c'eſt ce qui n'arrivera jamais, ſ'il plaît à Dieu : mais, chère Sœur, encore que j'aye eu bien du plaisir à lire & relire ce débordement de ſon bon cœur, ſi eſt-ce pourtant que je ne ſais trop ſi nous l'avons eu légitimement ; car pour ça, il le faudrait tenir d'elle : ce que je ne dis pas pour vous blâmer, chère Sœur, mais pour vous dire ma penſée. Quant à ce que vous dites de la manière dont vous mettez bien Edmond dans l'eſprit de mlle Fanchette, je n'y trouve qu'à louer, puiſqu'elle ſera ſa petite Femme, & qu'il l'aimera chèrement, j'en ſuis ſûre, vu qu'il aime déja ſi reſpectueuſement ſa Sœur ; & que ce mariage innocentera bien des ſentimens, qui vont-&-viennent à-travers-champ. Pour quant à ce qui eſt du Conſeiller, tout ça eſt bel & bon, & je crois que ça réüſſira, vu ſa Let-

tre ; ce qui me donne une grande joie, à-cause de nos chèrs Père & Mère ; qui, encore qu'ils n'ayent pour eux auqu'unes idées mondaines, ont pourtant envie que leurs Enfans ſe pouſſent ; ce qui n'eſt que l'effet de la grande amitié qu'ils leur portent, & non d'autre-chose : mais je voudrais encore que nous évuſſions légitimement cette Lettre-là, que je ſuis pourtant bien-aise d'avoir ; & je ne ſais trop comment arranger tout-ça. Pour-à-l'égard des Admirateurs que vous fait votre gentilleſſe, ça eſt tout-naturel, puiſque dès ici, vous étiez trouvé ſi-jolie, que plusieurs Jeunes-gens du Bourg on dit, qu'ils paſſeraient par une forêt en-feu, ſ'il le falait, pour aler à Urſule R**, & pour l'avoir en-mariage. Et vous-vous ſouvenez-bien de ce jour que nous revenions de fener au *Vaudelannard*, avec Edmond, vous, *Madelon Polvé*, *Marie-Jeanne Lévéque*, *Marion Fouard*, & moi, que des Meſſieurs de *Noyèrs* à-cheval nous rencontrèrent, & qu'ils ſ'arretèrent à nous examiner, quoique jeunettes : L'Un dit, —Il y a de jolies Fillettes dans ce pays-ci ! —Corbleu ! mon Ami, dit l'Autre (il me ſemble l'entendre encore), voi donc ce minois-là ! (vous montrant.) —Il eſt vrai, reprit l'Autre, qu'elle eſt gentille ! c'eſt un beau ſang !

— Gentille ! dit un Troisième, elle eſt belle !.... Mademoiselle, qui êtes-vous ? — Je ſuis Urſule R**, Monſieur, à vous ſervir, que vous répondites en-rougiſſant. — Ah ! je ne m'étonne pas ! c'eſt une petite Couſine ! Et ils deſcendirent tous pour vous embraſſer, & ils nous complimentèrent auſſi toutes, juſqu'à moi, dont ils demandèrent le nom. Et ſur ce que nous ne répondions pas, Marion, la plus-hardie, le dit. — Ah ! c'eſt la petite fille d'un Honnête-homme ! dit Un : je la croyais votre Sœur, ma petite Couſine ? — Oh-non, Monſieur ; mais elle le ſera, quand elle ſera grande ; car mon grand Frère Pierre dit comme-ça, qu'il ne voudra jamais en-avoir d'Autre que Fanchon Berthier, qui eſt d'Honnêtes-gens, & dont le Grandpère eſt un ſaint Homme-. Vous voyez, ma chère Sœur, qu'il n'eſt pas ſurprenant, que vous ſoyez regardée & contemplée là que vous êtes aujourd'hui, où l'on ſe connaît mieux qu'en-un lieu (1), en-gentilleſſe de figure : mais je trouve un-peu à-redire (& pardon de ma ſincère dictée) à la manière dont vous gardez & liſez les *Billets-doux*, & dont

(1) Façon de parler du pays, qui ſignifie, *mieux que nulle-part.*

vous écoutez ce que disent leurs Écrivains; car il me ſemble qu'il y aurait bien-là quelque danger; & je vous prierais, ſans vous déplaire, de vouloir en-toucher deux mots à m.me Parangon; ſur-tout, de ce vieux Jargonneur Italien, qui m'a fait friſſonner ſans que je ſache pourquoi; je ſuis fâchée que vos gentilles oreilles l'aient écouté. Quant à ce qu'ils ſont comme Partis, je ne ſais ſi l'on ferait ſon ſalut avec tous ces Gens-là; pour moi, je ſuis pour m.r le Conſeiller, ainſi que vous. Le Richard *M. de-****, qu'eſt-ce que c'eſt? Ça écrit drôlement! Ce langaje-là ne me revient pas, je ne ſais non-plûs pourquoi. Le jeune Page eſt hardi comme un Page, envérité! & il n'y a rien de ſolide là-dedans; Ça eſt trop-jeune, & Ça n'a pas d'état; ça ſera un Freluquet, qui laiſſerait-là une Femme un-jour, pour aler courir de garniſon en-garniſon, comme les Officiers des cazernes de *Joigni*, & d'ailleurs. Je ne ſais pas ce que veut dire Celui que vous appelez le Financier; un Financier eſt ſans-doute un Homme de la finance, ou de l'argent; cela eſt utile: mais la Lettre de m.r le Conſeiller eſt d'un honnête & digne Homme; je ſuis de votre avis ſur ſon compte. Quant à ce que vous ajoutez de Quelqu'une de nos Sœurs à mettre auprès de

de vous ; j'en-ai voulu toucher un mot d'abord à notre Mère, qui m'a clos la bouche, & m'a bien priée de n'en-rien dire à notre Père ; ainſi c'eſt une choſe à ne plus penſer. Voila que je viens de repondre à toute votre Lettre, chère petite Sœur : il ne me reſte qu'à vous recommander de faire-usage de votre ſageſſe & prudence, que vous poſſédez à un auſſi haut-point que les agrémens du corps ; & c'eſt dire qu'il ne vous manque rien de ce côté-là : car je tremble toujours, en-ſongeant à tout ce qui arrive, ou peut arriver de mal à Paris.

Je vais quant à-préſent vous parler un-peu de nous, de l'heureus évènement, & d'Edmond, qui nous quitte demain-matin, après avoir paſſé chés nous huit jours, qui ne nous ſemblent à tous qu'une minute, tant il nous amuſe & nous plaît : Ce qui a fait dire ce matin en-riant à notre bon Père, en-parlant à notre digne Mère : — Ma Femme, tant-plûs il vous plait, & vous paraît agréable en-ſes diſcours & en-ſes connaiſſances, tant-plus vîte le devons-nous renvoyer où il a pris tout ce mérite-là, afin qu'il ſ'en-rempliſſe davantage, & faſſe un-jour l'honneur de notre vieilleſſe, comme notre excellent Fils-aîné en-ſera le ſoutien & la douceur : Et puis,

ſongez que vous avez une Fille, dont ce Fils, que vous voudriez garder, eſt l'appui; ſi-bien qu'il eſt à-propos de dire, que la vraie place d'Edmond, n'eſt pas dans votre giron, où vous le teniez tout-à-l'heure, comme un Enfant alaitant, mais auprès d'Urſule, dont je le crée Tuteur & Père en-mon abſence-. Ce qui a ſi-fort touché notre excellente Mère, qu'elle ſ'eſt mise à dire, preſqu'en-ſouriant, —O mon Mari! vous parlez toujours en-digne Père & en-Homme ſage, dans tout ce que vous dites; mais en-ce moment vous paſſez tout: car ce diſcours me va droit à l'âme, & me montre mon vrai devoir; par-ainſi, je ſuis la première à dire, & fermement à mon Edmond, Mon chèr Fils, c'eſt demain qu'il faut partir-. Mais je ne ſais qu'elle vertu ont eu ces derniers mots, qu'elle, qui paraiſſait ſi ferme, ne les a pu finir, ſans que la larme n'ait brillé ſous ſa paupière. Elle a pourtat fait bonne-contenance, & notre Père l'a d'eux-fois appelée Débora; —Voila une vertueuse & ferme Débora! c'eſt Débora par le courage-; & il ſouriait en-deſſous, de cet air, qui nous laiſſe entrevoir encore comme il était agréable en-ſourire dans ſa jeuneſſe; car Edmond eſt ſon vivant portrait, & c'eſt pour cela, que cette bonne Mère, qui,

ſime ſi tendrement tous ſes Enfans, aime plus mollement & plus enfantinement Edmond; ce qu'elle fait auſſi pour vous, chère Urſule; car en-vous ſont fondus les traits d'Edmond, avec ce féminin agrément, qui mignardise davantage la beauté; & malgréça, vous avez encore l'empreinte de votre digne Mère, non ſi matérielle-ment que Brigitte, mais ſpirituellement, par l'air du visage, les ieux, le parler, & mille autres choses, qui font que notre Père dit quelquefois, depuis votre abſence: —En-Urſule eſt notre portraiture unie & confondue, pour marquer visiblement, mes chèrs Enfans, qu'Home & Femme conjoints par mariage ne ſont qu'un; & c'eſt la plus-belle preuve que le Bondieu en-a donnée dans notre maison-.

Je mets la charrue devant les Bœufs, comme on dit ici; car à-préſent je vais vous parler de choses précédentes à tout-ça. Et d'abord, je commence par l'arrivée d'Edmond, qui a été moins-triſte que celle de l'autre voyage ici; car on était tout-occupé de moi & de mon Fils. Le premier de février, je me ſentis arrivée à l'heure de Dieu: auſſitôt tout fut ici en-l'air. Mon pauvre Mari alait venait, agiſſait, & pourtant ne me quittait quasi pas des ieux. Notre bonne Mère deſcendit chés nous dès le

premier mot qu'elle en-entendit, & m'en-couragea par des paroles de douceur, & par l'eſpérance d'un Fils, en-citant ſon exemple, & me parlant de ſa fermeté courageuse en-ces occasions. Je ne ferai pas à une Fille d'autres détails. Enfin mon Fils a vu le jour. Tout-auſſitôt, notre bonne Mère l'a dit à ſon Fils, par ces paroles, —Pierre, c'eſt le nom de votre Père qui va être porté-. Et dès que ce mot a été dit, mon Mari eſt venu m'embraſſer, encore toute comme j'étais, & puis il a couru à ſon Père, qui était ſur le perron, & il a pris la main de ſon Père, qu'il a portée à ſa bouche, en-lui disant, —Mon Père, c'eſt votre nom qui va être porté, Mon digne Père, je n'ai encore pas touché l'Enfant; il doit paſſer des mains de ſa Mère aux vôtres, afin que je le reçoive de Dieu & de vous. —Non, mon Fils, a dit le bon Vieillard, en-deſcendant, appuyé ſur ſon Fils; non, c'eſt de toi que je dois le recevoir, puiſque c'eſt par toi que Dieu me l'envoie-. Et mon Mari a couru chés nous; où il a trouvé mon Fils dans mes bras; & il me l'a pris, en-me disant; —Je vais l'offrir à mon Père, pour qu'il l'offre à Dieu-. Et je lui ai tendu l'Enfant, qu'il a porté nu ſur ſes bras, & il l'a préſenté à ſon Père qui entrait, en-lui disant,

avec plûs de hardieſſe, que jamais il n'en avait eu avec un tel Père : —Mon Père ; voila mon Fils, qui entre dans le monde ; béniſſez-le, & moi auſſi : car c'eſt en ce moment que je vous rens ce que j'ai reçu de vous, & à mon pays. —Je te bénis, mon Fils-aîné, a répondu le Vieillard, & que ma bénédiction d'abondance de cœur paſſe par toi ſur mon Petitfils, dont je rens grâce à l'Éternel, qui me fait renaître une ſeconde-fois : Mondieu béniſſez mes Enfans, & recevez l'hommage de Celui-ci. Et ſe tournant vers moi : —Voila comme votre Mari fut offert à mon Père ; mais quand Edmond vint, il n'y était plus. Et les larmes ont roulé dans les ieux du vénérable Vieillard, qui a dit : —Mes Enfans, depuis que j'exiſte, j'ai toujours tempéré le feu de la joie, comme celle que j'éprouve en cet inſtant, par l'eau de la triſteſſe, afin que mon cœur ne ſ'élançât pas dans des tranſports trop-vifs, & hors des bornes de la raison ; Et depuis que j'ai perdu mon honorable Père, il y a vingt-&-cinq ans, ſon chèr & pitoyable ſouvenir a toujours été mêlé à toutes mes joies, dont je lui ai fait libation, comme les Anciens à Dieu, du vin de leurs repas... Mes chèrs Enfans ! voila comme tous nous ſommes venus au monde nus, ſans appui,

ſans ſecours, pouſſant le cri de la douleur; & voyez, par cet exemple, comme un Chaqu'un de vous a été tendrement reçu par Père & par Mère, & que la digne Fanchon, ma Bru, & votre Sœur, vous repréſente au naturel les affections qu'eut Barbe-de-Bertro; & que la joie de mon Fils Pierre vous repréſente la mienne: & ce que je dis, je le fais moi-même: c'eſt pourquoi en-ce moment, mon cœur tout ouvert par la joie, n'en-reçoit que plus avidement le chèr & precieus ſouvenir de mes honorables Père & Mère (que Dieu ait dans ſon ſein). Enſuite il ajouta: —Edmond peut venir à cette heureuse naiſſance; & peut-être ne le pourra-t-il pas à une-autre: par-ainſi je lui cède mon droit de nommer l'Aîné des Fils de mon Fils-aîné (ſi tant eſt qu'un Père cède une-chose, en-la tesant paſſer à ſon Fils; car ce ſera moi encore qui le nommerai:) Je prie donc mon Fils-aîné, de ce moment Homme & Père comme moi, de m'accorder cette ſatiſfaction? —O mon Père, a dit Pierre! c'eſt vous qui nommez mon Fils, puiſque vous ordonnez de le nommer à mon Frère; & il aura deux Pareins aulieu d'un. On a donc mandé Edmond très-vivement, & dès qu'il a été arrivé, tout ſ'eſt préparé pour le baptême; &

nôtre Père a voulu que Chriſtine tînt l'Enfant avec Edmond, pour & au nom de m.lle Fanchette; & pour ce, il en-a été lui-même demander l'aveu à m.r C**, père de la Demoiselle, qui l'a grâcieusement accordé; & c'eſt par cette raison que m.me Parangon a reçu la Lettre de demande, après la chose faite (1). A ſon retour de V***, où il a été ſeul, on a porté l'Enfant à l'égliſe, Edmond & Chriſtine marchant de chaque côté de la Sagefemme, & notre Père & notre Mère derrière chaqu'un d'eux : Et quand on a été aux Fonts, le Paſteur, qu'on a prévenu, a dit que rien n'empêchait que les quatre chères Perſonnes ne fuſſent pareins & mareines en-même-temps; ce qui a fait que tous-quatre ont répondu pour l'Enfant, notre Père tenant la main d'Edmond, comme pour ne faire qu'un avec lui, & notre bonne Mère celle de Chriſtine : Et notre bon Père, au-moment où le Prêtre fesait-faire le renoncement à Satan, a répondu rayonnant de majeſté paternelle, —J'y renonce pour cet Enfant, & pour ce chèr Fils, qui répond auſſi pour lui, & faſſe le Ciel, que les manques

(1) Cette Lettre eſt dans la ſuivante, ainſi que la Réponſe de m.me Parangon.

de l'Un ou de l'Autre, retombe plutôt sur ma tête que sur la leur : car je suis leur Père-. Quand la cérémonie a été achevée, notre Père a fait passer tout le monde devers la tombe de son Père, qui est près de la *porte-des-épousailles;* & là, il s'est arrêté, sans prononcer une parole haute, mais remuant les lèvres, & jetant de temps-en-temps vers le Ciel ses yeux, d'où coulaient des larmes en-abondance : Notre bonne Mère, elle, était-à genous, & elle a posé l'Enfant sur la tombe; ce qui a paru faire plaisir à notre Père : car il a dit tout-haut : —Il vous a aimé & honorée, comme j'aime & honore Fanchon Berthier, & il m'est bien-agréable qu'il reçoive de vous notre Petit-fils-. Ensuite on est revenu, avec m.r le Curé, qui a soupé chés nous dans ma chambre, car je me portais assés bien pour cela. Et la conversation a roulé sur Paris, & sur vous, ma chère Sœur : mais moi, qui en-savais la plûs, je ne disais rien. Et m.r le Curé a été charmé du raisonnement d'Edmond, qui parlait si-bien, que j'en-étais émerveillée : Oh ! il est tout aimable, & il a je ne sais combien d'esprit; & si vous étiez ici, il m'est avis que j'aurais autant de plaisir à vous entendre; & il faut dire, que si les Villes n'avoient aussi un péril, ça serait une belle & bonne-

chose ! On a auſſi parlé de m.^me Parangon, avec le reſpect qui lui eſt dû, & de m.^lle Fanchette : ce doux nom a fait briller la joie ſur le viſage de notre bonne Mere, & notre Père paraiſſait dans une ivreſſe de joie : mais on n'a pas lâché un mot, quoiqu'il n'y eût-là d'Étrangers que le Paſteur, qui doit ne l'être pas. Voila ma chère bonne-amie Sœur, le récit de tout ce qui ſ'eſt paſſé en-cette occasion. Préſentez, je vous prie, après mes reſpects à m.^me Parangon, mes tendres amitiés à ma chère petite Commère, & dites-lui, que le prémier moment où je la verrai, ſera le plus glorieus de ma vie. Pour m.^me Parangon, elle ſait bien que mon cœur eſt à elle comme à vous, ma chère Sœur, & qu'il y ſera toujours.

XLIX.me

8 Mars.

URSULE, à FANCHON.

[Elle continue à lui rendre compte de toute sa conduite, qui marque bien de la coquetterie !]

COMME je ne fais guère mes Lettres qu'en-cachette, ma chère Sœur, afin de pouvoir parler plus-librement, j'écris par petits intervales, & il n'eſt pas dit que tu auras cette Lettre à trois jours de la date, comme cela pourrait être, ſi je la finiſſais aujourd'hui. Je t'accuſe d'abord la réception de la Lettre que m'écrivit mon Frère : elle eſt fort-courte, & je te la copie :

LETTRE d'EDMOND.

*Je pars pour S***, ma Bonne-amie, ſur une Lettre du chèr Aîné* (1), *qui me mande l'heureus accouchement de ſon Epouſe, notre Sœur auſſi tendre que ſi elle étoit du même*

(1) La LXVIII.me & dernière du *T. I*, du PAYSAN.

sang. Je craignais ce moment; on craint toujours pour ce qu'on chérit: & c'eſt doublement que j'aime Fanchon Berthier, pour elle-même, & à-cause de mon Frère, qui ſentirait beaucoup plûs qu'elle tout ce qui pourrait arriver de mal à ſon aimable Moitié. Ainſi, réjouis-toi, avec nous, chère Sœurette, de ce qu'elle va bien, & repréſente-toi la joie qu'on doit avois eue chés nous, à la venue de ce Nouveau-né, iſſu de deux Perſones ſi méritantes, ſi chéries, & ſi dignes de l'être. Je ne t'en-marquerai pas davantage à ce ſujet; car je pars: je ne fermerai pas non-plûs ma Lettre, ſans dire un mot de notre Déeſſe, & de ſa charmante Sœur. La première a ſur moi des droits inaliénables; ils ſont étayés par tout ce qui peut les éterniſer: & quant à la Seconde, elle m'occupe déja bien-plûs qu'on ne croit! Fais leur ma cour à toutes deux, ſur-tout à l'Ainée, qui tient mon ſort dans ſa main, & celui de ce que j'ai de plus-chèr, de ma Sœur. Adieu, Bonne-amie. Je pars, & je ſerai chés nous, auprès de nos chèrs parens, demain à deux heures-&-demie: c'eſt l'heure où tu recevras ma Lettre, & ſûrement je leur parlerai de toi, & de ce que je te dis ici en-finiſſant.

Il n'y a qu'amitié, tendreſſe, bonne-intelligence dans la Famille où tu es entrée, & que tu rens aujourd'hui ſi heureuſe,

chère Fanchon ; je ſuis ſure que tous nos Frères & Sœurs écriraient à ton ſujet, comme Edmond vient d'écrire-là, s'ils étaient à même de le faire. Je vais à-préſent te parler de la Lettre de notre reſpectable & digne Père à m.me Parangon, au ſujet de m.lle Fanchette ; je crois que tu l'as vue ; mais dans le doute, ja te la vais copier, comme celle de mon Frère.

Madame,

Cette-ci eſt pour auoir l'honneur de vous demander vne grâce, mais deſia octroyée par votre reſpectable Père, mon digne Amj, chez lequel ie me ſuis tranſporté le iour meſme de la naiſſance de l'Enfant dont eſt accouchée ma Bru, femme de mon Fils-aiſné, à-celle-fin de faire repréſenter m.lle Fanchette, voſtre aimable Sœur, comme mareine dudict Enfant, par Chriſtine, l'vne de mes Filles : l'eſpère, Madame, obtenir de vous le meſme agrément, ainſi que de m.lle voſtre Sœur, vous ſuppliant de me faire vn mot de voſtre main, qui m'autorise à me glorifier de votre conſentement à toutes-deux. Ie ne traicte point d'autre matière dans cette Lettre, Madame, cette-ci eſtant aſſez importante pour la remplir ſeule : ſi ce n'eſt pourtant, que ie vous fais mes très-humbles remerciemens de vos incomparables bon-

tez pour ma Fille que vous auez par deuers vous : agréez-les, je vous en-ſupplie, Madame, à-raiſon de leur parfaicte humilité, & du profond reſpect auec lequel i'aj l'honneur d'eſtre, Madame,

Voſtre très-humble, très-obéiſſant & très-obligé ſerviteur

*E. R**.*

M.me Parangon, dès qu'elle eut achevé de lire cette Lettre, vint à nous, la joie dans les ieux, & demanda l'agrément de ſa jeune Sœur, qui le donna de la manière la plus obligeante, demandant même ſ'il falait partir : ſa Sœur l'embraſſa en-ſouriant, & me dit de rendre témoignage des diſpoſitions de ſa chère Fanchette ; & elles ſe félicitèrent toutes-deux de ce que tu porrais le même nom que ta petite Commère : ce qui fait qu'elles eſpèrent que vous aurez fait appeler l'Enfant *Edmond-François*. M.me Parangon mit auſſitôt la main à la plume, pour écrire ce que voici: (mais il faut te prévenir que la Lettre que vous avez reçue n'eſt pas la moitié de ce qu'elle avait écrit : c'eſt pourquoi je vais te la remettre ici en-entier : car elle m'en a laiſſé le brouillon) :

RÉPONSE de m.me PARANGON, au PÈRE R**.

*C'est avec un vrai plaisir, Monsieur, que ma Sœur & moi nous acceptons l'honneur que vous nous avez fait à toutes deux, dans une cérémonie aussi auguste que celle du batême de l'Ainé de votre premier Fils : Vous avez bien-voulu vous relâcher de votre droit, en faveur du Second, qui pourrait être loin de vous ; lorsque son tour serait venu, & vous avez pensé que Persone ne pouvait être plus zélé pour vous, après lui, que ma Sœur & moi. Vous nous avez rendu justice, Monsieur, & vous en verriez la preuve, si nous avions le plaisir d'être auprès de vous. « En-effet, » qui peut s'intéresser davantage à vous, à » Edmond, à toute votre chère Famille, » qu'une Femme qui se propose d'y placer sa » Sœur, & de devenir elle-même la sœur » d'un de vos enfans, & par lui de tous les » Autres ! Oui, mon chèr Monsieur R**, » vous que j'honore & comme un digne Vieil- » lard, & comme un excellent Père, & » comme l'ami du mien, le plus doux de mes » vœux, celui que j'avais déja exprimé à » Edmond avant son mariage avec ma Cou- » sine c'est de lui donner dans ma Sœur une » autre moi-même, de nous unir par-là, &*

» *de ſerrer des nœuds qui durent autant que*
» *notre vie. Rien ne pourra les briſer, & l'in-*
» *térêt, ce boutefeu des ſociétés humaines,*
» *n'aura auqu'un pouvoir ſur la nôtre; la*
» *fortune de ma Sœur ſera la mienne, & tout*
» *ce que je poſſède, je n'aurai de plaiſir à le*
» *conſerver que pour elle. C'eſt un engage-*
» *ment que je ſuis bien-aise de prendre avec*
» *vous, par cette Lettre, dans une occaſion,*
» *où de vous-même, vous avez cherché à éta-*
» *blir quelques rapports entre ma Sœur &*
» *votre Fils Edmond. Je ſuis charmée d'avoir*
» *occaſion de vous avouer que ces rapports*
» *ſont réels, qu'ils exiſtaient déja, & qu'ils*
» *ſont mon ouvrage. Le temps où ils ſeront*
» *abſolument réalisés, n'arrivera jamais aſſez*
» *tôt, au gré de mes deſirs, ſoyez-en ſûr,*
» *mon chèr Monſieur» Fanchette & moi nous*
ſommes dans les mêmes ſentimens; j'ai ſou-
vent occaſion de m'en aſſurer. Votre aimable
Fille, ma chère & conſtante Amie Urſule,
en eſt le témoin irréprochable. C'eſt avec ces
ſentimens que je ſuis, & ſerai toute ma vie,
Monſieur, Votre, &c.

Voila tout ce que renfermoit la Lettre écrite dans le premier mouvement de joie: mais enſuite, m.me Parangon, ſans changer d'avis, l'a trouvée trop-expreſſive: c'eſt ce qu'elle m'a dit à moi-même. Tu

vois, chère Sœur, que tous nos projets de bonheur ne ſont pas des chimères : car m.lle Fanchette eſt un excellent parti ; m.me Parangon n'ayant pas d'Enfans, outre qu'elle eſt riche de ſa ſeule portion.

10 mars.

Je te ſers à ton goût, je le ſais, ma chère Sœur, par la manière dont je t'ai écrit avanhièr, parlant d'abord des choses que tu as plûs envie de ſavoir, & paſſant après aux complimens, qui t'intéreſſent moins. Reçoi pourtant ceux que je te fais, ils le méritent par le cœur dont ils partent, & je ſuis d'une joie inconcevable, depuis que ta chère Lettre ne me laiſſe auqu'un doute ſur le bonheur de ton Mari & ſur ta ſanté. Tout ce qui m'approche & tout ce qui a rapport à moi ſ'en-eſt apperçu ; j'ai été plus-resignée avec m.me Canon, plus-tendre avec ma Protectrice, plus-gaie, plus-folle, avec m.lle Fanchette, & plus-humaine envers mes Adorateurs : car j'en ai toujours, & ils ne font qu'accroître : mais ce qu'il y a d'agréable, c'eſt qu'on ſ'adreſſe auſſi à mes deux Compagnes ; car Fanchette grandit beaucoup, & ſe forme très-vite : je vais t'amuser de tout cela : avec toi, je ſuis ſincère, & ſans auqu'une réſerve ; aulieu que je ne

trois pas qu'il faille tout dire à Edmond; c'eſt un Homme quoique mon frère.

Mes trois ou quatre Amoureus me donnent toujours des Lettres, & Celui qui devait mourir de deſeſpoir ſe porte à-merveilles : c'eſt que dans ma joie, il m'eſt arrivé un-jour de lui ſourire : ce qui lui a fait tant de plaisir, que depuis ce moment-là, il a un teint charmant. Je t'avouerai qu'auparavant il était fort-pâle, & il eſt à-croire qu'il était fort-tourmenté; cela peut arriver, & je n'y vois rien d'extraordinaire. Mais ce qui doit le contrarier, c'eſt qu'avec m.^me Parangon, qui eſt moins économe que ſa Tante, nous ne ſortons plus qu'en-voiture. Je crois pourtant en-deviner la raison : c'eſt qu'on la courtiſe auſſi : elle m'a bien-caché qu'elle eût des Adorateurs, & ſi je les ſais; je t'en-parlerai tout-à-l'heure : elle prend le bon-moyen pour ne pas les entendre, ni recevoir leurs Billets. Mon pauvre Page, que nos ſorties en-caroſſe contrarient, met ſon eſprit à la torture pour me parler, ou me faire parvenir ſes Lettres, & il y réüſſit, parce-que j'y aide un-peu; d'ailleurs, nous ſortons & rentrons toujours aux mêmes heures; il ſe trouve à la porte, il me dit un mot, ou me gliſſe ſon poulet, ſans pourtant que je

le prenne. Je n'entens plus parler de mon vieillard. Mon Prometteur de richesses (c'est le Financier, qui m'avait écrit qu'il se retirait) ne se retire pas; il est parvenu hier jusqu'à m.me Canon, & dans un discours fort-long & fort-enfigouriq (à ce qu'elle a dit à m.me Parangon), il lui a fait des propositions de mariage pour moi assés embrouillée. S'il ne s'est pas clairement expliqué, que demandait-il? Au reste, je n'en-suis pas fâchée, & je m'en-tiens à Celui que tu sais. Quant à mon premier Adorateur qui est cet Homme de-haute-condition, Celui-là ne parle pas mariage, mais d'amour, de la plus-drôle de manière du monde. Il se nomme le Marquis de-***; il n'est ni beau ni laid de figure, malgré qu'il soit un peu marqué au *b* à une épaule; mais on déguise cette tache, qui paraît néanmoins, en-dépit des vestes matelassées. Il continue à me parler de ses *moyens plus-efficaces*: Qu'il les employe donc! Ce qu'il y a de singulier, c'est que Persone ne se doute ici de tout cela: quant à moi, je m'en-amuse, parce-qu'en vérité, il n'y a pas l'ombre du danger pour mon cœur. Cependant, comme je ne saurais plus espérer d'avoir ici une de mes sœurs, je vais cesser de prendre part à tout cet enfantillage.

Ce qui m'a fait rire, & ne m'a pas ſurprise, c'eſt, comme je te le disais tout-à-l'heure, que m.me Parangon ait ſa part de ces hommages ; car, ſi j'en crois ſa conduite, on l'eſt expliqué avec elle beaucoup plus-clairement de-bouche que par-écrit. Ce n'eſt pourtant pas l'air de m.me Canon, qui fait qu'on ſe frotte aux Perſones qui paraiſſent ſous ſa garde : car elle a l'encolure d'un vrai Cerbère (comme tu ne ſais pas ce que c'eſt, Cerbère eſt le Chien qui garde la porte des Enfers chés les Payens.) Mais avec ſon air rebarbatif, elle a quelque-choſe de ſi comiq dans ſa mise & dans ſa figure, que je penſe qu'on la prend pour une Folle. Avec cela, dès qu'on nous regarde, & qu'elle ſ'en-aperçoit, elle lance un coup-d'œil hagard, qui fait rire ; car je vois qu'on éclate.

Je vais te copier une des Lettres qu'a reçues m.me Parangon, & qu'on lui a mise dans le coqueluchon de ſon mantelet, un jour que nous entrions fort-preſſées à *Sainteuſtache* : je fus la ſeule qui m'en-aperçus ; je ne voulus rien dire, & le Billet étant tombé à l'égliſe, je le ramaſſai, me propoſant de le lui remettre à notre retour, comme un papier qui lui appartenait. Mais il arriva que nous rentrâmes ſeules, m.lle Fanchette & moi ; m.me Parangon & m.me

Canon, après nous avoir descendues, allèrent à quelques affaires. Je ne pus resister à la tentation de lire. Je m'enfermai seule, & comme le Billet n'était pas cacheté, mais plié comme un papier d'affaires, je l'ouvris sans conséquence. En-voici le contenu :

Je ne sais, ma Belle, ni qui vous êtes, ni l'état de votre fortune : mais je pense que qui que vous soyez, & quel que soit l'état de vos affaires, vous ne seriez pas fâchée qu'un Honnête-Homme vous propose quarante mille livres de rentes. Voila mon premier mot ; il est clair, élégant, sonore, & de la meilleure prose possible. Cette proposition est à réaliser, selon ce que vous serez ; car je le répète, je n'ai pas l'avantage (fort-desiré) de vous connaître. Si par-hazard, vous êtes une Femme galante, je vous avouerai, & vous aurez une maison montée : si vous êtes décente, tout se fera en secret : si vous êtes honnête dans toute la rigueur du terme, vous êtes assés belle pour que je fusse la folie de vous épouser : car, sans vous fâcher, ma Belle, le mariage est toujours une folie : mais vous êtes si aimable, que dumoins avec vous la folie sera gaie. Je vous parle-franc, parce-que je suis vrai, & tout-rond dans mes manières. Que mon ton

ne vous fâche ni ne vous révolte ; je suis Homme à vous adorer prude, si vous l'êtes, tout-comme à en-agir sans-façons, si vous ne l'êtes pas. Tout ce que je vous marque est conditionnel, hors mon amour, qui est réel, dans quelque passe que vous soyiez : & à parler sincèrement, de toutes les passes, c'est la derniere des trois que j'ai citées que je préférerais avec vous : oubliez donc tout ce qui ne vous regarde pas, pour ne vous souvenir que de ce qui a rapport à ce que vous êtes en-effet. Je suis tout à vous, ou passionnément respectueus, ou passionément amoureus, ou passionément génereus,

Votre très-humble & très-obeissant serviteur, * * *****,

Après avoir lu ce singulier Billet, je le repliai, j'attendis le retour de m.me Parangon, & lorsqu'elle eut ôté son mantelet, je glissai adroitement le billet dans le coqueluchon : Au premier moment où je me trouvai seule avec elle, je lui dis que je croyais avoir vu mettre un papier dans son mantelet, lorsque nous entrions dans l'église. Elle rougit, & ala le prendre ; le Billet tomba : elle le lut tout bas, le serra, & me dit : —C'est une folie, comme on en-écrit ici à toutes les Femmes, lorsqu'elles ont le malheur de trouver un im-

pudent en-leur chemin : cela n'eſt pas digne de t'être montré, ſans quoi je te lirais cette Lettre, dont l'Auteur m'eſt parfaitement inconnu. Depuis ce moment, il eſt beaucoup plus-difficile d'aborder auqu'une de nous.

Enfin, m.lle Fanchette a auſſi un Adorateur ou deux. Ce ſont des Vieillards chancelans : ils n'ont pas écrit, mais tous-deux ont parlé, je crois, à m.me Canon, à ce que j'ai pu deviner. J'étais à-portée d'entendre la converſation du Premier qui s'eſt préſenté, un-matin, précisément le lendemain d'un jour où un Grand-échalas, un-peu recourbé par le haut, & dont le nez ne reſſemblait pas mal à un éteignoir, avait parlé à ma jeune Compagne durant une partie du ſalut. Il eſt entré : —J'ai l'honneur de parler à m.me Canon ? —Oui, Monſieur : que lui voulez-vous ? — L'entretenir d'une affaire très-intéreſſante. En ce moment, il s'en-eſt peu-falu que je ne me ſois trahie : imagine-toi que les deux mentons avancés de m.me Canon, & du Siècle-paſſé qui lui parlait, ſe touchaient quasi, encore que le reſte de leurs viſages fût à une honnête diſtance ; —Madame eſt la maîtreſſe de la maiſon ? —Je le ſuis de cet appartement, & Chaqu'un des Locataires l'eſt chés ſoi. Ah ! Madame, ce

que je veux dire, c'eſt que vous êtes la principale Locataire? —Vous vous trompez, Monſieur? —On me l'a dit cependant. —On était mal-inſtruit. —Soit, Madame: je voulais vous parler d'une chose qui peut-être vous fera plaiſir? —C'eſt ſelon; juſqu'à-préſent cela ne m'en fait pas beaucoup. —Je le crois, Madame: mais il faut débuter par quelque-chose. M.lles vos Filles ſont charmantes: ne ſongez-vous pas à les pourvoir? —Elles ſont pourvues, Monſieur. —Avantageusement, Madame? —Très-avantageusement. —Elles méritent une fortune. Pour moi, je voudrais que la Cadette fût libre; je lui proposerais un Parti qui l'avantagerait de vingt-mille-livres de rentes. —Cela ferait une belle fortune: mais elle eſt pourvue, Monſieur, je vous l'ai déja dit. —Eſt-ce une-choſe arrêtée, Madame? Abſolument, Monſieur. —Mais en-conſidération des avantages que je ferais-faire, ne pourrait-on pas dumoins balancer?.... Quel eſt ce Parti? —Un très-aimable Jeune-homme, qu'elle doit épouſer dès qu'elle ſera en-âge d'être Femme. —Un Jeune-homme!... Qu'eſt-il? —Il eſt peintre. —Ah!..... ce ſerait dommage de ſacrifier une ſi joli Perſone à un Homme-du-commun! Il eſt aſſés de Femmes pour ces Gens-là! Les Beautés, comme m.lle

vos Filles, Madame, ſont faites pour trouver un fort brillant, & je vous propose ma fortune, ſi elle vous tente. —Vous-vous moquez, Monſieur! C'eſt tout-comme ſi je me proposais au prétendu de Fanchette, pour l'épouser, aulieu d'elle, ſous prétexte de lui faire ſa fortune: Car je ſuis à mon aise, Monſieur; cette maiſon eſt à moi, & ce n'eſt pas mon ſeul bien. —Vous voyez, Madame, qu'on ne m'avait pas trompé, quand on m'avait dit que vous étiez maîtreſſe de cette maiſon? —J'en-ſuis la Propriétaire, Monſieur. —Il eſt vrai que le terme eſt plus-expreſſif... Enfin, Madame, je vous propose, pour votre charmante Fille, un avantage de vingtmille-livres de rentes. —Je ſuis votre ſervante, Monſieur: ma Fille épousera ſon Amant, un Jeune-homme beau comme elle, & non-pas ſon Grandpere. Adieu, Monſieur! Nous ſommes ici à l'*Ile-des-Fous*, je crois, & je redoute en vérité de vous reſſembler-! Elle l'a pouſſé dehors, & lui a fermé la porte au viſage, en-le traitant d'Impertinent, lorſqu'il ne l'a plus entendue.

Mais, ma chère Sœur, peut-être aimerais-tu mieux que je te parlaſſe des curioſités de Paris, que de toutes ces petites misères, que je ne te raconte, que pour ne te rien taire; & encore, parce-que chés

nous,

tous, je sais que tout amuse : d'ailleurs tu m'aimes si tendrement, que je crois pouvoir t'écrire comme je caqueterais avec toi, si nous étions ensemble, soit ici, soit à *L.-B.**** : enfin, je te marque ce qu'Une autre que moi ne pourrait t'écrire : au lieu que vous avez mon Frère pour vous raconter dans ses Lettres ce qu'il y a de remarquable à Paris, beaucoup-mieux que je ne le ferais. C'est en-conséquence de tout cela, qu'après t'avoir dit que je vois Laure en-secret, je vais traiter le point de mes occupations, parce-que je m'en-aquiterai bien.

Nous n'avons pas un moment d'inutile, sous la direction de m.me Canon ; & depuis que m.me Parangon est avec nous, elle ne diminue pas notre occupation, mais elle y répand un charme, qu'elle seule peut donner. Le matin, en-nous levant, nous fesons la prière ; puis nous dessinons d'après les meilleurs modèles : nous peignons ensuite quelque-sujet indiqué par notre Maître, par mon Frère, ou par m.me Parangon. Cela nous mène jusqu'à midi que nous alons à la messe. Au retour, une leçon de musique, donnée par une Femme : c'était une Jeune-marchande-de-musique de la rue *du Roule*, qui est très-aimable ; mais m.me Parangon la remplace ab-

ſolument depuis quelques jours. On dîne à deux heures. Nous alons à la promenade ou nous fesons une lecture. On travaille à l'aiguille, en-modes, en-robes, en linge le reſte de la journée, juſqu'au ſouper; ce temps eſt d'environ quatre heures, à-moins que la promenade n'ait été longue; ce qui eſt fort-rare. Après le ſouper, on parle deſſin, peinture, & de ce qu'on fera le lendemain en-ce genre; afin de préparer la tête à ce qui doit l'occuper dans la matinée, & pour que les idées ſ'y gravent mieux durant les intervales du ſommeil. Cette méthode me parait excellente, & je m'en-trouve bien; toutes mes penſées, dans les inſomnies, ſe portent ſur l'art qu'on m'enſeigne, & je fais quelquefois des réflexions très-heureuses. M.me Parangon aurait peut-être conſenti à ne nous occuper que de peinture; mais ſa chère tante Canon lui a dit à cette occaſion avec un-peu d'humeur: —Je ne ſaurais voir des Femmes ne faire auqu'un ouvrage de Femme: pour moi, ſi je ne tenais jamais l'aigüille, je me croirais bientôt un Homme! Fi! des Femmes qui font les Hommaſſes! il n'y a rien au monde de ſi vilain, de ſi meſſéant! Ça conduit à perdre toute-pudeur-. M.me Parangon fut l'embraſſer la larme à l'œil, en-lui disant: —Ah! ma

chère Tante ! la belle vérité, que vous venez de dire-là ! Je ne saurais vous exprimer combien je profite avec vous, & combien vos sages avis me font éviter d'écarts ! oui, en vérité, ce que vous venez de dire vous est dicté par la sagesse même ! Je crois aussi qu'elle a raison, & qu'il faut que les Femmes soient Femmes. Nous sommes très-heureuses, dans notre vie occupée ; nous ne connaissons pas l'ennui, & si nous ne nous dissipions pas un-peu trop en-alant à l'église ou à la promenade, il n'y aurait pas d'innocence & de tranquillité comparables à la nôtre. Je te dois un compliment bien-sincère en-finissant cette Lettre, ma chère Fanchon, c'est que tu traites tout ce que tu m'écris de la manière la plus intéressante ; tu me touches, tu m'attendris, & m.^me Parangon en-particulier, est enchantée de ton style & de tes sentimens. Adieu, Sœurette bonne-amie : ménage-toi. Tu nourris ton Fils ; cela te met à l'abri de bien des petits inconvéniens, auxquels j'entens dire que les Femmes de Paris sont sujettes.

XX.me

13 avril.

EDMOND, à URSULE.

[Il parle d'Edmée, ainſi que de ſon art, & finit par un mauvais-conſeil à Urſule.]

JE ſuis dans un iſolement pénible, ma chère Sœur; tout le monde m'abandonne à moi-même, & envérité je ne ſais comment faire pour réparer le vide où On me laiſſe : On eſt toute à toi, & je ne ſuis plus rien : ce n'eſt pas que j'en-ſois jalous; mais ſi je cherche auſſi à occuper mon cœur, vous n'aurez rien à me dire.

J'ai revu Edmée ces jours paſſés : elle eſt encore auſſi aimable qu'elle me l'avait paru à *Vaux* (1). C'eſt tout ce que je puis t'en-écrire à-préſent. Tu confieras de ma part à notre adorable Fée, que j'ai été aſſés familierchés ſa Voiſine (2); mais que

(1) Voyez la XII.me du PAYSAN, *T. I*,

(2) M.lle Baron; *voyez* le PAYSAN, LXX.me *T. II.*

je m'en-retire insensiblement ; les coquettes, (soit dit sans médisance), ne sont pas la société qu'il me faut. J'espère que tu me donneras de tes nouvelles : Celles dici, à-l'exception de ce qui regarde la santé de nos chers Père & Mère, & de toute notre Famille, qui est excellente, ne méritent pas que je t'en-entretienne. Il en-est cependant qui pourraient t'intéresser ; mais je ne sais pas s'il est à propos de te les donner (1)

Nous sommes assés-bien, m.r Parangon & moi, depuis quelque-temps ; je le seconde de tout mon pouvoir, & nous travaillons tous-deux, comme pour éviter que le Diable ne nous tente. J'ai fait une *Annonciation* pour un maître-autel, & j'ai cherché par-tout une figure de Vierge bien-agréable & bien-angelique : j'en-aurais bien pris Une qui est toute céleste, ou celle de m.lle Fanchette, ou la tienne : Mais cela aurait pu faire un mauvais effet sur m.r Parangon ; j'ai pris celle d'Edmée ; & il faut avouer, que c'est peut-être le minois qui convenait le mieux au sujet : car la Beauté que j'avais d'abord en-vue est trop voluptueuse, & on aurait été tenté, au-lieu de prier : je serais ainsi tombé dans le

(1) Il veut parler du voyage du Conseiller à Paris.

même inconvénient que *Rubens* dans ſon *Annonciation*, que m.r le Prince de Conti vient de faire acheter, & où la Vierge eſt en-petit-nez retrouſſé des plus coquets (1); quant à m.lle Fanchette, elle eſt trop-jeune, & elle a déja trop de cette aimable langueur qui la rendra ſi dangereuſe un-jour: Pour-toi, je ne ſais, mais ta figure vaudrait mieux en-Madeleine encore un-peu galante: Ma-foi, il me falait Edmée, & je l'ai trouvée-là fort-à-propos! M.r Parangon, qui ne la connaît pas, a trouvé la tête admirable! Il en-a fait honneur à mon imagination, & il m'aſſure, que j'ai dans l'eſprit les belles formes de la Nature. Pour lui, qui s'était réſervé un *Saintjoſeph*, pour mettre à la chapelle qui fait le pendant de celle de l'*Annonciation*, il a jugé à-propos de ſe peindre trait pour trait, je ne ſais à quelle intention. Dans un-autre tableau à nous deux, où nous avions Pſyché, pourſuivie par Vénus, déguiſée en-Furie; il a donné à la Furie les traits de m.me Canon, au plus-naturel: moi, j'ai fait Pſyché, ſous ceux d'une Femme que nous adorons: mais ici m.r Parangon m'avait dit de prendre

(1) Ce beau tableau eſt à préſent à m.r *D. T. De-la-Bourdonné*, 1782.

le grand portrait de la chambre-à-coucher, pour modèle. On me flatte que je l'ai ſurpaſſé, quoique m.r Parangon regarde ce portrait comme ſon chef-d'œuvre. C'eſt que j'avais bien-mieux dans le cœur les traits que je devais rendre ſur la toile, que lui dans les ieux, & que c'eſt le cœur, plûs que l'œil, qui conduit la main. Voila toutes les nouvelles que je te puis donner, chère bonne-Amie. Offre mon hommage à m.me Parangon & à m.lle Fanchette.

P.-ſ. Vous ne voyez pas m.r Gaudét? Nous ſommes fort-bien enſemble: c'eſt un bon ami. S'il veut te parler en-particulier, ma foi, il faut t'y prêter, & n'en-rien dire. Quant à Laure, je ſais que vous-vous voyez aſſés ſouvent, & qu'il te donne ſes avis par elle, comme nous-en-étions convenus dès ici; tu ne ſaurais mieux-faire que de les ſuivre à-la-lettre. Il ſerait heureus qu'elle fût admise chés vous.

XXI.me

28 avril.

FANCHON, à URSULE.

[Ma Femme lui parle de notre Sœur Brigite, & d'un bruit fâcheux au-ſujet d'Edmond.]

Si j'ai ſi-longtemps differé à vous répondre, très-chère Sœur, ce n'eſt ni par indiférence, ni que je me ſois mal-portée: aucontraire, ma ſanté ne fut meilleure en-auqu'un temps. Mais c'eſt que j'attendais que mon Mari eût des nouvelles de ſon Frère. Et juſtement il en-a eu ces jours-ici, ainſi que des vôtres, très-chère Sœur: car le chèr Frère Edmond nous a tranſcrit votre Lettre (1): ce qui me fait croire qu'il pourrait y avoir quelque petit *retentum*, comme dit notre Père, de ſa part, ou de la vôtre: Quoi-qu'il-en-ſoit, ma chère Urſule, j'attendrai là-deſſus ce qu'il vous plaira de me marquer: & quant à moi, je vais vous dire les nouvelles

(1) Elle ſe trouve dans la LXXI.me du PAYSAN, T. II.

d'ici : car bien qu'elles ne ſoient pas auſſi brillantes, que celles que vous me donnez, ſi eſt-ce pourtant qu'elles ne laiſſeront pas de vous intéreſſer, par la bonté que vous avez de bien interpréter ce que j'écris, & auſſi par les choſes en-elles-mêmes : c'eſt qu'il s'agit de notre Sœur Brigitte, qui eſt recherchée en mariage, par un bon & honnête Garſon, *J. Marſignj*, que vous connaiſſez. Mais je vous avouerai, ma chère Sœur, que malgré la mode du pays, qui n'eſt pas galante, je n'ai jamais vu de pareilles amours : Et votre Frère-aîné en-rit quelquefois lui-même. Brigitte eſt bonne, ſimple, n'entendant fineſſe à rien, prenant tout à-la-lettre. Marſignj eſt de-même ; ils ne ſont pas plûs feseurs de complimens ni de careſſes l'Un que l'Autre : Pourtant ils ont envie de ſe plaire ; mais je m'imagine que c'eſt d'après ce qu'ils veulent être l'Un envers l'Autre par-la-ſuite : Marſignj ne recherche pas Brigitte, parce-qu'elle eſt aſſés gentille, mais parce-que c'eſt une bonne ménagère ; & il plaît à ſa Maîtreſſe, parce-qu'il eſt infatigable au travail, ſobre & preſqu'avare : D'après cela, quand le Garſon vient ici faire l'amour, il commence à ſe mettre en-veſte, ou en-che-

mise, & travaille comme quatre à nous aider : l'autre-jour, en-moins de deux heures, il nétoya le toît aux Moutons, où il y avait bien trente voitures d'engrais, & en-quittant, il refusa un verre-de-vin, que notre bonne Mère lui portait. Pendant ce temps-là, Brigitte, qui travaille toujours assés, se tuait à tout ranger ; car pour donner dans la vue de son Amoureus, elle ne veut pas des ouvrages tranquiles, elle fait les plus lourds des Servantes ou des Filles-de-journée : & quand l'Amoureus & la Maîtresse n'en peuvent plus ils se regardent un-peu en-dessous, pour voir Celui qui est le plus las ; sans-doute parce-que c'est Celui-là qui est le plus-agréable. Voila comme se passent toutes les visites de J. Marsignj : A sa Maîtresse, pas un mot : mais à mes Sœurs & à moi, c'est toujours quelques politesses à sa manière ; il nous ôte tout des mains, pour nous empêcher de le porter, & nous repousse si-fort, que l'autre-jour Christine manqua d'en-tomber, en-nous disant, —Otez-vous de-là ! vous n'auriez pas seulement la force de porter une pâille: voyez, moi-! Quant à sa Maîtresse, il la verrait plier sous le faix, qu'il n'y mettrait pas la main, & il nous dit d'un air de vanterie : —C'est que ça fait une

Fille vertueuse (1), celle-là ! & non-pas vous-autres, qui n'êtes que des Mauviettes-! Notre chèr Père rit de le voir, mais à-part; car devant nous, il tient ſon ſérieus, ne voulant pas qu'un Homme qu'il ſe propose de donner pour ſeigneur & maître à ſa Fille-aînée, ſoit envisagé de ſes autres Enfans ſous un jour qui le leur rende moins-reſpectable. Voila toutes nos nouvelles d'ici, chère Sœur.

Quant à ce qui eſt du chèr Frère Edmond, il paraît ſe bien plaire à la Ville de mieux-en-mieux : mais il parle de m.lle Edmée à ſon Frère-aîné d'une manière qui nous donne bien à penſer ! Ce n'eſt pas qu'il me ſoit avis qu'il y ait rien à craindre de ce côté-là ; car voici une occaſion, je crois, qui va montrer qu'il n'y a point de mal ſans un bien : c'eſt que cette grande attache qu'il a pour m.me Parangon, nous répond que rien ne le fera écarter des vues qu'a ſur lui cette excellente Dame. Je ne ſais pourtant ce qu'a chanté un Jeune Gautherin de N**, qui eſt clerc-de-procureur à Au**, lequel eſt venu voir ſon Père la ſemaine paſſée ; il

(1) *Vertueuse*, dans le pays, ſignifie *forte au-phyſiq.*

a comme parlé d'une hiſtoire d'Edmond ; avec une Demoiselle, voisine de m.^r Parangon, qui paſſe pour une grande Coquette ! il a dit que votre Frère en était bien-venu, ainſi que de la Mère, ou Bellemère, & qu'on en-parlait un peu dans la Ville, disant, qu'il était bientôt conſolé de ſa Femme. Mais vous verrez que tout-ça n'eſt que des bruits ſans fondement ; & - puis d'ailleurs, Gautherin n'a pas dit qu'Edmond faſſe du mal avec cette Demoiselle. Autre - chose n'ai à vous mander, très - chère Sœur : car pour quant à ce qui eſt des choses que vous me marquez dans votre Lettre, je ſens que je n'ai pas aſſés vu le monde, pour vous donner mes conſeils, & je me renferme, dans ce que j'ai entendu dire l'un de ces jours à mon Mari, au-ſujet de ce que Gautherin avait dit de ſon Frère : — Les Gens-d'ici qui veulent juger de la Ville, d'après ce qu'ils voient dans notre Village, ſont de pauvres Aveugles qui parlent des couleurs, ou des Sourds qui veulent juger des ſons : les choſes ne ſe font pas tout-à-fait-là comme ici ; & - puis d'ailleurs, mon Frère eſt bon & ſage ; il ſait ce qu'il faut faire & ne faire pas : par-ainſi, moi, qui le connais, mieux que ces Gens-là, je me tiens coi,

attendant pour juger, que je me ſois informé à mon Frère lui-même (1). Quant à ce que vous marquez dans votre Lettre à Edmond, qui nous eſt venue de ſon écriture, je l'ai trouvée bien-jolie, & ſpirituellement faite, & je voudrais pouvoir écrire comme-ça.

Je vous quitte en-ce moment, ma très-chère Urſule, pour mon Fils que voila qui s'éveille, & je ne fermerai ma Lettre qu'après lui avoir donné ce qu'il demande.....

Il eſt joli comme tout, chère petite Sœur; & vous le croirez, quand vous ſaurez que c'eſt bien-plûs le portrait de ſon Oncle que de ſon Père, ce qui vient, je crois, de ce qui s'eſt paſſé au-ſujet d'Edmond, pendant que l'Enfant était dans mon ſein, car j'avais toujours Edmond devant les yeux du corps ou de l'eſprit pendant ſa maladie. Or vous ſavez bien qu'Edmond & vous, vous-vous reſſemblez; & par tout cela, vous voyez

(1) Voila comme ma trop-grande confiance en mon Frere me trompait! Car à-demi-ſavant de ce qui ſe paſſe à la Ville, je croya s préſomptueuſement tout ſavoir; & j'avais en-outre l'orgueil de penſer, que les Miens formés du même ſang que moi, ne pouvaient faillir. J'avais pourtant du contraire, un exemple récent, dans la faute d'Emond avec *Laurette*.

que mon Fils eſt très-joli. Adieu, chère bonne-amie Sœur. Quand donc vous verrai-je ?

XXII.me

23 mai.

URSULE, à FANCHON.

[La voilà qui ſ'émancipe à recevoir des Lettres de ſes Amoureus, & à y répondre.]

Nous avons eu ici bien de l'inquiétude ces jours-ci, ma chère Sœur ! M.me Parangon ſ'enfermait ſeule, & nous ne la revoyons jamais que les ieux rougis de larmes : M.lle Fanchette & moi nous ne ſavions qu'enpenſer : mais enfin elle eſt plus calme. Je croyais pouvoir découvrir la cauſe de ce chagrin ſi vif ; mais cela ne m'a pas été poſſible, & il faut renoncer à te donner des lumières là deſſus pour ne te parler que de moi.

D'abord, je te dirai que la copie de ma Lettre à notre frère Edmond, n'était pas tronquée, comme tu le crois ; je me tiens ſur la reſerve avec les Hommes,

comme je te l'ai déja marqué ; je ne parle qu'en-général, & je te reserve le particulier. Le Marquis dont je t'ai déja parlé, m'a écrit deux nouvelles Lettres, que j'ai un-peu imprudemment reçues ; car je présume qu'il s'eſt apperçu que je les voulais garder. La première eſt ſur un ton aſſés cavalier ; la ſeconde eſt ſur une toute-autre note : Entre-nous, ſi j'alais devenir marquise, ce ſerait une fortune bien-audeſſus de nos eſpérances ! Mais il ne me plaît pas, voila le mal, & le Conſeiller me plaît davantage. Je crois pourtant que cela ne pourra nuire à mes affaires, que le Conſeiller ſache qu'un Marquis m'a fait des propositions de Mariage ; & c'eſt pour cela que j'ai mieux reçu ce Galant que les Autres. Voici la première de ces deux nouvelles Lettres :

IV.me LETTRE du MARQUIS DE-***.

Vous êtes charmante, Mademoiselle : je vous l'ai déja écrit plus d'une fois, & mes regards vous l'ont dit plus de cent : mais vous paraiſſez ne pas faire attention à ce langaje éloquent : il faut vous en-parler un-autre. Je vous ai marqué que j'étais riche ; que je ſuis de condition ; je vais aujourd'hui ſigner cette

Lettre de mon nom. Je vous adore, & je vous propose tel arrangement que vous voudrez; il n'en-eſt point que je ne tienne, pourvu qu'il vous rende riche & heureuse. Vous-me paraiſſez de l'honnête bourgeoisie, malgré l'air extraordinaire de votre Gouvernante, Mère, Tante, ou Bisayeule, je ne ſais lequel: mais ſi vous cherchez une ſituation honnête, elle eſt trouvée; je ſuis à vous, & vous pouvez diſpoſer de

Votre dévoué ſerviteur,
*Le Marquis de***.*

V.me LETTRE.

Mademoiſelle: Le premier Billet que j'ai pris la liberté de vous écrire, eſt ſi heureusement parvenu entre vos mains, que j'attendais une réponſe: mais votre ſilence, & de plus exactes obſervations qu'il a occasionnées, m'ont fait comprendre, que je m'étais mépris, non à mes ſentimens qui ſeront éternels, mais dans l'idée que j'avais priſe de vous, par vos alentours: Je ſerais au-déſeſpoir, Mademoiſelle, de tendre des piéges à la vertu d'une Jeune-Perſone honnête, & digne de la plus-haute conſidération, telle que vous êtes en-effet: ce qui doit naturellement reſulter de la découverte que j'ai faite, c'eſt, non d'éteindre mon amour, mais de régler mes ſentimens. Je

vous offre un mariage secret, à-cause de ma Famille, mais cimenté par-tout ce que pourrons nous dicter des Perſones prudentes & déſintéreſſées. Je n'aſpire, Mademoiselle, qu'à vous donner un titre dont vous êtes digne, & ſi vous me permettez un moment d'entretien avec vous, ou avec Quelqu'un dans qui vous ayez confiance, je détaillerai le reſte des arrangemens; ſur-tout la manière dont je me propoſe de découvrir à ma Famille un mariage, qu'elle ne m'aura pas procuré. Je ſuis en-attendant l'honneur d'une Reponſe, très-reſpectueusement, Mademoiselle,

Votre très-humble, &c.

Voici ma réponſe à l'une de ces deux Lettres.

Monſieur: L'honnêteté de votre ſecond Billet, me détermine à y répondre, non pour accepter votre propoſition, ce qui ſerait trop hardi pour une fille de mon âge, & dans la position où je me trouve; mais ſeulement pour vous remercier de l'honneur que vous me faites: je ſais, Monſieur, que votre proposition ne peut avoir été déterminée que par des ſentimens très-honorables pour moi: Cependant, je ne puis que vous en-témoigner une ſtérile reconnaiſſance, attendu que ma Famille a des vues pour mon établiſſement, qui ſont très-

avantageuses. J'ai cru devoir cette Réponſe à un Homme de votre naiſſance & de votre merite, qui penſe à moi, pour que vous ne preniez plus des peines inutiles. Je ſuis avec une parfaite conſidération, Monſieur,

Votre très-humble,
*URSULE R****

Le lendemain du ſecond Billet, ayant aperçu à-côté de moi à l'égliſe le Laquais qui me l'avait gliſſé, je l'ai regardé un-inſtant, pour lui faire-entendre que je le reconnaiſſais, & tirant auſſitôt mon mouchoir, ma Réponſe eſt tombée devant lui. Comme elle était cachetée, il a compris ce que c'était; il l'a ramaſſée très-adroitement, & ſ'eſt dérobé. Un-inſtant après enlevant les yeux de ſur mon Livre, j'ai vu le Marquis devant moi. Il m'a fait à-la-dérobée, un regard ſuppliant, auquel j'ai repondu par une légère inclination, qui a paru le combler de joie. Les choses en-ſont là.

Il paraît que l'Amant de m.me Parangon, Celui dont je t'ai rapporté la Lettre, a auſſi reçu quelques éclairciſſemens biſcornus; car ne pouvant réüſſir pour l'Aînée, il ſ'eſt proposé pour la Cadette, avec de magnifiques propositions. Il eſt vrai que Fanchette devient de jour-en-jour plus

charmante, & je ne ſuis pas ſurprise de cette Conquête. Il a écrit à ſa Sœur, & à elle-même. Fanchette ſe ſentant donner un Billet, m'a dit tout bas: —On ſe trompe; je crois que ça te regarde, car je m'aperçois qu'on t'en-donne de temps-en-temps. J'ai prodigieusement rougi, moi qui me croyais ſi ſûre de n'être pas vue dans mes petits arrangemens! Si Fanchette m'avait remis le Billet, certainement je le déchirais; mais elle l'a gardé. Lorſque nous avons été à la maison, elle m'a dit: —Voi ce qu'on t'écrit: je ne ſuis pas curieuse, & je ne demande à rien ſavoir. —Qui te dit que c'eſt pour moi? —Mais, je t'en-ai vu donner deux, par un Laquais, & tomber la Réponſe en-tirant ton mouchoir..... Mais lis. —Eh-mondieu! ma chère Fille, c'eſt pour toi! regarde! —Mais, oui! ah! c'eſt drôle! lisons, lisons:

LETTRE à m.lle FANCHETTE.

J'ai appris ce matin que votre charmante Sœur était mariée à un Jeune-homme très-aimable, & qu'elle adore, comme elle en-eſt adorée. Cette découverte me détermine à m'adreſſer à vous, jeune & charmante Perſone: je l'écris à m.me votre Sœur, & je lui propose pour vous les mêmes conditions que pour elle.

Soyez persuadée que votre bonheur sera ma seule occupation, dès que j'aurai le bonheur d'avoir une réponse favorable. Je n'ai jamais rien vu de si beau que vos ieux, comme je n'ai rien vu de si voluptueux que ceux de votre Sœur : mais il y a des causes pour cela que j'ignorais : il ne faut pas troubler la félicité des cœurs qui sont d'accord. Si vous êtes surprise que je sois instruit, je puis d'un mot faire cesser votre étonnement ; je connais Un de vos Compatriotes, le Chevalier Gaudét-d'Arras, qui a une jeune & charmante Épouse, dont les attraits m'avaient d'abord subjugué : mais les Femmes de votre pays sont si tendres & si fidelles, qu'en me désespérant par leurs rigueurs, elles me donnent la plus grande envie d'en-trouver Une qui ait le cœur libre, & que je puisse remplir. Je ne saurais mieux m'adresser qu'à vous, qui êtes la Sœur de l'Ami le plus intime du Chevalier : ainsi, vous voyez, Mademoiselle, que ce n'est plus un Inconnu qui vous écrit, & qui vous offre toute sa fortune & sa Personne. Je suis avec respect, Mademoiselle,

Votre, &.ª

Nous n'avons pas trop compris ce que voulait dire cette fin ; car m.lle Fanchette n'a ni Frère, ni ne connaît de Chevalier Gaudét-d'Arras ; & il y a bien Chevalier ;

d'ailleurs, il a une jolie Femme, & cela nous empêche de conjecturer une erreur dans le mot *chevalier*. Comme je ne ferme pas ma Lettre aujourd'ui, ſi quelque-choſe ſe découvre, je l'y ajouterai.

18 mai.

Depuis la date du commencement de ma Lettre, nous avons découvert, que c'était à moi, & non à m.lle Fanchette qu'on en-voulait: le Monſieur m'a parlé pour ſe plaindre de ce que je ne lui ſesais pas réponſe, mais je garde pour moi cette découverte, afin que ma jeune Compagne ne dise rien, en-ſe croyant intéreſſée pour ſon compte au-ſilence: car j'obſerve que nous avons-beau être ſages, & ne pas avoir envie de profiter de nos conquêtes, nous ſommes toujours flatées d'en-faire, & cela nous occupe très-agréablement. Quant au Marquis, il a tenté de me faire accepter quelques préſens, que je n'ai eu-garde de prendre. Ah-dieu! je ne le ferais pas, quand j'aurais envie du *mariage ſecret* qu'il me propose! Recevoir d'un Homme! c'eſt une honte à laquelle je ne me ſens pas diſposée à deſcendre jamais (1).

(1) Hélas! hélas! il n'y a que peu-de-temps qu'elle n'aurait pas voulu écrire, & elle a écrit!

VI.me LETTRE du MARQUIS, à URSULE, en lui envoyant un présent.

Mademoiselle :

Excuserez-vous la médiocrité de la bagatelle que je vous envoie ? Vous êtes si belle que vous n'avez pas besoin de ce qui pourrait donner plûs d'éclat à vos charmes : avec la simplicité de la Nature, ils sont trop-sûrs de tout soumettre : Mais, si vous êtes trop-riche en attraits, pour que cet écrin ait un prix à vos ieux, ma passion est si vive & si tendre, qu'elle a besoin de ce petit soulagement. Daignez donc agréer une faible marque de mon dévoûment respectueux : elle serait beaucoup plûs considérable, si j'osais me flater qu'elle fût acceptée : mais je ne compte que sur sa médiocrité, pour me sauver la honte d'un refus, qui me mortifierait cruellement ! Je suis avec le plus profond respect, Mademoiselle,

Votre, &c.

J'ai renvoyé le présent qui m'avait été gliſſé à l'église, & j'ai eu le temps de dire au Laquais, avant d'avoir lu la Lettre ; que je ne prétendais pas mortifier ſon

Maître par un refus, mais lui faire-entendre que je ne pouvais rien accepter. J'ai gardé la Lettre très-ſciemment : Auſſi, lorſque le Marquis ſ'eſt offert à ma vue, ne m'a-t-il paru qu'affligé, mais nullement en-colère. Le même jour, mon petit page ſ'eſt trouvé près de moi, comme je montais la dernière en-carroſſe, & il m'a dit: Je ſuis Lieutenant d'hièr; je ferai mon chemin rapidement, ſi vous voulez me faire ſeulement la promeſſe de m'être fidelle ? —Alez, lui ai-je dit, je vous attens lieutenant-général, & alors nous verrons-. J'ai lâché cela pour m'en-débarraſſer, & même, je l'avoue, pour ne pas éteindre l'envie de bien-faire dans un jeune Gentilhomme : Il l'a pris au-ſérieus; il a baiſé ma robe, comme j'entrais dans la voiture, & je l'ai vu très-ſatiſfait. J'en-ſuis charmée; avant qu'il en-ſoit-là, il m'aura oubliée, & je ne lui aurai pas fait un refus trop-dur : car je n'aime causer de peine à Perſone.

Je ne te dirai rien de mes autres Amans; pas même de mon Financier, tout risible qu'il eſt. Mais je t'avouerai que j'ai copié une Partie de ta Lettre pour montrer à différentes Perſones d'ici les amours de notre Sœur Brigitte : on les a trouvées plaisantes, & l'on en-a beaucoup ri; à-l'excep-

tion de m.me Parangon, qui les a louées, avec une ſorte d'attendriſſement. Elle m'a dit tout-à-l'heure, qu'elle devait écrire à Edmond: & cette confidence a été accompagnée d'un ſoupir, qui m'a fait-comprendre qu'il lui donne quelques nouveaux chagrins. J'ai témoigné de l'inquiétude; & il m'a ſemblé, par ſa réponſe, qu'Edmond contrarie encore ſon plan favori. Il faut que ce ſoit cette Voiſine de m.me Parangon, dont tu m'as dit un mot; car pour Edmée, quoique très-aimable, m.lle Fanchette, qui la vaut-aumoins pour la figure, la paſſe pour la naiſſance, la fortune, & toutes les autres convenances.

P.-ſ. La triſteſſe de m.me Parangon l'engajant à ſe diſſiper, je t'apprendrai que nous avons été à une belle Comédie, qui m'a fait répandre des larmes. C'eſt Laure qui nous en-a donné l'idée, en m'offrant ſa loge: j'en-ai parlé à m.me Parangon, qui d'abord ne ſ'en-ſouciait pas, mais qui enſuite nous a donné cette marque de complaiſance à ſa Sœur & à moi. Le titre de la pièce eſt *la-Gouvernante*, & m.me Canon la trouve bonne.

XXIII.me

2 juin

GAUDET, à EDMOND.

[Le Corrupteur d'Edmond lui marque ici ſa coupable & ſéductrice amitié, ſur-tout vers la fin de ſa Lettre.]

ENFIN j'ai vu les trois Grâces, qu'en punition de leur pruderie, ſans-doute, Vénus a mises ſous la garde d'Alecto. La céleſte Parangon avait un petit air languiſſant, qui la rend adorable, & ferait tourner la tête à un Anachorète. Urſule m'a ſurpris; elle eſt embellie audelà de toute imagination, & ſa reſſemblance avec toi ſemble s'être perfectionnée : mais tu y gâgnes : Je ne crois pas qu'il y ait ici un Homme bien-organiſé qui puiſſe la voir impunément. Quant à m.lle Fanchette, c'eſt une mignature, & il eſt bien-ſingulier, qu'un Homme qu'on a flaté de quelques eſpérances, dont cette petite Divinité eſt l'Objet, puiſſe porter des desirs ailleurs! Il faut qu'il ſoit diablement ſenſuel, & enclin aux plaiſirs actuels comme un Sauvage!

(Cependant, s'il les aime, il sait où les prendre : mais cet Homme-là est un Sfinx pour moi ; il me donne à-tout-moment à deviner des énigmes, où je ne puis rien comprendre.) Il paraît que si j'ai été admis dans le sanctuaire des Grâces, c'est parce-qu'on avait besoin de moi : on m'a fait une entière confidence de ce que je savais déjà, & j'ai eu deux heures de tête-à-tête avec la plus-belle Bouche & les plus-beaux ieux du monde, ceux d'Ursule peut-être exceptés. J'ai répondu comme je le devais. En-conséquence, j'ai assuré la belle Parangon, que j'emploierais toute ma capacité pour vous servir tous-deux. En effet, je suis ton ami, & je crois que tu me rens la justice de n'en-pas douter : Or il est du devoir d'un véritable Ami d'obliger par toutes sortes de moyens, Celui qu'il aime ; & c'est ce que je me propose de faire toujours pour toi, lorsque l'occasion s'en-présentera : car on ne doit pas hésiter à causer une mortification passagère à son Ami, quand elle doit être suivie d'un avantage réel.

J'ai causé une étrange surprise aux Dames, en-paraissant chés elles en-habit-de-cavalier : c'est celui que je porte ici le plus habituellement, pour éviter le scandale : Je me suis fait annoncer sous le nom du Chevalier Gaudét-d'Arras, qui venait de

part. M.me Parangon ne me reconnaiſſait pas : j'ai parlé, mon rire, mes tics, tout-cela ne me démaſquait point encore : je me ſuis enfin expliqué. Urſule m'a dit, qu'elle m'aimait mieux comme-ça, & m.lle Fanchette, que j'étais plus joli. Je ſuis flatté de ces petits complimens ; car j'ai auſſi ma coquetterie, mon Chèr, tout-comme j'ai ma philoſophie : je compoſe de mes petites qualités, de mes petits défauts, un Moi, dont je ſuis tout-à-fait content, & que je ne troquerais pas, me donnât-on un Roi en-échange. C'eſt une réflexion que j'avais faite ſouvent, & que j'ai lue depuis, que nous ſouhaitons, ou que nous envions bien le ſort des Autres, mais que nous voudrions leur beauté, leurs qualités, leurs talens, ſans ceſſer d'être nous-mêmes ; & qu'à-tout-prendre, il n'y a peut-être pas un Homme au monde, qui conſentît à être le Roi, en-ceſſant d'être lui-même, & d'avoir ſes propres penſées, c'eſt-à-dire ſon âme : pour le corps on n'y tient pas. C'eſt que ce changement ſerait une véritable mort, dont, heureus ou malheureus, nous avons tous horreur. Auſſi n'ai-je rien vu de plus ſot que nos lois contre le ſuicide ; c'eſt l'acte d'un Fou, & prétendre donner des lois aux Fous, c'eſt être ſage comme eux. Si j'étois Roi, ſe tuerait qui voudrait.

drait, & il pourrait bien arriver que ces Fous, que les obstacles irritent, ne se tueraient pas; c'est un essai que je propose. L'apathique tolérance est une vertu si digne de l'Homme, que je voudrais qu'on l'étendît à tout; qu'on souffrît patiemment, sans chagrin, sans humeur, sans cet insupportable égoïsme, qui empoisonne tout, que Chacun soit heureux à sa manière; car il est certain, qu'en voulant rendre heureus les Hommes, d'une manière contraire à ce qui leur plaît, c'est les rendre souverainement malheureus. Ceci fait un peu contre moi; non pas dans ce que tu vois à-présent, mais dans ce que tu ne tarderas pas à voir. Je m'explique donc: c'est qu'il est des sotises destructives du bonheur, & qui l'empoisonnent pour la vie; de celles-là, par exemple, il faut en préserver ses amis par la persuasion, par la violence, par la fourbe, par tous les moyens possibles. Si mon Ami était assés malheureus, pour qu'il lui fâlut un meurtre, un viol, un incendie pour être heureus actuellement, certes je ne souffrirais pas qu'il fût heureus dans cette manière de voir, qui empoisonnerait le reste de sa vie, s'il avait l'atrocité de se satisfaire. Des vœux, des engajemens éternels sont du même genre. Et pourquoi se lier irrévocablement à une

Femme, par-exemple, avant l'âge qui nous rend habitudinaires ? N'eſt-ce pas de gaîté-de-cœur, chercher un repentir : Il faut laiſſer ces engajemens aux Automates, qui, à-la-vérité, composent les trois-quarts du Genre-humain ; ces Gens-là, montés comme une pendule, vont machinalement pendant leur mariage, content de retrouver chés eux une Femme qui les reçoive & les héberge : c'eſt moins leur Épouse que leur Hôteſſe & leur nourrice, qui leur donne à manger, du plaisir & des Enfans. Mais Ceux qui penſent, & dans qui ſ'eſt de-bonne-heure développée cette énergie, qui diſtingue l'être raisonnable de la Brute, ils doivent ſe conſerver libres, & ne ſe vendre à la Société, pour-ainſi-dire, que lorſqu'elle les paie ce qu'ils valent. Juſqu'à ce moment, qu'ils vivent pour eux ; ils ſont les Fleurs du Genre-humain ; plûs ces fleurs ſont belles, plûs elles on droit de ne pas être utiles, ou plutôt leur beauté eſt leur utilité ; c'eſt l'honneur qu'elles font à l'Eſpèce-humaine, qui les acquite de leur devoir ſocial. Auſſi ai-je entendu dire à Quelqu'un qui connoiſſait *Voltaire*, que ce Grand-homme avait cette idée de lui-même : idée philosophique & ſublime, peu-dangereuse, parce-que très-peu d'Hommes ont droit de l'avoir. Je

veux te mettre au-rang de ces Hommes diſtingués du Vulgaire : c'eſt mon but ; voila ce que je me propose de faire de toi : Quelqu'un me demandera, D'où vient que j'ai ce but ? D'où vient je m'attache ainſi à ton bonheur, à ta gloire, pour en faire dépendre mon bonheur & ma gloire ? Voici ma réponſe. *Je t'aime.* Mais les Ames de boue qui m'interrogent, ne connaiſſent ſans-doute pas l'amitié. Eh-bien, j'ai un ſyſtème, & je veux le prouver. Quel eſt-il, me dira-t-on ? Que ſans tous les impuiſſans étais que d'imbéciles Moraliſtes ont prétendu donner à la vertu, on peut la pratiquer ; qu'elle peut ſubſiſter avec tous les plaiſirs, ſi-fort-prohibés par toutes les ſectes philoſophiques & religieuſes : Je veux montrer, que moi, audeſſus de tous les préjugés, je ſuis, en-dépit d'*Helvétius*, l'oracle nouveau de nos Philoſophes, un Ami ſûr, desintéreſſé ; que je pratique tous ces actes avec leſquels les prétendus Vertueus ont jeté de la pouſſiere aux yeux du Genre-humain, d'une manière plus-parfaite qu'eux. Je t'ai trouvé : Je me ſuis dit, Voila l'Homme qu'il me faut pour être mon *Omar*. Je n'en-ferai pas un Enthouſiaſte, mais il ſerait propre à l'être ; & je veux qu'il ne ſoit que raiſonnable ; je l'*éprendrai* de l'amour de la raiſon ; je lui montrerai

qu'elle eſt ſeule le guide à ſuivre ; je foulerai aux piéds le préjugé devant lui ; & quand j'aurai tout fait, je lui dirai : Jouis, tu as une âme faite pour jouir; ma jouiſſance à moi, c'eſt de voir la tienne. Et il jouira. Il me falait une âme ſenſible ; je te l'ai trouvée : Il me falait cependant un Eſprit tellement entiché des préjugés, qu'ils fuſſent une ſeconde nature : tu avais ces préjugés-là. Y en-eût-il jamais de plus ridicules que les tiens au-ſujet des Femmes ? & lorſque pour t'aguerrir, je prêtai les mains au projet de Parangon, ne m'étais-je pas reſervé un moyen de caſſation ? Il était excellent, & j'aurais bien-ſu tourner ton bonhomme de Père, ſi la mort n'était venue, ou ſi la néceſſité l'avait exigé. Je te l'ai déja dit, je te le répète ; les Femmes ſont une monnaie, qui doit paſſer de main-en-main : ſi la monnaie ſ'uſe, ſi l'empreinte ſ'efface, tant-pis pour elle ; nous n'y perdons pas un ſou ; nous la changeons. Va, mon Ami, ſans moi, tu étais enterré longtemps avant d'avoir rendu l'ame !

R. la Baron (1) ; voila ma recette : à tous tes beaux ſentimens pour tes belles Ignorantes, tes reſpects pour tes Paran-

(1) Au ſujet de cette Fille, voyez le PAYSAN, *T. II*, au commencement.

gones, &c.ª, je dirai toujours, *Recipe* là Baron; & en-cas de-pis R/. GAUDÉT.

A-propos, j'ai trouvé le ſecret d'enchanter Alecto-Canon, pour la faire aler avec Urſule & les deux autres Grâces aux *Italiens*, où l'on donnait l'*Ile-des-Fous*, pièce où il y a du caractère. La ſemaine d'auparavant, je les avais attirées aux *Français*, perſuadé qu'un ſermon du *R.-P. Lachauſſée*, intitulé *la-Gouvernante*, apprivoiserait avec le Théâtre Alecto-Canon. C'eſt un point important, que ta Sœur voye nos ſpectacles! ils la rendront moins bégueule.

Adieu mon chèr Edmond. J'ai le ſcalpel en-main; je vais tâiller, couper, trancher juſqu'au vif: ma Divinité l'ordonne, & je ne lui desobéis jamais. Tout à toi.

XXIV.me

25 juin.

URSULE, à FANCHON.

[La voici qui montre de l'ambition.]

IL y aurait tant de nouvelles à t'apprendre, ma Bonne-amie-sœur, que si je voulais dire tout ce qui regarde les Autres, à-peine trouverais-je la place de mettre un mot de ce qui me concerne en-particulier : J'ai écrit à Edmond, pour lui annoncer le retour de m.me Parangon : je présume que vous avez vu cette Lettre, & je ne la copierai pas (1) : m.lle Fanchette s'y joint à moi ; c'est une finesse de ma part ; car je me doutais déjà de ce qui n'est plus un mystère : Edmond songeait sérieusement à Edmée. Convenons que ce chèr Frère est encore bonace, aumoins dans ses inclinations amoureuses : je me sens, moi, plus ambitieuse, & plus capable de sacrifier mes goûts à la fortune... peut-être

(1) Elle se trouve dans la LXXVIII.me du PAYSAN, *T. II*, au commencement.

parce-qu'ils ne ſont pas encore bien-vifs.

Ma charmante Amie eſt partie enfin : oh ! je l'adore Celle-là, ſans politique, tout-comme je t'aime, ma chère Fanchon. Mon Frère m'a écrit ſon heureuſe arrivée : cette Lettre-là eſt charmante, & je vais te la mettre ici tout-au-long ; tu verras par-là mille-choſes que je répéterais mal (1). . . . . .

. . . . . .

Il faut avouer ; que m.me Parangon eſt paſſionnément aimée de mon Frère ; & je ne ſaurais leur faire un crime de leur mutuel attachement ; il eſt ſi-bien règlé, dans ſon excès même, que l'exemple ne peut que m'en-être avantageus. Voila donc tout le monde encore une-fois content ! Je le ſuis en-mon particulier, au-delà de toute expreſſion, de l'heureuſe idée qui eſt venue à Edmond, de procurer à deux de nos Frères de meilleurs Partis qu'ils n'auraient pu en-trouver dans le pays ; car tous n'auraient pas eu le même bonheur que ton Mari, ma chère Fanchon. Peut-être cependant cette alliance pourrait-elle porter quelqu'ombrage au Conſeiller : mais je m'en-

(1) C'eſt la LXXIX.me du PAYSAN, T. II ; Quoique les renvois ſoient toujours fatiguans, il faut ſe rappeler que le préſent Ouvrage complette l'autre.

inquiette peu, & je voudrais qu'il en-prît de l'humeur, je lui ferais voir, que je ne ſuis pas au-dépourvu. Car, ma très-chère Sœur, j'éprouve une grande perplexité! Ce m.r le Marquis continue à me faire ſa cour; & je ne ſaurais m'empêcher de reconnaître, que pour un Homme de ſa ſorte, il ſe comporte envers moi, d'une manière bien-reſpectueuse! C'eſt de lui qu'eſt l'offre obligeante dont il eſt queſtion à la fin de la Lettre de mon Frère, que je t'envoie. Il ſ'eſt très-bien comporté en-cette occaſion (1). J'étais d'abord toute-honteuse de ce qu'il en-était temoin! mais enſuite, j'en ai été charmée, il aura vu par-là, qu'il n'eſt pas le ſeul de ſon avis.

Nous avons vu m.r Gaudet: il m'a dit à-la-dérobée beaucoup de choſes grâcieuſes; & il paraît que c'eſt lui qui ſe fait appeler le Chevalier Gaudet-d'Arras: Il eſt fort-bien ſous ce déguiſement, qui ne paraît pas extraordinaire ici, où l'on ſait qu'il ſ'eſt fait ſéculariſer. Il faut en-excepter m.me Canon, qui a fulminé. Il m'a exhortée à ſonger à la fortune; «—Elle ne ſe » préſente à vous, Mademoiſelle, que de » la maniere qui convient à une Jeune per-

(1) C'eſt l'offre de ſon carroſſe après la ſcène des *Tuileries*. Voyez le *T*, *II*, du PAYSAN.

» ſonne auſſi vertueuse qu'elle eſt belle ; » j'en-ſais quelque-chose, & je m'intéreſſe » même pour un de vos Prétendans : mais » de tous les Partis, je n'épouse que le vô- » tre ; préférez le Plus-avantageus, ſans » égard à la recommandation -.» Il eſt inſtruit de la recherche du Conſeiller ; il m'en-a parlé à mots-couverts ; & moi, je lui ai gliſſé deux mots au ſujet du Marquis. Il a rougi de joie ; car elle éclatait dans tous ſes mouvemens. » —Cela eſt très-poſſi- » ble, Mademoiſelle !... & non-ſeulement » ce que vous me dites, que je crois fer- » mement ; mais un mariage ſolemnel ; vous » êtes aſſés belle pour cela : ſoit dit ſans » vous flater (1). Ceci me rend plus ferme » encore pour un projet que j'ai formé ; » votre Frère ne contractera pas un maria- » ge, dont il aurait à ſe repentir un-jour-.» Il paraît qu'il a beaucoup contribué à diſſuader Edmond d'épouser Edmée, ou que même il aura pris d'autres moyens,

(1) Il n'eſt peut-être pas inutile de prévenir ici, que Gaudét était l'inſtigateur de l'amour du Marquis : à-la-vérité, l'inclination de ce Jeune-ſeigneur, ne le ſeconda que trop-bien ! tout ce qui va donc arriver, ſera conduit par Gaudét, quoique ce myſtère ne ſoit pas dévoilé dans le PAYSAN. [*L'Éditeur.*

dont vous ſerez peut-être plutôt inſtruits que moi (1).

De mes Adorateurs, un ſeul mot : Je les ai toujours.

Nous avons encore été au ſpectacle ; mais c'eſt aux *Italiens*, à une pièce qui a fait rire m.me Canon. Une autre, qui a ſuivi, où *Arlequin* eſt *ſauvage*, l'a fait pleurer. C'eſt toujours Laure qui nous mène. Elle plaît ici : mais il n'y a que m.me Parangon & moi qui la connaiſſions.

Adieu, chère Amie-Sœur.

XXV.me

20 auguſte.

FANCHON, à URSULE.

[Ma pauvre Femme la loue, de ce qu'il ne falait pas la louer : & lui fait les récits très-bien détaillés de ce qui ſe paſſe à la maiſon paternelle.]

VOTRE dernière Lettre, très-chère Sœur, m'a fait un plaiſir d'autant plus grand, que j'y ai vu, que vous êtes plus-

(1) Voyez à ce ſujet, le *T. II*, du PAYSAN, dans la LXXX.me Lettre.

ſolide dans vos goûts que notre Frère Edmond lui-même ; la Ville ne vous a pas rendue *bagatellière*, comme tant d'Autres, même d'ici, que j'ai vues à leur arrivée faire les légères, & ne vouloir parler que de bagatelles. C'eſt ce qui me donne de vous une haute eſpérance, chère Urſule ; comptant que vous-vous tirerez à votre avantage, & au grand plaisir de nos chèrs Parens, de toutes les paſſes où vous-vous trouvez à-c't'heure : Par-ainſi, je n'ai plus à votre ſujet au-qu'une inquiétude, vous recommandant au-ſurplus chaque jour au Seigneur dans mes prieres, & le ſuppliant de vous conduire, comme ſa bonté l'a déjà fait juſqu'à ce jour. Quant à ce qui eſt d'ici, je n'ai que des nouvelles heureuses à vous annoncer. Et je vais mettre les choses par ordre, en-commençant par le commencement, à celle-fin que vous envoyiez mieux la ſuite.

D'abord, dès qu'Edmond eut marqué qu'il avoit changé d'idée, au-ſujet de m.lle Edmée, on en fut chés nous très-aise, attendu qu'on y aime bien m.lle Fanchette, & qu'on aurait bien-regretté que cette alliance manquât, à cauſe de tous ſes avantages, tant pour Edmond, que pour vous, chère Sœur : on disait, qu'il vous ſerait bien-plus-agréable d'avoir obligation à la

Sœur de la Femme de votre Frère, qu'à une Étrangère : Cependant on aimait bien aussi m.^lle Edmée, à cause du portrait qu'Edmond en-avait fait. Mais il marqua dans la lettre qu'il écrivit à son Frère, qu'il la voulait céder, cette gentille Edmée, à Un-autre lui-même, qui était Bertrand; & que Georget aurait aussi un bon Parti dans la Sœur d'Edmée, & que ça ferait une jolie union de Famille : ce qui fit que notre bonne Mère pleura de joie, en-disant : — Je vous l'avais toujours bien dit, mes Enfans, qu'en-envoyant Edmond à la ville, c'était votre avantage à tous; & bénissez-le; car c'est un bon Frère, qui vous aime comme lui-même. Et notre bon Père était tout attendri, tenant la Lettre, & s'arrêtant avec complaisance quand notre Mère parlait, lui qui n'en-fait pas toujours autant. Et-puis quand Edmond marquait comme il comptait de s'y prendre, notre Père a dit à son Aîné : — Mon Ami, ton Frère a de l'esprit, & je vois qu'il commence à bien-connaître le monde (1), & je suis bien-content de ses sentimens & de son cœur, & sur-tout de ce qu'il marque qu'il

(1) Voyez dans la LXXVIme Lettre du PAYSAN, à la fin, T. II.

ne veut plus revoir cette Jolie-fille qu'avec ſon Frère Bertrand. Nos deux Frères reçurent enſuite les avis de notre Père, ſur la maniere dont ils devaient ſe comporter, & il leur enjoignit ſur-tout de ſe conformer en-tout à ce que leur disait Edmond : —Car il eſt votre Aîné à vous-deux. Ils alèrent donc à Au** les fêtes de la Pentecôte, & ils furent très-bien reçus d'Edmond, dans ſon logement, qui eſt celui de m.me *Paleſtine*. Et après qu'ils ſe furent un-peu reposés, & qu'Edmond les eut fait bien-friser, ſur-tout Bertrand, tout-comme lui, pour lui donner encore plûs de ſon air, il leur fit à-Chaqu'un préſent d'un habit, qu'il leur avait tenus prêt, pour les mener à l'eglise *Saintgermain*, à l'heure qu'il ſavait qu'Edmée & ſa Sœur devaient ſ'en-revenir de la grand'meſſe de *Saint-loup*, leur paroiſſe. Et voila, qu'aubout d'une demi-heure, Catherine a paru, alant un-peu devant ſa Sœur. —Bertrand ? a dit Edmond, ſi c'était-là Edmée-? Bertrand l'a regardée, & n'a rien répondu. —Comment la trouves-tu ? —Mais aſſés jolie. —Mon Frère, a dit Georget, Catherine eſt-elle comme-ça ? —Oui, précisément. —Oh-tant-mieux ! —Car c'eſt elle a redit Edmond-. Et Bertrand a paru bien-aise. Voila qu'un-moment après, Edmée a

passé. —Que dis-tu de cette Jeune-fille-là, Bertrand ? —Ah-seigneur ! qu'elle est gente ? Oh ! pour celle-là, je voudrais qu'elle fût Edmée ! —C'est aussi elle, a dit Edmond. —Ah ! mon Frère-!... Et il l'a embrassé. —Alons chés elles, a repris Edmond ; car Catherine est prévenue, & pendant que je parlerai au Père, vous ferez connaissance avec les Filles-. Et ils y sont alés, suivant les deux Sœurs d'un-peu-loin : mais Catherine, qui avait le mot, s'est retournée, & les a vus. Elle a fait un petit signe à Edmond, qui s'est caché derrière Georget, & Catherine a dit à sa Sœur, lui montrant Bertrand : —Voila un petit Jeune-homme qui vient de notre côté, qui te regarde bien. Il ressemble à m.r Edmond ; si ç'alait être son Frère-? Et Edmée s'est retournée avec une petite mine très-agréable, pour regarder Bertrand, qui étoit déjà tout-auprès d'elle, & qui n'a pu se tenir de la saluer. Elle l'a salué aussi, avec une jolie rougeur ; & Catherine lui a parlé, lui disant, je crois voir là-bas m.r Edmond ; ne seriez-vous pas m.r son Frère ? —Il est bien-vrai, Mademoiselle, a répondu Bertrand, & que le voici qui vient avec mon Frère Georget-. Et aussitôt Edmond s'est avancé le premier, disant à Catherine : —Votre Père

est-il de-retour, Mademoiselle Catherine ? —Non, pas encore. —Nous alons donc tous-entrer, si vous le voulez permettre, & nous causerons en-l'attendant. Et ils sont entrés tous-les-trois. Georget s'est assis vers Catherine, qui s'est mise à rire, & qui s'est aussitôt levée, pour aler à la cave, pendant qu'Edmée fesait les politesses à nos Frères. —Voici une de mes plus heureuses journées, si ma démarche vous est agréable, Mademoiselle; lui a dit Edmond. —Vous pouvez en-être sûr, Monsieur : l'honneur que m.r votre Frère fait à ma Sœur me touche autant que s'il était fait à moi-même : Je crois que voila m.r Georget ? (le montrant.) —Oui, Mademoiselle, a-t-il répondu. —Ainsi, voila m.r Bertrand ? —C'est moi-même, Mademoiselle, à vous servir. —Je vous ai reconnu presque tout-de-suite, à votre grande ressemblance avec m.r votre frère Edmond. —C'est la chose la plus-heureuse pour moi que cette ressemblance, Mademoiselle. Catherine est-remontée & a servi le vin. Le Père est entré, avant que nos Frères y eussent goûté : Edmond a été à sa rencontre, & il lui a présenté ses Frères, les nommant par leur nom Chacu'un. Ensuite, il a pris en-particulier le Vieillard, pour lui proposer Georget, qui

a été accepté. Il n'a touché un mot de Bertrand qu'en-passant, & par maniere d'eloge qu'il a fait de lui. On a dîné là, & après le dîner, le Père a mené les trois Frères & ses deux Filles à une promenade, la plus-agréable pour Georget; c'est à une de ses vignes, qui est si belle, que jamais nos Frères n'en-avaient vu de pareille, par son arrangement, sa cultivation, & la récolte qu'elle annonçoit. En-chemin, Catherine & Georget alaient ensemble, Celle-là expliquant tout à Celui-ci : c'était-là leurs douceurs. Edmond, lui, comme ayant affaire à parler au Père, était avec lui; & il fallait bien que Bertrad fût avec Edmée. Il y trouvait bien du contentement, & le chemin lui paraissait court, quoique pourtant ils ne parlaient que de la pluïe & du beau-temps : mais ça les familiarisait toujours un-peu ensemble. Catherine avait seule le secret d'Edmond : quand on a été de-retour à la maison, & que les trois Frères ont été retournés chés Edmond, elle n'a fait que dire du bien de Bertrand, le louant audelà de tout. Edmée disait comme elle; & à-la-fin, un-peu étonnée, elle lui a dit : — Mais ma Sœur, est-ce que tu aimerais mieux à-présent m.r Bertrand que son Frère ? — Ça n'est pas ça, ma Bonne-amie ! mais

c'eſt que je veux te faire entendre, que pour nous-autres, ces deux Frères-là valent-mieux que Celui d'ici : voila tout ; Edmond eſt trop monſieur, & j'aimerais mieux, dix-fois, ſi j'étais à ta place, m.r Bertrand que m.r Edmond. Voi comme il eſt doux & modeſte ! Dame ! c'eſt qu'Ça n'a pas de faquinerie ! —Je ne crois pas que ſon Frère d'ici en-ait ! —Je n'dit pas... tout-à-fait ça : mais pourtant j'crais qu'il en-a un tant-ſait-peu ! mais ça n'eſt pas faute ; car, dans ç'pays-ci, on d'vient comme les Autres, en-les fréquentant.

Le lendemain les trois Frères retournèrent chès le Père-Servigné, & on paſſa encore la journée enſemble : ſi-bien qu'on ala voir une autre vigne ſuperbe, & puis de-là goûter dans un jardin du faubourg à-l'ombre ſous les arbres du Père-Servigné. Georget était bien-content de tout-ça, outre que Catherine lui revenait tout-à-fait ; & il aurait bien voulu que Bertrand eût été accepté comme lui : mais Edmond les retenait, Catherine & lui, quand ils lui disaient qu'ils falait parler. Voila comme ça ſe paſſa, à cette première viſite : car la troiſième fête au matin, nos Frères partirent pour ſ'en-revenir ici.

A leur arrivée notre Père & notre Mère, ainſi que nous-tous, qui les attendions

avec impatience, nous avons été bien-joyeus de les voir. Et Georget nous a dit en-entrant : —Bonne nouvelle! & nous venons devoir un digne Homme, un Homme tout-comme notre bon Père ; & je ne saurais trop dire de bien de lui, & de ses Filles, toutes-deux sans exception ainsi que de notre Frère, qui nous a fait plûs comme à ses Enfans, que comme à des Frères-. Là-dessus notre Père s'est levé, & a dit : —Béni soit Edmond, & que sa bonté envers ses Frères le recouvre un-jour, s'il fait quelque faute! je vous en-prie, mon Dieu-! Et notre bonne Mère a dit : —Écoutez bien, mes Enfans, la bénédiction de votre Père-! Après ça, Bertrand a parlé, comme étant le cadet. Et il a conté, comme Edmond les avait en-doctrinés sur ce qu'ils devaient faire, leur conseillant les plus petites choses, comme les plus-grandes. Et quand il a été question d'Edmée, il a dit à notre bonne Mère, qu'il ne pouvait bien en-faire la louange, qu'en-disant, qu'elle était la plus aimable & revenante Fille qu'il eût vu en-sa vie, ayant de la façon de sa Sœur Ursule, & de m.me Parangon elle-même, sans pour-tant leur ressembler ; Et qu'il ne pouvait penser comment avait pu faire son Frère, pour se délibérer d'un pareil amour en-sa

faveur, vu que lui en-cas pareil ne le pourrait. Georget, lui, a parlé des héritages du Père-Servigné, & comme il paraiſſait riche & à ſon aise, bénissant Edmond, qui ſongeait ainſi à ſes Frères, & les procurait où ce qu'il falait qu'ils fuſſent procurés, puiſque des Demoiſelles ne leur auraient pas convenu, & que pourtant ces deux filles-là étaient auſſi riches & auſſi grâcieuses & ſpirituelles que des Demoiſelles.

Quinze jours par-après, nos deux Frères ſont encore alés voir leurs Maitreſſes. Mais à leur arrivée, il y avait bien du rabat-joie pour le pauvre Bertrand! Un riche Monſieur avait demandé Edmée; & le Père, qui voyait l'avantage de ſa Fille, & qui ne ſavait rien-de-rien au-ſujet de Bertrand, l'alait peut-être donner: mais Catherine l'en-a empêché, à-force de le prier: Edmée elle-même, qui comptait ſur Edmond, ſe desolait, & fesait parler ſa Sœur, n'osant rien dire, que réfuser avec timidité. Là-deſſus Edmond, à qui nos Frères ſont venus le dire, a été trouver le Père, & a parlé-net pour Bertrand: Ce bon & chèr Homme a vu plus d'agrément pour ſes Filles à épouser les deux Frères, & ce motif ſeul l'a déterminé au refus du Monſieur. Mais dès que

le Père a eu le ſecret de l'échange qu'Edmond voulait faire, il l'a bien-vîte dit à ſa Fille-cadette, qui n'y comprenait rien: il a bien falu qu'Edmond lui expliquât tout-cela; & il l'a fait. Mais quelle peine! avec quelle adreſſe il a tourné ça! Oh! il a bien de l'eſprit (1)! d'après ce que nous ont conté nos Frères. Mais il a pourtant tout arrangé le mieux du monde, & la pauvre Edmée, autant par la crainte de ſa Sœur, que pour complaire à ſon Père: & parce que Bertrand reſſemble à Edmond qu'elle ne peut plus avoir, a conſenti à-demi.

Mais il faut te dire à-préſent, que ce beau Cavalier, qui la demandait, était m.r Gaudét; & comme il ne pouvait l'épouser, il eſt en-être, qu'il ne voulait que l'ôter à Edmond, à-celle-fin de lui faire-faire un mariage plus-ſortable au train-de-vie qu'il faut qu'il mène dans le monde. Edmond a ſu tout-ça de ſon Ami lui-même; & il nous l'a écrit par une Lettre (2) qui vaut quasi un ſermon, & où il y a tant de choses que je ne ſais

(1) *Voyez* ces détails dans la LXXX.me Lettre du PAYSAN, *T. II.*

(2) La LXXXI.me du PAYSAN, *T. II.*

pas, que je ne me trouve pas partie capable, d'en-juger.

Au troisième voyage de nos deux Frères, tout a été décidé : c'eſt m.me Parangon (à qui il faut apparemment que nous devions toujours), qui a parachevé de faire conſentir Edmée à recevoir Bertrand comme ſon Futur. Nos Frères, à leur retour ici, nous ont appris cette heureuse nouvelle, & que le jour était pris. On a donc publié les bans, & le temps arrivé, nous avons tout préparé, afin de partir pour Au**, ne devant laiſſer à la maison que Celui qui eſt le plus en-état d'y remplacer tout le monde. La veille au ſoir, notre Père nous a lu dans la ſainte Bible, l'hiſtoire du mariage d'Iſaac avec Rebecca, & de celui de Tobie avec Sarah, fille de Ragüel, afin de donner à nos deux Frères une inſtruction indirecte. Enſuite il ſ'eſt levé, & nous voyant tous autour de lui, en-ce moment de joie, il nous a dit : —Mes chèrs Enfans, voici, je crois, d'heureus mariages, que la bonté de Dieu nous prépare : Priez-tous Dieu en-cet inſtant pour Celui qui nous les a procurés; car ce pauvre & chèr Enfant eſt embarqué ſur une mèr tempétueuse, & battue de l'orage & des vents-. Et il ſ'eſt mis à-genous le premier, & il a prononcé la prière :

Mondieu,

» Mondieu, qui m'avez fait père de ces
» Enfans, faites auſſi, je vous ſupplie, que
» tous & un-chaqu'un d'eux ſe portent au
» bien envers vous & envers le Prochain:
» mais principalement, Dieu d'Abraham,
» d'Isaac & de Jacob, jetez un œil de
» clémence & de miséricorde ſur le pauvre
» Edmond, que vous m'avez donné dans
» votre faveur & bonté, pour doublement
» porter mon nom, comme mon Fils-aîné
» porte doublement celui de mon digne
» Père, & daignez ratifier les vœux que
» forment, la face proſternée, votre Ser-
» viteur, & toute ſa Famille, qui vous
» honore & vous connaît comme ſon vrai
» Dieu, pour Edmond R**, exposé à la
» Ville aux dangers de la ſéduction du
» monde; & pour Urſule R**, fille de
» votre Serviteur & de votre ſervante
» Barbe, mon épouſe, qui eſt remplie de
» votre ſainte crainte, & qui vous a ſervi
» tous les jours de ſa vie en-humilité, rem-
» pliſſant tous ſes devoirs de Femme & de
» Mère, afin que cette chère Enfant ſoit
» préservée des embûches du monde &
» des Méchans: Daignez, Seigneur, pa-
» reillement exaucer les vœux ſincères,
» que font en-union avec moi, mon Fils-
» aîne Pierre R**, porte-nom de mon digne
» Père (le placiez-vous dans votre ſein!)

» George R**, (dont veuillez benir le ma-
» riage !) Bertrand R**, naïf & ſimple
» comme le jeune Tobie (donc veuillez
» benir auſſi le mariage !) Auguſtin-Nico-
» las R**, adoleſcent, & Charles R**,
» encore dans l'innocence : Ainſi que mes
» Filles, Brigitte R**, Marthe R**, Ma-
» rianne R**, Chriſtine R**, Claudine
» R**, Elisabeth R** & Catherine R** ;
» tous vos humbles ſerviteurs & ſervan-
» tes, qui vous prions pour notre Fils &
» notre Fille ; notre Frère & notre Sœur,
» qui ſont à la Ville, afin que vous les
» préſerviez de pêcher, & les mainteniez
» dans votre ſainte crainte, & en-tout
» bien & vertu envers les Hommes, juſ-
» qu'au dernier moment de leur vie.
» *Amen*. » Et ſ'étant levé, il a fait avan-
cer nos deux Frères deſtinés au mariage,
comme il avait fait à mon Mari ; la veille
du nôtre, devant le portrait de Pierre
R** ſon Père : & là, il leur a dit : « Mes
» Fils, prêts à entrer dans le ſaint état de
» mariage, rendons nos reſpects & devoirs
» à mon digne Père, & ayons d'abord ſa
» bénédiction..... Puis, je vous donne la
» mienne : Je les bénis, Mondieu, de
» ma bénédiction paternelle ; que votre
» divine Clémence & Majeſté la ratifie,
» comme elle le fait toujours à l'égard

» des bons Pères & des bons Enfans ! » *Amen*-». Et tous nous répétions Amen ; auqu'un de nous ne manquant de ſ'unir de cœur & d'affection à tout ce que fesait ce bon & reſpectable Père de famille.

Le lendemain nous ſommes partis pour Au**, & ç'a été une des plus agréables noces qu'on puiſſe voir, à commencer de l'inſtant de l'arrivée de nos Père & Mère, juſqu'au départ. Toutes les louanges qu'on me fesait d'Edmée & de Catherine ne me donnaient pas d'idée de ce que j'ai vu, en-l'Une de franchise aimable, en-l'Autre de bonté, beauté, décence, douceur, & de tout ce qui eſt vertu de Femme, ſans en-omettre la moindre. Pour vous donner une idée, très-chère Sœur, de ce mariage, & de tout ce qui ſ'eſt paſſé, tracé par une plume meilleure que la mienne, je vais vous tranſcrire ici la Lettre qu'Edmond (1) a écrite à mon Mari pendant les noces; car ce Garſon-là n'oublie rien, & ſ'il a quelques défauts, il faut dire qu'il les rachète par bien des qualités!

Voila un récit bien-agréablement circonſtancié! mais il faut y ajouter quelque-chose, que m'a dit Edmée, & que

* Nous ne rapportons pas cette Lettre, qui eſt la LXXXIII.ème du PAYSAN, *T. II.*

notre Frère ne peut ni ne doit ſavoir. C'eſt qu'Edmée, en-ſe donnant à Bertrand, a exigé de lui la promeſſe, qu'il conſentirait à n'être tout-à-fait ſon Mari, que quand elle n'aurait plus de raisons à lui opposer. Et ces raisons (admire un-peu la délicateſſe de cette aimable Sœur !) c'eſt qu'elle aime encore Edmond, & qu'elle veut tout-à-fait l'arracher de ſon cœur, avant d'être à ſon Mari comme femme ; en-attendant, elle n'y eſt que comme bonne-amie. Je n'approuve pas abſoluement ça, & je lui en-ai dit mon ſentiment, qui lui a fait impreſſion, & elle m'a-fait dire par ſa Sœur, qu'elle y penſerait. Ce qui m'a portée à être ſi rigoureuse en-ſon endroit, c'eſt une ſeconde Lettre d'Edmond que nous venons de recevoir, & que je ne vous envoie pas, ma chère Sœur (1).

25 auguſte.

Je continue ma relation, pour vous dire, que nos deux Belleſœurs viennent d'arriver ici, avec leurs Maris, & qu'elles ſont l'admiration de tout le Village : car Edmée eſt ſi jolie, qu'elle embellit ſa Sœur : & Celle-ci eſt ſi entendue pour le ménage, qu'elle en-a donné des leçons à notre pau-

(1) LXXXIV.me du PAYSAN, *T. II.*

vre Brigitte, qui en-eſt toute-étonnée. A Au**; c'eſt la Sœur *Georget* (nous l'appelons comme-ça, & Edmée la Sœur *Bertrand*) c'eſt là Sœur Georget qui eſt la Mère ; car les deux ménages n'en-font qu'un avec le Père, qui eſt toujours chef & maître : notre digne Père a donné là-deſſus ſes ordres à ſes deux Fils, avant de partir, d'un air & d'un ton qui le font toujours obéir. Cela n'était pas difficile à l'égard de Bertrand, mais Georget eſt un-peu têtu ; auſſi eſt-ce à lui que notre Père & maître a principalement ſignifié ſa volonté. En-recompenſe, il eſt comme maître de ſon Frère, & Catherine eſt comme maîtreſſe d'Edmée ; & les deux douces Brebiettes, Bertrand & Edmée, ne demandent pas mieux que d'obéir, ils ne requèrent que la douceur dans le commandement. Ainſi tout va bien. Notre bonne Mère ne peut ſe laſſer de careſſer ſon Edmée ; & tout-à-l'heure, la bonne & excellente Femme nous a appellées Catherine & moi ; —Mes chères Brus, nous a-t-elle dit, pardonnez-moi ſi je careſſe tant votre Sœur ; mais c'eſt qu'elle eſt ſi mignardone ; qu'on ne ſ'enſaurait empêcher.... Et-puis... c'eſt... qu'elle me vient d'Edmond, qui l'a tant aimée!.. Et la chère Femme ne ſe pouvait tenir ;

car dès qu'elle dit le nom de ſon pauvre Edmond & de ſa pauvre Urſule, elle les cherche d'abord des ieux, tout-autour d'elle, & comme elle ne les trouve pas, on voit les larmes rouler dans ſes ieux : & tout ce qu'il y a à faire, c'eſt d'en-dire tant de bien, tant de bien, qu'on les porte aux nues; & elle ſe raſſeoit tout doucement en écoutant ça, finiſſant par dire, toute-joyeuse : — N'eſt-ce-pas que ça fait de beaux & bons Enfans-? On dit oui. Et elle ſe met à conter tout ce que vous avez fait de bien dans votre jeuneſſe; enſuite quelqu'uns de vos petits tours, qui la font ſourire; & nous avons ſoin de rompre la converſation; quand elle en-eſt-là : car ça finirait par vous pleurer : Ça fait une Femme ſi ſenſible, que depuis votre abſence, elle a beſoin de toute ſorte de ménagement. Ainſi ſa Bru Edmée nous fait bien du plaiſir à-tous, tant à-cauſe de ſon propre mérite, qu'à-cauſe de cette bonne Mère; & nous la careſſons tous comme elle; ſi bien qu'Edmée ne ſait où ſe fourrer : elle va, pour ſe délivrer de nous, auprès de ſon Mari : c'eſt pis : elle va auprès de notre Père : oh-dame-là, Perſone n'eſt ſi oſé que de l'approcher. Et on voit que le Vieillard la regarde avec complaiſance, ne l'appellant que la Fille.

de *mon Ami*, & lui disant par fois, qu'elle est le don le plus beau que lui ait fait son Fils Edmond. —Et nous, mon Père, a dit Catherine en riant, & me montrant? —Vous, mes chères Filles! ah! vous êtes ce dont je remercie le Ciel; car l'Une & l'Autre avez le mérite que j'ai toujours désiré dans Celles qui seraient mes Brus: mais il ne m'irait pas de vous louer: ma Bru Fanchon (que Dieu la conserve!) m'a donné tout ce qu'on peut donner à un Beaupère, le bonheur de mon Fils, & mon Porte-nom, dans mon Petit fils: que Dieu la béniſſe! mais ma bouche se refuse à louer son mérite, à cause de sa pudeur & modestie. Quant à vous, ma chère Catherine, vous êtes aussi la Fille de *mon Ami*, & la bonté, la joie, qui siégent sur vos lèvres & dans les traces de votre rire, indiquent le bon & innocent cœur dont elles sortent: mais je loue Edmée, non qu'elle soit moins modeſte que son Aînée Fanchon & son Aînée Catherine, mais elle est à mes yeux comme les jolis Enfans, qu'on flate, qu'on careſſe, & qu'on loue sans y penser, & par la force du vrai. —O mon Père, a dit Catherine, j'ai badiné (& pardon de ce que je l'ai osé avec vous!) car je connais votre cœur; il est sur vos lèvres,

& votre amitié pour Edmée eſt tout-comme celle de notre bonne Mère, c'eſt qu'elle vous vient de votre Edmond; & je vous le pardonne; car Ça fait un Fripon qui gâgne tout le monde, & moi la première: & ſ'il ne vaut rien, je vous en-avertis! Ah! qu'il en-ſait-long-! (Et notre bon Père a comme ri). Pour ce qui eſt de cette Sœur Urſule, dont j'entens parler ici ſi ſouvent: *Elle eſt auſſi jolie que ma Sœur Urſule*; car voila comme on loue Edmée, n'eſt-ce pas auſſi une Fine-mouche, qui aura fait la capone auprès de ſa bonne Mère, pour ſ'emparer de tout ſon cœur? Mais vous êtes juſtes tous-deux, & vous nous le partagez également à tous, car je ſuis ſûre, qu'Edmée ni Urſule ne vous ſont pas plus chères que moi, qui ſuis un-peu *ébruiteuse*, mais qui porte le cœur ſur la main-. Ce babil a beaucoup plu à notre Père, à qui tout ce qui vient des deux Sœurs paraît bon & excellent; il était tout ému de joie & de plaisir, de ſ'entendre parler avec cette liberté. Ainſi tu vois, ma chère Bonne-amie-ſœur, que nous ne manquons pas d'agrément, depuis que nous avons ici ces deux aimables Femmes.

Je te dirai que mon Fils vient à-merveilles. Edmond nous vient d'envoyer

deux Enfans, qu'il me charge d'élever enſemble. J'aime ſon attention. Voici ce qu'il m'a écrit à leur ſujet : . . . .

. . . . . .

L'Un eſt un dépôt qu'une Mourante m'a confié, s'en rapportant à mon honneur & à mon humanité ; j'ai ſon bien : l'Autre eſt la Fille d'une Parente à qui j'ai ôté l'honneur ; je lui dois plûs que ſi elle était ma Fille légitime : Élevez, chère Sœur, ces deux Enfans, juſqu'à ce que je puiſſe m'en-charger : je me propoſe de les unir un-jour : c'eſt ma plus chère eſpérance, & le ſeul ſujet de conſolation que j'aie lorſque je penſe à eux. L'honneur & la nature me font une loi de les aimer, & jamais, je l'eſpère, je ne manquerai à l'honneur ni à la nature.

Il ne m'écrit que cela ; & le Billet n'a ni adreſſe ni ſignature.

J'ai été bien étonnée que vous ayiez été à la Comédie, & que m.me Canon elle-même vous y ait menées ! Je n'en-ai parlé à Perſonne d'ici : ça aurait fait dire certaines choſes que je n'aime pas à entendre. Mais prenez-garde, chère Sœur, au Monde & à ſes pompes, à quoi vous avez renoncé au batême ! Et pardon de ce que je vous dis ça.

XXVI.me

31 auguſte.

URSULE, à FANCHON.

[Elle parle imprudemment au Marquis, qui lui annonce ce qu'il veut faire pour l'avoir à lui.]

Les heureuſes nouvelles, que tu me donnes, chère Sœur, m'ont cauſé la joie la plus-vive : j'ai ſenti combien je vous aimais, par l'intérêt que j'ai pris à tout ce qui vous regarde. Je ſuis au comble de la joie, qu'Edmée ſoit ma belle-ſœur, & (je te le dis tout-bas), que ce n'ait pas été en devenant femme d'Edmond : je lui en aurais un-peu voulu avec cette qualité, au lieu qu'à-préſent, je n'ai rien qui m'empêche de me livrer à mes tendres ſentimens pour elle & pour ſa Sœur, que je te remercie de m'avoir fait connaître, par tes peintures naïves. Avec cette Lettre, je t'en envoie deux autres pour les deux Sœurs : je n'ai pu les leur adreſſer, n'étant pas ſuffiſamment inſtruite de la manière de mettre l'adreſſe.

Je t'avouerai, ma chère Bonne-amie-sœur, que je commence à concevoir de grandes eſpérances pour mon Frère Edmond, ou pour moi-même : Le Marquis trouve ſouvent le moyen de me parler : avec de l'argent on fait tout, en ce pays-ci. Hièr, il m'a juré que ſi je conſentais au mariage ſecret, qu'il m'avait propoſé, il ferait quitter la peinture à mon Frère, & lui donnerait d'abord une lieutenance dans ſon Régiment, & de-là, le ferait monter rapidement au grade de Capitaine. Cette promeſſe m'a flattée : qu'il ſerait charmant en-uniforme ! Le Marquis voyant que je ne me déridais pas ; il m'a dit en-riant : — Voulez-vous donc me réduire à faire de vous une Héroïne de Roman ? à vous faire enlever ? J'ai répondu en-riant auſſi, Que c'était un rôle auquel je ne me ſentais point appellée. Tu vois que je lui parle. En vérité je n'aurais pas eu cette complaiſance pour un Homme, dût-il me faire ducheſſe : Mais, quand on a parlé d'illuſtrer le nom de mon Père & de ma Famille, dans un Frère que j'aime ſi tendrement, j'ai prêté l'oreille, & j'emploie de petites fineſſes pour me dérober à mes deux Surveillantes ; car je me cache autant de Fanchette que de Mme Canon ; par des motifs qui ne ſont pas

les mêmes, comme tu penſes. Ce n'eſt pas que je ne puiſſe engajer Fanchette au ſecret; elle m'aime aſſés pour cela; mais je m'en-fais ſcrupule. Si elle eſt femme de mon Frère un-jour, je veux qu'il l'a reçoive pure, comme elle eſt ſortie du ſein de ſa Mère (1), autant pour le corps que pour la penſée. C'eſt en-alant ſeule à l'égliſe, & aux dévotions de ce pays-ci, (& non pas quand je vais aux ſpectacles) que je trouve moyen de parler au Marquis; mais ce n'eſt jamais que deux mots, en-paſſant: je parais en-crainte, lors même que je n'y ſuis pas. Adieu, ma chère Bonne-amie-ſœur: tu cacheteras les deux Lettres.

LETTRE d'URSULE, à CATHERINE.

Celle-ci, ma tres-chère Sœur, eſt pour vous témoigner la joie que j'ai reſſentie, en apprenant le bonheur de mon Frère Georget, & qu'une auſſi méritante Perſone que vous l'êtes, était entrée dans notre Famille: Permettez-moi de m'en-féliciter, & de me recommander à votre tendre affection de Sœur, dont je desire ardemment que vous m'honoriez. Je

(1) Infortunée! que ne te conſerves-tu donc pure toi-même!

Juis, avec le plus ſincère attachement, ma très-chère Sœur,

Votre, &c.

De la Même, à EDMÉE.

*C'eſt avec le plus vif empreſſement, très-chère Sœur, que je ſaisis le premier moment où je ſuis inſtruite de votre mariage avec mon Frère Bertrand: pour vous exprimer combien j'en-ſuis glorieuse & ſatisfaite. Je ne vous ai qu'en-trevue une fois à Au**: mais c'en-eſt aſſès, pour que je ſache que vous êtes au-deſſus de tous les éloges que me fait de vous la trés-chère Sœur, épouse de notre Aîné: ſi vous entrez dans une Famille, où le ſang eſt aſſès beau, vous y apportez une dot dans le même genre, qui eſt bien précieuse; & l'on peut dire, que de toutes façons, c'eſt vous qui êtes la plus-riche: car je ſais que vous y joigniez celle des vertus, ainſi que votre chère Sœur & la mienne, dont on m'a fait un portrait ſi avantageus, que je brûle d'envie de vous voir l'Une & l'Autre. Le récit des attentions de notre bonne Mère, & la peinture de l'amitié qu'elle a pour vous, en-me perſuadant de plûs-en-plûs de votre mérite, m'inſpirent à votre égard le plus fort attachement poſſible, & même de la reconnaiſſance; car je crois en-devoir infiniment à Quiconque,*

comme vous, très-chère Sœur, procure une satisfaction complette aux chers Auteurs de mes jours. Puisse-je de mon côté leur en donner, & à vous-tous qui composez ma Famille, une assés vive & assés pure, pour augmenter le bonheur dont vous jouissez. C'est le vœu le plus ardent de Celle qui se dit, avec les plus tendres sentimens, très-chère Sœur,

Votre affectionnée Sœur & amie.

P.-S. *Mon aimable Compagne, m.lle Fanchette, à qui j'ai parlé de vous, comme je le devais, se joint à moi, pour vous faire mille amitiés : elle espère que nous nous verrons tous quelque-jour réunis sous les yeux de notre digne Père & de notre bonne Mère, pour goûter le plaisir de* nous voir, de nous aimer, & de nous le dire : *Ce sont les termes dont elle se sert. Et en vérité, il ne vous faudra pour la chérir (je pourais dire l'adorer), que la voir un instant ; elle est, ainsi que vous, toute beauté, toute grâces, & toute bonté. J'en suis idolâtre ; & il faut que je l'aime autant que je le fais, pour vivre sans ennui dans l'éloignement de Tous-ceux à qui je tiens par le sang & par l'amitié* (1). *Elle va signer avec moi.*

*FANCHETTE C***.*

(1) La voila qu'elle ment, & flatte ! Comme

XXVII.me

16 ſeptembre.

GAUDÉT.

à EDMOND,,

[Il parle avec l'aſſurance d'un Homme qui brave toute morale, & il profane la ſainte amitié.]

MON très-chèr Ami : Aux injures, que doit répondre l'amitié (1) ? Ou des raiſons, ou des tendreſſes. Tu ne me connais pas, mon chèr Ami ! va ; tes malédictions ſont des bénédictions pour moi, j'en-vois la ſource ; elle eſt dans l'énergie de ton âme, & de vains mots ne m'ôteront pas le plaiſir que me fait ta glorieuſe action. Tu as triomphé de la Belle : c'eſt tout ce que je desirais : que m'importe la manière ? que m'importent & tes remords,

le vice entre peu-à-peu dans les cœurs à la Ville, car Urſule était bonne & franche, ainſi qu'Edmond ; ils étaient ſortis bons tous-deux des mains de Dieu & de nos Parens ! !

(1) Ceci eſt la réponſe à la XC.me du PAYSAN,,

& ſon déſeſpoir ? Si tu n'avais pas des remords, avec tes principes, tu ſerais un ſcélérat : Si elle n'était pas au déſeſpoir, avec les ſiens, elle ſerait une..... Vous êtes tous-deux ce que vous devez être : votre Ami, tranquile au port (oui, votre Ami à tous-deux, l'Homme qui vous veut un bonheur réel) votre Ami vous regarde dans la bouraſque, avec ſenſibilité, avec pitié, mais ſans chagrin de ce qu'en vous débattant, vous le bleſſez. Il ne vous en-tient pas moins ouvert un cœur tout à vous. Ah ! venez-y tous-deux, duſſiez-vous le déchirer ! il ne vous en-tendra pas moins une main ſecourable : il eſt à vous, ce cœur, plus qu'à moi, & vous en-êtes les maîtres... Maudis-moi, Edmond, ſi tu me crois l'auteur d'un ſacrilége ; maudis-moi, tu le dois ! Mais dans la réalité, je ne le ſuis que d'une action naturelle. Quant à la chère Perſonne (1), pénétrée des principes où je la fais, elle doit me regarder comme un Monſtre ; elle le doit, & je ſerais le plus féroce, le plus barbare des Anthropofages, ſi je lui en-voulais un inſtant de la haîne qu'elle me porte, haîne qui fait l'éloge de ſon cœur & de ſa vertu. Haïſſez-moi tous-deux : épuiſez contre

(1) M.me Paragon.

Gaudét toute l'amertume de vos cœurs, & pourvu qu'enſuite il n'y en-reſte point contre vous-mêmes, je ſerai content. Je ſuis, & je veux être le roc impaſſible contre lequel ſe brise votre deſeſpoir. Mes Amis, mes chèrs Amis ! vous êtes ce que vous devez être ; & moi, ce qu'il faut que je ſois. Eh ! quelle âme auriez-vous, je le répète, ſi, dans vos principes, vous n'aviez pas horreur de votre action ! Vous croyez avoir violé des lois ſacrées, les lois de la Divinité, ah ! que ſeriez-vous, ſi vous n'en-gémiſſiez-pas ! Oui, gémiſſez ! vous avez porté atteinte à une Religion faite pour vos âmes ſenſibles ; à cette Religion attendriſſante, la conſolation du Pauvre, du Perſécuté, du Souffrant de toutes les manières ; la terreur du Riche, de l'Oppreſſeur, du Tyran, de toute âme méchante, cruelle, injuſte ! vous l'avez attaquée dans un point, que vous croyez un des principaux ; gemiſſez ! ſi elle eſt vraie, votre crime eſt affreus. Eh ! pourquoi ne le ſerait-elle pas ? Ah ! Edmond, c'eſt elle encore qui doit te conſoler : elle défend le deſeſpoir ; elle offre aux Coupables des expiations, & le perfide Aſſacin lui-même, Celui qui a détruit ſon Semblable, & qui mérite la deſtruction, ne trouve pas cette tendre Mère inflexible ! Elle le prend par

là main, à-l'inſtant où la Vengeance le conduit à l'échaffaud ; elle lui dit : Dieu eſt plus-miſéricordieus que tu ne fus méchant : offre lui ta peine !... Et ſ'il l'offre en-effet, la Religion proſternée devant le trône de Dieu, implore pour lui la Clémence divine, & la fléchit... Pénètre-toi de ces vérités, préſente-les à ta Compagne & ſoutiens-la. Repréſente-lui qu'au fond votre faute, ou votre crime, comme vous l'appelez tous-deux, n'eſt qu'une faibleſſe très-excusable : que toi, loin de lui avoir manqué de reſpect, tu lui as donné la plus-forte preuve de cette inſurmontable paſſion, qu'elle t'inſpire depuis le premier moment où tu l'as vue. Ne lui dis pas (quoique ce ſoit la vérité), qu'elle ſ'eſt crue violée ; qu'il n'en-eſt rien, qu'elle a cédé, qu'elle a été heureuse, qu'elle l'eſt par ſon action, & que ſon deſeſpoir, tout vrai qu'il eſt, n'en-eſt pas moins à-present le plus doux de ſes plaiſirs : mais conduis-toi, ſ'il eſt poſſible, comme ſi tu lui tenais ce langaje.... Edmond, tu es encore un Enfant, mais tu ſeras Homme un-jour ; aulieu que les Femmes ſont toujours des Enfans, mais en-cela même, elles ſont encore ce qu'elles doivent être. Eh ! que deviendrions-nous, ſi elles avaient une âme d'Homme ! elles ſeraient bien-malheureu-

ses, & nous le ferions avec elles & par elles !.... Calme-toi, mon chèr Ami : reviens à ton Mentor ; porte dans son sein toutes tes peines ; il les adoucira, il voudra partager. Je te l'ai dit, je crois, mais je ne te l'ai pas encore écrit : S'il fallait pour ton bonheur, devenir préjugiste, intolérant, cagot, je crois que je le deviendrais, aumoins en-partie ; je te sacrifierais mes lumières, mes goûts, mes sentimens, Me voila. Suis-je digne d'être ton Ami ?... Ton cœur me répondra *oui*, j'en-suis sûr, quand il sera calmé. En-attendant, verse des larmes ; c'est l'huile du Samaritain, pour les âmes tendres ; elles adouciront l'âcreté de ta douleur. C'est l'instant qu'attend avec une impatience brûlante,

Ton plus dévoué Serviteur.

P.-S. Je m'occupe d'Ursule.

XXVIII.me

19 septembre.

URSULE A FANCHON.

[Elle a des préſentimens de ſon prochain malheur.]

TOUT eſt pour moi dans un effrayant ſilence, chère Sœur ! point de nouvelles, ni de mon Frère, ni de toi ! Perſone ne m'écrit, ne me parle ! Ici même, je ſuis négligée : Un calme inquiétant règne autour de moi ? Je ne ſaurais me défendre de ſecrettes terreurs. On a vu cette nuit un Homme entreprendre de lancer une échelle-de-corde au balcon de la chambre où je couche : M.me Canon avait une inſomnie ; elle était à ſa croisée : elle l'a vu..... — Que voulez-vous-t'eſt-elle écriée : & ce mot a causé une grande agitation dans tout un monde, qui paraiſſait au deſſous de ma fenêtre ; car ils étaient plusieurs, & ſi ſon œil ne la trompe pas, il y avait une chaise à quelque diſtance, qui a roulé lorſqu'ils ſe ſont retirés... Cependant, une partie de tout-cela pourrait bien être une chimère

de ſon imagination. Elle nous a auſſitôt éveillées, m.lle Fanchette & moi, pour nous faire partager ſes frayeurs. Ma jeune Compagne tremblait, & j'ai été obligée de la raſſurer : J'ai regardé ſeule à la croiſée quelques inſtans, & j'ai entendu parler bas, ſans pouvoir rien comprendre que ce mot : —Eſt-ce elle ? Nous-nous ſommes remises au lit enſemble, & enfin après un long babillage, nous-nous ſommes endormies. J'ai eu un ſonge affreus. Mais je n'y crois plus ; m.me Parangon m'a guérie de cette crédulité ſuperſticieuse. J'ai cru que je me trouvais entre les mains des Voleurs, dont m.r Gaudét était le chef, mais il ſemblait craindre de ſe montrer, & que le Marquis accourait à mon ſecours. Je me ſuis jetée dans ſes bras. En ce moment, j'ai vu de loin le Conſeiller, l'air ſombre, qui me regardait, & ſemblait me dire : :: Voila donc comme vous êtes conſtante !... J'ai voulu me débarraſſer du Marquis, qui m'a retenue malgré moi. Un inſtant après tout a changé : je me ſuis trouvée entre les mains de Scélérats ; l'Un a levé le poignard ſur mon ſein, tandis que l'autre, avec un vilain rire, voulait que j'alaſſe le cæreſſer : Je ne pouvais m'y resoudre. Il a dit ; :: Frappe ! Auſſitôt j'ai vu couler mon ſang, & je ſuis tombée

Le Tome I *a conduit* Urſule *juſqu'à-l'inſtant où elle va être enlevée par le* Marquis.

Dans Celui-ci, *on trouvera les détails de ſon enlévement, de la violence que lui fait le* Marquis, *de-concert avec le Corrupteur de la* Sœur *& du* Frère; *le retour d'*Urſule *à ſon Village, d'où-elle revient à Paris, cacher ſa groſſeſſe & ſon accouchement; enfin le commencement d'une paſſion baſſe, qui doit accélerer ſa perverſion.*

LA PAYSANE PERVERTIE,

OU LES DANGERS DE LA VILLE;

*HISTOIRE d'URSULE R**, mise-au-jour d'après les veritables LETTRES des Perſonages.*

Troisième Partie.

VINGTNEUVIÈME LETTRE.

M.ME PARANGON, à URSULE.

[Elle lui donne à entendre ſon malheur.]

Reçue une demie-heure après que la précédente eut été mise à la poſte.

MA très-chère Amie ! Ce moment eſt le premier où je puis échapper au trouble

le plus cruel! Ah! que de peines le ſort nous cache, ſous les fleurs trompeuses, dont il ſème la route de la vie!... Crains les Hommes, ma chère Urſule, redoute-les, évite les moindres rapports avec eux! ce ſont des Tigres... Je viens d'en-faire une expérience qui me deſeſpère, & qui empoiſonnera le reſte de ma vie (1)!... Ma tête eſt trop faible pour t'écrire longtemps; mais le desir en-eſt dans mon cœur & dans ma tête, depuis l'inſtant fatal..... Je me trouve ſoulagée, en-te disant que je ſuis malheureuse; en-t'avertiſſant de prendre-garde à toi: hélas! ma chère Fille, ta beauté t'expoſe plûs qu'Une-autre à leurs cruelles pourſuites: redoute-les, & dis à ma Sœur de les redouter. Je vous embraſſe toutes-deux, & je voudrais ne vous avoir jamais quittées!

Ta tendre & malheureuse Amie.

(1) Voyez dans le PAYSAN, *T. II*, le récit de l'attentat d'Edmond.

XXXME

même jour.

EDMOND, à URSULE.

[Remords de ſon attentat ſur m.^me Parangon.]

C'EST un Frère au déſeſpoir, c'eſt le plus malheureus des Hommes qui t'écrit aujourd'hui, chère Sœur! J'erre comme ce Caïn maudit, après qu'il eut tué ſon Frère, & comme lui, je ne trouve de repos nulle-part..... Je reçois à cet inſtant une Lettre de Gaudét..... O! fatal Ami!.... chère Sœur! je t'en-prie, écris à ma Couſine; tâche de la déterminer à vous rejoindre à Paris, m.^lle Fanchette & toi... Je ne ſuis pas tranquile à ton ſujet, lorſqu'elle eſt loin de vous..... Si Dieu alait me punir ſur toi! une voix ſecrette ſemble me le dire..... J'en mourrais de douleur & de rage..... Ne vois pas Gaudét: crains-le, redoute-le, tout mon Ami qu'il eſt! crains-moi moi-même!..... Ne nous écoute plus ni l'Un ni l'Autre. Fuis Laure, n'ait plus avec elle le moindre rapport....

Sur-tout, évite de parler à Gaudét ! Lui, moi, tous les Hommes, nous ſommes ! des Monſtres.... O ma Sœur ! ma Sœur ! qui me l'eût dit, que j'étais le plus-féroce, le plus barbare des Hommes !..... Écrire ſans pouvoir ouvrir mon cœur !.... Il faut ceſſer. Sois prudente, ma chère Urſule.

Adieu.

XXXI.me

même jour.

GAUDÉT, A URSULE.

[Il lui donne avis du danger qu'il cause.]

PARDONNEZ, Mademoiſelle, la liberté que je prens de vous écrire : mais il le faut : Je ne ſais ce qui m'eſt revenu ces jours-ci, d'une entreprise que méditait un de vos Adorateurs ; (car vous en avez, quoique vous les ignoriez) ; mais je me crois obligé, par l'amitié qui règne entre votre Frère & moi, de vous donner avis de tout, même des bruits que je crois peu-vraiſemblables : Le mal, c'eſt que

je n'ai encore pu découvrir lequel de vos Amans forme un deſſein très-hardi : ſi je le ſavais, je ſerais ſon ombre, tant que le péril durerait. Cependant ne prenez pas d'inquiétude : dans cette Capitale, les coups-fourrés ſont auſſi difficiles que dangereus pour leur Auteur : il ne ſ'agit donc que d'un peu d'attention ſur vos démarches, lorſque vous ſortirez ſeule.... Aureſte, je voudrais de tout mon cœur que quelqu'Imprudent fît cette équippée! je n'y verrois que l'acheminement à la fortune du Frère de la Sœur.... Ma découverte eſt l'effet du hasard ; ou, ſi vous voulez, de l'habitude que j'ai prise, de ne jamais paſſer un jour ſans tâcher de vous voir à votre fenêtre, afin de pouvoir toujours être en-état d'écrire à mon Ami : ta Sœur ſe porte bien.

Votre Couſine Laure veut auſſi vous écrire.

Je ſuis très-reſpectueusement, Mademoiselle, Votre, &c.

XXXII.me

même jour.

LAURE,

à URSULE,

[Elle l'avertit de ſon prochain malheur.]

MA très-chère Couſine : Comme je crains que la Lettre d'un Homme ne vous parvienne pas avec autant de facilité que celle d'une écriture de Femme, je me joins à m.r .....'..... pour vous écrire. Quelque danger vous menace de la part d'un Homme qui vous aime : c'eſt ce que m.r ..... '..... a découvert hièr-ſoir, & ce que des circonſtances particulières l'ont empêché d'éclaircir, ayant été obligé de ſe ſouſtraire lui-même à la vue de Gens de ſa connoiſſance, dont il était important pour lui de ne pas être remarqué. Je vous engaje, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour vous, & par l'interêt que je prendrai toute ma vie à une Parente d'un auſſi rare mérite, d'employer toutes les précautions poſſibles pour éviter le mal qu'on veut vous faire ; quoique ce-

pendant je ne croye pas que ce ſoit un mal, dans un certain ſens; puiſqu'on vous aime; mais c'eſt aumoins pour gêner votre liberté. Si j'avois pu eſpérer de vous entretenir en-particulier ſans être entendue par m.me Canon, j'aurais été vous voir, aulieu de vous écrire: car il eſt mille petites-choses, au-ſujet de votre Famille, dont je ſuis très-curieuse; de mon côté, je vous en-aurais appris au-ſujet d'Edmond, beaucoup d'autres, & des plus importantes, que je ne puis confier au papier, ſur-tout dans les circonſtances actuelles. Je ſuis avec le plus ſincère attachement; Votre très-affectionnée Couſine. LAURE C**.

[On peut recourir ici aux XCII & XCIII.mes Lettres du PAYSAN.

XXXIII.ME

Le ſurlendemain des précédentes.

LE MARQUIS DE-***, à URSULE.

[Il fait des ſoumiſſions à la Fille qu'il a violentée.]

VOUS verrez à vos piéds, dès que vous le daignerez permettre, l'Amant le plus-tendre, le plus-ſoumis, le plus-dévoué à toutes vos volontés, quelles qu'elles ſoient. Mettez ſur le compte de l'amour, tous mes torts, tous mes *attentats*, comme vous les nommez: ils ceſſeront de l'être, dès que vous le voudrez: je vous offre un mariage: faut-il écrire à vos Parens, avec tout le reſpect que j'ai pour vous; je vais écrire?..... Votre ſituation me deſole! Quoi! une Fille ſi douce, ſi gaie, ſe porter à ces extrémités-la! qui l'aurait cru!..... Je ſuis détrompé, croyez, Mademoiſelle, croyez, Fille adorée, que ſi j'avais tout prévu, vous feriez encore chés m.me Canon. Mais je ne puis me repentir que

vous n'y ſoyiez plus..... Je vous adore, même par vos rigueurs, par vos cruautés. Recevez-moi ſans crainte; à-préſent que je ſuis éclairé ſur vos vrais ſentimens; que je ſais, à n'en-pouvoir douter, combien je m'étais abusé, vous ne verrez en moi qu'un Eſclave rampant, qui ne levera ſur vous ſes regards chargés de honte & de douleur, que lorſque vos ieux adoucis le lui permettront.

Je ſuis avec un éternel dévoûment,

Votre, &c.

Le MARQUIS DE-***

XXXIV.me

26 ſeptembre.

URSULE, à LAURE.

[Elle crie envain au-ſecours.]

A qui m'adreſſer; dans la ſituation cruelle où je me trouve, entre les mains d'un Homme aſſés peu délicat..... Ah! je l'abhorre! Juſte Dieu! qui m'aurait dit..... Ma chère Parente, ſi cette Lettre te parvient, engaje m.r Gaudét à me ſecourir!..... je me meurs..... Je ſuis, à

ce que je puis entrevoir, & ſi l'Homme qui te rendra cette Lettre ne me trahit pas, rue *de-la-chauſſée-d'Antin*, dans une maiſon isolée, ayant un jardin dont les maroniers ſont très-grands, & où il y a des Statues, entr'autres une Vénus voyant expirer Adonis, qu'un Sanglier vient de bleſſer. Adieu.

XXXV.me

27 ſeptembre.

GAUDÉT, à LAURE.

[Il montre à nu ſon âme, ſans idées de morale ni de frein, & découvre à-demi qu'il eſt complice du rapt!]

EDMOND vient d'arriver avec m.me Parangon; je reſte avec eux tout le jour, & peut-être la nuit. Ne ſoit pas inquiète, ma Chère. . . . . .

2 heures après.

Je ne voulais écrire que ſur une carte, & j'alais te l'envoyer; mais j'ai été obligé de les accompagner, avant de pouvoir parler à mon laquais. En-l'attendant, à

notre retour ici, je vais te mettre au-fait de ce qui ſe paſſe. C'eſt pour moi un ſpectacle bien-ſingulier, & que je puis dire tout neuf, que celui d'une Femme vertueuſe, auprès d'un Homme qui, ſelon elle, lui a manqué eſſenciellement, obligée néanmoins, par la plus terrible des cataſtrofes, de ſuſpendre & ſes reproches & ſa douleur, pour s'occuper de la douleur de cet Homme, qui l'a mise au-deſeſpoir. La céleſte Parangon, a dans cela même, une grâce particulière, & qui n'appartient qu'à elle: C'eſt un air timoré, allié à je ne ſais quelle eſpèce de ſourire de componction & d'humilité tout-à-fait angéliq; elle craint de déplaire, tout en-voulant n'exciter pas de criminels desirs. J'étois réellement curieus de la voir, après ſon accident! pour Edmond, il m'a fait ſentir, par la maniére dont il en-agit avec elle, qu'il eſt poſſible qu'une Femme ſuccombe, ſans ceſſer d'être eſtimée: j'ai vu dans ſes regards, qu'il l'honore autant qu'auparavant la chute. La plus décente manière pour une Femme, & la meilleure à tous égards, d'accorder des faveurs, eſt de ſe laiſſer faire violence. J'imagine que c'eſt-là, qu'en-eſt à-préſent la charmante Urſule: Je ne m'en-chagrinerais pas, ou plutôt, je t'avouerai

que j'en-ſerais enchanté, ſi cela pouvait la rendre marquise : ce ſerait un millier de peines pour moi, & de difficultés pour Edmond, d'épargnées ſur la route qu'il doit tenir. Mais c'eſt-là ce qu'il faut ſavoir..... Ce malheureus Homme de l'autre jour, avec ſa Lettre perdue, (ou que peut-être le Marquis n'aura pas voulu que je reçûſſe), m'aurait inſtruit de ce qu'elle penſe!... Voilà ſix grands jours, ſans compter les nuits, qu'elle eſt entre ſes mains.....

Mais j'entends la belle Parangon, qui revient auprès de moi..... Je l'entrevois qui rencontre Edmond..... Il a voulu lui prendre la main; elle l'a retirée.... & la voila qui lève les ieux au ciel !.... Il n'y a pas de Femme au monde qui ſoit ſi belle qu'elle l'eſt, dans cette attitude; ſi pourtant il ne faut pas en excepter Urſule, ſans-doute à-cauſe de la grandeur de ſes ieux..... Ils viennent. Adieu.

XXXVI.ME

9 octobre.

Le Même, à la Même.

[Il eſt toujours le même, & ne ſe déguise pas avec ſa Complice.]

URSULE eſt retrouvée. Je remets à ce ſoir les détails. Elle était dans un véritable deseſpoir. Le Marquis a rempli mes vues, & il n'a rien ménagé : La pauvre Fille eſt ..... comme la belle Parangon. J'en-ſuis fort-touché : mais les eſpérances que je conçois, me donnent d'autres idées qui me diſtraient : elle ſera marquiſe, ou j'y perdrai..... tout mon repos. L'action eſt noire : tant mieux ! Il faudra davantage pour la laver. Heureusement la Fille eſt belle ; & ſ'il ſe pouvait.... (car je crois qu'on n'a pas mis ſa pudeur à une ſeule épreuve) cela ſerait bien-mieux encore. Je fais des vœux ſincères, pour qu'il n'y ait rien eu de fait à-demi.

A ce ſoir, mon Ange.

XXXVII.me

15 octobre.

URSULE, au MARQUIS.

[Hélas! l'honneur & la pudeur ſont encore tout-puiſſans ſur ſon âme!]

ON veut que je vous écrive : je le fais ; par déférence pour Ceux à qui je ne puis ni ne dois rien refuſer : mais, comment avez-vous oſé le demander ! Vous que j'abhorre & que je dois abhorrer : Vous m'avez enlevé ce que j'avais de plus précieus ; ſans cette inſulte cruelle, je ſerais peut-être reconnaiſſante de l'honneur que vous vouliez me faire : à-préſent, j'aimerais mieux mourir que de recevoir votre main : vous avez trouvé le ſecret de me rendre indigne d'une infame Raviſſeur, & je me tiens pour telle ; je ne veux nourrir que ma douleur & mon déſeſpoir. Voila tout ce que peut vous écrire,

Votre infortunée Victime,

URSULE R**

XXXVIII.me

18 octobre.

La même, à LAURE.

[Elle lui fait le récit de ſon malheur.]

APPRENS à connaître les Hommes, ma Couſine; je te dois cette leçon pour tous les mouvemens que tu t'es donnée à mon ſujet: Voici une partie de ce que tu ignores: joins-y ce que tu ſais, & envoie le tout à ma Belleſœur Fanchon.

J'étais dans un trouble inexprimable, cauſé par les Lettres de deux Perſones qui me ſont chères, lorſque m.me Canon m'apporta celle de m.r Gaudet. — Encore une Lettre, me dit-elle: cella finira ſans-doute aujourd'hui-! Je lus cette Lettre, & je ne fus pas effrayée de l'avis qu'elle contenait: je m'étais déja promis d'employer les plus grandes précautions: mais toutes mes idées ne ſe portaient que ſur l'exactitude à bien-fermer la nuit les portes & les croiſées. Un inſtant après vint la ſienne, qui me fut donnée avec beaucoup d'humeur; ce qui fit que je la préſentai

à lire à la bonne Dame; en-lui disant, que la précédente contenait un pareil avis. Je la lui remis de-même. Elle secoua la tête, & dit : —Voila un sot badinage-! Comme il fesait très-beau, immédiatement après le dîner, m.me Canon proposa d'aler prendre l'air sur le *boulevard*, ajoutant, que nous rentrerions de bonne-heure, & bien avant la nuit. Nous partîmes en-voiture, afin d'arriver à la promenade sans être lasses : comme nous montions en-carrosse, le Marquis nous aborda, & salua respectueusement m.me Canon. Il lui présentait la main pour monter; mais elle évita de la prendre. Pour moi, j'acceptai cette politesse, & pour déguiser un-peu l'humeur de m.me Canon, je souris à ce Traître. M.lle Fanchette en-fit autant, & nous partimes. M.me Canon fut de très-mauvaise-humeur. Je l'en-blâmais, insensée ! elle était plus-sage que moi..... Nous ne fimes que deux ou trois tours, & ayant encore apperçu le Marquis qui nous saluait, elle voulut s'en revenir. Nous n'avions pas eu la précaution de garder notre Cocher : Nous ne trouvâmes point de voiture : mais le pavé était si net, & nous étions si peu fatiguées d'une promenade d'une demi-heure, que nous fumes char-

mées, Fanchette & moi, de nous en-retourner à pié.—Nous marcherons dumoins dans les rues, me disait tout-bas ma jeune & chère Compagne, ſi nous ne marchons pas au *boulevard*-. Nous causions enſemble, alant environ dix pas devant m.me Canon, qui tenait le bras de la Cuiſinière..... Notre converſation nous intéreſſait. Je témoignais à ma jeune Amie les inquiétudes que me donnaient les deux Lettres que j'avais reçues avant les vôtres; elle me repondait par ſes conjectures. Nous étions ainſi parvenues juſqu'à la rue *des-Billettes*, je crois, ſ'en-nous apercevoir du chemin, lorſque nous-nous ſentimes pouſſées par des Hommes-de-campagne, qui ſe battaient. M.lle Fanchette effrayée, fit un mouvement en-arrière, du côté de m.me Canon, & m'abandonna au-milieu d'eux. C'était ce qu'ils demandaient: ils ne laiſſèrent de libre que l'eſpace qui était entre un carroſſe & moi: j'y ai été pour me ſauver, croyant y avoir vu Quelqu'un. C'eſt alors que deux de ces Hommes m'ont enlevée de terre, & m'ont jettée dans la voiture, en-me disant: —Entrez-la, vous nous gênez-. J'ai cru bonnement, que c'était pour ſe débarraſſer de moi: j'ai paru céder comme ſi j'euſſe été d'accord avec eux: cepen-

dant, j'ai fait un cri. Les deux Hommes ſont auſſitôt montés après moi; car je n'ai trouvé Perſone dans la voiture : il falait qu'on fût ſorti par l'autre portière, qui était ouverte, nous avons roulé avec une rapidité que je n'ai jamais vue. J'ai voulu imposer à ces Scélérats par un ton de dignité: mais ils m'ont fermé la bouche à m'étouffer, au-point que je me ſuis évanouie. Je ne ſuis revenue à moi-même, qu'en-deſcendant de voiture, dans la cour de la maison où l'on me conduisait. Je me ſuis débattue. Le Marquis ſ'eſt présenté en-riant. Je l'ai reçu d'un air de courroux & de hauteur, en-lui disant: —Votre conduite eſt indigne d'un Homme de votre condition, Monſieur le Marquis! —Je vous adore: pardonnez. —Je vous pardonnerai chés m.me Canon: mais ici, jamais. —Vous êtes chés votre Mari: je jure ſur mon honneur, que vous n'en-ſortirez que ma Femme. —Les moyens que vous choiſiſſez ne vous réuſſiront pas, Monſieur, jamais la violence n'a ſoumis le cœur d'une Femme; le mien ſur-tout ſe révolte contre une entreprise auſſi hardie, auſſi coupable que la vôtre. —Mon entreprise eſt criminelle; je le ſais, ſur-tout envers vous que j'adore: mais après l'éclat qu'elle va

faire, il ne vous reſte plus qu'à vous donner à moi. —Jamais, Monſieur! c'eſt mon dernier mot. Il s'eſt mis à mes genous; je l'ai repouſſé. J'ai voulu ſortir. On m'a emportée dans une pièce éclairée par des bougies. L'excès de ma douleur, & la frayeur où j'étais, m'ont causé un long évanouiſſement; & le Marquis a eu la baſſeſſe, & l'indignité..... En revenant à moi, je me ſuis trouvée dans les bras de cet Homme odieus, qui me traitait comme la Dernière des Créatures. Mes forces m'ont encore abandonnée, car je voulais lui arracher les ieux. Je ne ſais comme ſont les autres Hommes; mais s'ils agiſſent tous comme le Marquis..... Il appelait ſes attentats des hommages; je l'entendais, ſans avoir la force de parler, & ce Malheureus ſouillait toutes les parties de mon corps, par ces criminels hommages. Je ſuis reſtée mourante. Il s'en-eſt enfin aperçu à n'en pouvoir douter; car je penſe qu'auparavant il n'en-croyait rien. Il a été obligé d'avoir recours à deux Femmes à lui. Elles l'ont effrayé ſans-doute par ce qu'elles lui ont dit de ma ſituation. Il a envoyé chercher un Médécin, qu'on a conduit juſqu'auprès de moi les yeux bandés. J'ai entendu qu'il disait: —Du repos; calmer ſon eſprit, ou je ne répons pas de

de ſa vie-. Je n'ai plus vu alors que des Femmes autour de moi ; & peu-à-peu j'ai repris mes ſens.

Le lendemain-matin, je n'avais encore rien pris depuis la veille : les deux Femmes m'ont preſſée d'avaler quelques cordiaux, & du conſommé. Je refusais. Elles ont imaginé de me menacer de faire entrer le Marquis, & j'ai pris tout ce qu'elles ont voulu.

Je me ſuis peu-à-peu fortifiée pendant deux jours, ſans voir mon cruel Raviſſeur. On me présenta une Lettre de lui le ſecond ou le troisième jour, & on me fit-entendre qu'il falait abſolument la lire : J'obéis en-tremblant : mais je ne pus trouver la force de faire une Réponſe, qu'on exigeait. On me laiſſa tranquille ; & moi-même je contribuais à me tranquiliser, en-ſongeant que la maladie m'ôtant ce qui pouvait exciter la paſſion du Marquis, je n'en-avais plus rien à redouter ! mais je me trompais. Dès qu'il crut lui-même ne plus avoir à craindre pour ma vie, il me fit donner un-ſoir une potion calmante, disait-il, qui me procura un profond ſommeil, dont il abusa : Je m'éveillai dans ſes bras, & ſ'il faut l'avouer, mes ſens d'accord avec lui.... Cette circonſtance ne fit qu'augmenter

mon deseſpoir. Je l'accâblai de reproches ; je voulus attenter à ma vie, à la ſienne ; ſes ſoumiſſions ne fesaient que m'irriter, & me mettre en-fureur. Il ſ'éloigna : les Femmes revinrent, & me tinrent les propos les plus ſinguliers, par leur effronterie. Les Infames me félicitaient. Je gardai un ſilence de mépris & d'indignation.

Enfin, le Marquis voyant qu'après ſon nouvel attentat, il y avait deux jours que je n'avais pris de nourriture, il me fit offrir la liberté, ſi je voulais avaler quelque-chose : je me laiſſai gâgner : je pris avec indifférence, ce qu'on me donna ; j'aurais ſu que c'était du poison, que je l'aurais pris de même. Je fis ſommer le Marquis de me tenir ſa promeſſe. Il vint lui-même me dire qu'il y conſentait : qu'on alait m'habiller. Mais hélas ; je n'eus pas la force de me remuer, & on me fit resoudre à me laiſſer fortifier durant quelques jours. Je demandai m.lle Fanchette, ou toi, ma Cousine. Le Marquis me repréſenta que ç'aurait été le perdre, que de divulguer un pareil ſecret. Il exigea en-même-temps de ma parole-d'honneur, que jamais je ne porterais de plainte contre lui. Je répondis, qu'il m'avait ôté l'honneur. Il inſiſta. Je promis tout ce qu'il voulut. Mais j'eus enſuite continuellement à me défendre

de ſes entreprises ; & il me fit des trahisons de plus d'une eſpèce. . . . . .

Je me rétablis enfin, aſſés pour me lever ; & le Marquis, au lieu de tenir ſa parole, alait ſans-doute recommencer ſes attentats, quand un ſoir, j'entendis beaucoup de bruit à la porte de ma chambre. Mes deux Geolières alèrent voir ce que c'était. Au même inſtant où elles ouvrirent la porte, je vis mon Frère ſe précipiter dans la chambre, l'œil égaré. Il m'aperçut, & vint ſe jetter dans mes bras. —Ah ! mon chèr Edmond ! Je ne dit que ce mot, & je m'évanouis.... En revenant à moi-même, je vis m.r Gaudét & m.me Canon : on me donna tous les ſecours qu'exigeait mon état, & on attendit que je fuſſe remise de cet aſſaut, pour me tranſporter. Je n'avouai mon malheur à mon Frère, qu'à mon arrivée chés m.me Canon. O Dieu ! quelle fureur ! Il me repouſſa de ſes bras ! un-inſtant après, il vint ſur moi fondant en-larmes : La fureur recommençait bientôt : Il fit le ſerment de me venger, dût-il y périr.... Ah ? puiſſe-t-il ne me pas venger !

Voila ma triſte avanture ! Elle ne fait pas honneur aux ſentimens du Marquis de-*** ! Adieu, ma Couſine. Crains tous les Hommes : j'aurais juré que le Marquis était honnête.

XXXIX.me

XXXIX.me

20. octobre.

GAUDÉT,

à EDMOND.

[Il le veut calmer par le récit des arrangemens avantageus qu'il a faits pour Urſule.]

Du calme ! de la tranquilité ! Tu ne m'écoutes pas, tu me liras peut-être ! A quoi ſervent les menaces, l'emportement, la fureur ? Je ſuis de ſens-froid, je vois mieux les choses qu'un Homme hors de lui-même. Cette avanture eſt malheureuse, mais l'iſſue en peut être ta fortune & celle de ta Sœur, ſans que l'honneur de cette Dernière y perde rien : c'eſt à quoi je travaille : tout eſt conclu. J'ai droit d'exiger quelque complaisance de ta part : c'eſt moi-ſeul qui ai découvert ta Sœur, par mes ſoins infatigables, enfesant ſuivre en-même-temps les démarches de trois Hommes que je ſoupçonnais, un Financier, un vieux Seigneur italien, & le Marquis. Que mon zèle aumoins me donne quelqu'empire ſur ton eſprit, &.

que le ſuccès de mes démarches t'inſpire quelque reconnaiſſance !

Hier, j'ai vu la Famille du Marquis, & muni d'une Lettre aſſés longue d'Urſule à Laure, j'ai parlé comme peut le faire à des Coupables, un Homme qui tient la preuve du crime; comme le doit l'Ami des Offenſés. On l'a pris ſur un ton de hauteur. Je me ſuis concentré; j'ai gardé deux minutes ce terrible ſilence qui précède l'éruption enflâmée des paſſions, & comme un-autre Flaminius, j'ai dit; —Je ne vous donne qu'un quart-d'heure, tous-puiſſans que vous êtes, qu'un quart-d'heure, pour m'accorder tout ce que je vais vous demander: après cet inſtant fatal expiré, je n'écoute plus rien; & vous verrez à quel Homme vous avez à-faire. (On a ſouri dédaigneusement).... C'eſt à Celui qui ſ'eſt fait donner les ordres pour reprendre la Demoiselle, qui pouvait les étendre juſqu'au Marquis, & qui cependant lui a fait grâce.... Je vous préviens d'avance que je n'exige pas un mariage; c'eſt à l'Honneur à vous dire là-deſſus ce que vous avez à-faire. Ces derniers mots ont reveillé l'attention. Le Comte m'a dit, —Que demandez-vous donc ? —Une fortune pour la Demoiselle, qui la dédommage d'un mariage qu'on était prêt à faire, & dont

j'ai toutes les preuves : le jeune Magiſtrat de province qu'elle alait épouser, a cent-mille écus aumoins ; il me faut un don pareil pour la Demoiselle, afin qu'elle puiſſe vivre dans l'indépendance le reſte de ſes jours, ſi elle le veut, & que la connaiſſance de votre Fils ne la retienne pas dans un état audeſſous de celui qu'elle aurait eu. C'eſt bien-aſſés qu'il l'empêche d'obtenir la qualité d'épouse d'un Honnête-homme, celle de Mère-de-famille, ſans que ſon action la condamne encore à vivre dans l'indigence ; fille, & deshonorée, ... peut-être enceinte : car, voici la conduite du Marquis.... Trois attentats commis, ... & un dont on ne parle pas.... La conduite d'un Forcené.... Parlez, ou j'imprime cette Lettre, avec des notes de ma façon ; je ne m'en-tiens pas-là ; je fais agir des Amis auſſi puiſſans que Vous & que les Vôtres, auprès d'un Prince protecteur des Innocens & vengeur des crimes.... Mais, je ſens que je me ſuis peut-être trop-vivement exprimé, en parlant à des Gens-d'honneur... Ma demande eſt juſte : Je prefère de vous avoir pour Juges, à vous avoir pour Parties. Je ne ſuis cependant autorisé par Perſone : Ses Parens ſont au-deſeſpoir ; un Frère qui eſt ici, ne reſpire que le ſang & la vengeance : mais termi-

nons, & mon meilleur moyen auprès de ces Gens-là, ſera notre traité : il le faut éblouiſſant pour la Famille; il faut qu'il le détermine à intimer ſes ordres au Fils : Ce Jeune-homme, plein de cœur, de la plus-heureuse figure, propre à tout, trouverait des Protecteurs, & ſur-tout des Protectrices : j'oſe vous inviter à le prévenir : Il n'y a point ici de honte : réparer un crime honore le Réparateur, preſqu'autant que les plus ſublimes vertus-.... —Monſieur, a dit le Comte, après avoir lu la Lettre d'Urſule, ſi j'avais deux Fils, je ſacrifierais Celui-ci à la vengeance publique : mais je n'en-ai qu'un. La Famille du Comte, qui s'était aſſemblée pour m'entendre, a parlé le même langaje : le Marquis a eſſuyé les plus-cruels reproches. On eſt enſuite convenu, qu'on m'accorderait ma demande. Je te fais grâce de quelques diſcuſſions, pour en-venir au fait. On m'a dicté un écrit, pour le faire ſigner à ta Sœur. Je l'ai tracé de ma main, tel que le voici.

» Je, ſouſſigné, Urſule R**, fille mi-
» neure, âgée de dixhuit ans trois mois,
» de-préſent à Paris, où ma Famille m'a

» envoyée, ſous les auſpices de m.me Pa-
» rangon, amie de madite Famille, &
» ſous la conduite de la reſpectable Dame
» Canon, ſa Tante, reconnais, Qu'ayant
» été enlevée par des Paysans, dans la rue
» *des-Billettes*, à Paris, j'ai été heureu-
» sement rencontrée & délivrée par m.r le
» Marquis de-*** ; qui me trouvant éva-
» nouie & ſans connaiſſance, m'a conduи-
» te dans une petite-maison à lui appar-
» tenante du côté de la *Chauſſée-d'Antin*,
» où il m'a mise en-ſureté. Qu'étant revenue
» à moi; ledit ſieur Marquis m'a parlé
» avec reſpect, ſoumiſſion & tendreſſe;
» Que ſur la demande que je lui ai faite,
» d'être remenée chés m.me Canon, il s'eſt
» mis en-devoir de me ſatisfaire; mais
» que ma foibleſſe, causée par la frayeur,
» & par la fièvre qui s'était alumée, ne
» l'ayant pas permis, il a continué de me
» garder, en-usant avec moi de la manière
» la plus-obligeante: Qu'à-la-vérité, il
» m'a parlé d'amour, mais comme peut
» le faire un Honnête-homme: Que je
» l'ai paiſiblement écouté: Qu'un-jour
» n'ayant pas bien-compris ce qu'il me
» disait, & ayant donné une marque
» d'acquieſcement, ledit ſieur Marquis
» trompé, penſa que je conſentais à cou-
» ronner ſa tendreſſe, & ſe conduisit

» en-conſéquence, tandis que moi ;
» encore effrayée de mon enlévement,
» & croyant que l'action du Marquis en-
» était une ſuite, j'ai perdu l'usage de
» mes ſens ; ſituation dont le Marquis ne
» s'eſt point aperçu... Qu'après l'injure
» involontaire qu'il m'avait faite, le Mar-
» quis m'a exprimé ſes regrets de la
» manière la plus-vive & la plus vraie :
» Que pour reparer, autant qu'il eſt en-
» lui, & qu'il convient à un Fils-de-
» famille encore ſous l'autorité de ſes Pa-
» rens, le mal que j'avais ſouffert par ſon
» erreur, il a promis d'engajer ſes Parens
» à me faire le capital de quinze-mille
» livres de rentes ; que j'ai promis d'ac-
» cepter, en-lui délivrant la préſente
» reconnaiſſance, pour ſervir & valoir
» en-toute occurrence où elle ſera néceſ-
» ſaire. Fait à Paris, ce ** octobre 17**.
» *Approuvé l'écriture.* URSULE R**.

J'ai fait ſigner cette décharge à ta Sœur, comme une Lettre à tes Parens, où je la priais de mettre ſa ſignature pour les tranquiliser : Elle ignore ce qu'elle a reconnu, & je crois qu'il eſt à-propos qu'elle n'en-ſoit pas de-ſitôt inſtruite. Le mal eſt fait : en-exigeant un prix auſſi fort ; pour acheter le ſilence d'Urſule,

je n'ai pas seulement en-vue de lui-faire un sort, mais de diminuer aux ieux du monde, & d'une famille distinguée, la distance que le rang & les richesses mettent entre ta Sœur & le Marquis de-*** : Cent-mille écus sont une dot honnête, & si l'attentat avait des suites, qu'un Fils, par-exemple, vînt appuyer des droits légitimes, nous pourrions prétendre à un mariage ; c'est un plan que je n'abandonne pas ; aucontraire ; toutes mes démarches, & en-particulier celle-ci, tendent à le réaliser (1). Ainsi, mon Chèr, il s'agit ici d'acquiter la parole-d'honneur que je viens de donner aux Parens du Marquis, en-leur remettant la déclaration, & en-recevant d'eux, en-bons effets, la somme convenue : Je la place sur-le champ ; parce-qu'un Notaire de ma connaissance se trouve avoir un-fonds très-avantageus à vendre à-l'amiable: l'acquisition produira audelà de l'intérêt ordinaire : c'est une excellente occasion! Les Vendeurs partent pour les Colonies, & ils sont enchantés d'emporter une somme ronde avec eux ; cette considéra-

(1) Il est à croire qu'il avait favorisé l'enlèvement dans cette vue : mais il changera d'idées, malheureusement !

tion leur a fait rabbattre du prix une vingtaine de mille-francs. Ce nouvel acte vient d'être signé par Ursule, en-ma présence : ainsi tout est fait : Je compte sur ton amitié, sur quelque reconnaissance pour mes soins ; sur la considération de ton intérêt ; je dis plûs, de ta sûreté : car avec la déclaration d'Ursule, la Famille, en-cas de vengeance, te perdrait sûrement. Je suis,

Ton fidèle Ami, à toute épreuve.

P.-S. Le Conseiller vient d'arriver : de la prudence avec cet Homme ! Mon intention est de ménager tous les Partis, de les tromper s'il le faut, & de n'être utile qu'à toi.

XL.me

10 novembre.

URSULE,

à FANCHON.

[Elle raconte ſon malheur à ma Femme, & en reconnaît la cauſe : Enſuite elle met ſon âme à-nu, diſant ce qu'elle a tû dans la Lettre à Laure.]

C'EST entre la mort & la vie, que je t'écris, chère Sœur : mais je crois pourtant que je ſuis mieux : dumoins j'ai plûs de courage. Quel triſte ſort m'attendait à Paris ! & quel a été le terme de mes trop-mondaines eſpérances ! j'ai perdu.... ce qu'on ne recouvre jamais, & j'envie le ſort de ces filles que je regardais comme bien-audeſſous de moi, mais qui ſont à-préſent audeſſus, elles ont l'honneur, & je ne l'ai plus !... On a beau me dire, que la violence.... La violence faite à *Thamar* ne lui ôta pas moins ſa qualité de fille, & l'Infortunée paſſa ſes jours dans la honte & dans la douleur !....

Chère Amie ! je ne veux pas que tu ſache mes malheurs par d'Autres que par

moi; on pourrait te les affaiblir, en-te les racontant; je veux te les peindre tels qu'ils me ſont arrivés. Ils ſont une punition du Ciel: ſi je n'avais rien écouté; ſi je n'avais pas ſouri au crime, aurait-il jamais osé porter la main ſur moi! Tu le ſais, je ménageais le Marquis; j'ai fait la faute de lui répondre par écrit, de lui parler: on ne ſe doute pas ici des torts que j'ai eus: mais je les ſais, moi, & ils ont toujours été l'une des causes de mon deſeſpoir. Bien-plûs, j'étais avertie que l'odieus Marquis devait entreprendre quelque-chose contre moi dans la journée, & mon cœur ſ'eſt gonflé d'orgueil; j'ai eu la vanité de me conſidérer d'avance comme une Héroïne enlevée, qui n'aurait qu'à dire un mot, pour ſe faire obéir par ſon Raviſſeur: Je n'ai rien craint, rien redouté; je me croyais trop-adorée, pour qu'on ôsât entreprendre quelque-chose qui pût me déplaire. J'ai été plus loin, j'ai bravé un ſerrement-de-cœur, que j'éprouvais depuis deux jours, & qui ſ'était augmenté depuis la ſoirée des échelles-de-corde, dont je t'ai parlé. Que je ſuis punie de ma vanité ſote, & de mon imprudent orgueil! Tu vas en-juger par mon récit.

Tu ſais, ma chère Sœur, que j'étais

dans une ſituation ſingulière, lorſque je t'écrivis ma dernière Lettre, précisément la veille de mon malheur : Je ne crois pas aux préſentimens : d'ailleurs mes inquiétudes avaient pour objet deux autres Perſones, au-ſujet deſquelles je ne ſuis guère tranquilisée : je t'en-dirai deux mots en-finiſſant. Nous partimes de bonne-heure pour aler à la promenade, à-cause du beau-temps : Je ne m'étais jamais ſentie tant de vanité que ce jour-là ; pas un Homme qui ne s'arrêtât pour nous regarder, m.lle Fanchette & moi, & qui ne nous adreſſât des choses gracieuses..... J'ai payé chèr ce plaisir frivole !... Le Marquis nous ſuivait, & ſans-doute il fut témoin de cette admiration qu'on nous marquait ; peut-être hâta-t-elle l'exécution de ſon deſſein, en-donnant plûs d'activité à ſa criminelle paſſion.... A notre retour, il m'enleva. Je ne voulus ni crier, ni me défendre : Je n'avais même aucune frayeur ; mais je m'aperçus bientôt que j'avais affaire à de vils Agens, qui exécutaient leurs ordres en automates : l'état génant où ils me mirent, en-me couvrant la bouche ; & même les ieux, me fit évanouir. Je revins à moi chés le Marquis : il ſe préſenta en-riant : Je le traitai comme il convenait à une Femme

outragée, qui parle à un Homme dont elle ſe croit la maîtreſſe adorée. J'exigeai qu'il punît ſes Agens. Il les a effectivement punis, de la manière la plus complette, à ce qu'il me paraît. Mais je me fis tort par-là; il crut m'avoir ſatiſfaite, & lorſque j'exigeai ma liberté, je reconnus que les Hommes ne nous ſont pas auſſi ſoumis, malgré leurs adulations, qu'ils tâchent de nous le perſuader; je ne fus pas obéie à-beaucoup-près! je te l'avouerai, je m'abaiſſai aux prières les plus humbles, juſqu'à promettre d'écouter ſes vœux; s'il voulait me rendre à m.me Canon. Je vis dans ſes ieux qu'il avait d'autres deſſeins; une frayeur puérile, ſuccéda auſſitôt à mon excès d'audace; je m'évanouis. L'Infame (c'eſt le nom qu'il mérite), m'a dit enſuite, qu'il croyait que je l'avais fait-exprès. Il abusa de ma triſte ſituation, pour ſatiſfaire ſa brutalité. J'étais entre la mort & la vie; car j'avais une connaiſſance confuſe de ce qui ſe paſſait: je voulais m'écrier; & je ſentais que ma langue était liée. Enfin, je repris-connaiſſance. Mon premier mouvement fut de le déchirer: Je fis une effort qui épuiſa mes forces, ou plutôt qui me montra que je n'en avais plus. Il eſt impoſſible d'exprimer à combien d'indignités je fus expoſée dans cette

triſte ſituation : le Malheureus agiſſait comme ſi j'euſſe été ſa Complice. .. J'entendais ſes expreſſions, & ma langue ne pouvait ſe délier pour le dementir. Mais l'excès de mon deſeſpoir le toucha enfin, ou le rebuta ; je ne ſais lequel. Il paſſa dans une autre pièce, & il dit tout-haut à deux Femmes, la honte de notre ſexe, qui le ſervent dans ſes débaûches, —Voyez donc ce qu'elle a ! je crois en vérité qu'elle eſt réellement évanouie-. Elles le regardèrent en-ricannant, & elles vinrent auprès de moi, je les voyais, je les entendais, mais je ne pouvais leur parler. L'Une me tâta le pouls, & elle fit à l'autre un ſigne alarmant : —Elle ſe meurt ! ceci eſt ſérieus ! il faut le dire à Monſieur-!... Celle à qui l'on parlait ſe prit à rire, en-répondant une chose très-groſſière. Elle ala trouver le Marquis : Il revint : je crus qu'il alait inſulter à mon malheur ; mais il fit un geſte de deſeſpoir, & il leur dit : —Ne négligez rien ! Ah-dieu ! ſi j'étais aſſés malheureus pour causer ſa most, je ne me le pardonnerais pas ! —Bon ! répondit la Plus-méchante des deux Femmes, c'eſt une Bégueule ! eſt-ce qu'on meurt de ces choses-là-! Le Marquis la fit-taire, & on me laiſſa tranquille, par l'ordre d'un Médecin, qui ne m'aborda que les ieux ban-

dés, je crois; mais je n'en-ſuis pas abſolument ſûre à-préſent. Les Femmes me forcèrent par toutes ſortes de moyens, à prendre ce qui m'était ordonné; j'avais une ſi grande frayeur du Marquis, que dès qu'on prononçait ſon nom, je treſſaillais; elles ſ'en-aperçurent, & elles employèrent ce moyen, pour m'obliger à recevoir tout ce qu'elles me préſentaient; la menace de faire entrer le Marquis m'eût fait avaler du poiſon. Je me remis un-peu. Lorſqu'on vit que j'avais recouvré toute ma connaiſſance, on me préſenta une Lettre du Marquis, que je rejetai avec indignation.

—Liſez ſa Lettre, me dit une des Femmes, ou il va paraître lui-même. Je lus donc cette odieuſe Lettre, que j'ai retrouvée dans mes poches, & que je t'envoie.

LETTRE du MARQUIS, à URSULE.

L'Amant le plûs-tendre & le plus-reſpectueus, malgré les apparences contraires, obtiendra-t-il que vous vouliez le voir un inſtant, Mademoiſelle! Il ne prétend que vous raſſurer ſur les étranges idées que vous avez priſes de lui & de ſa conduite avec vous. Votre ſituation me met au-deſeſpoir; je n'aurais jamais penſé qu'une Fille auſſi raiſonnable, pût ſ'abandonner à des frayeurs, aſſés vives

pour la mettre à deux-doigts du tombeau ; & comme ſi ce n'était pas aſſés de ſes peines trop-réelles, les chimères de ſon imagination lui en-fourniſſent de plus-cruelles encore : Quoi ! vous avez pensé... Mais non, vous ne l'avez pas cru, & les reproches que vous m'avez faits, étaient une ſuite du délire. Vous êtes, Mademoiselle, telle que vous êtes entrée chés moi : raſſurez-vous, & ne croyez pas à des attentats qui n'ont eu de réalité que dans votre imagination. C'eſt pour vous tranquiliser là-deſſus, connaiſſant toute votre délicateſſe, que je prens la liberté de vous écrire : l'horreur que je vous inſpire, d'après ces idées fauſſes, ces rêves, que vous croyez des réalités, m'empêche de me présenter devant vous : mais une-fois desabusée, & votre ſanté aſſés fortifiée pour qu'on puiſſe vous tranſporter ſans danger, moi-même j'irai prendre vos ordres, pour vous remener chés votre Gouvernante, & m'exposer à tout ce que la colère pourra lui ſuggérer. Voila, Mademoiselle, votre vraie ſituation, & mes véritables diſpositions.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & le dévoûment le plus abſolu,

Votre, &c.

On me demandait une Réponſe à cette Lettre, ou plutôt on l'exigeait : mais,

malgré tous mes efforts, je ne pus parvenir à la commencer. J'étais absorbée dans mes reflexions, & ma tête, encore faible, se fatiguait à tâcher de rendre vraisemblable ce que le Marquis m'écrivait. Ne pouvant rien débrouiller, je trouvai plus court & plus-consolant de le croire, & cette crédulité me tranquilisa beaucoup-mieux que tout le reste. C'était son but sans-doute. Mais l'abominable Homme ne me rappelait des portes de la mort, que pour m'y faire retomber par la plus-indigne des brutalités.

Il vint me voir, & par les respects les plus-affectés; par ses regrets, par ses larmes, il me rassura davantage encore. J'alais absolument mieux le lendemain: mais le sommeil fuyait loin de mes paupières, & j'étais fort-agitée. Il me proposa lui-même une potion calmante que j'acceptai. Elle me procura un profond sommeil, qui ne finit que par une situation dans laquelle je ne m'étais jamais trouvée, soit que ce fût l'effet de ce qu'on m'avait fait-prendre, ou qu'elle eût une toute autre cause. En-m'éveillant, le Marquis était à mon égard le plus coupable des Hommes: cependant.... je secondais son crime, malgré moi, comme s'il y eût eu dans moi une autre volonté con-

traire à la mienne.... Il a même osé depuis m'assurer que je lui avais rendu un baiser... Si je l'ai fait, mon âme n'y a point eu de part, & cette malheureuse connivence de mes sens n'a servi qu'à redoubler mon desespoir, lorsque ma raison a été revenue. Jamais il n'y eut de fureur égale à la mienne; je voulais tuer l'Infame; j'aurais, je crois, attenté à ma propre vie, si j'en avais eu la liberté. Je l'entendais qui disait, en-se retirant, après m'avoir laissée entre les mains des deux Femmes: —C'est une inconcevable Fille-!

Ces deux malheureuses, loin de me consoler, entreprirent de me faire honte de mon desespoir: elles me raillèrent cruellement; & si j'avais cru le Marquis capable de penser & de parler comme elles, je ne sais ce que je serais devenue: Mais lorsque leurs propos eurent porté mon indignation au plus-haut-point, & que j'eus imposé silence aux deux Créatures de la manière la plus-propre à m'en faire obéir, un Laquais du Marquis les fit sortir de ma chambre, & j'entendis qu'il les traitait avec une sévérité réelle. Aussi ne reparurent-elles plus devant moi; deux Autres, fort-jeunes & très-naïves leur furent substituées. Malgré cet adoucissement (si l'on pouvait en-donner à des

peines comme les miennes), j'envisageais ma ſituation avec deſeſpoir : je voyais que le Marquis avait reſolu de me garder, pour aſſouvir entièrement ſa paſſion, & paſſer ſucceſſivement avec moi, de la violence aux ſoumiſſions, comptant qu'enfin, je me ferais à monſort; je pris le parti de ne plus rien recevoir de leurs mains, qui prolongeât ma vie. On me laiſſa d'abord aſſés tranquile, eſpérant qu'en-ne me preſſant pas, & feignant de ne pas s'apercevoir de mon deſſein, le beſoin me ferait bientôt accepter ſans honte, ce que je n'aurais pas encore refuſé. Mais la journée s'étant écoulée, on marqua de l'inquiétude : je le voyais aux mouvemens qui ſe fesaient autour de moi. Le Marquis parut enfin lui-même, & ſans m'approcher de trop-près, il me pria de prendre quelque-chose. Je ne veux rien de vous que la mort, lui dis-je; tout autre don qui viendra de votre part m'eſt odieus-. En-même-temps je fis un mouvement de deſeſpoir, qui l'obligea de diſparaître. Je refusai conſtamment durant la nuit & le lendemain de prendre aucu'une nourriture. Ce fut alors qu'il m'offrit ma liberté. Cette promeſſe ébranla ma reſolution; je ne voulus pas avoir à me reprocher d'y avoir été inſenſible. J'acceptai

quelque-chose, & je le ſommai auſſitôt de tenir ſa parole. Mais je ne pus moi-même faire auqu'un mouvement ſans m'évanouir, tant ma faibleſſe était grande! Je vis le Marquis en-larmes; il me les cachait, & ce fut ce qui me donna moins d'horreur pour lui. Je continuai de recevoir les ſecours qu'on apportait à ma ſituation, & je me fortifiai en-quelques jours. Je fis de-nouveau preſſer le Marquis de me tenir ſa parole: mais il éludait toujours ſous quelque prétexte. Enfin, un-ſoir, il vint auprès de mon lit, & après beaucoup d'excuses & de proteſtations, il me déclara qu'il n'attendait que ma convaleſcence, pour me tenir ſa parole, au-ſujet du mariage ſecret, qu'il m'avait proposé; qu'il me donnerait toutes les aſſurances d'une prompte ratification. Je rejetai ſon offre. Il jura pour-lors que ma liberté dépendait de moi, mais à ce prix, & qu'il aimerait mieux me voir périr que d'abandonner ſes eſpérances. Il me tourmenta, il m'effraya même par les plus-terribles menaces (du moins dans mes idées), Je fléchis,... malgré moi. Nous en-étions-là, (& voici un ſecret que je n'ai révélé à Perſone, pas même à m.me Parangon, ni à Laure, à laquelle dans mon premier trouble, j'ai écrit ce même récit), quand

je vis entrer un Prêtre & quatre Témoins. On essaya de me lever, on y parvint, en me soutenant, on me para même, & on me conduisit dans une chapelle, où le Prêtre nous donna la bénédiction des Mariés. Je dis *oui*, ne sachant ce que je fesais. Le Marquis paraissait transporté d'autant de joie que j'avais de douleur.

Je suis revenue, & l'on m'a remise au lit : Il a passé la journée auprès de moi, ne souffrant pas que je reçusse auqu'un service que de sa main. J'en-conviendrai, je me resignais à mon sort, & je cherchais à prendre pour un Homme que je regardais comme mon Mari, les sentimens que j'avais lui devoir. Il a profité de ces dispositions, qu'il a devinées dans mes regards, & par un demi-sourire qui m'est échappé sur quelque-chose qu'il disait. Il s'est mis à-genous devant mon lit, il a pris ma main; il l'a baisée la larme à l'œil, en me disant : —Non, belle Ursule, non, ma chère Femme, vous ne me haïssez pas ! dites-moi, que vous ne me haïssez pas ? —Au moins, ai-je répondu, votre démarche d'aujourd'hui m'oblige-t-elle à étouffer la haîne, si j'en-ai eu-. Il ne m'a répondu que par des transports, & me voyant assés bien disposée, il s'est mis auprès de moi, disant qu'il était mon

Mari, & que c'était ſon droit. Je me ſuis trouvée hors d'état de lui reſiſter : qu'aurais-je dit ? J'ai cédé, & malgré ma faibleſſe, il a falu ſouffrir tout ce que cet Homme a voulu. Il m'a donc eue enfin de mon aveu.... Je ſentais néanmoins quelque-choſe qui m'inquiétait : non que je doutaſſe de la vérité de mon mariage, mais j'avais une inquiétude ſans motif clair ; je me demandais, ſi ce qui venait de ſe paſſer était un ſonge ? J'ai ſoupé avec lui, avec aſſés de tranquilité. Il alait ſans-doute ſe remettre au lit avec moi, lorſque j'ai entendu un grand bruit à la porte de ma chambre. Les deux Femmes que je croyais renvoyées par le Marquis, ſont venues lui dire, que c'était des Gens-armés, avec la Garde. Sans ſe troubler, dumoins en-apparence, le Marquis a dit d'ouvrir : mais en-même-temps il a diſparu par une porte-dérobée. Les deux Femmes ont ouvert, & ſe ſont évadées facilement ; parce que mon Frère & Ceux qui l'accompagnaient, n'ayant d'abord ſongé qu'à moi, ils leur en-ont laiſſé tout le temps. J'ai été ſurprise de la conduite du Marquis, & j'attendais qu'il revînt pour l'expliquer. Ainſi je n'ai pas dit un mot de mon prétendu mariage, ni à mon Frère, ni à m.r Gaudet : mais ce Dernier

m'ayant demandé, Si le mariage ſecret était fait? Sur ma réponſe affirmative, il m'a recommandé de garder le ſilence là-deſſus, en-me disant : —J'ai des raiſons pour croire que c'eſt un faus-mariage, qui d'ailleurs ne vaudrait abſolument rien, quand ç'aurait été un véritable Prêtre. Mais je m'en-informerai, & je tiendrai le Marquis par-là, mieux que ſi le mariage était valide.... Je me ſuis abſolument abandonnée à la conduite de l'Ami de mon Frère, ſurtout quand j'ai ſu que c'était lui qui avait découvert ma prison, & obtenu les ordres pour m'en-tirer. Je ne te déguiſe rien, ma chère Sœur; mais je te demande le plus profond ſecret. Je me trouve dans une ſi étrange conjoncture, que je n'oſe ni parler, ni louer, ni blâmer Perſone, pour que cette conduite ne faſſe pas une impreſſion défavorable pour moi, je feins d'être plus abſorbée que je ne *la* ſuis. Je redoute d'ailleurs la colère d'Edmond, & les dangers où elles peuvent l'expoſer, ainſi que nos chèrs Parens, ſur quî le contre coup de ſon imprudence retomberait : je lui diſſimule autant qu'il eſt en-moi, les torts du Marquis, & ſi je l'avais pu, il aurait ignoré tout ce qui ſ'eſt paſſé dans l'intérieur de la petite-maison. Pour

m.r Gaudét, c'eſt la prudence même : je ſuis inſtruite de toute ſa conduite, parce-qu'on en-parle à-côté de moi, dans des temps où l'on me croit aſſoupie ; elle eſt très-adroite ; & il me dédommage au moins par tous les moyens poſſibles ; car il ſerait bien-honteus & bien-deſeſpérant, de n'être venue à Paris, que pour être la victime d'une brutalité, ſans que rien compenſât la perte irréparable que j'ai faite. J'apprens que j'ai quinzemille-livres de rentes. Je n'oublierai jamais ce ſervice, que je dois à m.r Gaudét, & ma douleur, toute-vive qu'elle eſt, ne me rend pas inſenſible au bien qu'il m'a procuré. Si je m'étais vendue, & que ce fût le prix de mon innocence, j'en-aurais honte, & ni nos chèrs Parens, ni vous ne pourriez me revoir ; mais ce ne ſont que des réparations trop-méritées, malheureusement !... On peut dire que cet Homme eſt un Ami eſſentiel ; tandis que les Autres parlent, il agit, & va droit au but. Car ſi, desormais, je ſuis réellement l'épouse du Marquis, ou ſi le Conſeiller (ignorant ſe qui ſ'eſt paſſé, à l'enlèvement près) ſe détermine jamais à conclure, je crois que ma dot aidera beaucoup à les décider l'Un & l'Autre ! M.r Gaudét m'a fait entendre qu'il avait eu ce double motif en-vue ; vrai, cet

Homme-là eſt à tout; & ſ'il avait entrepris de me faire ducheſſe, avant mon accident, je crois qu'il y aurait aiſément réuſſi. C'eſt ce qui fait que dans tous nos entretiens particuliers, je recommande à mon Frère, de ſe tenir attaché à m.r Gaudét, quoi qu'on lui diſe: ſa conduite le regarde; mais ſes ſervices nous obligent; il eſt capable d'en-rendre de toute eſpèce, & nous lui devons infiniment de reconnaiſſance. . . . . .

le lendemain,

Comme j'en-étais hièr à la page précédente de ma Lettre, j'ai reçu la viſite de M.r Gaudét. Mon mariage eſt faus; l'Homme-en-prêtre était un Domeſtiq du Marquis: m.r Gaudét a fait cette découverte, par le moyen des deux Jeunes-filles qu'on m'avait données en-ſecond pour me ſervir, quoiqu'elles ne fuſſent pas du ſecret; car elles n'avaient pas vu le mariage; mais m.r Gaudét, qui avait des ſoupçons, leur ayant demandé tout-unîment, Lequel des Gens du Marquis était en-Prêtre, le jour de ma délivrance, elles l'ont nommé, ſans connaître le motif de ce déguiſement. . . . . .

Lorſque

une heure après.

Lorſque m.r Gaudét a été parti, on m'a annoncé m.r le Conſeiller. On m'a dit qu'il était déja venu pluſieurs fois. La converſation que nous avons eue eſt ſingulière ! Après m'avoir témoigné l'intérêt qu'il prend à ce qui me touche, j'ai vu qu'il voulait pénétrer plus avant avec moi, qu'il n'avait fait avec m.me Parangon & mes autres Amis. Je me ſuis trouvée très-embarraſſée. Mentir me répugnait, d'ailleurs le menſonge nous met toujours audeſſous de Celui à quî nous mentons, fût-ce le dernier des Laquais; car nous craignons qu'il ne découvre la vérité, & qu'après avoir ſu le menſonge, il ne nous méprise. Cela eſt encore plus vrai d'une Fille avec ſon Amant : le menſonge, dans cette position, eſt, je crois, égal au manque de ſageſſe, pour la honte dont il la peut couvrir : Voici comme je me ſuis tirée. Le Conſeiller, après les complimens, m'a dit : —L'état où je vous vois, prouve que vous avez eu beaucoup à ſouffrir du Marquis, Mademoiselle ? —Et de mon deſeſpoir, Monſieur. —Quel indigne moyen ... d'arracher des faveurs ? —Ce ne ſont pas des faveurs que la violence arrache.

—Je le ſais, Mademoiſelle ; mais j'ai employé ce terme faute d'autre : Le Marquis ſ'eſt rendu bien-coupable ! Audelà de ce que vous pouvez imaginer, Monsieur, & ſes propositions de mariage ſecret n'ont pas été le moindre de ſes torts. —Il employait ce moyen ? —Certainement, & toute la violence d'un Homme emporté par une paſſion criminelle ? —Et quelle reſſource aviez-vous, contre ſes attaques ? —Mes larmes, les inſtances, les prières, l'état déplorable où je me ſuis trouvée, par de fréquens évanouiſſemens. —Vous-vous êtes évanouie ? —Au-point que deux Femmes qu'il m'avait données pour me ſervir, ne pouvaient me quitter. —Elles ne vous quittaient pas ? —Non, Monſieur, ni jour ni nuit ; & lorſque le Marquis venait, elles étaient toujours prêtes à venir au moindre mot. (C'eſt la vérité, mais les Malheureuses me trahiſſaient.) —N'a-t-il rien osé ... c'eſt comme magiſtrat, & comme ayant du crédit ici que je vous fais cette queſtion-? J'ai feint de me trouver-mal, en-lui répondant ; —Le ſouvenir des excès du Marquis..., Je ne me trouve pas bien, Monſieur, ſonnez-... Il a ſonné... —Cette image, ai-je repris, comme égarée !

TAYLOR INST. OXFORD

Ôtez-la! —Où? —Là, aux pieds de mon lit..... Retire-toi, Monſtre!..... Ne m'approche pas-!..... On eſt entré. —Elle eſt dans le délire-! a dit le Conſeiller avec effroi. Par cette adreſſe je m'en-ſuis débarraſſée, ſans avoir répondu à ſa queſtion d'une manière qui l'éclairât, & ſans avoir menti. Si pourtant un-jour, il s'agiſſait réellement de mariage entre lui & moi, je crois que je ferais le menſonge : car ſa Perſonne m'a toujours convenu ; & puis, je ne pers pas de-vue l'utilité dont cette alliance ſerait à notre Famille, & le relief qu'elle nous donnerait dans le pays.

le jour ſuivant.

Je viens d'avoir une longue converſation avec m.me Parangon. O ! ma chère Sœur ! que de ſecrets elle m'a dévoilés ! Ils ſont tels que je ne lui ai rien caché non-plûs : je lui ai ouvert mon cœur comme à toi-même. Je vais ſeulement te rendre-compte de ce qui la concerne.

Elle croit que ce qui vient de m'arriver eſt une juſte punition du Ciel, dont elle s'accuſe elle-même d'être l'auteur, ainſi que mon Frère : c'eſt fondante en-larmes qu'elle s'eſt chargée de tout mon malheur,

Hélas ! je ſuis plus coupable qu'elle (& Quelqu'un l'eſt, outre le Marquis) !... & mon orgueil a fait bien-plûs que toutes les fautes étrangères ! Je ne t'ai rien déguisé, & tu as vu que je n'ai pas toujours été prudente.... La vanité eſt préſomptueuse, & quand le Vice eſt le gardien de la Vertu, il eſt aiſé d'endormir la Sentinelle. *Elle* eſt groſſe.... Mais de Quî?... oh ! ma Chère !.. l'oserai-je dire ? d'Edmond !.. Elle a ſubi le même traitement que moi,... la violence.... Mon Frère !... ma chère Fanchon ! Ah ! tous les Hommes ſe reſſemblent ! Edmond s'être porté à cet excès, avec une Femme... la Sœur de ſa Prétendue... Voici le récit de cette vertueuse Dame ; car elle l'eſt plus que jamais :

» —Ma chère Urſule : Je vois dans tout ce qui nous eſt arrivé, beaucoup plus loin que vous, & que tout le monde : non que j'aie plûs de pénétration ; mais je ſuis plus inſtruite. Eſt-il poſſible, ma chère Fille, que tu ſois la victime des fautes d'Autrui !... Mais Dieu eſt juſte ; il nous punit par des vues profondes, convenables à ſa divine ſageſſe, & toujours de-manière, que ſi nous ſavions

tirer avantage de la punition, elle nous ſerait profitable par ſes effets... Ma chère Urſule ... je ſuis ſans-doute la cauſe de ton malheur, ou dumoins, je partage cette funeſte influence avec Edmond.... Nous ſommes, lui & moi, les plus-viles des Créatures.... Je nourris depuis long-temps un panchant criminel pour ton Frère.... O mon Amie! je puis te faire cet aveu aujourd'hui, que ton accident te met hors des atteintes de la ſéduction... Ce n'eſt pas que je me ſois, avant notre faute, avoué jamais ce panchant coupable; aucontraire, je me le déguisais de toutes les manières, & lorſque l'évidence ſe présentait à mon eſprit, je fuyais: mais je fuyais auprès de toi, & ſans le ſavoir, ſans que je le ſuſſe bien-clairement moi-même, ta préſence nourriſſait un feu que je croyais éteindre par ton amitié. Durant mon ſéjour ici avec toi, j'ai tour-à-tour éprouvé tout ce que l'amour & la jalouſie ont de plus cruel. Je le deſtinais à ma Sœur; rien ne paraiſſait devoir empêcher leur union, & cette aſſurance, objet de tous mes desirs, aulieu de combler mes vœux, me rendait jalouse de Fanchette! Jamais, jamais mon Amie, ce ſentiment affreus n'a été écouté; mais je l'avais, & j'étais obligée de le combattre: un pre-

mier mouvement, dans certaines occasions, me portait à haïr ma Rivale dans Fanchette, à la repouſſer, lorſqu'elle venait me careſſer : Mais, ma chère Urſule, c'était précisément dans ces occasions que je lui prodiguais ces careſſes ſi vives, qui ont ſouvent excité ton admiration : je me puniſſais moi-même, & mon coupable cœur, en-fesant tout le contraire de ce qu'il eût desiré.

» Je me laſſai d'être avec vous : ma folle paſſion, portée à ſon comble, par la nouvelle qu'Edmond aimait une Fille pour laquelle il avait eu du goût, ne me laiſſait plus de repos : Je gagnai à ce ſurcroît de ſupplice, il rendit mon cœur à la nature, & je plaignis Fanchette, comme ſi elle avait ſenti à ma manière la perte qu'elle alait faire : tu l'as vue arroſée de mes larmes, que tu attribuais à de plus-purs motifs. Je partis. J'arrivai. Edmond vint audevant de moi : & ſon premier regard, fut celui de l'amour. On ne ſ'y trompe pas, ſur-tout quand on eſt coupable ſoi-même. Ce regard me remplit de joie. J'osai penser, j'osai me dire : —Je ſuis aimée-. Au premier moment de liberté, il ne me laiſſa plus de doute. Il m'apprit que ſa paſſion pour Edmée m'était immolée de la manière la

plus-complette. Je nageai dans une ſorte de volupté : Je la croyais innocente ; je m'y livrai toute entière. Edmond paraiſſait enivré ! que je le trouvais aimable ! Il ſ'était formé depuis mon abſence, hélas ! aux dépens de ſes mœurs ! mais je l'ignorais ! il ſ'était formé ; & moi, je crus devoir quitter le ton pédagogue que j'avais toujours eu avec lui ; nous-nous mimes à-l'uniſſon. J'étais enchantée de retrouver dans Edmond un Homme-fait, aulieu d'un timide-Protégé. J'admirai comment, ſ'il reprenait encore ſon ancienne manière, ce n'était plus que pour m'exprimer plus reſpectueusement des ſentimens d'eſtime, de reconnaiſſance & d'amitié. Je me livrai avec une ſécurité dangereuse, à la plus traitreſſe des paſſions, & je fus quelque-temps dans la plus-douce ſituation de ma vie ; car le reſte en-eſt empoisonné ! Jamais je n'avais été ſi heureuse auparavant !... Je ne ſais ſi c'était de lui-même, ou par des conſeils Etrangers ; mais Edmond tint une conduite très-adroite : reſpectueus en-apparence, mais tendre, il m'arrachait tous les jours de nouvelles faveurs ſans que je puiſſe m'en-offenſer. Comment l'aurais-je ſoupçonné ! mon cœur, d'accord avec lui,

bien-loin de chercher à le trouver coupable, en-rejetait l'idée avec horreur. Je m'accusais d'être chimérique, s'il me ſurvenait quelques doutes. Je m'accoutumai donc inſenſiblement à ſa conduite, & nous étions déja beaucoup plus-familiers qu'il ne convient à une Femme de l'être avec Tout-autre que ſon Mari, lorſqu'Emond hasarda quelques libertés qui m'éclairerent. Je les reprimai. Il ſe plaignit, comme de la plus grande injuſtice; je me calmai. Il en-abusa. C'eſt la marche des Hommes; ils ne reculent jamais: je l'ai appris à mes dépens. Ne pouvant plus douter de ſes vues, je l'évitai, mais ſans le haïr. Le pouvais-je, quand je portais dans mon ſein le complice... Et je l'y porte encore: mon cœur me trahiſſait!... Il m'écrivit (1). Ma Réponſe fut, ſelon moi, foudroyante: Mais je n'aurais pas dû la faire, ni avouer que j'avais ſurpris une Lettre de ce même Gaudét que tu nomme ton *Sauveur*, & qui l'eſt en-effet, mais qui n'en-eſt pas moins la cauſe premiere de tous nos maux: cela mettait entre Edmond & moi trop

(1) La LXXXV.me *T. II*, du PAYSAN: voyez auſſi la LXXXVIII & la LXXXIX.me Lettres.

de familiarité, en-me donnant l'air d'une Femme curieuse & peut-être jalouse. Je payai chèrement cette imprudence !... Nous-nous reconciliames encore ; ma facilité à pardonner enhardiſſait à m'offenſer : ou plutôt, je n'aurais dû ni me fâcher, ni me reconcilier : une Femme eſt perdue, lorſqu'elle en-vient à ces alternatives, qui donnent également prise ſur elle, en-montrant ſon fort ou ſon faible, ce qui la flate ou ce qui lui déplait.... Un jour, le plus cruel de ma vie !... je l'avais d'abord cru le plus beau, mais les Hommes empoisonnent tout !... un-jour Edmond était avec moi, reſpectueus, raisonnable. Nous-nous parlions comme un Frère & une Sœur, de nos projets : le plaisir que je trouvais à cet entretien, me donnait de l'eſtime pour moi-même, & je me complaisais à la ſentir. Inſenſiblement Edmond changeait de ton : je m'en-apperçevais, mais je ne lui en-voulais pas.... Eh ! pouvais-je prévoir !.... Ramenant tout à mes idées pour ma Sœur, je ſouffrais des choſes plus-hardies que je n'en-avais encore tolérées. Edmond ſ'émancipait de-plûs-en-plûs. Aveuglée, je ne le reprenais que malgré moi, & ſans-doute avec trop de moleſſe. Cependant ſes mains

s'égaraient sur moi; elles pressaient tout ce qu'elles pouvaient presser... Je les arrêtai, & dans un mouvement involontaire, non-réfléchi dumoins, je serrai dans les miennes ces mains brûlantes. Hadieu! quel orage j'excitai. Edmond perdit toute retenue dans ses discours; il me fit des reproches; oui, il me reprocha ma vertu!... Faible vertu, hélas, déja détruite par mes coupables complaisances!... Il attaqua les droits des Époux, il me montra toute la corruption de son cœur, & je n'en-fus pas effrayée! je lui répondis avec douceur, en-raisonnant avec lui: je citai la religion, les lois; je ramenai l'idée de Fanchette, pour qu'elle me servît de bouclier, mais je le fis trop-tendrement; en-disant que je voulais être heureuse par elle, c'était avouer que j'aimais!.. je ne le sentais pas! Edmond le sentit!... Enfin, j'eus l'imprudence de me retrancher derrière mon Mari! ma bouche, chaste jusqu'alors, osa dire, Voudriez-vous me partager avec Unautre? C'était dire, si tu veux, je suis à toi.... Je sentis que je m'égarais; j'eus encore recours à Fanchette, à toi; toutes-deux vous me servites; je fis un tableau touchant de notre union future, qui charma Edmond. Il devint paisible

comme un Agneau. Il fit plûs, il me jura de ne jamais me montrer de coupables desirs : il me nomma ſa Sœur, ſa Sœur chérie (nom ſacré qu'il profanait ! le Ciel l'en-a puni en-toi, ma chère Urſule!) —Vous voila comme il convient, lui dis-je : vous êtes mon Frère ! vous me nommez votre Sœur ; à ce titre, nous pouvons nous aimer ſans crime. Mon chèr Edmond, croyez-moi, le crime n'eſt pas la route du bonheur ; car ſi j'entens bien ce que c'eſt que le crime, c'eſt tout ce qui eſt contraire à la maxime, *de ne pas faire à Autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît :* dès qu'une-fois nous avons violé cette règle, il n'y a plus rien de ſacré à notre égard, & tout le monde peut nous inſulter avec juſtice : nous ſentons à quoi nous expoſe le tort que nous-nous ſommes donné, & nous ſouffrons de notre crainte, à-défaut du remords : Nous avons beau nous le diſſimuler, crier aſſés haut contre les Autres, pour ne pas entendre le cri de notre propre conſcience, nous retombons dans nous-mêmes, nous ne pouvons nous eſtimer, & nous ne ſommes pas heureus ; fuſſions-nous des Gaudéts, nous ne ſaurions l'être : Auſſi voyez-vous que pour être ſupportable

à lui-même, votre Gaudét à des vertus; il ſ'en-donne le plûs qu'il peut, afin de tenir la balance égale, & de ſe procurer autant d'eſtime de lui-même, qu'il a ſujet de ſe mépriſer en-certaines occasions. Combien ſerait-il plus heureus, ſ'il n'avait que des vertus ! O mon chèr Edmond ! tâchez de profiter de l'exemple, tout-mauvais qu'il eſt, de votre dangereus Ami; imitez-le en-ce point, d'être ſûr qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu : lui-même, chose étrange ! ne veut que de ce bonheur-là ! Obſervez qu'il ne ſéduirait pas une Femme-mariée, lui qui viole ſes autres devoirs avec une ſorte de frénésie. On ne ſaurait dire de lui, qu'il n'a rien de ſacré : aucontraire; il reſpecte tout ce qui bouleverſerait le *ſyſtème ſocial* (ce ſont les termes que j'ai entendus ſortir de ſa bouche, en-parlant à mon Mari) : Ainſi, Gaudét ne ſera pas adultère, ni voleur, ni homicide, ni fainéant, ni traître, ni parjure à ſes Amis, ni même à aucun Homme, quoiqu'il le ſoit à Dieu : c'eſt un Etre qui fut fait pour être bon, & que ſon état, la compagnie de ſes Semblables a perverti : Il veut vous rendre heureus à ſa manière, mon Frère : Mais voyez-la, ſa manière, & concluez : Gaudét ſe

donne des vertus, pour *ſe leſter*, en-quelque-ſorte, & compenſer le mal qu'il fait : ſi je me donnais ſes vertus, en-évitant ſes vices; ne ſerais-je pas infiniment plus-ſage que lui ? voila, ce me ſemble, une conclusion néceſſaire & très-heureuse ? Enſuite, vous pouvez encore tirer un parti excellent de ſa conduite : Gaudét ſ'abſtient d'un crime, le plus-grand de tous, peut-être ! Il a de bonnes raisons, des raisons abſolument humaines ; cet Homme ne ſaurait en-avoir d'autres ; Gaudét eſt prudent, quoique paſſionné; cet éloignement de l'adultère, eſt fondé ſur l'expérience d'Autrui, peut-être ſur la ſienne propre: profitons de cette expérience, ſans nous embarraſſer comment il peut l'avoir acquise ; on peut en-cela l'imiter aveuglément-.

» Je me perdais, comme tu vois en-beaux raisonnemens, ſans faire attention qu'Edmond ſ'était mis à mes genous, qu'il baisait mes mains. Ses diſcours à-la-vérité, démentaient ſes actions : mais il n'en était pas moins paſſionné. Il me nommait ſa Sœur ; il me jurait qu'il adorait Fanchette. Il me prit un baiser pour elle. Je ſentis bien que c'était pour moi : mais je crus qu'il ne falait pas que je

fîſſe ſemblant de m'en appercevoir ; & d'un air d'aiſance, de confiance, je lui rendis ſon baiſer, me proposant de me lever, & de nous ſéparer à-l'inſtant..... O ma chère Urſule, ce fatal baiſer a été de l'huile jetée ſur un brâsier dévorant ; la flame a jailli, elle m'a envelopée, conſumée !... Ton Frère n'a plus été un Homme ; il eſt devenu comme une Bête féroce... Je ne pouvais revenir de mon étonnement ; à-peine j'en-croyais la réalité. Je me ſuis défendue. Il m'a meurtrie. —Périr, ou vous poſſéder-! Les menaces, l'emportement, la force, la rage, voila ſes moyens.... J'ai ſenti, que plûs je reſiſterais, plûs je le rendrais forcené.... J'ai cédé, je l'avoue, non à l'amour, ma conſcience ne me le reproche pas, mais à la rage. Satiſfais-toi, penſais-je ; mais de ma vie, je ne te reverrai : va, je me punirai de t'avoir enhardi-!... Il a triomphé.... Je ne te le dirai pas, ma chère Urſule, ſans ton malheur ; mais... je ne veux plus te rien cacher... Accablée de douleur, forcée ... je ſentis que j'aimais le Coupable, & mes ſens me trahirent comme avait déja fait mon cœur.... : : Tout eſt pour lui ! penſai-je, dès que je pus penſer : Que reſte-t-il donc à la vertu ? hélas ! rien, que ma faible raiſon.....

» Il ſe mit enſuite à mes genous ; & par les expreſſions les plus-tendres, mais les plus emportées, il me jurait que la jouiſſance n'avait pas été ſon but ; qu'il avait voulu joindre ſon âme à la mienne.... Je ne répondais pas, oppreſſée, anéantie. Il a continué ; & le Coupable a osé s'adreſſer à la Divinité même, qu'il venait d'offenſer, & lui demander ... de me rendre mère !... Il eſt exaucé, mais.... ce ne ſaurait être qu'un don de colère.... Il eſt venu me prendre un baiser. Je l'ai repouſſé de la main ; & comme ſi toute reſiſtance érait faite pour exciter les Hommes, il a ... renouvelé ſon offenſe, preſqu'avec autant d'emportement....

» Ce nouvel attentat m'a cruellement irritée... J'ai entendu venir Quelqu'un. Edmond ſ'eſt caché : c'était mon Mari... Je l'avouerai, l'excès de ma honte m'a fait évanouir, en-voyant l'Offencé : Revenue à moi-même, je ne me connaiſſais plus. J'ai dit quelques extravagances, ſans-doute ; on m'a crue folle : Mais je n'étais qu'accablée de douleur, d'avoir perdu.... hélas ! toute la douceur de ma vie, que j'attendais d'Edmond.... J'ai laiſſé croire de moi tout ce qu'on a voulu ; je n'ai pas été fâchée d'effrayer le Coupable, par l'idée qu'il aurait de ma ſituation ; &

comme il ne ſe croirait pas entendu, de lire dans ſon cœur, pour voir ſ'il y avait des remords. Il en-a eu, ma chère Urſule : Il m'a juré que jamais il n'entreprendrait rien contre ma vertu; il en-a fait le ſerment à Dieu-même. Mais j'avais moi-même excité ces remords. Comme il me croyait en-délire, lorſqu'il venait auprès de moi, je voyais ſon abattement: j'en-ai été touchée ; mais pour creuser l'impreſſion, j'affectais les plus-grands écarts du délire. Enſuite, je lui prenais les mains ; je les baisais, je le ſuppliais de m'épargner.... L'effet de ces ſcènes répétées était terrible ſur lui. J'y ai mis le comble, en-paraiſſant recouvrer ma raison : mon premier mot a été de le bannir ſévèrement de ma préſence !... Oh ! que cet ordre ma coûté !... mais il le falait... Il ne m'a plus revue ſeul : mais il revenait avec tous Ceux qui entraient auprès de moi, & ſans oser me parler; il était le plus-empreſſé à me rendre tous les ſervices que ma ſituation exigeait.

» Je me ſuis rétablie. Fidelle à mes reſolutions, je n'ai plus ſouffert qu'Edmond m'approchât, & quelque peine que me causât cette privation, elle devait être éternelle. Je voyais ſa douleur, ſon deſeſpoir, j'entendais ſouvent les diſcours qu'il

tenait seul : il voulait me fuir, & ne le pouvait pas, s'écriait-il. J'ai cru devoir le calmer, par une Lettre que voici :

» *Celle que vous avez si cruellement outragée, ne vous évite, Edmond, ni par haine, ni par rancune : c'est par raison & par devoir : elle vous évitera toujours. Vous l'avez voulu !.... son bonheur vous était à-charge, peut-être sa vie.... La dernière échappe au danger, mais l'autre est perdu pour toujours. N'aggravez pas sa peine ! c'est l'Offensée qui vous prie de ne pas tant vous occuper de votre crime, que des moyens efficaces de le reparer, par une conduite sans reproche ; nous-nous sommes perdus, Edmond : plus de confiance, où il n'y a plus d'innocence, plus de douceur, plus d'amitié : tout est détruit, tout est éteint ; il ne reste plus que le vice !..... J'ai mérité mon sort. Mais tel est mon cœur, que si je pouvais encore vous rendre heureus par la vertu, je le ferais. Mais je sens que je ne le puis plus.... Vous avez tout renversé !... vous êtes le plus coupable des Hommes, & ... je suis votre Complice !..... Edmond, voila votre crime le plus grand ! Vous avez commis un forfait que les lois punissent du dernier supplice, & non-seulement, vous m'en-avez rendue l'objet & la*

victime, mais vous avez fait de moi votre Complice !... Ingrat, vous m'avez ôtez mon innocence, pour prix de la tendre amitié que je vous portais, & que'.... je ne saurais étouffer, vous m'avez avilie au rang des plus-méprisables créatures, en-fesant retomber sur ma tête, toutes mes faiblesses passées !... Etait-ce à Vous de m'en-punir, vous qui-en étiez l'Objet !... Mon Cousin ! jetez un coup-d'œil sur votre conduite : envisagez-la de sens-froid, & jugez-vous.... Ne perdez cependant pas courage : réparez votre faute, & secondez mes resolutions : Elles sont de ne jamais vous voir tête-à-tête, & de vous aimer comme auparavant... Bondieu ! que fais-je. Ma Lettre était commencée, pour vous parler comme le doit une Femme, que vous avez ... deshonorée ... & je finis comme une faible Amante ! Je m'en-punirai.

» Après avoir écrit cette Lettre, je la déchirai, ne trouvant pas qu'il fût à-propos de l'envoyer : mais je ne l'a brûlai pas, n'ayant pas en-ce moment de feu dans ma chambre, à-cause de la saison. Toinette entra, qui m'ayant distraite par quelque-chose, me la fit-oublier. Je sortis avec elle. A mon retour, je la cherchai, & ne la retrouvai plus. J'en-étais dans la plus grande inquiétude, quand ayant ou-

vert une commode où je ſerrais mes chauſſures, je trouvai deux choses qui m'étonnèrent infiniment. C'était ma Lettre, & la Réponſe, placées dans une paire de ſouliers de droguet blanc, que j'avais le jour .... de mon malheur. Je les pris, & j'apperçus en-même-temps les traces d'un égarement fougueus..... Je lus la Réponſe, que voici :

Je me conforme, ma Divinité, aux ordres que vous m'avez donnés, & que vos ieux ont la cruauté de me répéter chaque jour : mais dumoins, lorſque vous êtes ſortie, ne peut-il m'être permis de venir dans le temple que vous habitez ? Oui, j'y viens, & j'y rens hommage, à ce qui m'eſt la chose la plus-ſacrée, après vous, votre parure : elle a un charme céleſte, qu'elle tient de vous.... J'ai trouvé ce Billet déchiré dans votre cheminée; je l'ai lu; j'y répons ; mais je n'ose le garder : je vous le remets, puiſqu'il n'était plus déſtiné à m'être envoyé. Cependant, vous-vous êtes occupée de moi ! oh ! cette idée eſt le premier plaisir que j'éprouve depuis longtemps ! Elle a ouvert mon cœur à un ſentiment inépuiſable de tendreſſe, & j'ai prodigué mes adorations à tout ce qui vous touche !.... Oui, ſi j'en-étais le maître, je changerai mon ſort

avec celui de ces choses inanimées; je m'anéantirais ; mais ce ſerait à votre ſervice, & l'anéantiſſement ſerait un bonheur ! Femme adorée ! ſoyez cruelle, j'y conſens : mais laiſſez-moi vous adorer, dumoins en votre abſence ! ne m'interdisez pas ce faible ſoulagement à ma douleur, à mes regrets.... Vous m'aimez ! ah ! que me faut-il donc à-préſent pour être heureus ?... Votre bonheur ; voila ce qui manque au mien.... Ne croyez pas ceſſer jamais d'être ma Divinité ! vous la ſerez ſeule ; j'en-fais le ſerment ! Vous êtes à moi, & je ſuis à vous : rien ne pourra plus rompre le nœud qui nous lie, que la mort. J'en-jure par vous-même. Adieu, ma céleſte Amie. Vous-vous débattrez envain; je vous tiens liée à mon ſort.... Adieu. C'eſt de l'amour que j'ai pour vous, pour vous-ſeule ; je n'en-eus jamais que pour vous ; toutes les Autres n'ont eu que des desirs ; vous, vous-ſeule avez eu de l'amour, je le ſens, je vous le jure ; il ſera éternel : crime ou non crime, je vous adore, je vous adorerais la foudre prête à partir ; la terre prête à s'en-tr'ouvrir ſous mes pas.... Ah ! grand Dieu ! j'ai vu le bonheur, & je me ſuis dit, Il eſt inacceſſible ! Ce n'eſt pas vous arracher des faveurs, qu'il me faut ; c'eſt vous poſſéder, n'être qu'une-âme avec vous ; confondre la mienne dans la vôtre ; vous tenir enlacée ;

vous regarder, & me dire : Elle eſt à moi ; elle eſt ma femme ! Voila, voila ce qu'il me falait !... Dieu ! quel ſupplice j'éprouve ! je brûle d'amour, d'impatience, de deſeſpoir & de rage !... Adieu, Colete.... Tu m'es cruelle, je t'en remercie : ne t'avise pas de te radoucir ! au lieu de ſatiſfaire ma paſſion, tu ne ferais que l'irriter. Après une faveur, j'en voudrais une autre ; après t'avoir poſſédée, je te voudrais avoir ſeul ; je voudrais t'enlever à toute la nature, t'enveloper dans mon exiſtance, pour que tu ne fuſſes plus que pour moi ; qu'aucun Œil mortel ne te vît que moi ; je te tourmenterais, en t'adorant ; je te rendrais eſclave, en te traitant en Déeſſe : la paſſion que tu m'inſpires eſt un délire, une frénésie.... Oui, j'aimerais mieux te poignarder, que de te voir à Un autre..... Je quitte cette idée. Si tu en aimais Un autre, toi, moi, lui, nous n'exiſterions pas un inſtant après cette fatale découverte !...

Adieu, ma Divinité ».

En cet endroit, j'ai interrompu mon Amie : — Ah Dieu ! quel emportement ! me ſuis-je écriée. Quoi ! c'eſt ainſi qu'il aime ! je ne m'étonne plus !... Ma charmante Amie, il faut lui pardonner !

» — Eh ! que veux-tu que je lui pardonne ! ne m'en ôte-t-il pas les moyens !..

Je ne pus lire cette étrange Lettre, ſans une vive émotion ! Si je l'avais eu lue avant mon malheur, il ne ſerait jamais arrivé ; elle m'apprenait à quel Homme j'avais affaire, & je me rappelai ce que votre Père m'avait dit à V***, Qu'*Edmond était emporté ;* mais je ne croyais pas que je duſſe l'éprouver, & que ce fût à cet excès. Je continuai donc de l'éviter, juſqu'au jour fatal..... Ma chère Fille, ton malheur me fit oublier, & ton Frère, & mes remords, & ſon caractère violent, & ſa fougue impétueuse : La Lettre de ma Tante à la main, je courus à lui : & comment l'abordai-je ? La larme à l'œil ; inclinée, ſuppliante ; avant de lui montrer la Lettre, j'adoucis le coup. Mon premier mouvement, en-ſortant de ma chambre, avait été de lui dire, —Tenez, Edmond, voila quelle ſuite le Ciel donne à votre crime-! Je changeai bien d'avis, durant les vingt pas que j'avais à faire !... La douleur & la honte me ſerrerent le cœur, & il me vit preſqu'à ſes genous, le prier de ſe calmer. Je lui baisais les mains !... Surpris, confondu, effrayé même, il ſe lève précipitamment, & ſe jete à mes pieds. —Qu'eſt-ce ? qu'y a-t-il ?... J'atteſte le Ciel... Ma Cousine ! non, rien ne m'eſt échappé.... D'où-vient ce trouble ?... Ah !

je meurs du plus-affreus des ſupplices ! Parlez-!... Je lui donnai la Lettre. Il rougit; il pâlit. Il ſe leva; mis la Lettre en-pièces; me pouſſa hors de ſon paſſage, ſans me parler, & deſcendait. Il revint un-inſtant après. —Pardon, pardon, ma Couſine ?... Ha ! je ſuis au-deſeſpoir !... Courons, alons la délivrer ! poignarder l'Infame.... J'ai ſoupiré profondement. Il m'a regardée, ſ'eſt écrié : —Ah ! c'eſt moi, c'eſt mon crime, qui perd ma Sœur !... Mais le Traître n'eſt pas Celui que j'ai offenſé.. Me puniſſe le Ciel après, ſ'il le veut, mais l'Univers entier ne m'empêchera pas de lui arracher l'âme.... Je tâchais de le calmer. Tantôt il m'écoutait : tantôt il me repouſſait comme un Etre inanimé, il ſ'élançait pour courir : cette agitation cruelle dura longtemps. Mais enfin il ſe calma un-peu. Dans ce nouvel état, quoique plus-tranquile, il ne brûlait que plus-ardemment de la ſoif de la vengeance : ſa tendreſſe pour toi ſe manifeſtait dans tous ſes propos ; l'honneur dont ſon âme eſt pleine (quoiqu'il ne l'eût pas empêché ... mais les paſſions ſont inconſéquentes !) l'honneur ne lui permettait pas d'envisager un-inſtant les périls auxquels la vengeance l'exposait. Nous partimes en-poſte deux heures après ayoir reçu la

Lettre, enſemble; j'étais à-côté, preſque dans les bras de ce même Homme que j'avais juré de ne plus voir tête-à-tête: le jour, la nuit même, rien ne m'effrayait. Effectivement, il n'y avait rien à craindre; Edmond ne voyait qu'Urſule, il ne me parlait que d'elle; il brûlait d'être à Paris. Un ſeul inſtant, très-court, fut donné à ſes ſentimens. Ce fut en-approchant de cette Ville, & lorſque nous l'apperçumes: —Voila donc où je brûle d'arriver-! ſécria-t-il. Et ſe tournant auſſitôt de mon côté: Hélas! dans une autre circonſtance, que j'aurais craint l'inſtant qui doit m'ôter d'auprès de vous! qui doit me priver de la Moitié la plus chère de moi-même! Quoi! je desire cet inſtant! Ha! je le vois bien à préſent, l'accident cruel qui m'enlève ma Sœur, me prive auſſi du jugement & de la raison-! Ses larmes coulèrent auſſitôt avec abondance, & il me baisa la main. Il la retint quelques inſtans, quoique je la vouluſſe retirer, les ieux fixes, & ſans rien regarder. Enſuite il me la rejeta, comme avec horreur, & ne me parla plus, juſqu'à notre arrivée.

» A la porte de ma Tante, il ſauta de la chaise, & monta précipitamment, ſans penſer à moi. Il revint ſur-le-champ m'enfaire-

faire des excuses : Il ſalua ma Tante. —Où eſt-il ? ajouta-t-il auſſitôt : ſon nom, ſa demeure, je vous en-prie ? —Hélas ! Monſieur, je l'ignore ! —Mort & furie ! je ſaurai bien le trouver, moi ! —Voyez m.r Gaudét ! —Ah-oui ! c'eſt vrai !.... Où eſt-il ?.... Je ſais ſon adreſſe : j'y cours-. Il y courait. Il revint. —Par où faut-il paſſer en-ſortant d'ici. —On va vous y conduire, lui dit ma Tante ; *Martine*, où ce Jeune-homme. —Le Jeune-homme, le Jeune-homme ; votre Martine me ferait ſècher-. Il part. Il vole. Il pouſſait devant lui ſon Guide. Enfin il arrive chés m.r Gaudét.

» Celui-ci, en-l'appercevant, court à lui, l'embraſſe, veut lui montrer Laure. Edmond ne lui répond pas : Il interroge : —Son nom, ſa demeure : alons le trouver ? —Crois-tu qu'il eſt ſous notre main ? répond ſon Ami : Il faut de la prudence, de l'adreſſe.... Et il a ma Sœur !... Enfer & rage ! il a ma Sœur ! —Va, nous lui ferons payer chèr ſon audace ! —Payer ! payer ! Il faut l'anéantir..... —Rapporte-t-en à moi ! —A toi !... Il eſt vrai ! —Mais il faut diſſimuler : ſ'il entend parler de ton arrivée, de tes menaces, c'eſt un Homme riche, puiſſant, il ſe cachera ſi bien, que nous ne le découvrirons ja-

mais ; & il pourrait d'ailleurs, d'après quelques imprudences, te faire arrêter. —Me faire arrêter ! Je l'en défie, lui & toute cette grande Ville ! —Un-peu de calme ! Il faut m'écouter, ſi tu veux agir : Ignorant tout, que veux-tu faire ?... Salue aumoins ta Couſine.... —Ah ! il eſt vrai ! Bon-jour, ma chère Laure !.... Comme elle eſt embellie !... Mort & furies ! ma Sœur ! —Calme-toi !... Urſule eſt une raviſſante Perſonne. —Ah ! le Scélérat ! où eſt-il ! —Si bien caché, que toutes mes recherches, & celles de la Police même n'ont pas encore pu le découvrir. —L'abominable Homme ! oh ! je le tiendrai ! je le tiendrai ! —L'aſſaſineras-tu ? —Moi ! moi !... Le Ciel m'en-préſerve ! nous-nous battrons ; je le tuerai, ou il me tuera : ſi je le tue, je ſerai vengé : ſ'il me tue, ſa vilaine âme aura un crime de-plûs à ſe reprocher, le mépris, & la haîne de tout l'Univers. Je ne puis que le punir, & je le punirai. —Le plus preſſé, je crois, eſt de tâcher de délivrer ta Sœnr ? —Ah ! il eſt vrai ! alons, alons, cherchons ! Alons-donc, que fesons-nous ici ? —Demain, je compte avoir des nouvelles. —Demain ! demain ! ah ! mon chèr Gaudét ! ſur le gril juſqu'à demain !... Voila leur converſation, qui

fut dix fois répétée. Heureusement que dès le lendemain, on te retrouva : car Edmond, à ce que dit m.r Gaudét lui-même, aurait donné plûs d'embarras que ta recherche.

» A-présent, ma chère Urſule, j'ai d'autres craintes. Edmond eſt concentré : il ne parle plus du Marquis : il contraint tous ſes mouvemens; il ne laiſſe rien percer audehors de ſes ſentimens; il ſe livre même à une ſorte de diſſipation : Mais je le connais; il eſt capable de diſſimuler, lorſque ſes premiers mouvemens ſont calmés. Nous alons partir. M.r Gaudét compte legarder ici. Je ne ſais qu'en-penſer : ſans ma faibleſſe, je m'y opposerais. Mais après ce qui eſt arrivé, il faut qu'il reſte. Depuis quelques-jours, je le revois comme il était avant ton malheur; il reprend les mêmes ſentimens à mon égard; il les exprime de-même... Il faut qu'il reſte !... Mais que de craintes m'aſſaillent pour lui! Cette Ville; Gaudét; le Marquis, tout m'épouvante, & point de remède!... Il me disait hièr, en-regardant Fanchette : —Qu'elle eſt charmante ! je l'aurais adorée, ſi ... elle n'avait pas eu de Sœur-! Tu vois qu'il ne veut plus être mon beaufrère, & que ſes vues ſont changées... D'ailleurs, ma délicateſſe repugne à ce

mariage : Le but de cette longue confidence, ma chère Urſule, eſt pour te dire, qu'il ne ſe fera jamais ; qu'il ne ſaurait plus ſe faire ».

—Pourquoi ? ai-je dit : il me ſemble, qu'il vaudrait mieux ſacrifier un-peu de délicateſſe, & donner à mon Frère un moyen de règler ſes ſentimens pour vous, ma reſpectable Amie ! —Non, ma chère Urſule : je porte dans mon ſein l'empêchement à ce nœud ſi desiré.

On nous a interrompues en-ce moment. Je t'avouerai, ma chère Fanchon, que je ne goûte pas les raisons de m.me Parangon, & que malgré moi, il me vient des ſoupçons, qu'elle veut reſerver Edmond pour elle-même. Si elle était fille ou veuve, à-la-bonne-heure ! mais ... elle ſe diſſimule ſa faibleſſe, & la cache ſous des ſcrupules. D'un-autre côté, conſidère, que ſi une Femme eſt excuſable, c'eſt celle-là. Son Mari ne mérite auqu'uns égards ; il eſt même impoſſible qu'elle vive à-préſent avec lui ; on l'accuſe d'être ..... comme les libertins, qui ont été peu délicats dans le chois de leurs amours. En-tout-cas, je dois ſuſpendre mon jugement : M.me Parangon a trop de mérite, pour être condamnée, ſans connaître parfaitement tous ſes motifs.

13 novembre.

Je finis aujourd'hui cette longue Lettre. Edmond reſte décidément ici ; mais ſeul ; m.r Gaudét nous accompagne : cet arrangement concilie tout. Nous partirons ſous deux ou trois jours. Je brûle de vous embraſſer tous, ma chère Fanchon ! Mais ſi, après mon malheur, cet embraſſement a quelque douceur pour moi, je le devrai à m.r Gaudét. C'eſt un Homme bien-*eſſenciel*, comme on dit ici. M.me Parangon ſe propose de paſſer quelque-temps chés nous avec ſa Sœur. Je ne deseſpère pas du mariage ; & entre-nous, il faudra tâcher de l'y déterminer, tandis que nous la tiendrons là-bas avec ſa petite-Sœur ; on ferait venir Edmond : Car entre-nous, je crains quelque-chose ; il me ſemble que m.r le Conſeiller voyait Fanchette avec des ieux d'admiration. Il faut tout prévoir. Si ce mariage ſ'arrangeait, le mien pourrait ſe faire auſſi, moyennant ma fortune actuelle. Je ne t'en-dis pas davantage ; où la raison parle, tout s'entend.

Adieu, ma Bonne-amie.

XLI.me

6 décembre.

LAURE, à FANCHON.

[Elle l'informe d'Urſule & de m.me Parangon.]

PERMETTEZ-MOI, chère Couſine, de m'adreſſer à vous, pour avoir des nouvelles de la Couſine Urſule & de m.me Parangon, que j'ai vues familièrement, ſur-tout les deux dernieres ſemaines de leur ſéjour ici : Je ſuis dans la plus grande inquiétude au-ſujet de la Première, & vous ſavez combien la Seconde intéreſſe mon Couſin Edmond ! J'eſpère que vous voudrez bien m'en donner des nouvelles. J'aurais pu m'adreſſer à Urſule, ou à m.me Parangon : mais votre Frère a voulu que ce fût à vous que j'écrivîſſe, parce-qu'il desirait ſavoir je ne ſais combien de choſes, au-ſujet des aimables arrivées, & il vous prie de me les écrire en-toute confiance ; leur ſanté, leur ſituation, rien ne lui doit être caché. M.me Parangon lui a paru un-peu indiſpoſée : il faudrait, pour

le tranquiliser, qu'il fût assuré d'une conjecture qu'il a faite, que cette jeune Dame n'a qu'une incommodité de mariage. Il vous prie instamment de ne lui rien laisser ignorer à ce sujet en-particulier: Enfin, il espère que vous n'oublierez pas de lui parler de m.lle Fanchette. Il vient de recevoir une Lettre de votre Mari (1), par laquelle il lui marque, que vous avez le bonheur d'avoir une Fille, & qu'Ursule était ce qu'on craignait. Je ne sais si c'est un mal: m.r Gaudét ne le pensait pas, & il vous dira sans-doute ses raisons à ce sujet, puisqu'il est auprès de vous. Tout ce que je sais là-dessus, c'est qu'il desirerait que ce fût un Fils.

Quant à moi, très-chère Cousine, je me trouve ici fort-contente, au-moyen des services que m'a rendus, & que me rend encore m.r Gaudét. Je suis &c.*

(1) La XCV.me du PAYSAN, *T. II.*

XLII.me

10 décembre.

Réponſe.

[Ma Femme lui rend-compte de l'arrivée & de la réception d'Urſule, & elle lui parle du deſir qu'on a de marier Edmond à m.lle Fanchette.]

LA vôtre, ma chère Couſine, m'a fait un bien-ſenſible plaiſir, d'apprendre directement de vos nouvelles, & de ſavoir de vous-même que vous avez du contentement: Ce n'eſt pas que je n'aie été ſurprise qu'Edmond vous revît: mais m.r Gaudét m'en-a donné des raiſons ſuffiſantes; & je vous avouerai, que j'en-avais beſoin, ainſi que de voir par-moi-même ce que c'eſt ce Monſieur, qui m'a paru un bon & édifiant Perſonage, ſans petiteſſe ni ſimagrées. Par-ainſi, je commence à comprendre, qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on en-dit (1): c'eſt pourquoi, ma chère Couſine, je m'en-

(1) Le ſort des Ames droites & ſans expérience du monde, eſt toujours d'être ainſi trompées par un Vicieus adrait.

vais vous répondre de point-en-point à tout ce que vous me demandez, & vous écrire dans la même liberté que ſi c'était à Urſule. Et d'abord, pour commencer par le commencement, je m'en-vais vous parler de l'arrivée; car ma Lettre étant autant pour le chèr Edmond que pour vous, ça lui fera plaiſir.

Dès que nous avons eu appris par nos Frères d'Au** Georget & Bertrand, que notre Sœur Urſule avait été enlevée; notre bon Père & notre bonne Mère ſe prirent tous-deux à pleurer & à ſe lamenter, comme jamais ça ne leur était arrivé. Et ils nous firent tous avertir de venir; car ils étaient ſeuls en-ce moment à la maison. Et étant venus tous en-grand'hâte, pour ſavoir ce que c'était, nous avons trouvé notre bonne Mère à-genous en-pleurs, & notre Père qui ſe tenait appuyé contre une armoire. Dès qu'il nous a vus, il nous a dit: —Mes Enfans, Dieu m'envoie une grande affliction! car il a livré au pouvoir des Méchans la Fille bien-aimée que j'avais envoyée à la Ville, & dans laquelle j'avais mis ma complaisance: il me punit de ma gloire & vanité, que j'avais mise dans cette pauvre Créature, à-cause de ſa gentilleſſe: On l'a enlevée-. A ce mot, nous avons tous pouſſé un cri de douleur & de deſeſ-

poir : Et Un-chacun des Garſons a offert de courir au ſecours de ſa Sœur; mon Mari ſur-tout. Et notre Père nous a dit: —Mes Enfans, j'apprens que votre Frère Edmond & la bonne m.me Parangon ſont partis : Et ils feront plûſque vous, & plûſque moi-même, qui ne connaiſſons pas ce pays-là : ſans quoi je partirais tout auſſitôt-. Et le bon Vieillard ſ'eſt mis à genous, & nous a dit de nous y mettre, pour entendre la lecture du Chapitre de Job, où Dieu envoie les maux à ce ſaint Homme, & notre Père nous l'a lu en-pleurant: & après qu'il l'a eu lu, il ſ'eſt levé, & il a dit à notre bonne Mère : —Ma Femme, conſolez-vous, & coignez un-peu vos larmes; Dieu nous l'a donnée, Dieu nous l'a ôtée, que ſon ſaint nom ſoit beni : mais il faut eſpérer qu'il nous la va rendre : car votre Fils Edmond, actif & vigilant, eſt à ſa pourſuite; & ce bon Fils, je le connais, n'aura ni repos ni trève qu'il ne l'ait retrouvée : Et vos Fils, que voila, qui viennent nous-apprendre ce malheur, ſeraient bien-partis avec lui, ſi cela était néceſſaire : mais il leur a dit, qu'il ſuffisait & qu'il avait à Paris m.r Gaudét, homme de crédit & d'eſprit, qui en-ferait plûs qu'eux-tous-enſemble; ſans compter que la bonne Dame Parangon partait avec lui.

Reconfortez-vous donc un-petit-brin ; car votre Fille ſera ſauvée.-. Ce diſcours a donné un-peu de courage à notre bonne Mère, & elle ſ'eſt mise à queſtionner ſes deux Fils Georget & Bertrand. Mais ils n'ont pu lui rien dire, ſinon qu'Edmond était tout hors de lui-même, & qu'il ſe dépêchait, dépêchait, à-celle-fin de partir plûs-vîte, n'écoutant rien de ce qu'on lui disait d'autre-chose, & leur disant à eux: —Mes chèrs Frères, répondez de ma Sœur ſur ma vie à nos chèrs Père & Mère-. Et à ce mot, *ſur ma vie*, notre bon Père ſ'eſt levé, les bras tendus vers le Ciel, en-ſ'écriant: —Mondieu! béniſſez ce bon Fils, qui eſt de flâme & de fer, pour ſervir ſes Frères & Sœurs!... Si eſt-ce bien, que c'eſt lui qui l'a demandée pour aler à la Ville: mais tant-ſ'en-faut que je le faſſe auteur du mal qui arrive, qu'aucontraire, je l'en-regarde comme le réparateur; c'eſt un malheur envoyé par Dieu même, pour nous éprouver, & où notre Fils Edmond n'a part qu'innocemment, & pour le réparer. —O mon Mari! vous avez raison, a dit notre Mère, & nous ſerions bien-injuſtes, ſi nous metions le malheur de ſa Sœur ſur ce pauvre Fils, qui n'en-peut-mès; & ſi pourtant vous voyez qu'il le croit, & qu'il vous répond d'elle, *ſur ſa*

vie ! O ſi j'alais perdre mes deux pauvres Enfans ! Mondieu ! ayez pitié de mon Fils & de ma Fille-! Et voila que nous avons eu huit ou dix grands jours de mortelle inquiétude ; juſqu'à tant que ſoit venue la Lettre d'Edmond à mon Mari, qui nous a appris qu'Urſule était retrouvée ; mais ... victime d'un Brutal... Cette nouvelle a porté d'abord un rayon de joie; & dès que mon Mari eut lu, *Notre Sœur eſt retrouvée* (1) notre bonne Mère ſ'écria, *Dieu ſoit béni !* & notre Père ajouta, *Et qu'il béniſſe notre Fils !* Mais enſuite ... tout le monde a baiſſé les ieux, & peut-être y en-avait-il qui euſſent mieux aimé apprendre ſa mort... Et quand on en-a été à la groſſe ſomme que m.r Gaudét a fait donner ſans qu'Edmond y eût part, ſi ce n'eſt par l'amitié que lui porte m.r Gaudét, & ſans que notre Sœur le ſût, notre bon Père en-a fait la remarque, & il a eu la bonté de demander à ſon Fils-aîné, ce qu'il en-penſait, comme ſ'il avait eu peur de ſe tromper ? —Je dis, mon Père, a répondu le bon Pierre, que voila un grand malheur autant en-train d'être bien réparé qu'il peut l'être ; & que ſi m.r Gaudét eſt fils du ſiècle, comme l'Évangile le dit de l'In-

(1) Voyez la XCIV du PAYSAN, *T. II.*

tendant infidèle, il eſt encore plus-prudent & plus-ſage que cet Intendant. Si le mal nous eſt venu par la demande qu'Edmond a faite de notre Sœur, pour aler à la Ville, c'eſt auſſi par lui que vient toute la réparation; car c'eſt pour lui qu'agit ſon Ami, & non pour nous, qu'il ne connaît pas: Et quant à ce qui eſt de la ſomme, toute la manière de m.r Gaudét marque l'eſtime qu'il a pour nous, & ſa croyance à nos ſentimens d'honneur, puiſqu'il nous cache tant ce qui pourrait nous bleſſer dans une choſe d'honneur, qu'il racommode par l'intérêt, autant que racommoder ſe peut. Voila, mon Père, quel eſt mon ſentiment.

—Je l'approuve, mon Fils-aîné; car c'eſt auſſi le mien; & ça aurait été, je crois, celui du vénérable Pierre R** (que Dieu mette en-ſa gloire-!) On a enſuite achevé de lire la Lettre, où Edmond parle de l'état d'Urſule; des bons ſoins de m.me Parangon, tant envers la Sœur, qu'envers le Frère, & où il ſ'exprime à ce ſujet d'une façon bien-vive; de l'arrivée du Conſeiller, ainſi que de tont le reſte. J'ai enſuite reçu une longue Lettre d'Urſule, qui m'a bien-touchée, & bien-fait-faire des réflexions! mais je me ſuis bien donnée-de-garde de la montrer à Perſone; elle eſt ſerrée pour jamais en-un-lieu où

on ne pénétrera pas de mon vivant. J'en-ai pourtant dit quelque-chose à mon Mari, me doutant bien qu'il en-viendrait une-autre. Et c'eſt auſſi ce qui eſt arrivé : On a reçu une Lettre d'avis, que m.r Gaudét avait adreſſée au très-chèr Père Ed.. R**, & qui n'était qu'un ſimple avis du jour de l'arrivée à Au**, & du nombre des Perſones qui venaient : ſi-bien que mon Mari eſt parti au-devant de ces chères Perſones, avec nos deux Frères d'Au**, & leurs Femmes, qui étaient venues les joindre, & qui étaient reſtées pour conſoler nos bons Père & Mère dans leur affliction. Et le même ſoir, nous avons vu tout le monde arriver. Notre bon Père & notre chère Mère ont été audevant, par envie de-revoir plutôt leur pauvre Fille, & par révérence pour m.me Parangon & pour m.r Gaudét, qu'ils ont reçus, ainſi que l'a marqué mon Mari à ſon Frère. Et quand ils ont vu Urſule un-peu pâlote, mais ſi jolie, qu'ils ne l'ont pas reconnue, & qu'ils l'ont demandée, quoiqu'elle ſe levât pour les venir embraſſer, ils ont tous-les-deux fondus en-larmes ; & ils l'embraſſaient, puis la regardaient émerveillés, ſur-tout notre bonne Mère, qui ne ceſſait de dire : — O ma chère Enfant ! je ne m'étonne pas !... O Madame ! a-t-elle

dit à m.me Parangon, cachez-vous, vous & votre aimable m.lle Fanchette, quand vous ſerez à Paris ! car au premier-jour, il vous en-arriverait tout-autant-! M.me Parangon, pour réponſe a laiſſé couler deux larmes, qui nous ont navré le cœur, & nous-nous ſommes tous empreſſés à la conſoler; & notre Père lui-même, lorſqu'elle a entré, l'a fait aſſeoir dans le grand fauteuil qui vient de ſon Père, & où il ne ſe met jamais par reſpect, & là, il a fléchi un genou devant elle, en-lui disant : —Belle Dame, encore qu'il ne convienne de fléchir le genouil, ſi ce n'eſt devant Dieu & ſes Saints; ſi eſt-ce qu'on voit reluire en-vous tant de grâce & de rayons divins, que je ne crois faillir, en-vous départant cet hommage : d'autant que je vous demande humblement pardon des peines que vous ont causées mes Enfans (1). —Monſieur, a répondu la Dame, je les pardonnerais avec bien de la joie, ſi toutes étaient ſans offenſe du Seigneur : mais il en-eſt

(1) Je n'ai rien dît encore du langaje de mon Père, qui paraîtra d'un autre ſiecle aux Ignorans de ce qui eſt dans les campagnes isolées : c'eſt qu'on y parlait le langaje d'il-y-a 200 ans, il n'y a pas vingt années, à-cause des Bibles antiques qu'on y lit. Celle de mon Père eſt de 1551, mais *éditée* par des Catholiques.

que je ne ſaurais me pardonner à moi-même. Et elle a encore pleuré. Ce qui la rendait ſi belle & ſi touchante, que tous nous en-étions émerveillés. Enſuite notre Père a cherché des ieux m.r Gaudét; car il n'avait pu encore ſonger qu'à Urſule & à m.me Parangon. Et voyant un Bel-homme en-habit violet à-boutons d'or, il lui a demandé, où donc était le Révérend ? —C'eſt moi, mon chèr Monſieur R**: permettez que j'embraſſe en-vous le reſpectable Père du meilleur de mes Amis. Et il l'a accollé; puis il a embraſſé cordialement notre Mère, puis nous tous ſans exception auqu'une, & moi-même, en-disant: —J'embraſſe Edmond dans Chaqu'une de ces chères Perſonnes. Notre Père l'a regardé & écouté; puis il a dit à m.me Parangon: —Dites, Madame, ſi mon Fils mérite tant d'amitié ? Oui, bon Père; & vous pouvez m'en croire; car je ne le flaterais pas. —Peut-être, a dit m.r Gaudét, êtes-vous ſurpris, Monſieur, de me voir ſous cet habit; mais les démarches que j'ai été obligé de faire, & la compagnie de ces Dames le rendent néceſſaire: en-cavalier, on impose aux Faquins; ſous mon habit ordinaire, ils m'euſſent ri au nez, & euſſent peut-être inſulté Celles qui marchaient ſous mon eſcorte. En-bon

Chrétien, je pardonne les injures, quand je n'ai pu les éviter; mais en-Homme prudent, je préfère de m'en-garantir, à les pardonner. —Vous en-avez, Monſieur, de la prudence, a dit notre Père, & de la ſi parfaite en-toute votre conduite, que vous êtes pour nous un objet d'admiration. —Vous voyez, mon *Sauveur*, a dit Urſule, qu'on a ici de vous la même idée que moi: il ne vous reſte plus qu'à mériter l'admiration la plus-flatteuse-. Et je crois qu'elle a jeté un coup-d'œil fin ſur m.me Parangon. On avait préparé un beau ſouper, qui a été plus gai que nous ne le comptions; car m.r Gaudét a tant d'eſprit, qu'il n'a pas laiſſé règner la mélancolie; aucontraire, il a égayé juſqu'à m.me Parangon, qui paraiſſait la plus-triſte & la plus-enfoncée en-elle-même. Elle a ſouri deux-fois; & elle lui a même dit: —Je conviens de tous vos talens; vous êtes un Homme aimable, uniq peut-être! ah! m.r Gaudét? qu'il vous en-coûterait peu, ſi vous le vouliez-!... Mon mari à ce mot, a regardé la belle Dame, & lui a fait comme un ſerrement de main, que j'ai entrevu, parce-que j'étais la plus-près d'eux. Voila, ma chère Couſine, ce qui ſ'eſt paſſé le premier jour de l'arrivée. Le lendemain, je me ſuis rendue la première

auprès d'Urſule : elle dormait. J'ai paſſé dans la chambre de m.me Parangon. Je l'ai trouvée debout. Elle m'a fait ſigne qu'elle alait ſortir avec moi, pour ne pas réveiller m.lle Fanchette. Je l'ai menée chés nous ; où elle m'a fait tant d'amitié, tant de louanges, tant de careſſes, qu'elle aurait amolli mon cœur, ſi je l'avais eu de pierre ou de fer. Je n'ai jamais ſenti de ma vie une ſi grande ouverture de confiance : j'ai répondu à bien des petites queſtions qu'elle m'a faites. Enſuite, apparemment qu'elle a été contente de moi ; car elle m'a fait ſes confidences, & entr'autres qu'elle était enceinte : & elle m'a demandé ſur ſon état des conſeils, que je lui ai donné avec grande ſatiſfaction. Voila ce que vous paraiſſez desirer de ſavoir à ſon ſujet. Quant à ſa ſanté, je ne ſuis pas ſans crainte ; elle a un fond de chagrin, qui, à certains mots qu'on lâche ſans y penſer, quand on n'eſt pas au-fait, lui tirent auſſitôt les larmes des yeux. La pauvre chère Dame ! tant de mérite & de beauté, & n'être pas heureuse !... Hélas ! que de regrets doivent avoir Ceux qui l'ont affligée !... Elle m'a parlé de ce que vous aviez été enſemble à la Comédie, avec Urſule, & elle en a regret ; car elle penſe qu'elle a offenſé Dieu, par toutes ces choſes-là, & que

dans certaines circonſtances, on doit plutôt matter l'eſprit & la chair, que de leur donner leurs plaisirs. Aureſte, elle parle de vous en-bons termes; aſſurant que vous vivez fort honnêtement avec la Cousine votre Mère, que vous reſpectez. Ce mot m'a fait plaisir, ma chère Laurote. Quant à notre pauvre Urſule, elle ſ'eſt éveillée tard, & elle ſera bien-plutôt rétablie que m.me Parangon. Cependant, depuis huit jours que les voila ici, elle ne paraît pas ſe remettre vîte. Je la ſoupçonne dans l'état qu'on craint d'une part, pendant que l'autre, on voudrait voir, ſi ça n'amènerait pas une chose glorieuse & réparatoire. Je crois pouvoir aſſurer mon Frère, que ſ'il eſt de ceux qui desirent (puiſque le mal eſt fait) que la chose ſoit, qu'elle eſt. Pour-à-l'égard de m.lle Fanchette, c'eſt un Enfant ſi aimable, ſi douce, ſi innocente, & ſi ſpirituelle malgré ça, qu'elle fait ici l'admiration & l'amour de tout le monde. J'ai eu avec Urſule une converſation à ſon ſujet. Son ſentiment ſerait qu'on profitât du demeurement ici, pour faire le mariage d'Edmond. Et ſi mon Frère aime nos Père & Mère, & veut calmer la ſecouſſe qui leur vient d'arriver, ce ſerait de faire ce mariage, ſans ſ'arrêter à toute raison contraire, que nous ne trouvons

bonne ni Urſule ni moi. Je vois aſſés comme penſe la bonne Parangon, pour répondre de ſon conſentement : quoiqu'elle ait beaucoup d'eſprit, c'eſt une Brebiette; & jamais elle ne pourrait ſe refuser à faire ce plaisir à notre pauvre Mère : qu'Edmond voye donc, ſ'il veut mettre la joie dans l'âme à ſa bonne Mère, qui l'aime tant! Je vous prie, très-chère Cousine, de lui faire entendre ça : Urſule ſe joint à moi pour l'en prier, & toutes-deux nous l'en-prions quasi à genous. Autre-chose ne puis vous mander, très-chère Cousine; ſinon que Ceux d'ici qui ſavent que je vous écris, comme mon Mari, Urſule, & Edmée notre Belleſœur, qui eſt revenue hièr, vous prient d'accepter leurs amitiés, comme celles de bons Parens & Parentes. Et moi, je ſuis, &c.

XLIII.ME

25 décembre.

GAUDÉT.

à EDMOND,

[Il l'empêche de ſonger à une honnête mariage par des motifs adroits.]

SI tu deſires d'être encore père ; tu le ſeras, & tu le ſeras, par la belle Parangon : tu peux y compter : elle ſe conſerve ; ſa conſcience timorée lui ferait un crime d'expoſer, ce qui lui vient d'une part trop-chère, pour qu'elle ne l'aime pas audelà de toute expreſſion. Quant à certain mariage, dont j'ai découvert qu'on te parle d'ici, dans une Lettre furtive, mon avis eſt négatif. J'ai d'autres vues : & la belle Parangon elle-même ne ſ'y prêterait que par-complaiſance. Voudrais-tu lui ravir tout eſpoir, dans la ſituation où elle eſt ? Il y auroit de la cruauté ! Attens mon retour : ne te rens à auqu'une ſollicitation. Les Femmes ne t'ont pas aſſés bien conduit juſqu'à préſent pour que tu les écoutes. Surtout ne dérange pas mes projets au-ſujet du Marquis, par ta bravoure enfantine, com-

me toutes tes autres vertus. Car envérité, tu n'es qu'un grand Enfant. Ce qui ne veut pas dire que tu manques d'eſprit; au-contraire, tu en-as beaucoup; mais il te manque du génie, pour embraſſer l'enſemble d'un projet. Celui que j'ai formé eſt le plus-vaſte que tête humaine ait jamais conçu, & le plus-ſcabreus. La réüſſite en-ſerait certaine, ſi j'avais un Second; mais il ne faut pas encore te l'exposer. Lorſque je paraîtrai retrograder, tu croiras tout perdu, & tu te tromperas; il me faudrait un Génie comme le mien, pour me ſeconder, ou un Automate: tu n'es ni l'un ni l'autre, & tu es entêté comme le ſont les ſots, quoique tu ne ſois pas ſot. En-effet, qu'eſt-ce qu'un Sot? C'eſt un Homme d'un eſprit borné, dont les vues ſont courtes & qui ſe les croit fort-longues, prévenu en-ſa faveur, aſſés bouché pour croire tout connaître, tout ſavoir, & qui ne ſait rien: n'ayant pas aſſés de lumières pour voir ſes défauts & ſon incapacité; hardi par ignorance, juſqu'à l'effronterie; ne rougiſſant jamais, parce-qu'il manque de ſentir, & que ſon orgueil ſtupide l'empêche de ſ'apercevoir qu'il fait-mal: méchant, parce-qu'il manque d'entrailles & que la ſenſibilité eſt en-lui auſſi obtuse que les lumières de ſon eſprit ſont obſcures: dans milles choses, n'en-

ſaiſiſſant qu'une comme les Animaux, & ne voyant qu'elle, y tendant en-dépit des obſtacles, même inſurmontables; réüſſiſſant par-là quelquefois, & n'en-devenant que plus ſot, la vanité étant le comble de la ſotise. Edmond aucontraire, eſt ſenſible à l'excès, & ne reſſemble quelquefois au Sot, que par le trop de ce que ce Dernier n'a pas: Mon Ami eſt pénétrant; il a l'eſprit juſte, un diſcernement exquis, il voit le vrai but, pourvu que les choses ne ſoient pas trop compliquées; ſon impatience naturelle l'offuſquerait: il ne faut pas nonplûs que les choses à-faire, quelqu'avantageuses qu'elles ſoient, bleſſent les préjugés de ſon éducation; il ſe câbre alors, & il reſſemble dans cette ſituation au Sot, comme deux gouttes-d'eau. Par-exemple, ſi je lui découvrais mon plan dans ſon entier, je ſuis ſûr qu'il y apporterait le plus grand obſtacle: non par ſotise, mais par une ſorte de magnanimité qui lui eſt naturelle. Mais il faut ſavoir diſtinguer les vertus, & les employer à-propos. Turenne, ſous Louis-XIV, avait besoin de cette magnanimité, qui ne veut rien que de noble: elle alait à-merveille à ce vaillant guerrier: Mais domons cette vertu, dans le même genre, à Louvois, elle aurait perdu l'État: c'était pourtant deux Grands-hommes;

mais il falait que le Miniſtre eût des vertus bien-différentes du Guerrier ; des vertus qu'un préjugiſte eût regardé comme des vices, & qui n'en-étaient que plus-ſublimes, parce-qu'il falait une âme forte pour les avoir à ce dégré..... Laiſſe-moi donc agir, Edmond : Ta Sœur eſt ce qu'il faut qu'elle ſoit. Si cela ſe confirme, je la remmène, ainſi que la belle Parangon, qui doit ſe cacher, comme tu penſes ! & je n'aurai ni repos ni trève, que je n'aie réüſſi, ou fait quelque-chose de mieux. Car, que m'importe comment ta Sœur & toi vous ſoyiez heureus ? l'*unum neceſſarium*, eſt de l'être. Adieu. Je me dépêche, pour profiter d'une occasion.

P.-ſ. N'avoue rien à Laure de ce qui regarde m.me Parangon : je ne lui en-parlerai de ma vie : Elle eſt un-peu indiſcrette ; mais elle n'a que ce défaut-là.

XLIV.me

10 janvier.

URSULE, à EDMOND.

[La voilà qui s'ennuie du ton qui règne chés nos Père & Mère, & qui découvre des diſpoſitions, que nous n'aurions pas ſoupçonnées !]

ON a reçu ta Lettre & ta relation (1), chèr Ami : La dernière m'a plûs fait de plaiſir qu'on ne s'en-doute chés nous ; elle m'a fait eſpérer que tu étais tranquille, & que je n'avais plus de nouveaux malheurs à craindre. Nous ſommes à Au** depuis deux jours : m.me Parangon s'y montre à préſent, pour en-diſparaître enſuite avec plûs de ſûreté ; je dois l'accompagner. Mais nous ne voyons qu'un certain monde, & nous paſſons les journées chés m.me Canon. Fanchette ſort avec cette dernière, pour tout ce qu'il faut que nous ayions, avant notre départ.

Nous avons eu à S** bien du lamenta-

(1) Voyez la XCVII.me du PAYSAN, *T. II.*

ble, & je t'avoue, que moi, qui ne ſuis plus faite à ce ton, j'en-ai par-deſſus les ieux. J'ai été charmée de l'abſence que nous procure notre petit voyage; & dans l'excès de mon ennui, je ne ſais en-vérité, ſi je ne pardonnerais pas au Marquis une ſituation, qui m'oblige de retourner à Paris: la vertu eſt aimable, mais il faut un-peu l'égayer, & chés nous, elle ne ſe montre que la larme à l'œil. Avec cela, ſi vous prenez le moindre ſoin de cette pauvre figure, vous vous attirez des apoſtrofes ſans-fin: *Je ne m'étonne pas! Vous êtes coquette! Voila ce que les Coquettes ſ'attirent!* On n'oſe rien répondre: mais je ſonge à mes quinze-mille livres, & je me conſole. Tu vois par le ton que je prens dans cette Lettre, qu'il ne faut pas que tu voyes les choses au dernier tragiq, & que tu ferrailles avec le Marquis, ſi tu le rencontres.

Parlons un-peu de tes affaires. L'aimable Femme eſt groſſe: c'eſt un point aſſuré: elle en-eſt ſans-doute fâchée; mais ne crains rien de ſa douleur; je ſuis bien-ſûre qu'elle ne voudrait pas qu'un Pouvoir ſurnaturel lui en-ôtât la cauſe: ainſi, ton chagrin à toi-même doit ſ'éclaircir & devenir moins ſombre; il ne te doit reſter que la douleur de l'offenſe faite à Dieu: je

te le répète, quant à l'aimable Femme, tu lui as fourni une occasion d'exercer agréablement le reſte de ſa vie ſa précieuſe ſenſibilité.

Mais il eſt un-autre point que je veux traiter. Ma charmante Compagne, eſt jeune, belle, innocente, héritière en-totalité de m.me Canon, qui me le dit encore hièr, & qui deſire ton mariage avec elle: Fanchette te rendra heureus, je puis t'en-répondre, ſ'il eſt dans la nature de ton cœur qu'une Femme puiſſe faire ta félicité. Donne-moi cette aimable Sœur. Cela eſt jeune, tu la formeras à ta fantaiſie; tu ne feras pas gêné, comme tu le ſerais avec m.me Parangon, ſi elle était veuve, & que tu l'épouſaſſe; jamais tu ne ſerais que ſon humble eſclave; à-moins que tu n'imitaſſe ces Brutaux qui humilient d'autant leur Femme, qu'ils lui doivent davantage: viens ici. M.r Gaudét nous a quittés; il eſt chés ſes anciens Confrères. C'eſt un chèr Ami, que j'aime de tout mon cœur; mais il faut nous cacher de lui pour ce mariage. Arrive à S**, ſans t'arrêter ici; fais m'endire un-mot en-paſſant, nous te ſuivrons le lendemain, nous concluerons, & tu reviendras marié embraſſer ton Ami: car il faut qu'il ſoit des fêtes; & tu verras qu'il en-ſera le plus-agréable aſſaisonne-

ment. Tout le monde ici desire ce mariage, & tu es sûr de causer une satisfaction générale : ce motif ne sera pas impuissant sur ton cœur, naturellement bon. Viens donc, mon chèr Ami-frère : nous repartirions tous-ensemble pour Paris, & j'y demeurerais chés vous jusqu'à l'évènement, ou un mariage, avec-un agrément infini.

Le Conseiller est fort-aimable : mais je t'avouerai que si le Marquis en-agissait comme il convient, & qu'il te fallût un sacrifice, je te le ferais, ou tout-autre : Il me suffira toujours de savoir qu'une chose n'est réellement avantageuse pour que je me sacrifie. Je l'ai dit à notre Ami commun, qui m'a sondée plus-d'une-fois à ce sujet, & qui loue fort mes dispositions à ton égard.

Adieu, mon chèr Edmond : & crois que je me féliciterai toute ma vie de ce qu'a fait ton amitié, pour ta tendre Sœur

URSULE.

P.-S. Renvoie-moi cette Lettre, ou garde-la pour me la rendre, de peur d'accident.

XLV.me

29 janvier.

Réponſe.

[Il envelope l'annonce de ſon duel ; en répondant ſur ce qu'Urſule lui a marqué.]

TOUT ce que tu m'écris, ma chère Urſule, eſt raisonnable : mais je ſuis dans une paſſe qui ne me permet pas d'y ſonger. Ainſi, abandonne ces chimères, pour ne t'occuper que de toi. J'ai mes deſſeins, dont rien ne peut me détourner : ma trame eſt ourdie ; il faut que je ſuive ma deſtinée. Je ne ſaurais cependant m'empêcher de te marquer la ſatiſfaction que m'a donné un mot de ta Lettre, au ſujet du Marquis. S'il t'épouſe, c'eſt mon meilleur Ami ; j'oublie tout. Le mariage eſt le batême du viol ; il doit l'effacer. En-effet, ce crime change alors de nature ; aulieu d'être un coupable attentat, digne de tous les châtimens, de toutes les fureurs de la vengeance, parce-qu'il a humilié une famille dans ce qu'elle a de plus-délicat, l'honneur d'une Fille, il ne devient plus que l'effet d'une paſſion inſurmontable, obligeante, flateuſe : loin de bleſſer l'honneur

de la Fille, il éleve aucontraire un trofée à ſes charmes. Le ſeul qui ſoit digne des tiens, ma Sœur; c'eſt le mariage, avec le titre que le Marquis ſeul peut te procurer: Ta beauté eſt aſſés ſéduisante pour cela; & quoique ton Frère, cent fois j'ai ſenti, que tu ne pouvais causer des paſſions médiocres. Tu ſauras dans peu ce qu'on a droit d'attendre du Marquis; & alors, quoi qu'il en-ſoit, je te recommande de partir, & de venir te préſenter ici à la Famille. Si tu as un Fils, & que la chose ait tourné d'une certaine façon, elle pourra l'adopter: Si c'eſt le contraire (1), elle fera ſans-doute le mariage: mille raisons que je tais pourront l'y engajer; & je prens dès aujourd'hui des précautions pour cela. J'ai des idées que j'ai mises par écrit, & qui ſeront rendues à Gaudét, pourqu'il agiſſe, lorſqu'il en-ſera temps. Ce papier eſt tout-prêt, & cachété, entre les mains de Laure, qui ne doit le remettre, que dans une circonſtance, que j'aurai ſoin de lui faire connaître. Adore pour moi ma véritable, ma ſeule Épouse, mais en-ſilence. Quant à la

(1) Edmond ſeul l'entendait ici: *Si je tue, la Famille privée d'Héritier pourrait adopter ton Fils; ſi je ſuis tué, la Famille fera ſans-doute le mariage:* Voila le ſens.

charmante Fanchette, que n'ai-je un Second-moi-même digne d'elle à lui donner! Que n'ai-je deux-corps avec une ſeule âme, qui les animât en-même-temps! elle en aurait un. Adieu, chère Sœur. Tu ſauras dans peu combien je t'aime, à n'en-pouvoir douter. Prie nos chèrs Parens de m'aimer, & de ſe ſouvenir de leur Fils

EDMOND.

XLVI.me

1 février.

URSULE, à EDMOND.

[Elle flatte le penchant d'Edmond, & lui ouvre ſon cœur, déjà gâté, au-ſujet de l'adultère.]

En vérité, mon Ami, tu es parvenu à me donner les plus cruelles inquiétudes, par la manière dont ta Lettre eſt tournée! Mais avant de faire auqu'une démarche imprudente, ſonge auparavant à tout le chagrin que tu donnerais aux Perſones qui te ſont les plus chères! M.me Parangon, déja languiſſante, ne pourrait ſupporter un nouveau malheur; & ſi tu l'aimes,

comme je n'en-ſaurais douter, tu lui épargneras un ſurcroît de peines. Je la regarde avec plûs d'attention, depuis que j'ai reçu ta Lettre; & je vois qu'en-effet, quand on l'aime, il eſt impoſſible de ceſſer de l'aimer. Ne parlons donc plus de m.lle Fanchette; mais de ſa Sœur. Conſerve-toi pour elle. Que ſait-on ce qui peut arriver? Son Mari n'eſt pas immortel... J'oserais même dire quelque-chose de plûs, ſi cela pouvait aler dans la bouche d'une Fille.... Mais pourquoi non?.... Je ne l'aurais pas dit il y a ſix mois; mais aujourd'hui, je puis parler, ce me ſemble, auſſi librement qu'une Femme. Je crois, qu'il eſt certains Maris, à quî leurs Épouſes ne doivent rien, ou très-peu de chose. Je raſſemble dans mon eſprit tout ce qu'il faudrait être pour mériter certain traitement; enſuite, je trouve que m.r Parangon eſt tout-cela au plus-haut degré.... J'ai resolu de te ſervir auprès de mon Amie. Cela te convient-il? Parle? Je ferai tout ce qui pourra t'obliger. M.r Gaudét me parait dans le même deſſein; il m'en-a touché quelque-chose; mais comme en-craignant de ſ'ouvrir à une Bégueule, telle qu'il me croit encore. Envisage donc l'avenir qui t'attend, comme l'amitié te le prépare, chèr Ami, & calme-toi, par reconnoiſſance pour tant

de Perſones qui vont travailler à ton bonheur. Je te previens qu'on veut chés nous que je reſte maîtreſſe abſolue de mon revenu : c'eſt dire, que tu en ſeras le maître. Adieu. Je voudrais déja que cette Lettre fût entre tes mains ; & tu ſens de quelle conſéquence il eſt qu'elle me revienne !

P.-ſ. Nous ſommes toujours à Au**. Nous n'avons vu qu'une-fois m.r Parangon ; ſon état nous diſpenſe de lui rendre viſite, & l'empêche de venir chés nous. Tout le monde dit, que c'eſt bien-fait.

XLVII.me

3 février.

GAUDÉT, à EDMOND.

[Idées vraies ſur le duel.]

JE commence *ex-abrupto* ; je vais parler comme je t'aime.

Le duel, Edmond, eſt une action baſſe, un acte dégradant, qui ravale l'être raiſonnable à la condition des Brutes. Oſe l'analyſer : qu'eſt-il ? Un mouvement félon, qui

porte l'Homme à chercher à ravir la vie de l'Homme dont il ſe prétend offenſé, en-exposant la ſienne propre. Les Peuples modernes mettent de la nobleſſe dans cette action ; mais il y a là un renverſement abſolu d'idées ; car c'eſt la plus-atroce de toutes : j'y vois l'aſſacinat & le ſuicide. L'aſſacinat ſ'y trouve : car Celui qui provoque ou accepte le Duel, eſpere tuer ; ſouvent il ſ'eſt préparé, pour être plus-ſûr de ſon fait. Le ſuicide y eſt également, en-ce qu'il faudrait être fou, pour ne pas compter ſur la poſſibilité d'être tué : le Duelliſte fait donc alors le ſacrifice volontaire de ſa vie à la paſſion qui le domine. Or ſi le ſuicide & l'aſſaſſinat ſont deux actes illégitimes, le Gentilhomme-français, qui met ſon honneur à venger ſes injures particulières par ce moyen, ne peut être un homme d'honneur, qu'autant qu'une loi du Prince & de la religion aura autoriſé le ſuicide & l'aſſacinat : juſqu'au moment où cette loi ſera portée, le Duelliſte eſt le plus-coupable & le plus-vil des Hommes.

A-l'appui de cette aſſertion, vient la connaiſſance que j'ai eu occaſion de prendre d. caractère des plûs-déterminés Duelliſtes. Je les ai trouvés des lâches à leur derniers momens ; je les ai trouvés des lâches

après la victoire, lorsqu'il falait se dérober aux poursuites; je les ai trouvés des lâches dans les affaires même d'honneur, comme on les appelle si improprement; je me suis apperçu, que l'excès de crainte de la mort, les portait à se susciter quelques affaires, auxquelles ils s'étaient préparés, pour inspirer une haute idée de leur courage, & pouvoir être lâches tranquillement le reste de leurs jours: je les ai trouvés aussi mauvais Officiers & mauvais Soldats en-campagne, qu'ils étaient bravaches en-garnison, & loin du danger. Le Plus-faquin des Duellistes que j'aie vu, était un certain *P—*, qui sûr que Ceux qui l'accompagnaient, avaient ordre de préserver sa vie, & qu'il en-serait quitte pour quelques gouttes de sang, poussait son Adversaire par des injures, & la plus-sanglante ironie: Il se battit; il fut blessé: effrayé, comme une Femmelette, à la vue de son sang, il se hâta de remonter dans la voiture qui l'attendait, & donna les soins les plus-inquiets à une blessûre qui n'avait qu'effleuré la peau. Une autre fois, je suivais sur le *Quai-du-Louvre*, deux jeunes Officiers en-semestre, qui, accompagnés de trois de leurs Camarades, alaient se battre dans les *Champs Élisées*: Celui qui avait provoqué l'Autre, était pâle, tremblant, & Tous-cinq fesaient tant de bruit,

que tout le monde, depuis le *Pont-henri* jusqu'aux *Tuileries*, fut instruit de leur futur combat, & de ce qui l'avait occasioné. Parmi dix-mille Ames qui furent mises dans la confidence, il s'en-trouva Une, heureusement ! qui empêcha le combat, à la grande satisfaction des Combattans.

Tous les Duellistes sont en-général de mauvais-sujets ; c'est une vérité certaine : pour les avilir, je n'ai besoin ni des lois du Prince, ni de celle de la religion ; je ne veux employer que le sens-commun. L'origine des duels, tant cherchée, n'est autre que les combats en-champ-clos, ordonné par des Militaires ignorans, trop-peu versés dans l'exercice de leur raison, pour connaître le bon-droit : ces combats, la honte de la raison humaine, qu'une demi-civilisation a fait supprimer il y a longtemps, avaient dumoins un appareil imposant ; ils étaient ordonnés ; ils avaient des témoins, des règles : aulieu que le duel, leur fils, n'est qu'une vraie boutade, une vraie poliçonnerie, ainsi que sa cause. Car la plus-grave est un soufflet ; ensuite un démenti : Là-dessus on met l'épée-à-la main ; parce-qu'il est impossible de vivre, avec un soufflet reçu, ou un démenti donné. Pour laver cette injure de Souffleté, ou de Menteur, il faut devenir meur-

trier, assacin, suicide.... Un Payen (c'était *Cratès* le Thébain), reçut un-jour un soufflet d'un-autre Grec nommé *Nicodrome*; Cratès fit écrire sur sa joue enflée, *Nicodromus fecit*: qu'en-est-il résulté dans le temps & de nos jours? Nicodrome seul est deshonoré: jugement qui est d'accord avec la raison. On vous a donné un démenti. Là-dessus vous mettez l'épée-à-la-main. Qu'est-ce que cela peut faire à la vérité, insensé que vous êtes! Brute insigne, que prouverez-vous par-là? Rien, sinon que vous êtes une Bête féroce. Le duel, pour l'Officier & le Soldat, est un crime égal à la désertion, s'il ne le surpasse: vous-vous êtes engajé à servir l'État, & vous tuez ses Défenseurs! Louis-XIV a fait un acte de suprême-justice en-défendant le duel: eh! plût-à-Dieu! pour l'honneur de la raison, que cette loi fût sévèrement exécutée!....

Quant à vous, Edmond, plus-fou que tous les autres Duellistes, si vous le deveniez, vous ôteriez à votre Sœur, sous prétexte de la venger, le seul Homme dont elle puisse attendre une véritable réparation. Adieu.

XLVIII.me

5 février.

URSULE A FANCHON.

[Edmond s'eſt battu pour elle avec le Marquis.]

CHÈRE Sœur ! Edmond s'eſt battu : le Marquis eſt bleſſé, peut-être mort. Laure l'écrit à m.r Gaudét (1). O Dieu ! eſt-il poſſible ! Cet Étourdi ! tout gâter, tout perdre ! plus d'eſpoir. Je ſens que je regrette un Homme..... qui, au-fond, ne m'aurait pas offenſée, s'il ne m'eût pas aimée audelà de toute expreſſion ! Annonce cette nouvelle avec ménagement, ou plutôt, n'en-parle qu'à ton Mari. Nous partons ; & il ſera temps d'inſtruire nos chèrs Père & Mère, quand nous aurons mis notre Frère hors de péril, s'il eſt poſſible. Je le crois : ſon cas eſt le plus-grâciable de tous-ceux qu'on peut imaginer : m.rs Parangon & m.r Gaudét le disent. Mais la pauvre Dame

(1) Voyez la XCVIII.me Lettre du PAYSAN, T. II.

eſt au-déſeſpoir : m.r Gaudét, lui, dit qu'Edmond lui taille diablement de beſogne, & qu'apparemment ſon Bon-ange a penſé qu'il lui falait un pareil Ami, pour empêcher que le Malin n'eût le temps de le tenter. Quant à moi, je ſuis tout-à-la-fois très-affligée, & fort-en-colère contre Edmond. Le Marquis ne m'a jamais déplu, quoique je l'aie fait croire à cet Étourdi, pour écarter de lui certains ſoupçons : car on eſt bien-embarraſſée avec ces Fous-là !... Je ſuis pourtant touchée de ſon amitié pour moi : je vois que m.me Parangon m'en-veut un-peu de lui être ſi chère : je le devine à quelques expreſſions. Comme la nature perce en-dépit de la vertu la plus-épurée !..... Adieu, chère Bonne-amie-ſœur. Ne dis rien à nos Père & Mère : on me recommande de te le marquer.

XLIX.me

De Paris, 11 Février,

Le Même, à la Même.

[Elle nous rassure au sujet d'Edmond.]

VOUS pouvez tranquiliser nos chèrs Parens, ton Mari & toi, très-chère Sœur. Tout est arrangé, & le Marquis n'en-mourra pas. Edmond s'est comporté en-Homme-d'honneur, & son combat n'a rien qui puisse lui faire-tort ; il a passé mes espérances (1) En-partant d'ici nous comptions toutes sur m.r Gaudét : cependant il n'a rien fait : il n'en-a pas eu le temps : sans intrigues, sans protection, par la seule éloquence persuasive de ses discours, de sa beauté, de son intéressante langueur, m.me Parangon, dès le lendemain de son arrivée, a tout obtenu. Elle a d'abord parlé au Marquis, qui était chés ses Parens. Il a su d'elle qu'on poursuivait mon Frère : & c'est lui-même, qui a fléchi sa famille irritée, en-fesant de son Ennemi le

(1) Voyez ce récit, dans les XCVIII & C.me Lettres du PAYSAN, *T. II.*

plus-bel éloge. On a pardonné. Juge de notre joie, en-apprenant cette nouvelle, modeſtement racontée par m.me Parangon!

M.r Gaudét, qui desapprouvait auparavant le duel avec tant de force, a été enſuite le plus-ardent apologiſte d'Edmond contre m.me Parangon, elle-même, qui perſiſte dans ſon ſentiment à ce ſujet. Mais on aſſure qu'elle a parlé ſur un ton bien-différent au Père du Marquis, après en-avoir obtenu la grâce d'Edmond! Elle lui a fait entendre, qu'il n'eſt auqu'un Juge, qui eût osé condamner un Frère, en-pareille occasion.

Je ferme ma Lettre, à cause de l'heure.

Adieu ma chèse Fanchon.

L.me

4 mars.

Réponſe.

[Comme nos Père & Mère furent contens du courage & de la magnanimité d'Edmond ; & ma Femme elle-même paraît l'approuver dans ſa vengeance.]

MA très-chère Sœur : A-celle-fin de vous faire une Réponſe plus-ample, j'ai attendu que nous *évuſſions* quelqu'autre nouvelle : ne doutant point que le chèr Edmond délivré, ne nous écrivît lui-même ſa délivrance : Et c'eſt ce qu'il vient de faire, par une Lettre à mon Mari (1), lequel l'a reçue en-tremblant, mais qui l'a enſuite ſolemnellement lue, par ordre de notre Père, devant toute la Famille aſſemblée. Et ce qui nous a fait à tous la plus-grande-joie, ça été qu'Edmond n'ait pas tué ; mais qu'après le combat, il ſoit humainement venu offrir & donner ſecours au Bleſſé. A cet endroit, notre reſpectable Père ſ'eſt levé, & mon Mari ſ'eſt arrêté de ſa lecture, croyant qu'il alait parler : mais le digne Homme murmurait bas,

(1) La C.me du PAYSAN, *T. II.*

comme priant Dieu : & enſuite il a dit à mon Mari : —Continuez, mon Fils-. Et quand enſuite notre bon Père a entendu le reſte de ce combat ; comme notre Frère a porté le Bleſſé ; comme il lui a dit qu'il ne lui en-voulait plus, & que le ſang qu'il venait de perdre était le ſeul qu'il eût de mauvais ; comme il a demandé au Marquis, ſ'il croyait qu'il eût dû ſe battre ? & comme le Marquis lui a répondu, qu'il le croyait, & qu'il lui pardonnait ſa mort, qu'il avait méritée plus-ignominieuse ; comme il a voulu qu'Edmond l'embraſſât ; comme il lui a offertt ſa bourſe ; & comme Edmond l'a refuſée ; le bon Vieillard, en-entendant tout ça, ſ'eſt encore levé ſuffoqué, & nous a dit : —Mes Enfans, voilà de grandes & belles choſes ! & Dieu a tiré le bien du mal, dont je bénis ſon très-ſaint nom ! car voila de grandes & belles choſes ! & plût-à-Dieu que ce Marquis, qui n'a le cœur auqu'unement gâté, reparât ſon offenſe envers ma Fille, comme il vient de le faire dignement, en-la Perſone de mon Fils ! & Dieu, pour ce, daigne conſerver ſes jours ! Mais mon Edmond ſ'eſt comporté d'une façon grande & digne ; & je voudrais que mon vénérable Père fût en-ce monde pour en-être témoin : Et quoiqu'il le voit du ſéjour des

Juſtes, où il eſt : Par-ainſi, qu'Edmond ſoit pardonné de lui & de moi, pour les chagrins que ſon cœur vif nous a causés ! Car les cœurs vifs causent des angoiſſes & des chagrins ; mais ils les guariſſent avec un baume de joie : aulieu que les cœurs dormans comme les eaux croupiſſantes, ne causent que langueur mourante & nauséique, ſans jamais plaisir auqu'un. Continuez, mon chèr Pierre : car vous êtes cœur vif auſſi, mon Fils ; mais du-depuis que vous êtes, je n'ai trouvé en-vous & par vous que lieſſe & plaisir, ſans jamais ombre de peine, ſi ce n'eſt en-votre maladie, quand nous faillimes de perdre en-vous notre bras droit, & le repos de notre vieilleſſe-. Et mon Mari a continué. Et il a lu de[s] m.me Parangon ; que notre Père a bénie, en-entendant, comment cette bonne chère Dame avait parlé. Et il ſemblait qu'il la voyait, quand elle a été le ſoir dans l'aſſemblée des Dames, & qu'elle a ſi-bien parlé, nommant m.lle Fanchette, — Je lui deſtinais ma Sœur-. —Oh ! plût-à-Dieu, que nous fuſſions à ce beau jour, a dit notre bonne Mère, & que je viſſe au rang de mes Filles, la chère & aimable d.lle Fanchette ! mon Fils m'en-paraîtrait encore plus-aimable ; & je compterais, en-pardeſſus, tout ce qu'il m'a déja donné

à Au**-. Et la réponſe des Dames a bien fait-plaisir à notre bon Père. Et quand il a entendu que toutes les Dames voulaient qu'il fît leur portrait, il a dit: —Bien, bien! voila que Dieu me rend audelà de mes eſpérances-! Et-puis les réflexions d'Edmond enſuite, lui ont encore fait-plaisir; car il l'a loué; & tout ce que dit-là Edmond lui a plus donné de contentement, que jamais nous ne lui en-avons vû prendre: Cette joie-là, chère Sœur, vous regardait tous-deux. Mais il a été un-peu mécontent d'un mot qui termine: *Ah! Pierre, je ne te dis pas tout!* parce-qu'il a eu peur qu'il n'y ait encore quelque-chose. Mais-moi, qui en-ſait la ſignifiance, je l'ai raſſuré, de mon mieux, en-disant, que ce n'était rien qui dût inquiéter, au-ſujet de querelles ou de dangers de ſa vie, que j'en-étais certaine; & que ça n'avait de rapport qu'à ſon mariage. Après ça nous avons parlé mon Mari & moi des nouvelles que nous avions eües auparavant que de ſavoir le bout des choſes, & que vous aviez recommandé de ne pas dire, qu'on n'eût réüſſi, nous aſſurant qu'on y alait tout employer: ce qui a bien fait plaisir à nos chèrs Père & Mère que vous ayez eu cette attention-là: car ils ont dit en ſe regardant l'un-l'autre: —Nous avons de bons-En-

ſans ; que Dieu les béniſſe tous, ainſi qu'ils nous aiment & reſpectent-! Quant à ce qui eſt de ce qui vous regarde, très-chère Sœur, il faut que je vous recommande de vous comporter là où vous êtes, à votre plus-grand avantage, qui ſera toujours ce qui ſera le plûs de plaiſir ici. Si j'en-étais crue, moi qui étais pour le Conſeiller, avant ce qui eſt arrivé, je ſerais à-préſent pourle Marquis : Et je le tranche net, chère Sœur, une Fille doit épouser l'homme qui l'a approchée, ou Perſone. Songez bien à cela. Ce n'eſt ni la gloire, ni l'honneur de l'alliance qui me tiennent ; c'eſt la raison & le bon-ſens. Ne croyez pas que vous ſeriez auſſi bien avec m.r le Conſeiller, que ſans ça ; les Hommes ont des *mémorarés* terribles, dans ces occasions-là, & on voit ſouvent grise-mine quand leur premier feu eſt paſſé ! Et-puis il y a je ne ſais-quoi qui répugne à l'imagination d'une Femme, d'avoir un Enfant d'autre part, tandis qu'elle eſt mère d'une autre Famille ; ça lui partage le cœur, & ça lui bleſſe à tout-moment le ſouvenir. C'eſt mon idée ; & je crois celle de mon Mari, que j'ai mis ſur ce chapitre-là, à mots-couverts. Quant à ce qui eſt d'Edmond, je vois que c'eſt un Homme-du-monde, & fait pour le monde : Et j'ai aſſés bien goûté ce que m'a

dit m.r Gaudét, en-me parlant à ſon ſujet, —Je forme Edmond pour être dans les Villes, ce qu'il faut qu'on y ſoit: ma conduite avec Bertrand ou Georget ſerait différente; & celle avec vos Frères d'ici, ne reſſemblerait pas encore à cette dernière. Mais il y a deux Hommes qui m'étonnent: votre Mari & votre Beaupère. Le Premier eſt d'un ſens & d'une nobleſſe, que je n'ai trouvée nulle-part: le ſecond eſt un véritable Patriarche, plein d'honneur & de confiance dans tout le monde, qu'il juge d'après ſa belle âme. Je ne parle pas de vous, ni de votre Bellemère: des Femmes de votre ſorte ne ſe trouvent qu'ici. Quant à Urſule elle a beſoin de mes leçons, unies à celles de m.me Parangon-.

Par ce que je vous marque-là, chère Sœur, vous voyez qu'Edmond n'eſt mal dans l'eſprit de Perſone ici, à-moins que ce ne ſoit un-peu dans celui de ſon meilleur Ami, après ſon Père: car mon Mari, dans tout-ça, hors quand ſon Père parle eſt tout-penſif, & on voit qu'il n'a pas la tranquillité d'eſprit au-ſujet d'Edmond, ni peut-être de vous: Et il eſt fâché de ce qu'Edmond voit les comédies & divertiſſemens mondains: c'eſt vous dire qu'il les craint encore plûs pour vous.

Je ſuis avec une tendre amitié de Sœur, &c.

LI.ME

3 juin.

GAUDÉT, à URSULE.

[Adreſſe du corrupteur, pour faire aller juſqu'à la Sœur, ce qu'il a dit au Frère, & pis encore.]

JE ſuis en-commerce de Lettres avec votre Frère, Mademoiselle : & quoique nous ſoyions dans la même Viſle, nous traitons par écrit. Comme votre ſituation préſente vous prive de tous les divertiſſemens & de tous les plaiſirs, je penſe que la lecture de notre correſpondance vous diſtraira, & pourra vous inſtruire : j'ai gardé le brouillon de mes Lettres, & je vais vous copier les ſiennes, ainſi que deux de la belle Parangon, qu'il a bien voulu me confier.

[Ici Gaudét place tout au long les CI, CII, CIII, CIV, CV, CVI.mes Lettres du PAYSAN, *T. II.*

Vous voyez que l'adorable Parangon ne dédaigne pas d'entrer en-lice avec moi, &

& je veux bien vous prendre pour juge, quoique je puiſſe vous ſoupçonner d'un-peu de partialité.

Dans votre Famille on a de la piété, comme nos Militaires ont de l'honneur; c'eſt une ſorte d'eſprit-de-famille. Elle y eſt onctueuse, touchante, & la ſource de mille vertus ſociales, telles que la bonté, la foi, l'honneur, la bonne-opinion des Autres, la candeur. Cette piété naturelle & vraie, eſt ce qu'il faut à une Famille de Village, pour être honorée, conſidérée, en-un-mot pour être heureuse avec des Gens bonaces; & qui, ſi quelquefois ils ſont impies, n'ont pas aſſés de lumières pour l'être par principes. Mais à la Ville, c'eſt tout autre chose! votre piété, telle qu'elle exiſte dans la maison paternelle, ne ſerait qu'un ridicule. En-effet; la piété eſt ici bien différente de la vraie piété; elle participe du parti que ſuivent les Dévots, dont voici le caractère général: ils méprisent tout le monde, parce-qu'ils croient les autres Hommes capables de tous les vices: ils ſont défians par cette raison, & d'un orgueil inſupportable: comme ils n'ont qu'un ſeul frein, la religion, qu'ils ne connaiſſent ni l'honneur, ni la réciprocité, ni l'intérêt patriotiq (ils y ſubſtituent celui de leur

ſecte), ils ſ'imaginent que dès qu'on n'a pas leur frein, on n'en-a plus : ils n'ont pas d'idée d'une vertu philosophique ; ils méprisent même dédaigneusement cette ſorte de vertu : ce qui leur eſt commun avec Ceux qui n'étant pas dévots, comme les *F***, les *S****, & d'autres Mauvais-ſujets de cette eſpèce, ont pris le langaje de la dévotion par intérêt, par fourberie, par baſſeſſe, & calomnient la philoſophie, pour en-imposer aux Chèfs d'une Clique. Perſuadés, que tout ce qui les entoure, n'eſt que tison d'enfer, les Dévots ſans pitié : ils brûleraient, poignarderaient Quiconque ne penſe pas comme eux, ſi la ſageſſe des lois civiles ne les en-empêchait ; à leurs ieux, ce ne ſerait avancer que de quelques années les ſupplices de l'enfer aux Réprouvés, qui ne ſont pas leur prochain. Voila pour les Dévots en-général.

Ils ſe ſubdiviſent enſuite en-deux ſectes : les *Rigoriſtes* & les *Relâchés*. Les premiers ſesant Dieu atroce comme eux, penſent qu'il ne ſe plaît que dans les larmes, les gémiſſemens & les ſouffrances de ſes Enfans : Partisans d'un fataliſme, contradictoire dans leurs idées, ils nient la liberté de nos actions, & par-conſéquent leur moralité ; ils aſſurent que nous ne pouvons rien de bien par nous-mêmes ; & ils

n'en-précipitent pas moins au fond de l'enfer, les malheureus Humains, pour une infinité de crimes imaginaires. Ceux-ci ſont les plus-orgueilleus des Dévots: ils ſe guindent à une perfection ridicule, & de-là ils inſultent au reſte des Hommes qui valent mieux qu'eux: Dès qu'on rit, dès qu'on danſe, dès qu'on ſ'amuſe, ſoit au ſpectacle, ſoit à la promenade, ſoit à table, ou à quelqu'autre jouiſſance, ils vous damnent: Un d'entr'eux, appelé *Nicole*, reſpirait avec délices l'odeur des latrines & des voiries, pour mortifier ſa chair par le ſens de l'odorat: quelle folie!

Les *Relâchés* ſont plus humains: mais ils ne prennent que l'écorce de la religion; ils en-font une vraie momerie; ils ne veulent que des ſignes extérieurs, & dureſte, ils ſe livrent à tous leurs panchans, comme ſ'ils n'avaient auqu'un frein: ſelon eux, une ſalutation, en-paſſant devant l'image de la Vierge, efface tous les péchés, &c. Il en-eſt cependant, parmi ces Derniers, qui ont une piété délicieuse, inconnue des Sots, elle conſiſte à trouver ſon bonheur dans les pratiques extérieures de la Religion, qui donnent le contentement du cœur, & la parfaite quiétude de l'âme: quand ces Dévots-là ont été à la meſſe, qu'ils ont recité leurs prières, fait quel-

ques aumônes, vous les voyez ſatiſfaits & radieus; ils mangent avec plaisir & ſans ſcrupule les mêts les plus-délicats; ils ne mépriſent que faiblement le reſte du Genre-humain; ils ſont compâtiſſans, &c. Il eſt dans cette claſſe d'Heureus, par la religion, différens dégrés: J'en-ai connu qui jouiſſaient d'une béatitude complette, ou à-peu-près: C'étaient de Bonnes-âmes, qui attachaient à leurs pratiques une importance d'autant plus-grande, qu'ils étaient perſuadés que Dieu les voyait, les écoutait avec plaisir, & fesait grâce, en leur faveur, à une infinité de miserables Pécheurs ſans dévotion: ce commerce intime avec l'Être-ſuprême les raviſſait: Ils le croyaient ſouverainement bon, & ne ſongeaient à lui qu'avec des tranſports d'amour. Deſorte qu'on voit dans ces deux ſectes une grande inconſéquence! le Rigoriſte, pour achever d'être abſurde, ſe fait un Dieu cruel, qu'il force ſes Partisans d'aimer par-deſſus toutes-choses, ſous peine de l'enfer; tandis que le Relâché, qui a la piété veritable, tout en-ſoutenant que cet amour n'eſt pas abſolument néceſſaire (parce-qu'en-effet il eſt impoſſible à tous les hommes de le reſſentir) eſt néanmoins le ſeul qui aime Dieu.

D'après cette exposition vraie, belle

Urſule, vous voyez le parti qui vous reſte à prendre. Soyez Femme-du-monde, & n'embraſſez auqu'une ſecte, à moins que vous ne ſoyiez ſuſceptible d'être de celle des heureus Dévots, qui aiment un Dieu indulgent. C'eſt la ſeule idée de l'Être-ſuprême qu'il eſt à-propos de conſerver. J'aurais peut-être bien-fait de n'en-pas dire davantage à Edmond : Car votre Frère eſt un grand-enfant, comme je crois le lui avoir marqué, ce qui ne ſignifie pas qu'il manque d'eſprit ; mais il ſent trop-vivement, & même trop-puérilement ; c'eſt-à-dire, qu'il ſe laiſſe mollement entraîner, comme les Enfans, à tout ce qui l'affecte : je ne le trouve tenace, que dans ſon goût pour la belle Prude, que j'aime & revère autant que ſi elle ne l'était pas. Cela fait deux ſinguliers êtres, que le ſort a là raſſemblés ! Il faut avouer qu'ils ſont bien-faits pour ſe tourmenter ! L'une a beaucoup de vertu, & encore plûs d'amour : L'Autre a les paſſions fougueuſes, mais l'âme faible ; il ne peut que violer ou langoureuſement ſoupirer aux piéds de ſa Belle : il a d'ailleurs des idées à lui : par-exemple, la manie de la paternité le poſſède (1) : il a

(1) C'eſt une belle manie que celle-là ! elle eſt fondée ſur la nature : les Enfans ſont d'autres

manqué ſa vocation ; le ſort aurait dû le faire naître *Commandeur des Croyans* ; il aurait eu de quoi ſe ſatiſfaire avec un nombreus Serrail, & il aurait donné de l'ouvrage à ſon Succeſſeur, s'il avait falu faire étrangler Tout-cela. Aureſte, cette manie eſt peut-être la plus-noble ; & ſi j'en-ris, c'eſt qu'il faut rire de tout. La belle Prude va le ſervir à ſon goût : Et il faut avouer qu'avoir un Enfant de cette *Vertu Cardinale* (paſſez-moi l'expreſſion), eſt un ragoût auquel perſone ne ſerait indifférent. Je ſens cela : je vois combien il ſera glorieus pour Edmond d'avoir à lui un petit être qui lui ſera commun avec elle : c'eſt un lien bien-fort que celui-là !...C'eſt auſſi, Mademoiſelle, ce qui doit vous déterminer à nous laiſſer employer tous nos efforts pour vous faire marquise. Qu'importe que le Marquis vous plaiſe ou non ? C'eſt ſon titre que vous épouserez, & le Père de votre Enfant que vous lierez à vous. Soyez-ſûre que votre Fils (ſi c'en-eſt un) vous rendra le Marquis ſupportable, le haïſſiez-vous à la rage : c'eſt une expé-

nous-mêmes & nous immortaliſent : Nous vivons en-eux : les anciens Heros tuaient les Enfins avec les Pères, pour anéantir leurs Ennemis tout-entiers. [*L'Éditeur.*

rience que toutes les Femmes ont faites. Ces Héros de l'ancienne Grèce, qui violaient les Filles, tuaient leurs Pères la plupart du temps, pour les avoir, en-étaient d'abord abhorrés: mais les avaient-ils rendues mères, ils en-étaient chéris. Ainſi, que le plûs ou le moins de goût ne vous arrête pas. Aureſte le Marquis n'eſt pas votre unique reſſource: vous en-aurez mille dans ce pays-ci; & je vous aimerais autant *Ninon*, que marquise, ſans vos Parens & votre Frère (1). Une-autre chose que j'ai grande envie de vous dire depuis long-temps, & que la gêne qu'on met à nos entretiens m'a encore empêché de pouvoir vous communiquer, c'eſt qu'il faut vous lier, Edmond & vous, de manière que l'Un porte l'Autre à la fortune: & le moyen le plus-ſimple pour cela, c'eſt d'agir, lui, comme ſ'il n'avait en-vue que votre avantage; & vous, que le ſien. Dans tout ce que vous ferez, il faudra toujours dire: *Qu'en-resultera-t-il pour mon Frère?* Je vous prédis qu'il n'y a pas de meilleur moyen de faire votre chemin l'Un & l'Autre, & de vous rendre-heureus à jamais: en-penſant à votre Frère, vous ferez-mieux

(1) C'eſt bien ce qu'il veut: mais il n'osait pas le dire du premier coup.

vos affaires, qu'en-ne penſant qu'à vous-ſeule : & Lui, en-ſacrifiant tout pour vous mettre dans une ſituation brillante (1), travaillera plus-efficacement pour lui-même que ſ'il vous oubliait. Que deſormais ce ſoit-là votre pierre-de-touche, à chaque-fois que vous aurez un parti à prendre... C'eſt ce qui fait que je ne penſe point-du-tout au Conſeiller, qui ne peut que vous enterrer à Au**, & vous ôter au monde, pour lequel vous êtes faite (2). J'entrevois ſous le petit air malade, que vous avez à-préſent, qu'après votre *liberté*, vous ſerez plus-brillante que jamais : Raſſurez-vous ſur la perte que vous avez faite ; votre *fleur* renaîtra de ſa cendre, & vous alez avoir une ſaison, où vous ſerez plus-agréable Demi-femme que Fille. Vous pouvez en-avoir fait l'obſervation, ſur les Femmes & les Filles de ce pays-ci : quant à moi, je me ſuis plu très-ſouvent à la faire ſur les Nouvelles-mariées : Filles, c'étaient de belles fleurs ; mais un-peu

(1) Pourquoi la mettre dans une ſituation brillante ? Jamais, jamais les élévations & les fortunes ſubites ne ſe ſont faites avec un cœur ou des mains pures !

(2) Au monde ! à Satan ! il parle clair enfin ! mais il ſait à quî il parle.

âpres, & trop-vives en-couleur : Femmes, elles joignaient à leurs attraits quelque-chose d'un-peu fatigué, mais si délicieus, qu'elles inſpiraient dix-fois plûs de volupté que dans leur première fraîcheur. C'eſt par cette raison, que dans ce pays-ci, où les Bons-gourmets en-plaisir, s'entendent bien-autrement à ce qui leur convient, que par-tout ailleurs, une Belle n'en-eſt que plus-recherchée, quand elle eſt Femme : il ne faut pas croire qu'il y ait-là une perverſité morale, & un eſpoir de plaisirs plus-faciles, à-l'abri des conſéquences ; cela y entre bien pour quelque-chose ; mais le phyſiq eſt une cauſe plus-puiſſante & toujours durable (1). En-effet, la Femme a quelque-chose de mol & de voluptueus, dans ſa démarche, dans ſes manières, qui lui vient de la connaiſſance du plaisir & de l'habitude de le goûter, que n'a pas la Fille, ou que Celle-ci, lorſqu'elle ſ'eſt furtivement échappée, n'a goûté que très-imparfaitement : au lieu que la Femme ſ'abandonne à cette air qu'elle ſe doute qu'elle a ; parce-qu'elle ſe croit,

(1) Juſtifie tous les désordres, Miserable ! tu réüſſiras mieux par-là, tu le ſais trop, que ſi tu disais : —Faites mal ! car le mal eſt toujours hideus.

avec raison, dispensée de la prude reserve de Filles. C'est à prendre cet air que je vous invite, après votre *liberté* : comme le Marquis *a eu la bonté* de se comporter de-manière avec vous, que vous n'avez auqu'un tort, vous ne risquez-rien de sentir un-peu la Femme ; & si l'on approfondissait, qu'on découvrît, eh-bien, qu'en-serait-il ? Je crois qu'il n'y a rien de si glorieus pour une Femme, ni qui la rende si intéressante, qui excite davantage les desirs que sa beauté fait naître, que d'avoir été..... ce que vous avez été par le Marquis. Le Violeur est odieus ; mais la Violée est toujours intéressante. Il lui reste une sorte de virginité, que les Hommes ne trouvent pas moins-délicieuse à moissonner que l'autre ; celle du consentement du cœur. Et ils ont raison. Vous n'en-seriez donc que plus-excitante, & peut-être même plus-mariable. Mais ne portons pas encore nos vues jusques-là. Les circonstances nous détermineront. En-attendant, soyez sûre, que plûs vous acquerrez de légèreté, de ce ton absolument opposé à la bonhommie de votre Famille, si peu-faite pour la figure noblement voluptueuse qui m'y paraît héréditaire, & plus-facilement vous subjuguerez, & le Marquis, & Tous-ceux que vous aurez intérêt de sujuguer. J'ai dé-

cidé que nous ferions enſemble un petit cours de philoſophie-morale : vous m'entendrez mieux que votre Frère, & c'eſt par vous que je veux aler à lui (1).

Mais c'en-eſt aſſés pour votre ſituation ; après votre *liberté*, nous traiterons plus-amplement les matières qui ſ'offrent à mon eſprit.

Je ſuis, Mademoiſelle,

Votre tout dévoué.

LII.me

4 juin.

Réponſe.

[La voila qu'elle prend auſſi Gaudet pour guide ; l'Infortunée !]

S'IL y a chés moi de la partialité, chèr *Mentor* (comme vous nomme mon Frère), c'eſt apparemment en votre faveur qu'elle ſera. Trop convaincue de vos bones-inten-

(1) Bondieu ! en-quelles mains voila ma pauvre Sœur !.... En-effet, les Séducteurs de toute eſpèce, trouvent toujours mieux leur compte auprès des Femmes, qu'auprès des Hommes : les Premières ſont plus aiſées à perſuader & à rendre folles.

tions, pour Edmon & pour moi, je ne puis que bien-interpréter tout ce que vous me direz. Ainſi quoiqu'il ſe trouve dans votre lettre des choses qui m'étonnent un-peu. Cependant d'après l'idée ſi-bien fondée que j'ai pris de vous, je vous ſoumets ma raiſon, comme étant la plus-éclairée. Je préſume d'ailleurs, comme vous l'avez dit dans une-autre occasion, que vous proportionnez les inſtructions que vous avez à donner, aux Perſonnes & aux circonſtances où elles ſe trouvent. En-effet, ce qui eſt bon à l'Une, ſerait ſouvent nuiſible à l'Autre, & c'eſt mal entendre que de donner à Toutes les mêmes lumieres. Voilà mes diſpoſitions à votre ſujet: elles doivent vous mettre à-l'aiſe, pour tout ce que vous avez à m'écrire desormais. De mon côté, je ne manquerai pas de vous conſulter en-tout.

D'abord, il eſt certain que j'ai grande envie d'épouser le Marquis. Je ne crois pas que vous ayiez été la dupe de mes dédains (1). Mais je ſens qu'il faut, pour que cet Homme ne me méprise pas, après le mariage, me faire beaucoup prier: c'eſt à vous à travailler de façon-qu'il me prie

(1) Voyez ces difficultés dans le PAYSAN, *T. II*, Lettres CIX, CX, CXI.

beaucoup. Je feindrai de préférer le Conſeiller, dont au-fond, je ne me ſoucie plus, & dont je ne ſaurais me ſoucier, puiſqu'en m'épouſant, il ſemblerait qu'il m'aurait fait une double grâce. Par vos ſoins (& c'eſt un éternel ſujet de reconnaiſſance), je ne crois pas me voir jamais obligée d'en-recevoir d'auqu'un Homme. Mais pour être ſûre du ſecret de ma conduite, il faut tromper mon Frère lui-même au-ſujet de mes vraies diſpoſitions. Je veux être agréée de la Famille du Marquis, priée par elle: L'idée que vous m'avez donnée de mon mérite, me fait croire que j'envaux la peine; ou je reſterai Fille.

Je goûte fort cette aſſociation d'intérêts que vous me proposez avec mon Frère, & je vous la laiſſerai entiérement diriger. Parmi les principes qu'on m'a donnés chés nous, & que vous paraiſſez regarder avec une ſorte de mépris, il en-eſt un cependant, qui câdre avec les vues que vous avez pour mon Frère: On y inculque aux Filles, que tant qu'elles ne ſont pas mariées, elles doivent ſe ſacrifier pour leurs Frères, qui ſeuls perpétueront le nom qu'elles portent. Vous me permettrez au-moins de conſerver ce principe là?

Quant à vos lettres de controverſe, ſi vous avez cru m'amuſer par-là; non: tout-

cela me paraît des idées-creuses, excellentes pour occuper des imaginations trop-ſenſibles, comme celle de m.me Parangon : mais pour moi, il me faut quelque-choſe de plus-matériel dans mes amuſemens. Je vous parle-à-cœur-ouvert, ſachant combien vous me voulés de bien, par celui que vous m'avez déja procuré. Cette Réponſe ne ſ'eſt pas fait-attendre : ma promptitude vous prouve le cas que je fais de tout ce qui vient de votre part, la controverſe exceptée.

Je vous ſalue.

LIII.me

15 juin.

La même, à LAURE.

[Origine de la corruption d'Urſule : Et voila comme le premier mariage de mon Pauvre Frère fut auſſi la perte de ma Sœur !]

JE touche au terme craint & déſiré. La Belle-dame vient de *mettre-au-jour* une Fille, jolie, jolie, ... il faut la voir. Elle en-eſt folle. Je crois que je ferai de-même, & pour ma ſatiſfaction, je voudrais une

Fille ; pour mon ambition, un Fils. La Sage-femme de m.me Parangon dit que j'aurai un Fils. Je la prendrai plutôt qu'un Accoucheur ; car je penſe comme la Belle-dame, qu'il faut avoir de la pudeur juſque dans ce moment-là. Paſſons à une autre-choſe. Je voudrais bien ſavoir quelle eſt ta politique avec tous les Hommes ? Je tiens la mienne de ma feue Belleſœur Manon, qui m'a très-bien endoctrinée pendant le peu de temps que j'ai vécu avec elle. Son principe étoit qu'il faut ſi rarement leur dire la vérité, qu'on pourrait employer *jamais*, aulieu de *rarement* ; car il n'arrive preſque jamais qu'elle nous ſoit avantageuſe : qu'il faut les tromper pour leur bien autant que pour le nôtre ; leur montrer toutes les vertus qu'ils nous ſouhaitent ; & ſi nous ne pouvons les avoir, en-prendre le maſque. Je commence à mettre ces maximes aſſés bien en-usage. Je trompe Edmond ſur mes diſpositions : je trompe le Marquis ; je trompe le Conſeiller : aide-moi un-peu à tromper m.r Gaudét, en me fesant confidence des moyens que tu emploies ? Tu me demanderas, Qui m'a rendu ſi fine ? Mon ſexe & les exemples que j'ai devant les ieux. Il n'eſt pas juſqu'à ma Belleſœur Fanchon, qui ne trompe un-peu ſon Mari ; car je ſuis bien-ſûre qu'elle ne lui montre

pas toutes les Lettres qu'elle reçoit de moi, & qu'elle va chercher elle-même à V***. La Belle-dame ne trompe-t-elle pas le ſien ? Et Manon ! comme elle trompait ce pauvre Frère, ſi vif, ſi emporté, pour des torts qui ne le touchent pas d'auſſi-près ! Reſte toi, Couſine : comment trompes-tu ? Les lumières que tu me donneras me feront très-utiles ! M.r Gaudét me veut former : je me trouve bien comme je ſuis : mais je ſerais charmée de lui laiſſer la gloriole de croire qu'il m'a formée. Aide-moi donc à lui donner cette ſatiſfaction, je t'en-prie ! Cependant, depeur que tes confidences ne ſoient perdues, attens que mon triſte jour ſoit paſſé ! Entre-nous, je le redoute un-peu ! mourir avant vingt ans, parce-qu'il a plu à un Oſtrogoth de ſatiſfaire la paſſion que nous lui avons inſpirée, c'eſt un-peu dommage ! Je ferai mon poſſible pour échapper. Tu étais plus-jeune, & te voila.

Je t'embraſſe, ma Pouponne, & t'aime de tout mon cœur.

LIV.me

16 juin.

Réponſe.

[Tricherie! car cette lettre fut dictée en-partie par Gaudét, plus-fin que cette pauvre Fine! Portrait de Gaudét.]

ON dit que je ſuis fine; mais tu me *dames-le-pion*, mon aimable Couſine! Je ſuis pourtant charmée que tu m'aies écris comme tu l'as fait; cela me met à-l'aiſe, & je vais te parler à-cœur-ouvert. Je ſuis de ton avis; & tu penſes très-juſte, quand tu ſuppoſes que je trompe m.r Gaudét, & que je le mène. Il faut te faire ſon portrait: Il eſt de lui; car il ſe connaît; mais j'y mettrai du mien quelques traits, que j'écrirai différemment; remarques-les. Il eſt pour l'eſprit comme pour la figure; tu as vu dans ſes traits, qui ſont tous grâcieus, quelque-chose de dur, dont on ne peut ſe rendre raison: *quoique très-bien fait, il ſe ramaſſe quelquefois en-peloton, dans ſon fauteuil, & alors il a l'air d'un Ours*: Son caractère eſt l'enjoûment, l'aimable gaîté: mais au-milieu des ſaillies de ſa belle-hu-

meur, il lui échappe *ou une expreſſion dure ; ou* une ironie ſanglante : il eſt bon, & il eſt fin; deux qualités preſqu'incompatibles. Il eſt bon ami ; *mais quelquefois ſa conduite a toutes les apparences de la perfidie ;* il trahit pour ſervir; & ſemblable à ces Somnabules qui marchent en-ſûreté ſur le haut d'un toît, tant qu'on ne les éveille pas, il vous ſert en-effet, *ſi vous ne vous appercevez pas de ſa trahiſon ;* mais ſi vous le remarquez, & que vous le troubliez, tout eſt perdu, *& la perfidie a ſon effet naturel :* il n'eſt pas vindicatif, à-moins que ce ne ſoit pour venger un Ami, une Amie, & que cette vengeance ne leur ſoit réellement utile : *alors, il a l'air du plus-atroce des Hommes, & il ſe comporte de-même*; car comme il eſt ſans préjugés, rien ne peut l'arrêter, que la raiſon, dont il écoute toujours la voix : Voila l'Homme. Conduis-toi avec lui en-conſéquence de ce portrait, le plus-vrai qui fut jamais. Quant à moi voici ma manière à ſon égard.

Je ne joûte pas avec lui de fineſſe ; il s'en-appercevrait, & je ſerais ſa dupe, comme bien-d'Autres : mais je lui dis clairement ce que je ne veux pas, ou ce que je veux : je le dis fermement. Ordinairement il cède au premier mot, & ſe conforme à mes volontés, comme à ces évènemens qui par-

lent de Cauſes-ſupérieures, & qu'on ne ſaurait empêcher. Quelquefois, mais rarement, il forme des objections. Si je l'écoute il me ſubjugue : mais ſi je l'arrête dès le premier mot, en-répétant, *je le veux*, il me répond, : : Cette raiſon-là vaut mieux que toutes les miennes, & cela ſera.. Malgré ta fineſſe, Couſine, je te conſeille d'employer ma recette : c'eſt un conſeil d'Amie. Ce qui rend cette conduite ſans inconvéniens avec m.r Gaudét, c'eſt qu'il ne connaît rien d'illicite, que ce qui eſt contraire à l'avantage de la Perſonne qu'il ſert : mais auſſi, comme il eſt fort-éclairé ſouvent on le croiroit ſcrupuleux : il faut alors l'écouter, & on a la ſatiſfaction d'être convaincu ; on eſt forcé de l'approuver, de vouloir & de penſer comme lui. D'après cela, tu vois ſ'il a beaucoup de peine à conduire Edmond ! Cent-fois moins que toi & moi (1). Ainſi, ma Chere, que ce caractère décidé ne t'effraie pas : c'eſt un Guide ſûr, que Celui qui ne bronche jamais, & qui, s'il tombe quelquefois, ne le fait, qu'en-vous diſant, ⟶

(1) Il faut encore ici prévenir le Lecteur, que Laure, ou plutôt Gaudét, trompe Urſule : c'eſt le contraire : qu'étaient-ce que des fineſſes de Fillettes pour Gaudét ! Edmond était dix-fois plus-difficile à conduire. [*L'Editeur.*

Vous voulez que je tombe & tomber avec moi, je vais le faire pour vous complaire; prenons-garde à nous faire mal ! vous m'avertirez quand vous voudrez vous relever, & marcher plus fermement. — Adieu chère Couſine. Je te ſouhaite bien au delà du *triſte jour* (comme tu le nommes); qui ne ſera cependant pas ſi triſte; car il fera naître dans ton cœur la joie du danger paſſé, celle d'avoir un Fils, & l'eſpoir d'un heureus mariage.

FIN de la III Partie.

LA PAYSANE
PERVERTIE,
OU LES
DANGERS DE LA VILLE;
*HISTOIRE d'URSULE R** mise-au-jour d'après les véritables LETTRES des Perſonages.*

Quatrième Partie.

CINQUANTE-CINQ.ME LETTRE.

LAURE,

à GAUDET.

[Urſule a un Fils.]

20 juin.

C'EST un Fils. Elle eſt auſſi-bien qu'on peut l'être: je la garde, puiſque l'abſence

de la belle Dame me laiſſe une liberté entiere. Edmond eſt venu. Je lui ai montré ſon Neveu, en lui-diſant, — C'eſt un Fils? Il a paru tranſporté de joie. Envérité j'en-ai ri. Mais au-fond, il a raiſon. Le Marquis ſ'eſt préſenté trois-fois à la porte: elle a refuſé de le voir. Elle en-a envie, cependant, depuis que c'eſt un Fils. Elle veut le nourrir. Je m'y oppoſe. Il faut ici le poids de votre autorité. J'ai fait-prendre les précautions pour cacher ce que vous appelez, la *valeur* d'une Nègreſſe, la gloire d'une Sauvage, & la honte d'une jolie Européane: Nous avions là trois Agneaux tout-prêts, qui ont été inhumainement excoriés: je n'aurais pas été capable d'y conſentir; mais le ſoin de notre beauté nous rend cruelles.

Je finis par ce mot, qui porte ſentence.

LVI.me

même jour.

GAUDÉT,

à la cruelle LAURE.

[Adreſſe du mêchant Gaudét, pour empêcher Urſule d'alaiter.]

MILLE complimens à l'aimable Couſine : ma joie égale la ſienne & celle du Marquis, que je viens de voir avec Edmond. On ne peut les faire-taire ; ils parlent enſemble ; ils ſe coupent la parole ; n'y font auqu'une attention, & quand vous leur répondez à une queſtion importante, ils vous en font une frivole. C'eſt tout ce que je puis en dire à-préſent à l'heureuſe Perſonne. Quant à vous, *cruelle* Laure, j'ai à vous gronder. Nourrir ſon Fils eſt le devoir d'une Mère & ce ſentiment ſi naturel, ſi légitime devait naître dans le cœur de la méritante Perſonne auprès de laquelle vous êtes. Voila ce que je penſe. La jeune & charmante Maman a dû vouloir ce qu'elle veut. Reſte à ſavoir, ſi nous devons nous y oppoſer. Je trouve que vous avez décidé la queſtion un-peu-vîte, Mademoiſelle Laure, &

comme une véritable Étourdie. Je voudrais être-là pour vous en-demander les raisons. Je ſuis ſûr que vous n'en-donneriez que de frivoles comme vous-même : la conſervation de quelques attraits ; la gêne, oh ! ſurtout la gêne, la privation des plaiſirs. Mais la jeune Maman ne conſentira jamais à perdre-de-vue l'Objet de ſa tendreſſe ; elle a d'ailleurs ſous les ieux un trop-bel exemple pour ne pas l'imiter en-tout : ſon Amie, ſa Déeſſe, la Belle-dame fait nourrir ſa Fille ſous ſes ieux, elle lui rend tous les ſoins de mère, à-l'exception de celui de l'alaiter ; parce-que l'alaitement laiſſe certaines traces, que certaines Perſonnes, comme la Belle-dame & l'aimable Maman ont des raiſons de ne pas conſerver ſur elles. Voila, charmante Étourdie, ce qu'il fallait dire à la petite Maman, & non pas ce que vous avez dit ſans-doute. Le parti que la Belle-dame a pris, eſt le ſeul à prendre, voila mon avis, & je fais chercher à-préſent ce qu'il nous faut. C'eſt une fille que j'ai vue un de ces jours, de l'âge de la petite Maman, aſſés jolie, douce, qui n'a eu qu'une faibleſſe, & par inclination. Je vous l'enverrai tantôt. Elle reſtera dans la maison, & outre qu'on fera ainſi tout ce qu'on doit, on aura de-plûs le mérite d'une très-belle charité envers cette pauvre Fille.

P.-f.

P.-ſ. *Sur un papier ſéparé.* Tu vois, ma Belle, comme il faut ſ'y prendre, pour amener ces Petites-perſones à ce qu'on veut. Gaje que ma lettre a produit ſon effet ? Tu m'en-diras des nouvelles.

LVII.me

M.me PARANGON, à URSULE.

1 juillet.

[Elle lui donne de véritablement bons conſeils.]

MA très-chère Amie : j'apprens avec une joie inexprimable, que la terrible criſe eſt paſſée : c'eſt à l'amitié la plus tendre & la plus vive à t'en-féliciter. Mais, chère Amie, c'eſt de ta conduite actuelle que va dépendre tout le reſte de ta vie. Je ne te porterai certainement pas à l'ambition : on peut être heureuſe ſans être marquiſe ; mais tu as un Fils ; il t'impoſe deux devoirs principaux, eſſenciels tous deux : le premier de lui donner le lait de ſa Mère ; le ſecond, de légitimer ſa naiſſance. Grâces au Ciel, tu n'as rien à te reprocher, & ta ſingulière poſition eſt toute à ton avantage.

mais quel présent que la vie, ſi tu ne donnes pas à ton Fils une place parmi les Citoyens ? Si par ta faute, il deſcend au-deſſous du rang de ſon Père, au deſſous même du tien! Il faut ici de la vertu & quelqu'adreſſe, ma chère Fille : ne t'en-fie pas uniquement à ta beauté ; emploie tous les moyens légitimes de captiver non-ſeulement le Marquis, mais de gâgner encore l'eſtime de ſa Famille. Le premier de tous ces moyens, c'eſt de nourrir ton Fils, de ne vivre, de ne reſpirer que pour lui ; de le tenir d'une façon qui le rende aimable, & qui enchante une Famille orgueilleuse & puiſſante. Tu ſeras mille-fois plus intéreſſante aux ieux du Marquis lui-même, ton Fils ſur ton ſein, qu'avec la plus brillante parure. Ce n'eſt pas que je te conſeille de te négliger de ce côté-là ; aucontraire, il faut que la propreté de ta Perſone ſoit plus recherchée que jamais. Je ſais que c'eſt une recommandation inutile avec toi. J'eſpère te pouvoir rendre une viſite demain. Ma chère Urſule, ſi tu répons à mes vues, nous alons être plus-unies que jamais. Il faut rappeller Fanchette de ſon Couvent : nous n'avons plus de raiſons de la tenir éloignée de nous, & peut-être ſera-t-il plus-ſûr, vu la prudence de cette chère Enfant, de lui faire nos confidences ; non

pas entieres pour moi; cela n'eſt pas néceſſaire, mais pour tout ce qui peut lui être dit. Adieu, ma plus chère Amie.

P.-ſ. C'eſt au mariage que tu dois tendre. J'inſiſterai davantage encore; mais je crois que c'eſt le vœu général, & que Perſone n'a ici des vues endeſſous.

LVIII.me

15 juillet.

URSULE, à LAURE.

[Elle desire d'épouser le Marquis, & ſe plaint de ce que Gaudet ſ'y oppose.]

QUOIQUE vous-en-diſiez, les raisons de m.me Parangon valaient mieux que les vôtres; je le ſens à n'en pouvoir douter. Cependant elle ſ'y eſt rendue, & au moyen de ce que la nourrice demeurera ici, je puis me donner les mêmes avantages, que ſi je nourriſſais mon Fils. Le Marquis m'impatiente, Edmond auſſi; je les bruſque tous-deux. Il n'y a qu'une chose à me dire, aulieu de fadeurs; un ban à l'égliſe, & un contrat chés le Notaire. Je vis le

Marquis avec plaiſir, au retour du batême; & en vérité, ſ'il avait eu de l'eſprit, c'était le moment de me parler mariage : Il n'en-dit pas un mot. Auſſi dut-il ſ'apercevoir de ma froideur, lorſqu'il nous quitta. Je ſouhaiterois que m.r Gaudét voulût me ſervir un-peu à ma manière, plutôt qu'à la ſienne. Je ne ſuis pas contente de notre dernier entretien : Je te prie de lui dire cela ſérieusement. Ce qu'il me propoſe eſt trop-éloigné de ma façon-de-penſer & de mon caractère ; il a fallu tout ce que je lui dois de conſidération, pour m'empêcher de lui répondre durement. J'ai reſolu de feindre d'aimer le conſeiller, pour exciter la jalouſie du Marquis. Ce mariage tant offert, il n'en-eſt plus queſtion ! Cela me pique. C'eſt le moment, à ma première ſortie, & je ne devrais quitter ma chambre, que pour aler à l'autel. Voila ce que je veux ; dis-le à m.r Gaudét,

P.-ſ. Il m'a fait entendre qu'il avait eu part à mon enlevement : ſi je n'épouſe pas, quel étoit donc ſon but ?

LIX.me

(16 juillet.

Réponſe.

[Laure, de-concert avec Gaudét, lui conſeille une fineſſe dangereuse.]

TU as raiſon, chère Couſine, & je viens de le dire à l'Homme dont tu te plains à juſte-titre. Ses réponſes ſont pitoyables! Toujours ce qui eſt plus-utile à ton Frère! Envérité! les Hommes croient que nous ne devons exiſter que pour eux! Voici mon avis; à moi: Je rebuterais le Marquis, au-point qu'il faudroit qu'il s'expliquât, & lorſqu'il aurait parlé-net, je ferais la dédaigneuſe; j'irais juſqu'à lui dire, à dire à ſes Parens, s'ils me propoſaient ſa main, que j'ai de la repugnance pour lui. Je vois à cela de grands avantages! la Famille te preſſera; elle t'honorera; le Marquis ſe croira trop-heureus que tu le prennes par complaisance, & comme tous ces Gens-là n'eſtiment les Femmes qu'à-proportion des difficultés, tu te trouveras conſidérée, chérie, après ton mariage. Eſſaie de cette recette. Quant aux conſeils, ceux

à ſuivre ne ſont ni ceux de m.r Gaudét, ni ceux de la Belle-dame, du moins en tout, mais les miens. Je t'embraſſe.

Ne crains pas que ce mariage puiſſe manquer! ton fils le rend infaillible.

LX.me

24 juillet.

URSULE, à M.me PARANGON,

[Comment elle refuſe le Marquis, en voulant accepter; Gaudét ne lui faiſant faire les propoſitions, que lorſqu'il ſait qu'elles ſeront ſans effet.]

ENFIN, il eſt queſtion de mariage, ma chère Madame, & vous voyez que les conſeils de Laure ne ſont pas ſi mauvais! car je les ai ſuivis à-la-lettre. J'ai eu la plus belle occaſion du monde hièr de faire la fière, la dédaigneuſe, & je ne l'ai pas laiſſé échapper: La Mère du Marquis m'eſt venue rendre-viſite. Elle ma laiſſé entrevoir, qu'on avait un établiſſement en vue pour le Marquis, & qu'on craignait que je n'y apportaſſe obſtacle. Je me ſuis trouvée pi-

quée de cette ouverture, & j'ai été charmée que les conſeils de Laure vînſſent à l'appui de ma vanité bleſſée. — Non, Madame, ai-je répondu, je n'apporterai pas d'obſtacles à vos vues: ma ſituation eſt très-affligeante! m.r votre Fils ne m'inſpire abſolument rien du-tout, & ſa violence a été auſſi cruelle qu'elle le pouvait être, puiſque rien ne l'a certainement adoucie. Je vous dirai plûs; il eſt un autre Homme, vertueus, modeſte, ſans torts à mon égard qui m'aimoit à mon inſu avant mon malheur; qui depuis, n'a pas changé: c'eſt à cet Honnête-homme que mon cœur ſe donnerait, ſ'il Pouvait ſe donner. Voila, Madame, la vérité nue, je vous parle comme je ferais à ma Mère elle-même —. La Comteſſe a aggravé la peine que je reſſentais, en-me careſſant; j'ai vu que ma réponſe lui fesait-plaiſir. Elle a demandé mon Fils: *Marie* l'a apporté. La Comteſſe a paru charmée de ſa figure & de ſes petites graces enfantines; elle l'a careſſé fort-long-temps. J'attendois qu'elle alait changer de langaje avec moi. Point-du-tout! Elle m'a demandé l'Enfant. J'ai répondu, Que j'aimais trop mon Fils pour m'en priver: (Elle aurait dû entendre ce que cela voulait dire: mais voyant qu'elle ne me comprenait pas, j'ai ajouté:) Je le veux élever enfant, Ma-

dame : mais je ferais charmée que la Famille de ſon Père lui conſervât cette bonne-volonté, pour quand il ſera prêt d'entrer dans le monde : Je le remettrais alors très-volontiers, ſoit à ſon Père, ſoit à vous, Madame ; après avoir fait naître & nourri dans ſon cœur les tendres ſentimens qu'une abſcence entière empêcherait d'y germer pour Celle qui l'a mis au monde. Car je renonçerais plutôt à tout eſpoir de bonheur qu'aux ſentimens naturels que me devra cette Créature innocente. Et ne croyez cependant pas, Madame, que je me les approprie ſeule ; ſans aimer m.r le Marquis, je connais ſes droits ; il peut être ſûr que je pénétrerai ſon Fils du reſpect légitime & de la piété filiale dus à un Père —. Après un langaje ſi clair, & qui marquait ſi bien mes diſpositions, je m'attendois que la Comteſſe alait aumoins les louer ; ou que peut-être même, touchée de la façon-de penſer de la Mère, & de la beauté du Fils (car il eſt charmant), elle alait me parler de mariage : mais aucontraire, Elle s'eſt rendue, comme ſi mon but avait été qu'elle ſe rendît à mon refus (1).

Je ſuis au-deseſpoir que votre indiſpo-

(1) Voyez au ſujet du Fils d'Urſule, les Lettres CIX, CX & CXI du PAYSAN, *T. II.*

sition ne vous ait pas permis de vous trouver-là ; je suis sûre que vous auriez éclairé cette Mère, & que vous l'auriez amenée où je la veux. Marquez-moi, s'il n'y a rien dans ma conduite qui vous déplaise, ou qui ne tende pas au but que je me propose, dans ma position présente. Le Marquis reparle de mariage très-ardemment, c'est un point de gâgné. Mais moi, dois-je supplier la Mère de cet Homme de me faire épouser son Fils ? Je ne le crois pas. J'attendrai encore quelque-temps. Il faut que je sois pressée : c'est ce que je dis à Edmond, & il me seconde assés bien de ce côté-là. Je sais, malgré ma jeunesse, qu'une Femme de mon état risque le tout pour le tout, en-épousant un Jeune-seigneur.

Je vous souhaite un prompt rétablissement, & sur-tout la tranquillité d'esprit. Ni vous, ni moi ne pouvons commander aux évènemens, & notre volonté, qui n'y a pas eu de part, pourrait seule nous rendre coupable : mais dans ce cas-là même, faudroit-il nous désespérer ? Nous n'avions qu'une raison d'être attachées à la vie ; la voila doublée ; conservons-la.

LXI.ME

26 juillet.

GAUDÉT, au COMTE DE-***, Père du Marquis.

[Adreſſe mondaine & ruſe du Corrupteur, pour ſervir le Frère aux-dépens de la Sœur, & remplir d'autres vues ſecrètes.]

MONSIEUR le Comte:

IL m'eſt facile de vous donner les inſtructions que vous me faites demander: Je connais la Famille de la Jeune-perſonne, comme la mienne. Ce ſont de Bonnes-gens, dont l'origine eſt peut-être égale à la vôtre, mais la ſituation préſente bien-inférieure! ce ſont des Laboureurs, tant le Père que les Enfans reſtés au Village de S**. Quant à la Jeune perſone, ſa figure eſt charmante, & tout le ſang de cette maiſon eſt beau. Le caractère de la belle Urſule eſt parfait, ſi n'y a pas-là de candeur affectée; tout eſt franchiſe: c'eſt la vertu même, avec tous ſes épouvantails; le Marquis aimé ou non ſerait ſûr de ſa femme, ſi une-fois il lui

avait donné ce titre honorable. Voila, je crois, Monſieur le Comte, exactement tout ce que vous voulez ſavoir.

A-préſent me ſera-t-il permis d'ajouter un mot audelà de vos queſtions ? J'oſe l'eſpérer de votre indulgence. Le Marquis eſt père, & il l'eſt d'un Fils. Il me ſemble, qu'il n'y auroit pas à héſiter, à conclure un mariage, qui donne un état à votre Petitfils. Vous n'avez aucun objection à faire contre la mère; elle a un million de plaintes à faire contre ſon Raviſſeur. Il eſt vrai que vous avez donné une forte ſomme : vous avez acheté ſon ſilence; auſſi ne reclamera-t-elle jamais contre vous le ſecours de la loi : mais ce ſerait un bien-triſte avantage pour vous-même, ſi vous aviez auſſi acheté le droit de proſcrire votre ſang ? Il n'y avait pas de Fils, pas même d'apparence de groſſeſſe, quand l'accord a été fait par moi-ſeul, & à l'inſu non-ſeulement de la Demoiſelle, mais de toute ſa Famille. J'ai fait ratifier depuis, non ſans peine : mais s'il y avait eu un Fils, moi-même je n'aurais voulu me prêter à auqu'un arrangement, & j'aurais attendu, de la crainte fondée d'une dénonciation au Miniſtère public, un mariage, que je n'attens aujourd'hui que des ſentimens naturels d'un Père pour ſes Enfans. Je ſais que le Mar-

quis peut trouver un Parti plus - avantageus, qu'une Fille avec quinze à seizemille livres de rente: mais je sais aussi, qu'il ne trouvera sûrement pas le bonheur ; qu'il l'a chassé loin de lui pour-jamais, par son attentat sur la Fille d'un Citoyen, qu'il a violée, retenue malgré elle chés lui plus de dix jours, mise à deux-doigts du tombeau : Il aura toujours cette image devant les ieux : & s'il devenait assés endurci pour l'écarter, il n'écartera pas celle de son Fils ; ni vous-même, Monsieur le Comte, ne réüssirez pas à l'écarter. Voila ce que ma conscience m'oblige de vous dire.

D'un autre côté, je sens que c'est un mauvais mariage, pour un Homme comme le Marquis de- *** : qu'il aura un Frère à avancer ; une Famille nombreuse à protéger, à aider, qu'un mariage dans une Famille égale à la sienne, lui procurera des avantages si considérables, qu'il est impossible de les négliger : qu'enfin, il aura d'autres Fils, dont l'origine sera également illustre par les deux Sources de leur existence. Comment faire dans une pareille occurrence ? n'y aurait-il pas moyen de tout concilier ? Je le crois ; & voici celui que j'imagine. Les Filles ne sont rien dans les maisons nobles ou roturières ; elles

en-ſortent pour n'y rentrer jamais. La tache faite à la Famille R**, par la violence ſur une Fille de cette maiſon, tombe donc bien-plûs ſur les Mâles, & ſur-tout ſur Celui de ſes mâles, qui eſt à la Capitale, & connu dans le monde, ou prêt à l'être, que ſur la Fille elle-même, qui d'ailleurs me paraît preſque-dédommagée. Ainſi, pour n'avoir rien à ſe reprocher, & que des Gens auſſi relevés que vous l'êtes, ne ſe trouvent pas un tort réel avec des Gens au-deſſous d'eux, je propoſerais, mais comme un ſimple projet, que je ſoumets à votre examen, que m.r le Marquis épouſât pour ſa fortune & ſon avancement, la Perſonne-de-diſtinction que vous avez en-vue, & que pour réparer ſes torts, relativement à la Perſonne qu'il a déshonorée, il rendît au Frère plûſqu'il n'a ôté à la Sœur. Ce Frère, Monſieur le Comte, eſt un beau-garſon, capable de faire honneur à ſon Protecteur par ſes qualités, par ſa belle figure, par ſes ſentimens nobles & diſtingués. Il faudroit le faire entrer au ſervice, lui faire-avoir une Compagnie, lorſqu'il en-ſerait temps: à-moins que vous ne préféraſſiez de lui faire un ſort dans la robe; car il eſt propre à tout; je choiſirais même ce dernier parti. La finance ne doit pas vous inquiéter; c'eſt un article

dont je me charge, avec le ſecours des autres Amis de ce Garſon méritant : car il eſt adoré de tout ce qui le connaît. J'imagine que la protection que lui donnerait m.r le Marquis, & vous-même, Monſieur le Comte, vous honorerait autant que lui, & ferait briller aux ieux de tout le monde votre grandeur - d'âme & votre juſtice : Votre gloire ſerait ici d'autant plus pure, que vous n'encourreriez pas, auprès des Gens-de-qualité, le blâme de vous être mesallié dans votre Fils uniq.

Je viens, comme un Avocat-général, de plaider le pour & le contre : voila toutes les raiſons poſſibles : c'eſt vous qui faites la fonction de Juge : prononcez.

J'eſpère, Monſieur le Comte, que vous recevrez en-bonne-part ce que je prens la liberté de vous marquer, & que vous y verrez le langaje d'un Homme également fidèle à l'amitié qu'il a jurée à la Famille R**, & à la conſidération reſpectueuse qu'il doit à la vôtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P.-ſ. J'écris également à l'inſu du Frère & de la Sœur. Un ſeul cas détruirait la ſeconde partie de ma Lettre : c'eſt celui où le Marquis n'aurait pas de Fils du mariage projeté : Mais ne vient-il pas de faire ſes épreuves ?

LXII.me

27 juillet.

Réponſe.

[On voit ici comment va s'arranger le refus d'Urſule.]

LES motifs que vous m'expoſez, Monſieur, ont fait ſur moi l'impreſſion que méritait leur importance. Il ne s'agit que d'un point, c'eſt de déterminer le Marquis, & d'exciter la générosité de la Demoiselle, au-point de lui faire-refuſer mon Fils. Si vous y réüſſiſſez, nous-nous engajons, ma Famille & moi, à faire-avancer le Frère, & à le ſervir de tout notre crédit. Nous-nous conduirons d'après le ſuccès de vos démarches.

Votre affectioné ſerviteur.

Le Comte DE-***.

LXIII.me

29 juillet

Replique.

[Gaudét a tout préparé ; il eſt ſûr de ſon fait.]

J'ESPERE, Monſieur le Comte, que ſi vous voulez faire après-demain, une démarche auprès de la Demoiſelle, avec m.r votre Fils, vous aurez la ſatiſfaction que vous desirez. J'y ai travaillé avec une ardeur infatigable : heureus de concilier l'honneur d'une Famille reſpectable, avec l'intérêt du plus-cher de mes Amis. Je ſais que le Marquis doit vous preſſer vivement demain ou après : Vous pourrez céder en apparence, & de-là venir enſemble chés la Demoiſelle : Il eſt eſſentiel qu'il y ſoit & ſur-tout que vous n'ayiez pas d'entretien particulier avec elle hors de la préſence de m.r votre Fils. On eſt fâchée contre lui, on ne l'eſt pas contre vous ; aucontraire, on vous reſpecte & l'on vous honore autant que vous le méritez, c'eſt-à-dire infiniment, & comme le fait

Votre, &c.

LXIV.ME

écrite avant les deux précédentes.

LAURE, à URSULE.

[Elle continue à ſervir les deſſeins de Gaudét.]

TU touches, ſi tu le veux, chère Couſine, au moment deſiré de te montrer ſous le jour le plus-favorable à la Famille du Marquis: On eſt ſur-le-point de te demander ſolemnellement: c'eſt l'inſtant de la fierté, ton mariage ne ſ'en-fera pas moins, il eſt immanquable, à-cauſe de ton Fils; mais il ſera beaucoup-plus-heureus. Je te préviens qu'un de ces jours, tu auras la viſite de m.r le Comte, & que le Marquis doit employer devant lui les raiſons les plus-fortes pour te déterminer. C'eſt à toi d'arranger tes refus de manière, qu'ils te donnent un nouveau relief, ſans décourager ton Futur. Cette occaſion eſt unique; il ne faut pas la laiſſer échapper. Je crois que m.r Gaudét te verra cet après midi: tâche de ſavoir ſon ſentiment, ſans lui dire le tien.

LXV.me

30 juillet.

URSULE, à M.me PARANGON.

[Elle ſe doute de la Supercherie.]

VOILA, très-chère Amie, une Lettre que Laure m'écrivit il y a trois jours : je vais enſuite vous faire part de la converſation que j'ai eue avec m.r Gaudét. Mais liſez d'abord la Lettre de Laure. L'Ami de mon Frère eſt venu ſur les quatre heures. —A quand le mariage ? —Je l'ignore ; on n'en-dit mot. —Si, l'on en-parle fort chés m.r le Comte de-*** : tout le monde le desire : & vous en-êtes la maitreſſe. —Je ne vous cacherai pas que j'en-ſuis ravie. —Cela eſt fort naturel ! Comment vous proposez-vous de vous conduire ? —Mais d'accepter tout-uniment. —C'eſt un parti ſage : ce mariage devrait être fait ! Je le penſe ! —J'accepterai le Marquis ; je le dois à-préſent. —Certainement c'eſt un devoir, à-cauſe de votre Fils, & vous devez vous ſacri-

ſier. —C'eſt bien un ſacrifice, je vous aſſure ! —C'eſt auſſi, je crois, ce qu'il faudra faire-ſentir vivement ! —Je n'y manquerai pas —Il ſerait delicieus de deſeſpérer le Marquis, en-le refuſant,.... aumoins d'abord ? —C'eſt ce que je me propose. —A votre place, je n'accepterais qu'avec m.r le Comte en particulier ? —Cette idée eſt excellente, & je veux en-profiter. —Je lui ferais-entendre, que c'eſt autant par le reſpect qu'il m'inſpire; & la haute conſidération que j'ai pour lui, que pour l'intérêt de mon Fils ? —C'eſt juſtement ce que j'avais penſé. —Nous ſommes d'accord; parce-qu'en-effet la raiſon dicte cette conduite, dans la position où vous êtes-, &c.a. Mon Amie, ne ſe pourrait-il pas que m.r Gaudét & Laure euſſent des vues particulieres, pour faire échouer le projet de mon mariage ? Je leur trouve un air endeſſous depuis quelque temps. J'ai résolu de les attrapper (ſi tant eſt qu'ils me trompent), & d'accepter, après quelques difficultés aſſés-vives. Votre avis là-deſſus, je vous prie ?

P.-ſ. Je crois cependant que je les ſoupçonne-à-tort. Quel ſerait le motif de m.r Gaudét, par exemple ? Pour Laure

peut-être un-peu d'envie..... Encore, elle eſt ma Couſine; & mon mariage lui fera plûs de bien que du mal. Je crois que je ſuis ſoupçonneuſe? J'en-ſerais fâchée; cela marquerait que je ſuis méchante, & que je juge les Autres d'après-moi.

LXVI.me

même jour.

Réponſe,

[M.me Parangon donne le ſeul conſeil à ſuivre.]

ACCEPTE, ma chère Urſule, ſans faire même ces difficultés auſquelles tu parais tenir: voila mon avis. Ce n'eſt pas que je ſoupçonne m.r Caudét de te trahir: mais cet Homme a une manière de faire le bien de ſes meilleurs Amis, qui ſouvent eſt fort-mauvaise! Il ſe pourrait qu'il eût quelque deſſein ſecret, tel qu'il ne lui eſt pas avantageus qui ſoit connu. Comporte-toi en-cette occasion, d'après mes avis; car il n'y a qu'une chose de certain ici; c'eſt que tu as un Fils, auquel il faut donner un état, une famille, un titre en-un-mot, & qu'un Fils eſt tout pour ſa Mère. Elle

doit lui tout immoler, hors l'honneur ; mais la vie & le bonheur ſont au nombre des ſacrifices à lui faire ; ſans cela, elle n'eſt pas mère, elle eſt marâtre.

LXVII.me

31 juillet.

LAURE,

à GAUDÉT.

[Jalouſie de femme contre Urſule.]

TES projets ſont renverſés, l'Ami, ſi tu n'y mets ordre : Urſule vient d'accepter. Tout-alait-bien d'abord ; elle a dit au Marquis les choſes les plus-dures ; entr'autres, qu'elle avait de la répugnance pour lui. J'aurais cru qu'il alait ſe câbrer à un mot ſi dur, point-du-tout ! il a répondu avec une modération, dont un Homme de ſon âge, de ſon rang (je pourrais ajouter, de ſon caractère) ne me paraiſſait guère ſuſceptible, :: *Mademoiſelle, en-avez-vous pour votre Fils* ?... Il eſt certain que la Famille du Comte n'eſt point pour ce mariage, il faut les aider, dans cette circonſtance, & faire, enſorte que cette petite Tête refuſe abſolument ;

à-moins que tu n'aimes mieux laiſſer terminer. Voici néanmoins l'occaſion de développer les reſſources de ton génie. Edmond ſera négligé, ſi l'on n'a plus rien à attendre de ſon crédit ſur l'eſprit de ſa Sœur, pour l'éloigner du mariage. J'aurais bien encore un autre motif, pour t'engajer à agir : c'eſt que m.lle ma Couſine eſt naturellement un-peu fière ; ſi elle devient marquiſe, je ne pourrai plus la regarder. Je la connais, cela en-viendra là :

A chi ſa legger nella fronte il moſtro.

Mets ordre à cela, je t'en-prie, n'importe par quel motif ; car je ſais que tu es au-deſſus de mes idées, que tu nommes des *femmillages*.

Je ſoupçonne m.me Parangon d'être ſon guide en cette occaſion ; car Urſule penſait comme nous.

(1) Voyez la CX.me Lettre du PAYSAN. *T. II.*

LXVIII.me

§ auguſte.

Réponſe.

J'AI depuis longtemps en-main un Mauvais-ſujet, preſqu'auſſi beau qu'Edmond, mais qui en-eſt tout l'oppoſé par le caractère & les ſentimens : c'eſt une âme baſſe, crapuleuſe, que j'ai maintenue baſſe & crapuleuſe avec autant de ſoin, que je cherche à élever celle d'Edmond : Cela n'eſt bon qu'à faire du mal, & je l'y emploierai, pour que cette âme nulle ſoit bonne à quelque-chose. Tu inviteras ce vil Perſonnage, que j'ai donné pour éleve lors de mon départ, au Maître d'Urſule, à un bal chés *Coulon*, faubourg *Saint-germain* : la ſalle eſt aſſés bien, pour que tu y conduises ta Couſine & ſon Frère ; car j'imagine qu'elle n'irait pas ſeule. Tu diras à *Lagouache* (c'eſt le nom de mon vil Inſtrument), qu'il s'agit de plaire à Urſule : le Sot danſe bien ; tâche qu'il ne parle pas ; excite en-lui la lubricité, le bas-intérêt : fais luire l'eſpoir d'un ſuccès facile, & ne lui cache pas qu'Urſule a fait un enfant ; cela enhardit les

Sots, & quelquefois les Gens-d'eſprit. Tu auras ſoin de faire remarquer à ta Couſine les grâces du Fat, de vanter ſon merite ; tu lui apprendras qu'il eſt élève de ſon Maître, & tu lui feras-naître l'envie d'en-faire ſon émule. Une-fois priſe, quand la ſotiſe paraîtrait, elle n'éteindrait pas l'amour, cette paſſion métamorphoſe la bétiſe en-aimable ſimplicité. Tu vois, ma chère Laure, que je ne ſuis jamais en-défaut, & que j'ai une pièce pour tous les trous. Je finis par cette jolie phraſe, qui t'appartient.

LXIX.ME

25 auguſte

URSULE, à LAURE.

[Comment Gaudét lui fait-refuſer le Marquis par libertinage. Elle parle enſuite des bals, ces dangereuſes Aſſemblées, ſi fatales aux mœurs ! & des Comédies.

Il eſt envérité très-aimable ce jeune Elève, que M.r Gaudét a donné à mon Maître-de-peinture. Quelle grâce il avait hièr à la danſe ! Tout le monde l'admirait.

Je

Je t'avouerai aujourd'hui tout bonnement, qu'il m'avait frappée, le premier jour où je le vis chés Coulon, quoique le ſoir, je n'aie pas voulu en-convenir. C'eſt qu'en-vérité j'étais honteuse qu'il eût fait ſur moi, à une première-fois, une impreſſion ſi vive.... Oui, la préférence marquée qu'il me donnait, m'a flattée; car en-vérité, il n'y avait rien-là qui le valût qu'Edmond: mais mon Frère n'eſt pas un Homme ordinaire; c'eſt je crois, le plus-bel-homme du monde: mais après lui, c'eſt m.r Lagouache: ce qui me flatte extrêmement.

Je t'ai beaucoup d'obligation du genre de plaiſir que tu m'as fait-connaître au bal: je n'avais qu'une idée imparfaite de cet amuſement, que je préfère au bal de l'*Opéra*: ce dernier n'eſt qu'une cohue. A-la-vérité, le déguiſement favoriſe une infinité d'avantures, & donne une liberté, qui doit-être un agrément ſans prix aux ieux des Gens que les bienſéances contraignent: mais outre qu'il faut, pour en-jouir, aler fréquemment à ces Aſſemblées, je trouve encore qu'il eſt nul pour toi & pour moi: Tu jouis de ta liberté; moi je n'ai pas le goût des avantures; il faut pour cela, être ducheſſe, marquiſe, ou fille-entretenue. Mais à nos bals

bourgeois, où l'on va ſans maſque ; où l'on eſt connaiſſance après deux aſſemblées, où l'on voit ce qu'il y a de plus-élégant dans les deux-ſexes, parmi les Gens qui nous aſſortiſſent ; c'eſt je te l'avoue, un paſſetemps charmant, & c'eſt dommage, qu'il faille en-faire-myſtère à m.me Canon ! car mon Frère invente toujours un prétexte, pour m'avoir. Au reſte, peut-être cette gêne & ce myſtère y donneraient-ils un prix, ſi ce n'était pas un obſtacle, pour mener Fanchette. Car il n'eſt envérité pas poſſible d'y conduire cette jeune & charmante Enfant ! l'on y fait & l'on y dit des choses libres. Hièr, mon Frère, qui n'eſt aſſurément pas fort-grave, a froncé deux fois le ſourcil, & j'ai vu l'inſtant où il alait coller d'un revers-de-main contre le mur, ce Faquin efféminé, qui danſait avec tant de lubricité, lorſqu'il s'eſt avisé de toucher la gorge à ſa Danſeuse. M.r Lagouache m'en a paru auſſi fort-ſcandalisé ; cependant il a calmé mon Frère, en-lui parlant à-l'oreille. A cela près, c'eſt charmant, & je regrette de n'avoir pas connu plutôt ce divertiſſement-là : on y brille, pour peu qu'on ait de figure ; on reçoit de la part des Hommes polis mille complimens délicats, dits d'un air qui en-double le prix, & m.r

Lagouache y eſt mieux que Perſone, je crois ? Qu'en-dis-tu ?

L'un de ces jours, Edmond eſt venu me prendre pour aler aux *Français*. Tu ſais que j'ai déja vu avec lui, l'*Opéra*, où tout m'a enmuyé, juſqu'aux danſes, car j'ai cinq à ſix-fois demandé à mon Frère ce qu'on applaudiſſait (1). Il me gardait les *Français* pour la bonne-bouche. On donnait le *Négociant*, ou le *Bienfait rendu*, & les *Folies-amoureuses*. La premiere de ces deux pièces, que le tumulte de la cabale m'a empêché d'entendre auſſi-bien que je l'aurais voulu, m'a fait beaucoup de plaiſir : elle exprime une action généreuse, & m'a paru calquée d'après un événement réel. Un Négociant de Bordeaux, a prêté centmille-écus à un Comte : il veut faire épouser la Fille de ſon Débiteur à ſon Neveu : mais ni le Comte, ni ſa Fille ne ſ'en-ſoucient. L'Oncle, qui ſe voit-mal-reçu, menace d'exiger ſon paiement ; ce qui abaiſſe la morgue du Comte & de ſa Fille *Angelique* : mais (*Verville* le Neveu), a vu chés le Comte, une

(1) On a totalement changé l'ancien genre de danſe de l'*Opéra*, en-changeant la muſique : cette heureuse révolution pour le goût, a été opérée par m.r le Chevalier Gluck, & par les ſrs *Noverre*, *Gardel*, *Veſtris*, &c.a

Julie, amie d'Angélique ; auſſi jolie, & ſur-tout moins-fière ; il en-eſt devenu amoureus, & pour l'épouser, il fait prêter au Comte les centmille-écus qu'il doit à ſon Oncle. Ce Dernier n'ayant plus de droit à faire valoir auprès du Noble orgeuilleus, conſent au mariage de ſon Neveu avec l'aimable *Julie*.

Les *Folies-amoureuses* m'ont fort amusée, il faut en-convenir. Je ne vois pas d'où-vient on contraint toujours les Amans ! Qu'eſt-ce-que cela fait aux *Cœurs-de-bois*, que l'on ſ'aime ? Je crois qu'ils ſont jalous de ce qu'on eſt plus-heureus qu'eux ? Auſſi approuvé-je de tout mon cœur les Amans qui trompent ces Surveillans mauſſades, & qui ſe rendent heureus en-dépit de leurs précautions. Je ne ſaurais dire combien je m'intéreſſais à la jeune-*Agathe*, quand je la voyais tromper ſon vieux & jalous Tuteur *Albert*. Je tremblais qu'elle ne fût découverte (1) ! Heu-

(1) Toutes les leçons que les Comédies ordinaires, nommées du bon-genre par les *Fréron*, les *Querlon*, & en-général par les Partisans du comiq, ſont contraires aux bonnes-mœurs. Qu'eſt-ce, par exemple, que le *Tuteur-dupé, ou la Maison-à-deux portes ?* Le comiq, qui resulte d'un tour joué, marque toujours une âme méchante ; je préférerais le Drame, à un pareil comiq, & je ſerais du ſentiment de

reusement elle ne l'a pas été. Veuille l'amour nous donner, ma chère Laure, un semblable succès, en pareille occasion!

A-propos, notre Maître nous a mis aux prises, m.r Lagouache & moi, pour une copie de *Lebrun*: C'est un moyen tableau pour la grandeur, mais sublime pour l'exécution: m.r Lagouache l'a emporté. Je n'en-suis pas fâchée, & je craignais plûs la victoire, que je ne la desirais, je te l'avoue.

Je suis riche; si le Marquis se rebute, j'obligerai sa Famille..... Quant au Conseiller, je ne l'aime que dans l'imagination d'Edmond, à quî je l'ai fait croire..... Si je fesais l'avantage d'un jeune Artiste aimable, & qui peut faire son chemin? qu'en dis-tu, Cousine? Nous avons ici le consentement de nos Parens?... Il faut consulter m.r Gaudét: s'il est à Passy; je veux lui écrire, & suivre en-tout ses conseils.

m.r le Marquis *de-Condorcet*, qui a loué ce genre, en pleine *Académie-Française*. Pleurer d'attendrissement est un vrai plaisir, & le plus vif de tous. C'est le sentiment général des Hommes desintéressés, à quî la prévention n'a pas fait-prendre un parti qu'ils veulent soutenir à quelque prix que ce soit. [*L'Éditeur.*]

P.-ſ. Je me cache en-ceci de m.me Parangon : d'ailleurs, elle part ſous peu de-jours.

LXX.me

le lendemain.

LAURE, à GAUDÉT.

[Elle ſe moque de ſa dupe.]

ELLE y donne à plein-collier, ma-foi ! Je ne l'aurais pas crue ſi facile à tromper, ni ſi prompte à prendre-feu, la Commère ! Ton Lagouache lui a tourné la tête en-moins de huit-jours. Il eſt vrai, que le Maître a fait la copie du Tableau, qu'elle croit du Fat : mais ce n'eſt pas-là ce qui la décide. Je t'envoie ſa Lettre. Fais-lui réponſe, ou à moi. Cela m'humilie un peu, & doit t'humilier auſſi ; tes talens vont reſter ſans emploi ; & leur victoire actuelle n'a rien de flatteur, grâce à la danſe.

LXXI.me

27 auguſte.

GAUDET, á LAURE.

[On voit ici tout ce que le Corrupteur a dans l'âme.]

IL n'eſt point de mépriſable ſuccès, lorſque les vues ſont remplies. Prens donc la juſte opinion que tu dois avoir de mon adreſſe & de ma capacité. J'échouais par les moyens ordinaires avec la Sœur & avec le Frère lui-même, auquel il n'était pas facile de faire-entendre raison; une confidence entière, quoiqu'à ſon avantage, nous brouillait à-jamais: dans cette Famille, on va au but desiré, ſans regarder les entours: ce but pour Edmond, eſt que ſa Sœur, qu'il a mandée à la Ville, qui y a été violée, un-peu par ſa faute, & dont l'accident lui a cauſé des larmes amères, peut-être des reproches de la part de ſes Parens, ſon but dis-je, eſt qu'elle ſoit Marquise; il s'immolerait lui-même, pour remplir cet objet; & ſecondé comme il l'eſt par le Marquis, ſur-tout par l'ambition d'Urſule, il alait réuſſir; le mariage ſe fesait; le Comte lui-même était ébranlé,

Quai-je imaginé, moi, dont le plan eſt de ſacrifier la Sœur au Frère ? J'ai fait trouver ſous la main de la Sœur, un très-joli Garſon; une brute d'ailleurs : mais ces Droles-là réuſſiſſent de-préférence avec les Femmes; Edmond ne valait guère-mieux, lorſqu'il a ſubjugué la belle Parangon. J'ai donc enſorcelé Urſule. A-préſent il me faut une chute, & je la tiens; j'enferai enſuite tout ce que je voudrai : mais j'en-jure par l'amitié, je ne m'en-ſervirai, ou je ne la ferai ſervir qu'à l'avantage de ſon Frère ! J'aurai ſoin enſuite d'écarter le vil Inſtrument que j'aurai employé, pour ne pas ruiner abſolument la Sœur. Si je puis, après le Mariage du Marquis avec la riche Héritière, je ferai enſorte qu'Urſule, agguerrie, ſoit avec Celui qu'elle aura refuſé pour mari, ſur le piéd de maîtreſſe; & c'eſt-alors que je la ferai ſervir à mes projets, pour le Frère : parce-que n'ayant pas de Famille à elle, il ſera naturel qu'elle ne ſonge qu'à lui : les Filles bien-mariées, ſont la ruine des maiſons; les Catins y ſeraient plus-utiles. Mon but eſt de m'élever avec Edmond; de m'attacher à ſa Fortune, de connaître, à-l'aide de ſon caractère vif, ſenſible, & de mon intrépidité, toute l'étendue des reſſources humaines; juſqu'à quel point cet Animal,

qu'on appelle l'Homme, peut uſer de ſes facultés pour tromper ſes Semblables; leur en-impoſer, l'en-faire reſpecter, & les braver ſans craindre leurs lois. J'aurai par là le ſecret de la conduite & du ſuccès de tant d'Hommes qui m'ont étonné. La Sœur, lorſqu'elle n'aura plus d'établiſſement en-vue pour elle même, qu'elle n'aura plus à prétendre à l'honneur de ſon ſexe, ſera toute à celui de ſon Frère: j'aurai ſoin alors de lui montrer ſa vraie ſituation, & de lui indiquer l'illuſtration d'Edmond comme le ſeul moyen d'en-ſortir. Je remplirai ſon eſprit & ſon cœur du desir d'une gloire propre aux Filles de ſon état, d'une *Courtiſane-généreuſe*, d'une *Marion-Delorme*, d'une *Ninon-De-Lenclos*; je me ſervirai ſur-tout d'une Nouvelle, que je viens de voir dans le *Mercure*, ou un certain *De-Terlieu* trouve la plus-vertueuſe des Femmes, ou du-moins la plus-généreuſe, dans une Fille-galante. Je voudrais alors porter les choſes encore plus-loin, & quand il n'y aura plus qu'à la déterminer à ſervir abſolument ſon Frère, pouvoir l'intéreſſer à lui au-point de faire tous ſes efforts, pour monter où d'Autres ſont parvenues. . . . . .

(*Lacune de deux lignes envir n.*)

Ce ſerait le meilleur & le plus-ſûr moyen

de remplir toutes mes vues. Après cela, je voudrais que le Marquis, devenu veuf, & ſans Enfans, épousât Urſule, pour légitimer un Fils uniq : c'était mon premier but, en ſuggérant au Marquis de l'enlever, en-dirigeant comme je l'ai fait, toute la conduite qu'il a tenue avec elle.

Voila de vaſtes projets ! j'ai resolu de les remplir par tous les moyens ; en un-mot, de voir tout ce que l'on peut faire en-bravant tout, & quel eſt le terme où l'on eſt arrêté. Seconde-moi : je ne ſuis pas fâché que tes petites paſſions de Femme viennent à mon ſecours ; elles en-font quelquefois davantage que toute l'adreſſe & toute la resolution d'un Homme. Tu as raison de croire qu'Urſule ſerait fière dans ſa fortune, & de craindre qu'après avoir commencé comme-toi, elle ne finît par monter, à-raison de ſon accident, juſqu'à un Marquis ; tandis que par le tien, on ne t'a pas jugée digne d'un petit Paysan. Conſidère néanmoins, pour t'adoucir, que ſans ce petit malheur, tu ne ſerais pas adorée d'un Homme qui vaut un-peu mieux que tous les Ruſtres de S** & d'Au** : ſonge que tu es aſſociée à mes deſſeins, & que ſi la fortune les ſeconde, tu marcheras dans peu au-moins l'égale de la belle Urſule. C'eſt le but où je tens pour toi.

LXXII.me

10 ſeptembre.

Réponſe.

[On voit ici, pourquoi Urſule a laiſſé-emporter ſon Fils à la Mère du Marquis de-***.]

SANS que tu paraiſſes, tout va le mieux du monde : On vient de perſuader à Urſule, que ſon Fils eſt mort. Ç'a été un coup-de partie, que la Comteſſe l'ait pris il y a trois ſemaines, & que tu aies fait enſorte qu'Urſule ne ſ'y refuſât pas, ſous prétexte que cet Enfant ſerait plus-aimé des Parens de ſon Père, ſ'ils l'élevaient eux-mêmes! Il faut avouer que la conduite d'Urſule me donne du mépris pour mon ſexe. Cette Fille ſi raiſonnable, ſi ambitieuſe, qui voulait le Marquis, pour avoir ſon rang; qui aimoit ſon Fils; qui croyait que ſon mariage ſerait utile à ſon Frère, qui ſait de quelle joie & de quelle gloire elle aurait comblé ſon orgueilleuſe Famille (car les R** ſont orgueilleus audelà de l'imagination); la voila qui ſacrifie tout; parce-qu'on a fait-trouver ſous ſes yeux un joli Poliçon! Car elle n'a laiſſé emporter ſon

Fils qu'à-cause de Lagouache, qu'elle aime. La Comteſſe l'a fait diſparaître en-un clin-d'œil, tandis qu'elle amusait Urſule, qui ne cédait cependant qu'à-regret : Alez, alez donc-! a dit la Comteſſe par deux-fois à ſa Femme-de-chambre. Je te paſſerai desormais tout ce que tu diras des Femmes ; elles le méritent : en-voila Une, des mieux en-ſentimens, qui ſacrifie ſon Père, ſa Mère, ſon Fils, ſon Frère, ſa fortune, ſon honneur, un rang audeſſus de ce qu'elle pouvait jamais prétendre, à Qui ? à un Inconnu, ſans mérite, vil, bas, qui n'a pour lui qu'une jolie & platte figure ; car il a les yeux & le menton bêtes... Je me repens de t'avoir ſecondé ; car je doute que ſans moi, tu euſſes réuſſi, toute-ſubjuguée qu'eſt Urſule : l'ambition parle quelque-fois bien-haut !.... Il eſt vrai que le dernier coup frappé (je veux dire cette mort du Fils, lui enléve abſolument toute eſpérance de marquisat, & que nous la tenons : mais il falait ce coup-là, & tu m'en-dois l'invention : c'eſt moi qui ai tout fait : Nous verrons ta reconnaiſſance.

P.-ſ. Un autre avantage ; c'eſt que la Belle-dame part ces jours-ci : ne ſerait-ce pas le moment d'écrire à Urſule cette Lettre dont tu m'as parlé, ſur la pudeur ?

Les Parties-de-ſpectacles que nous feſons faire, Edmond & moi, ont déja préparé tout ce que tu diras là-deſſus, particulièrement les Comédiens du *Grandiſſime Molière*, qui ſont bien les plus-impudentes qu'on puiſſe voir, après celle de *Nicolet*; l'*Ecole-des-Maris*, *George-Dandin*, l'*Ecole-des-Femmes*, montrent à notre ſexe l'effronterie compenſée. Je ne dis rien des *Folies-amoureuses*, & de ce *tas* de pièces des *Comédiens-Auteurs*: celles de Plaute, (que je lis depuis huit-jours), tant accusées d'obſcénité, ſont bien-moins-indécentes!

LXXIII.me

15 ſeptembre.

GAUDET.

A URSULE.

[Il combat la pudeur, la chaſteté, toutes les vertus.]

DANS le trouble & la perplexité où vous êtes charmante Urſule, prête à prendre un parti définitif, je penſe que peut-être vous pourriez-vous trouver arrêtée

par des considérations, qui s'opposant à vos goûts, ne feraient que vous tourmenter, sans vous empêcher de les satisfaire enfin. Mais quelle satisfaction que celle empoisonnée par le remords !.... Je me crois donc obligé, à-tout-évènement, de vous applanir les difficultés, & en-véritable Ami, de vous ôter les épines qui entourent la rose du plaisir, en-quelqu'endroit qu'elle croisse. Si vous devenez Marquise, mes leçons vous serviront, pour vous venger des immanquables infidélités de votre Mari: si vous ne l'êtes pas, & que vos intentions vous portent, soit à mener une vie libre, soit à vous choisir un beau Jeune-homme pour mari, ce que je me propose de vous dire dans cette Lettre vous trauquilisera, en-vous mettant d'accord avec vous-même; ce qui de tous les avantages est le plus précieux.

La question que je vais examiner dans cette Lettre, est, ce qu'on doit aux convenances, & même à ce qu'on nomme la pudeur, dans votre sexe.

Rien de si-utile, dans le vrai, que la convenance, si importante aux ieux des Sots. Définissons-la: On nomme convenance, tout ce qui donne à nos actions un vernis qui les rend agréables aux Autres, & fait qu'elles ne choquent en-rien

leurs idées, leurs préjugés, l'usage, &c.* Ainsi votre mariage avec le Marquis, est très-convenable pour vos Parens & pour vos Amis, qui ne voient dans cette alliance, que les avantages qu'ils tireront de votre illustration : soyez heureuse ou malheureuse, c'est ce qui leur importe peu ; cela n'influe en-rien sur la convenance de ce mariage à leurs yeux. Pour la Famille du Marquis, le même mariage n'est pas dans la convenance ; aucontraire ! & si on venait à le contracter, ce ne serait qu'à-raison de la convenance de l'Enfant : mais s'il n'existait plus, toute convenance cesserait aux ieux de cette Famille, & il n'y faudrait plus songer.

Après l'espoir que vous avez eue d'être Marquise, toute autre alliance paraîtra hors de convenance à vos Parens : & si par exemple, vous aimiez un beau Jeune-homme, peu-fortuné, il est certain qu'ils s'opposeraient de tout leur pouvoir au dessein que vous formeriez de l'épouser ; vous essuieriez à cet égard tant de tracasseries, que le plus-sûr pour votre repos, serait d'y renoncer. J'abandonne donc ici également les deux hypothèses de votre mariage avec le Marquis, & avec un jeune Amant, que vous prendriez sans fortune par inclination. Un pareil Mari, à quî sa Femme

a fait un ſort, pour l'ordinaire, eſt un diſſipateur, qui la réduit bientôt à la misère : ce qui a ſa cauſe non-ſeulement dans le moral, mais dans le phyſiq même; un Homme regardant comme mal méritée la fortune, & comme mal-acquis le bien qu'il tient de ſa Femme.

Mais j'ai une autre hypothèſe favorite : C'eſt celle que vous reſterez libre, comme vous avez commencé ; que vous vivrez heureuſe, & fesant des Heureus, qui vous paieront leurs plaisirs, en-ſatiſfesant tous vos caprices. Le ſort d'une Souveraine eſt moins-agréable que celui d'une pareille Femme ; elle eſt Souveraine elle-même, & avec votre beauté, elle peut aler.... à tout. En-admettant cette hypothèſe, que je desire qui ſoit la vôtre, tant pour votre avantage que pour celui de votre Frère, il faut vous mettre-à-labri des préjugés de cette éducation meſquine, ſi fatale à Edmond juſqu'à ce jour, & qui m'a donné tant de peine! De toutes les chimères de vertus auſquelles vous m'avez paru le plus-attachée, juſqu'à ce jour, les deux principales ont été la pudeur & la pudicité. Ce ſont auſſi ces deux fantômes que je veux chaſſer, & bannir ſi loin de vous, qu'ils ne reviennent jamais (1).

(1) Eh! Malheureus, quand elle n'aura plus

La pudeur n'eſt pas plus-naturelle aux Femmes, qu'aux Femelles des Animaux. Qu'eſt-ce en-effet, que ce ſentiment vanté, qui fait-fuir une Femelle, pour exciter le Mâle davantage ? C'eſt un ſentiment factice, & qui l'était déja, dès le temps d'*Esacus* fils de Priam, dès le temps où Dafné fuyait Apollon. Si la fuite a été naturelle, ç'a été uniquement lorſque le Mâle était hideus, ou d'une eſpèce monſtrueuse & melangée; ou d'une couleur trop-différente, encore entrait-il, pour ce dernier article, déja un-peu de factice, un-peu de préjugé dans la pudeur. Que ſesait d'impudent, ou de mal, une Femelle, qui, attaquée par un Mâle qui lui plaisait, ſe rendait ſans combat ? Rien, je penſe; ſi ce n'eſt que le Mâle rempliſſait ſon desir plus-paisiblement, qu'il n'outrait pas la jouiſſance, & qu'il ſe comportait plus physiquement. Qu'eſt-ce que la pudeur de nos Femmes d'aujourd'hui ? ſinon l'aſſaisonnement du vice, dans le cas où la jouiſſance avec Ce-qu'on-aime, ou Ce-qui-plaît, ſerait un crime : penſée abſurde, blaſfématoire; puiſqu'elle eſt injurieuse à la Nature. La pudeur n'eſt donc, en-phyſique, qu'un être-de-raiſon, & en-mo-

ni pudeur, ni pudicité, dans tes principes même, à qui plaira-t-elle ?

rale, plutôt un vice qu'une vertu, ſous quelque point-de-vue qu'on la conſidère. Elle n'eſt qu'un moyen d'aiguiser le desir, de le porter audelà du ton naturel des organes : & ſous ce point-de-vue, peut-être devez-vous conſerver une pudeur coquette. La pudeur, qui, dit-on, nous fait porter des habits, & couvrir votre nudité, n'eſt pas bien nommée ; c'eſt *politique* qu'il falait dire : celle qui fait voiler le visage des Vierges, n'eſt qu'un rafinement de luxure dans Ceux qui en-ont établi la loi, afin que la vierge tentât davantage ; ou, afin que l'Homme qui ne la peut voir qu'en-l'épousant, comme à la Chine, ſe détermine plus-facilement à contracter le lien du mariage. La coquetterie, parmi nous, tire ſes plus grands avantages de ce qui fut d'abord annexé à la pudeur : c'eſt par les habits, qu'on embellit les formes, qu'on en crée même d'agréables ; par les habits, une Maigre qui bleſſerait nos regards & nous repouſſerait, paraît avoir la tâille fine ; aulieu d'un Squélette décharné, elle ne nous fait voir, par une illusion heureuse, qu'un corps délicat, recouvert par les étoffes les plus-élégantes. La coîfure, un corſet raſſemblant, une robe bien-faite, une jupe agréablement flottante, une chauſ-

ſure mignone ſe variant tous les jours, cela renouvelle la même Femme, & la change ſans-ceſſe (avantage infini! le changement étant dans les mêts & dans les plaiſirs de l'amour, le reſſort le plus-efficace de la nature). Ajoutez que la parure devenant l'effet des goûts factices, il arrive que lorſque ces derniers ſont ſatisfaits à un certain point, la parure excite plus que les appas naturels. Ainſi quand la mode ſera qu'on ait des hanches factices, qui faſſent danſer la jupe en-marchant, qui donnent au mouvement du corps un branle laſcif, alors, un Homme qui aura pris vivement ce goût, en-voyant une Femme avec ce coſtume porté juſqu'au ridicule, éprouvera des desirs ardens, beaucoup plus-vifs que ceux inſpirés par la nature; il brûlera de les ſatiſfaire avec Celle qui ſera mise ainſi. Il arrivera même de-là, que les Laiderons qui auront ce genre de parure, l'enflâmeront plûſque la beauté. Un-autre aime-t-il la forme moderne des chauſſures de nos Femmes? plûs Une d'entr'elles aura un ſoulier bien-pointu, un talon bien-haut & bien-mince, plûs cet Homme ſe paſſionnera; il ira juſqu'au délire, comme on en-a vu... Par tout-cela, vous voyez, belle Urſule, que la prétendue pudeur eſt une politique, ou

un vice, & que ſa plus-grande utilité eſt en-faveur des Catins. Elle peut auſſi être utile aux Femmes, qui veulent conſerver le goût qu'elles ont inſpiré filles à leurs Maris : ſous ce dernier point-de-vue, vous en-ferez uſage, pour plaire davantage : mais vous n'y ſerez pas aſtreinte en-eſclave, comme ſi elle était un devoir, ou ſeulement une vertu.

Je paſſe à-préſent à un autre article plus important, la *pudicité*.

D'abord, on ne ſaurait diſconvenir, que ce que les Moraliſtes nomment *impudicité*, ne ſoit un acte non-ſeulement légitime, mais néceſſaire. Cependant, avant d'aler plus-loin, diſtinguons. Il y a une *pudicité*, qui eſt vertu : c'eſt la pudicité naturelle, qui conſiſte à ne pas outrer la faculté de jouir : la détruire, par un uſage immodéré, c'eſt un crime, comme tous les autres excès, comme l'ivrognerie, la gourmandiſe, (vices infâmes, qui ravalent Celui qui les a, fort-audeſſous des Animaux). Mais la jouiſſance modérée eſt le plus-bel appanage que la Nature nous ait donné : c'eſt le baume de la vie. Ainſi, belle Urſule, n'ayez auqu'un ſcrupule de vous-y livrer en-créature raiſonnable, de faire Un, ou même des Heureus ; loin d'être

vile & coupable, vous ſerez alors une Image plus-parfaite de la Divinité même. C'eſt ſous ce point-de-vue que la Grèce conſidéra Phryné, Laïs & les autres grandes Courtiſannes, qui ſe ſont illuſtrées par le plaiſir, autant que les Héros par la vertu. Mais remarquez qu'elles ne s'aviliſſaient pas comme une Cléopatre, comme une Meſſaline, en-portant à l'excès, & audelà des bornes le don de leurs faveurs. Nos Proſtituées de Paris, ſont, pour la plupart, de viles, d'exécrables Créatures, non par leur état, mais par la manière infâme dont-elles en-rempliſſent les fonctions. Soyez Laïs, ſoyez Phryné, Urſule, ou cette Flora des Romains, autrement Acca-Laurentia, à laquelle ils élevèrent des autels, tandis que Lucrèce n'en a jamais obtenus : Mais ne ſoyez pas Meſſaline; ne faite pas du plus-beau des états, un vil, un infâme métier; n'y outragez pas la Nature, mais Prêtreſſe fidelle, embelliſſez-la par la volupté; c'eſt tout ce qui vous eſt permis. Votre honneur & la conſervation de vos charmes y ſont intéreſſés: vous devez être avare de vos faveurs comme une Prude, à-proportion de ce qu'elles valent & de ce que vous perdriez, en-fanant trop-tôt vos appas.

C'eſt en-prenant des idées ſaines ſur la

pudicité, que vous-vous garantirez de ce triſte ſentiment, qui met ſouvent aux-abois votre chèr pauvre Frère, & qui empoiſonne tous ſes plaiſirs par le remords; tâchons que les vôtres ſoient purs: & pour cela mettez-vous bien dans l'eſprit, que la vraie chaſteté n'eſt pas le célibat, mais cette jouiſſance modérée, que les Femmes-grecques demandent à Vénus, dans *l'Iphigénie* d'Euripide (1). Par-exemple, pour ce qui me regarde, je ſuis ſûr que vous avez quelquefois eu de monſtrueuses idées à mon ſujet. Mais examinons les choses en-elles-mêmes: J'aime Laure; elle m'eſt attachée, ſinon fidelle: La loi par laquelle je l'aime, eſt la loi éternelle de la nature, qui m'a fait Homme: celle qui me l'interdit, eſt une loi humaine, folle, injurieuse à la Divinité: voila pourquoi je la brave: ſans cela, ayez aſſés bonne opinion de moi, pour croire que je l'obſerverais. Je ne fais donc qu'une action légitime; je remplis même un devoir, par des raisons-ſecrettes, en aimant Laure; ce devoir m'obligera peut-être un-jour à faire à une autre Perſone certaines propositions.

Il y a un Peuple ſur la Terre, ce ſont les Nègres de Guinée, ce même Pays qui vend tant d'Infortunés aux Européans,

(1) Act. II, ſc. 1, chœur des Chalcidiennes.

pour les envoyer crever de travail en-Amérique : chés ce Peuple, le premier, le plus autorisé des plaisirs, c'eſt cette même jouiſſance, dont les Européans, je crois par-impuiſſance, ont fait le plus-grand des crimes (dumoins leurs Moraliſtes, ſi ce ne ſont pas leurs Légiſlateurs). En-Guinée, tout ſe rapporte à ce plaisir, les inſtitutions religieuses, les divertiſſemens publiqs, & juſqu'aux fondations pieuses des Mourans : l'acte reproductif eſt regardé comme le plus-beau, & comme le plus-agréable à la Divinité. Non-contens de ſ'y livrer, pour aiguiser encore ce goût, dans leurs danſes, ils retracent tous les geſtes de la lubricité : l'Homme & la Femme qui figurent enſemble paraiſſent ſe provoquer, pour ſe leurrer mutuellement, juſqu'à ce qu'enfin les desirs portés à-l'excès, Chaqu'un ſoit obligé de ſe dérober, & d'aler à-l'écart, goûter des délices audeſſus de l'imagination. Qu'un Miſſionnaire Européan arrive ſur le lieu de la danſe, il ſe ſigne, & la regarde comme une invention du Démon, pour corrompre ces pauvres Peuples. Si je me trouvais auprès de cet Homme, je lui ferais une queſtion : —Pourquoi cette danſe, le ſeul plaisir de ces pauvres Nègres (y compris ce qui la ſuit) eſt-elle une chose horrible ? —Parce-qu'elle eſt impudique. —Pourquoi une

danſe impudique eſt-elle une chose horrible? —Parce-que la loi de Dieu la défend. —Pourquoi la loi de Dieu la défend-elle? (Ici mon Homme commence à être embaraſſé; mais je veux bien l'aider:) Vous me direz, —Parce-qu'elle eſt capable d'allumer les paſſions, de les porter à-l'excès, & d'égarer l'Homme: s'il entre en-frénésie, il va s'armer d'un poignard, pour écarter les Rivaux, il va tuer, maſſacrer, ou l'être. —Très-bien! —Vous parlez-là, pour les Peuples chés qui ces inconvéniens peuvent arriver: Mais ces pauvres Nègres, chés leſquels jamais ils n'arrivent, pourquoi leur danſe eſt-elle une abomination-? (Ici mon Homme fait un cercle vicieus,& dit), —Parce-que c'eſt mal. —Pourquoi cela eſt-il mal? —Parce-que c'eſt impudiq, & que Dieu le défend-. Il ne peut ſortir de-là; des raisons, il n'en-a plus, parcequ'en-effet, il n'y en-a pas. C'eſt que la danſe des Nègres, qui fait leur plaisir & leur bonheur eſt très-légitime, ainſi que ce qui ſuit. De-même, lorſque la Femme de Quelqu'un de leurs petits Chefs vient à mourir, & qu'elle fonde deux, quatre, ou douze *Abélérés* (Filles-de-plaisir), pour le repos de ſon âme, cette action eſt traitée d'infame par nos Prêtres; & de ſainte par les luxurieus

luxurieus de Marabous (1), des Nègres. Je ſuis cependant ici de l'avis de nos Prêtres : il en-coûte ordinairement la vie à ces Abélérés ; parce-qu'étant vouées, elles ne peuvent refuſer Perſonne : on les épuiſe en peu de temps, & elles périſſent.

La loi des Peuples policés contre la luxure, ne fut originairement, qu'une loi de police, une loi contre la publicité de l'acte ; la religion en-porta une autre contre ſon excès. Tout alait-bien juſques-là : car la publicité a des inconvéniens, tant pour la Jeuneſſe, non encore formée, que pour les Perſonnes de tous les âges. L'excès reprimé par la religion, eſt toujours condamnable : mais quant enſuite, outrant ces deux lois, ces Fous de l'Indouſtan ſont venus faire une vertu du crime du célibat ; quand ils ont, en-véritables enthousiaſtes, fait regarder l'acte comme un crime, on les aurait fort-embaraſſés, ſi on les avait obligés d'en-déduire les raisons ! Du reſpect pour cet acte ſaint, je ſens qu'il en faut : c'eſt pourquoi j'abhorre la proſtitu-

(1) Il ſe trompe : les Marabous ou *Marbuts* ſont les Prêtres des Nègres-mahométans, chés qui on ne fonde pas des Abélérés : ceux des Nègres idolâtres, les ſeuls qu'on vende & qui aient l'inſtitution des Abélérés, ſe nomment *Gangas*, ou *Singhillis*. [*L'Éditeur.*

tion qui l'avilit, le profane : mais j'abhorre preſqu'autant la pruderie & le puriſme prétendu, qui refuſent abſolument. La pudeur, la pudicité, ne ſont au-fond que des vertus paſſives, de véritables abſtractions; toujours audeſſous des vertus actives; ne les eſtimons donc que ce qu'elles valent.

Concluons enſemble, belle Urſule, de ces principes que je viens de poser, queſle eſt la conduite que vous avez à tenir. Ne vous méprisez pas vous-même, lorſque vous aurez cédé, en-créature raisonnable; aucontraire eſtimez-vous, comme ayant fait une action louable, naturelle; comme ayant diſpenſé le plus-grand des bienfaits: car ſ'il l'eſt en-lui-même, il le ſera beaucoup plûs de votre part, à vous, qui êtes ſi belle, que les délices que vous procurez, doivent-être centuples. Donnez-vous des vertus, qui étayent, aux ieux des Préjugiſtes, votre conduite libre de préjugés: on a toujours des vertus, quand on ſ'eſtime ſoi-même, & qu'on eſt fondée à ſe croire eſtimable. Je ne prétens pas, charmante Fille, que vous deſcendiez audeſſous de votre grade, de perfection du ſexe; aucontraire, je veux vous y maintenir, en vous écartant de la route tortueuse & pleine d'épines, qu'a prise la prude Parangon,

Elle eſt vertueuſe, ſans être heureuſe : c'eſt une duperie. Mon but, à votre égard, c'eſt que vous ſoyez vertueuſe & heureuſe : heureuſe par le plaiſir ; vertueuſe, en-ne-fesant que des actions louables en-elles-mêmes, eſtimables, obligeantes. Acquerez du crédit, pour porter votre Frère auſſi-loin que ſon mérite peut aler....., & pour obliger tous Ceux qui vous approcheront. Déterrez des Malheureus pour les ſecourir..... Mais je traiterai ailleurs cette importante matière. Si mon plan réuſſiſait, & qu'à force de Connaiſſances illuſtres, vous montaſſiez .. juſqu'à la Cour... (*lacune.*) quel champ vaſte! Quelle fortune pour Edmond! Voyez le... (*lacune.*) Ce doit être-là, je crois, le but de tous vos desirs : c'eſt le terme des miens. Il vous faut, pour cela, belle Fille, acquerir le-plûs qu'il vous ſera poſſible l'usage du Grand-monde : auſſitôt après l'extinction du préjugé, vous aurez d'autres choses à détruire, des qualités à prendre. Quittez votre franchise naturelle, mais gardez-en l'air, qui va ſi bien à votre genre de beauté, qui la rend ſi ſéduisante ! Accoutumez-vous à contraindre vos desirs, & ſi vous en-avez-à préſent de trop-vifs, ſatiſfaites-les, pour connaître combien c'eſt peu de chose, que certains caprices, quand on

peut les ſuivre juſqu'au-bout. Quand il n'y a plus rien à attendre d'une Femme, on la trouve dix-fois-moins belle, parceque l'imagination n'a plus rien à faire : pourquoi n'en-ſerait-il pas autant d'un Homme?

En-voila beaucoup, charmante Urſule! Mais j'ai tant de zèle pour votre véritable bonheur, que je vous parle, comme je ne ſerais pas encore à votre Frère.

Tout à vous.

P. ſ. Un-jour, je pourrai bien vous donner du reſpect. Que n'y ſuis-je déja!

LXXIV.ME

19 octobre.

URSULE,

à M.ME PARANGON.

[Derniers bons-ſentimens d'une pauvre Abandonnée ; encore la paſſion en-eſt-elle-le motif.]

MA très-chère Amie : La ſituation où je me trouve enfin parvenue, m'étonne! Mon Fils eſt mort!... Quoi! de toutes ces brillantes eſpérances que j'avais conçues,

il ne me reſte plus rien ! rien !.... Mon Frère désolé me reproche le tort que je me ſuis fait, comme ſi je le lui avais fait à lui-même : quelqu'ennuyeus, quelque-fatiguant qu'il ſoit ſur cet éternel chapitre de ſes remontrances, je ne puis m'empêcher d'en-aimer le motif..... Envérité, je me crois la dupe de quelque menée ſecrette ! Mais quels en-ſont les Auteurs ? Qui ſoupçonner, à-moins que ce ne ſoient mes meilleurs Amis, dont les vues ont toujours été ſi pures ?.... Il eſt des inſtans où je ſuis tentée de renoncer à toute ambition, & de me jeter dans les bras d'un Epous qui me doive la fortune que je puis lui faire : tranquille, ſinon heureuse, dans la médiocrité, je partagerais mes inſtans entre mon Mari, mon Frère, & vous. Mais je crains Edmond ! Il ne veut pas entendre parler de médiocrité pour moi. Cependant, qu'ai-je à eſpérer, après la mort de mon Fils ?... Vous avez vu ma douleur : elle n'avait d'abord qu'un objet, ce chèr Enfant : mais depuis, combien d'autres ſ'y ſont joints, ſans que celui-là ſoit affaibli !.....

Je n'ai plus ici que Laure, à qui je puiſſe parler de ce qui m'afflige, encore ſuis-je obligée de lui déguiser la plupart de mes ſentimens : la façon-de-penſer de cette Parente me paraît abſolument différente

de la mienne. Je diſſimule, & ſouvent je parais approuver des choses que je ſuis très-fâchée qui ſoient arrivées. Je n'ai de véritable conſeil à prendre que de vous; ceux de mon Frère ſont impoſſibles à ſuivre-à-préſent.

Votre aimable Fanchette commence à s'ennuyer fort de votre abſence: elle eſt ici la ſeule Perſone dont la compagnie me plaise toujours. Edmond nous donne tous ſes momens de liberté: mais s'il faut vous parler-vrai, je vois plûs de complaiſance & d'amitié, que d'amour, dans les ſoins qu'il rend à la charmante Fanchette. Je lui en-ai touché un mot l'autre-jour. Il ne m'a d'abord répondu que par un ſoupir. Enſuite, il m'a dit à l'oreille, quoique nous fuſſions ſeuls: —Mes inclinations ſont engajées ailleurs. Je l'ai regardé avec étonnement! Un inſtant après, je lui ai-dit: —Vous qui prétendez que dans tous mes desirs, dans tous mes goûts, je ne dois avoir que la raiſon pour guide, il me ſemble que vous ne feriez pas mal de garder le conſeil pour vous. —Oh! moi! c'eſt autre chose, ma Sœur! j'éprouve un ſentiment invétéré, profond: dès que je me l'ai eu parfaitement connu, je me ſuis dit à moi-même: —Voila un amour qui ſera le deſtin de ma vie. Il l'a fait & le

fera. Gaudét s'agitera, se tourmentera, intriguera; un regard de cette Femme, détruira son ouvrage, s'il est contraire à ce que ce regard m'ordonnera. Je puis lui tout sacrifier, hors mon amour. Voila mon dernier mot. Quant à m.lle Fanchette, de toutes les Jeunes-Personnes qui sont au monde, & à marier, elle est Celle que je préférerais : c'est encore-là une vérité, aussi certaine, que le Soleil est père du jour. —Mais que n'épousez-vous cette Personne, qui vous est si chère ? —Elle est engajée. —Et vous l'aimez .... je veux dire, & vous refusez un établissement, qui la satisferait peut-être ? —Non, il ne la satisferait pas. L'amour est clairvoyant : le mien a vu, que sa vertu s'indignait de mes sentimens, mais que son cœur était pour moi : oui, j'en-suis sûr; elle ressentirait une peine secrette, si j'en-épousais Une-autre, quelle qu'elle fût-. Voila sa réponse, que j'ai combattue comme j'ai pu.

Ces sentimens n'empêchent pas qu'il n'ait fait le portrait de m.lle Fanchette & le mien, en-véritable Amant, c'est-à-dire très-flaté. Il me jure que c'est comme il nous voit. Il a réellement un talent décidé : les dernières preuves qu'il nous en-a données sont encore plus-frappantes que celles que vous avez vues. Mais dois-je

vous faire cette confidence-là ? ſi ce n'était pas celle d'un Peintre, la conduite d'Edmond ſerait inexcusable... Il a profité de certaines circonſtances, pour nous voir *ſous l'habit des Grâces*, m.lle Fanchette & moi, & c'eſt en-cet état qu'il nous a rendues ſur la toile. M.lle Fanchette m'a paru un chéd'œuvre. Il ne nous a pas montré ces tableaux; nous les avons vus chés lui par-hasard, en-fouillant, par-tout, pour chercher quelque Lettre qui m'éclairât ſur ſes diſpoſitions. J'en-ai effectivement trouvé une, où il était queſtion de nous : j'y ai vu ſon ſecret, & j'ai découvert les tableaux: Fanchette eſt en-Hébé; il doit vous l'envoyer, à ce que j'ai vu écrit derrière la toile : Pour le mien, j'ignore ce qu'il veut en-faire : J'avais bien envie de m'en-emparer : mais comme mon nom n'y eſt pas, qu'eſt-ce que cela me fait ?.... On dirait que je n'ai pas de chagrin, à la manière dont je traite cette bagatelle. Hélas, faibles Mortels ! une mouche nous diſtrait, & c'eſt un grand avantage ſans-doute.

Comme j'ai formé le deſſein d'envoyer à ma Belleſœur Fanchon le récit de tout ce qui m'eſt arrivé depuis ma dernière qu'elle ait reçue, je vous l'adreſſe, afin que vous le voyiez avant de le lui faire

parvenir; je ſuis bien-aiſe qu'elle connaiſſe les motifs de toute ma conduite.

A ma Sœur FANCHON.

[Elle lui donne des nouvelles de ſon Fils, &c.]

IL y a un temps ſi-conſidérable, que je ne t'ai écrit, chère Sœur, que je crains de paſſer dans ton eſprit pour t'avoir oubliée! mais il n'en-ſera jamais rien, je t'aſſure. J'ai eu tant d'inquiétudes & de ſoins différens, depuis que je ſuis ici, qu'à-peine ai-je trouvé le temps d'être à moi-même. Je ſuis un-peu-plus tranquile enfin: mais eſt-ce un avantage, lorſque je vois échouer tous les projets qu'on avait formés, pour me procurer un établiſſement avantageus, & que toutes les circonſtances paraiſſent ſe réunir contre moi? C'eſt ce que tu vas voir par le récit que je me propoſe de te faire ici de tout ce qui s'eſt paſſé.

En-arrivant à Paris, ma ſituation exigeait que je vécuſſe dans la retraite: mais preſſée par mon Frère, je conſentis à recevoir les visites du Marquis: C'était indiquer clairement mes intentions à ſon ſujet. Cependant je ne lui trouvai pas d'abord un certain empreſſement pour le mariage. Mes Amis me conſeillèrent de marquer de

la fierté : j'en-marquai beaucoup, & je m'en trouvai bien : le Marquis parla. Ayant eu un Fils, je regardai moi-même mon mariage comme assuré. Mais il y eut alors de grandes difficultés de la part de la Famille du Marquis : j'en fus piquée, au-point que dans un moment de dépit, j'alai jusqu'à leur dire, que j'avais de la répugnance pour le Père de mon Fils, & que je ne l'épouserais qu'à des conditions très-dures, comme d'entrer dans un Couvent, après que j'aurais donné un état à l'Enfant, auquel seul je me sacrifiais. Cette conduite fut approuvée ici de tout le monde, à l'exception de m.me Parangon qui la trouva outrée, & de mon Frère qui aurait voulu que j'eusse dit oui, tout-d'un-coup. Mais je croyais devoir suivre les conseils d'un Homme plus-prudent & plus expérimenté que lui. On me demanda en-mariage. Mais on s'arrêtait aux moindres objections : & la vérité est, que jamais la Famille du Marquis n'a-eu l'intention que ce mariage se fît. La preuve en-va paraître par la suite de mon récit.

Un jour m.me la Comtesse sa Mère vint voir mon Fils. Elle me le demanda. Je lui dis mes raisons pour le garder, & elle s'y rendit. Mais quelque-temps après, elle revint à-la-charge : malheureusement mes Amis avaient agité devant moi l'importante

queſtion, ſi je devais confier mon Fils à cette Dame ? & ils ſ'étaient décidé pour l'affirmative. Je le confiai donc. Il ſe portait à-merveille, & trois ſemaines après on vint m'annoncer ſa mort. Edmond doute que cette mort ſoit vraie : moi, je deſire qu'elle ſoit fauſſe : mais dans les deux cas, il eſt bien dur pour moi d'être privée de mon Fils, & de perdre par ſa mort, ou par ſa ſouſtraction, l'eſpérance d'un mariage qui aurait porté la joie dans ma Famille.... Il eſt une chose que j'attens encore, pour être entièrement convaincue de la mort de l'Enfant ; c'eſt le mariage du Marquis, que Laure vient de m'annoncer. Si ce mariage ſ'accomplit, je n'aurai plus à douter de mon double malheur ; & comme il ne faut pas ſ'abandonner au deſeſpoir, je ſaiſirai les moyens de conſolation que le ſort ou mes Amis me préſenteront.

Quant au Conſeiller, je n'y ai jamais ſérieuſement compté, depuis qu'il connaît mon accident. Ainſi, je ne le regrette pas : on me marque auſſi qu'il va ſe marier. Je lui ſouhaite bien du bonheur !

Edmond me tourmente beaucoup ! Ce pauvre Frère, plus occupé de mes intérêts que des ſiens, eſt déſolé de ce que mes deux mariages échouent. Mais je veux

tâcher de le rendre plus raisonnable & moins-ambitieus pour moi. Il continue d'être fort-lié avec le Marquis, & je ne ſais-trop ce qu'il en-resultera. Je me deguise un-peu avec lui ; c'eſt-à-dire, que je donne à mes chagrins bien-réels, des causes conformes aux idées qu'il a de la ſituation de mon cœur : mais je me laſſe de cette fauſſeté, toute-obligeante qu'elle eſt, & je veux un de ces jours le faire lire au fond de mon âme. . . . . .

Il vient de me dire que le Marquis eſt marié !.... C'eſt avec une Jeune-perſonne de la première qualité, belle, riche..... Tout eſt fini de ce côté-là ! mon cœur ſe gonfle.... Ah ! j'ai perdu mon Fils.... Edmond va vous écrire. Il doit me montrer ſa Lettre. . . . . .

deux heures après,

La voila (1). Je viens de la lire..... Le Marquis eſt marié ?.... On l'a trompé, en-lui-fesant croire la mort de mon Fils... Je ne me trouve ſenſible, en-ce moment, qu'à cette heureuse nouvelle ! je ſuis encore mère.... Mais je ne dois plus rien au Marquis.... Il m'aime cependant... Il fulmine

(1) La CXVI.me du PAYSAN, T. II.

de la tromperie qu'on lui a faite !.... Il le feint peut-être.... Il ferait caſſer ſon mariage, ... ſ'il n'avait pas d'héritier..... Ce cruel Homme veut me tenir toute ma vie en-ſuſpens !... Enfin la Lettre d'Edmond vous apprendra des choſes bien-étranges, & m'apprend à moi-même, que mon Frère a pénétré mon ſecret. Mais je ne l'avouerai que pour me venger du *faible* Marquis, ſ'il m'aime, ou du *Perfide*, ſ'il me trompe. Quant au Conſeiller, ſon mariage m'eſt abſolument indifférent, ſur-tout après l'heureuſe aſſurance que je ſuis encore mère. Adieu, chère Sœur, je comptais faire ma Lettre plus longue : mais je ſuis trop-troublée.

P.-ſ. à m.me PARANGON. Voila bien des choſes, ma généreuſe & tendre Amie, que j'ignorais au commencement de ma Lettre ! Vous les voyez par celle qui eſt incluſe dans la vôtre. Cependant, je ne vous copierai pas celle d'Edmond qui m'inſtruit ; elle eſt envérité ſingulière ! mais lorſque je vous reverrai, je vous parlerai d'une viſite que j'ai reçue d'un Oncle du Marquis. Il s'eſt preſque-mis à mes genous, pour me prier d'engajer ſon neveu à bien-vivre avec ſa Femme : il m'a dit auſſi, que ſa paſſion pour moi

avait des titres ſi reſpectables, qu'il n'avait osé la condamner, lorſqu'il lui en-avait parlé, & qu'il avait feint, pour ne le pas heurter, de donner dans des maximes très-criminelles, devant mon Frère : mais qu'il les desavouait devant moi.

Une réflexion me vient : ſi le Marquis m'aime, comme il me le paraît, d'après la visite de ſon Oncle, pourquoi n'a-t-il pas tenu plus-ferme ! Je crois qu'on m'a fait-commettre une grande faute, en-m'obligeant de lui marquer de la répugnance ! Si je lui avais parlé d'après mon cœur, il aurait été comblé ; jamais il n'eût épousé une autre Femme ; il aurait décidé ſa Famille.... Je ſuis trahie ! mais eſt-ce par le ſort, ou par les Hommes ?

Adieu, chère Bonne-amie ! mon Fils exiſte, & j'ai encore un cœur.

LXXV.me

24 octobre.

GAUDÉT, à LAURE.

[Cet Esprit tentateur conduit tout à la perdition.]

JE viens d'ôter le dernier azile à la *mariageomanie* d'Ursule: j'ai parlé de-façon au Conseiller, sans paraître moins-zélé pour Ursule & pour sa Famille, que je l'en-ai dégoûté. C'est à un souper chés m.r De-Ch***: j'ai feint de boire un-peu audela de la mesure de l'Homme prudent; & dans cette ivresse simulée, j'ai divulgué, preuve en-main, au-moyen d'une certaine Lettre qu'Ursule t'a écrite (1), certains secrets de cette Belle. J'ai retiré adroitement ma Lettre, après qu'on en-a eu lu ce que je voulais. Le voila marié de ce matin. Il épouse une Coquette fieffée: cet Homme a une étoile qui le domine furieusement!.... Le pauvre Homme aime encore Ursule, tout-en-fulminant contr'elle; & réellement

(1) C'est la XXVIII.me de ce Recueil.

il m'a fait pitié. Mais s'il m'avait importé que la Sœur de mon Ami se mariât, ç'aurait-été au Marquis, & non à ce petit Robineau provincial. J'écrirai demain à Edmond (1), & je le renverrai aux détails que je te fais. Tu sais comme il faudra les rendre : ma Lettre sera égarée, ou tu ce que tu voudras. Il était essenciel que je partîsse ! La Belle-dame nouait l'intrigue, & le mariage s'accomplissait. Que de peines ! Le sort me doit un succès glorieus; il ne me le donnera pas, je l'achète. Dès-que je pourrai m'échapper d'ici, je retournerai où mon cœur & mes affaires m'appellent. Je ne crains pas grand'chose à-présent du Marquis. Que fera-t-il ? Il n'enlevera plus; & quand il le ferait ? séduira-t-il ? Je le voudrais. Entretiendra-t-il ? A-la-bonne-heure. Il faut donner de la p. a. c. à ce faquin de Lagouache, nous n'avons plus besoin de ce drôle-là. Commence à le détruire dans l'esprit de ta Cousine. Les *G--ons* ne sont bons à-rien dans auqu'un cas; à-moins qu'il n'y ait encore une vertu bien raboteuse à applanir.

P-s. Crois-tu que nous soyions soupçon-

(1) La CXVI.me du PAYSAN, *T. II.*

nés ? examine cela : je t'envoie un brouillon de Lettre, que tu mettras au-net, pour Urſule ; je le crois néceſſaire, pour parer à tout. (1).

LXXVI.me

19 octobre.

LAURE, à URSULE.

[Elle lui fait des remontrances trompeuses.]

IL y a de par le monde, Couſine, des Êtres ſinguliers, ſur-tout parmi les Jolies-femmes, lorſqu'elles ſont filles à-marier ! J'en-connais Une qui eſt charmante ! c'eſt une Grâce, une Hébé ; tu ne pourrais t'empêcher d'en-convenir, ſi je la nommais : mais c'eſt bien la plus-ſingulière petite Créature qu'on puiſſe imaginer ! Oubliant qu'elle eſt faite pour être adorée, de Divinité, elle vient de deſcendre au rang de ſimple Mortelle, & c'eſt-elle qui adore humblement une eſpèce de Beau, qui n'a pour lui que le ſuffrage de ſa pro-

(1) C'eſt la Lettre ſuivante.

pre fatuité, joint à celui de ſa très-humble Servante ; (car il ſerait peu exact de dire ſa *Maîtreſſe*). Tu ne ſerais pas capable d'une pareille inconſéquence, toi, Couſine ? tu ſais-trop ce que tu vaux pour cela. Mais je voudrais bien que tu connûſſe Celle dont je parle ; tu lui dirais ton ſentiment, & je ſuis ſûre qu'il aurait du poids ſur ſon eſprit : il faut que je vous faſſe faire connaiſſance : j'aime beaucoop cette Jolie-perſonne, quoique très-aſſurée que j'ai peu de crédit ſur ſon eſprit ; car elle eſt paſſablement orgueilleuse, ou entêtée (ce qui, je crois, eſt ſynonyme) : avec cela, elle me fait l'honneur de me croire fort-inférieure à-elle en-eſprit, en-manières, en-uſage-du-monde, en-capacité pour les bons-conſeils, autant qu'en-charmes : pour ce dernier point, je le lui paſſe, elle a raison. Je ne lui diſpute qu'un article, parce-que je le puis, ſans mortifier ſa vanité ; c'eſt l'expérience ; je m'en-crois beaucoup-plus qu'elle ! Mais elle ſ'en-conſolera facilement, l'expérience ne va pas aux Jolies-femmes ; c'eſt quelque-fois à leur égard, un ſi-vilain mot ! J'ai vu des Filles qui ſ'en-tenaient pour offenſées comme de la plus groſſe injure... Mais je reviens à l'Adonis. Je ne lui diſpute pas non-plûs les grâces : peut-être même lui ſuppoſe-

rais-je de l'amour; car la Jolie-perſonne eſt faite pour en-inſpirer, fût-on *Homme-plante*, *Homme-pierre*; je lui en-ſuppoſerais, dis-je, ſi je ne croyais pas le cœur de ce Beau-garſon, ſi rempli de lui-même, que je regarde comme impoſſible qu'il puiſſe y loger des ſentimens pour un autre Objet, quelqu'aimable & quelque méritant qu'il fût. Il ſerait malheureus pour ma Jeune-amie, avec tous ſes attraits & vingt ans, d'aler aimer ſans l'être, elle qui a été ſi ſouvent adorée ſans y répondre! paſſe encore ſi elle avait la cinquantaine, & qu'elle eût mérité la colère de *Vénus* par une longue ſuite de cruautés, ou de perfidies! Mais hélas! elle eſt neuve la Belle-enfant, à un petit échec près, que lui a fait éprouver un trait perfide décoché par l'Amour. Car le petit Traître voyant bien qu'elle ſerait invulnérable, ſ'il l'attaquait de franc-jeu, ſ'eſt avisé de ſubſtituer la force à ſes armes ordinaires, & ce Dieu ſi faible, à en-juger par ſa ſtature, qui n'emploie avec les Victimes de ſa déloyauté, que la ſéduction du plaiſir, ſ'eſt avisé d'en-uſer avec elle comme un Hercule, ou comme un Grenadier, entré par la bréche dans une Ville priſe d'aſſaut. Ha! cela eſt-fort-mal de ſa part!..... Il paraît, qu'il ſ'en-repent aujourd'hui: mais qu'elle

prenne-garde ! ſes douceurs ſont plus-dangereuſes, que ſes violences, & je crains ici, pour elle, les premières bien-davantage.

Je ſuis très-parfaitement,
la ſimple & bonne LAURE.

LXXVII.me

10 novembre.

Réponſe.

[Urſule avoue ſa folle paſſion pour un Vaurien.]

C'EN-EST trop Couſine, & je me laſſe d'être contrariée dans tous mes goûts. Je ne ſais en vérité ce que tu as voulu dire ! Il eſt certain que m.r Gaudét eſtime m.r Lagouache, & que cet aimable Jeune-homme lui a paru digne des ſentimens que j'ai pris pour lui. Ce n'eſt pa à moi, d'ailleurs, deshonorée par une violence, abandonnée enſuite de ſens-froid, rejetée par une Famille, à faire tant la renchérie. Je l'aime; le bonheur m'attend avec lui : voila mon dernier mot : & ſi vous me contrarié, je ſuis ici ma maîtreſſe, je ſais le parti qu'il mè conviendra de prendre. Je ſuis réellement piquée; & ſi je ne re-

pouſſais la penſée qui ſ'eſt déja préſentée deux-fois, je te ſoupçonnerais de ..... ce que je ne veux pas écrire, mais que je te dirais fort-bien.

LXXVIII.me

10 novembre.

Replique.

[Laure eſt parvenu à ſon but, d'entêter Urſule pour Lagouache.]

DOUCEMENT ! Comme tu t'échauffes ; avant d'être ſûre qu'il eſt queſtion de toi ! Mais ſupposons-le pour un inſtant : Eh-mondieu ! aime ton Automate ! qui t'en-empêche ? Je t'ai dit mon avis ; tu gardes le ſilence : un quart-d'heure après, tu parais furieuse !... Je t'écris en-plaisantant ; tu répons par des *ſoupçons*... Je vous aime trop, pour me brouiller avec vous pour ſi-peu de chose ! M.r Lagouache ! ah ! c'eſt un parti, ça ! qu'Edmond ſera content ! comme il l'honorera d'avoir pour Beau-frère m.r Lagouache ! Il le préſentera par-tout, mais en-lui recommandant de garder le ſilence ; car entre-nous, m.r Lagouache eſt un ſot, une vraie mâchoire. J'ai envé-

rité la plus-mince opinion de ton goût ; depuis que tu t'es coîfée de ce Faraud-là : car c'eſt un vrai Faraud de faubourg. Tu étais en-colère tout-à-l'heure : eh-bien, moi, à-présent, j'y ſuis dix-fois plûſque toi, & ſi m.r Lagouache était-là, je lui dirais ce que je t'écris à ſon ſujet ; & ſ'il osait repliquer, un bon ſoufflet ſur ſon ſtupide museau, lui marquerait le cas que je fais de lui. Tu peux lui montrer ma Lettre ! Mondieu montre-la-lui ; tu m'obligeras. Va, ſi ton mariage a manqué, m.r Gaudét ſ'en-conſole : il a d'autres vues pour toi ; qu'il ſaura faire réüſſir, & qui ſeraient déja remplies, ſi tu n'étais pas d'un bégueuliſme provincial, qui reſſemble comme deux-gouttes-d'eau à la bêtise. Je te parle franc ; c'eſt que je ſuis franche, & que j'enrage de voir-faire des ſotises à une grande Fille, qu'on mène comme un Enfant, à quî l'on fait-accroire tout ce qu'on veut, & qui ne voit que tout ce qu'on lui montre, en lui disant, *regarde !* Oh ! que j'aurais honte, de m'être enmourachée comme-ça d'un Nigaud, d'un Balourd, d'un Pleûtre, d'un Butord, d'un Imbécile ſans talent, ſans fortune, d'un Crâne ſans cœur, ſans âme ; incapable de tout, hors du mal ! ſi c'était un Edmond, encore encore ! mais un Lagouache ! fi ! fi-donc !...

Montre-lui ma Lettre, je te le répète, & crois moi jalouse après, ſi tu veux. Je te déclare que je préférerais cens-fois N'ègʼret : juge d'après cela de mes tendres ſentimens pour ta Brute !.... Je t'aime pourtant, puiſque je t'écris ainſi.

Ta Cousine LAURETTE.

LXXVIII.me

(15 novembre)

URSULE, à LAGOUACHE.

[La voila qui ſe montre folle & ſans retenue.]

TOUT le monde eſt ici contre vous ; je vous reſte ſeule ; mais je tiendrai-bon contre tout le monde, & ſur-tout contre mon Frère, quoique je l'aime tendrement. Je viens d'avoir avec lui une *priſe* très-violente à votre ſujet. Tâchez de le gâgner par les moyens que vous croirez les plus-convenables : il eſt bon, & ſi vous lui montrez les bonnes qualités que je vous crois, vous-vous-en-ferez un Ami. Quant à mon cœur, ſoyez-en-ſûr ; il eſt à vous pour-jamais, & je ne vous en-aurais pas accordé

la plus-forte preuve, ſi je n'avais une ferme reſolution de devenir votre Femme. C'eſt ma première faibleſſe : mais je ne m'en-repentirai jamais, puiſqu'elle eſt une faveur de l'amour le plus-tendre. Je dois écrire à mes Parens, non pour avoir leur aveu, que peut-être ils refuſeraient, mais je leur parlerai dans ma Lettre d'un établiſſement qui ſe présente pour moi. Nous-nous ſervirons de leur conſentement déja donné, dès qu'ils m'auront fait une Réponſe à-peu-près ſelon mes vues. Si tout s'oppose à mes desirs, vous ſavez ce que je vous ai promis ; je le tiendrai. Adieu, mon chèr Amour : je n'aimerai jamais que toi.

P.-ſ. Vient ce ſoir à minuit (1).

(1) O ! l'Infortunée ! à quelle corruption la voila deſcendue ! Elle donne un rendévous criminel, ſans ſe ſouvenir ni de Dieu, ni de ſon honneur, ni de ſes Père & Mère, ni de tous ſes pauvres Frères & Sœurs qu'elle deshonore ! ni de ſa digne Amie ! qu'elle trompe hypocritement !....

LXXIX.me

20 novembre.

URSULE, à FANCHON.

[Elle tâche de gâgner ma Femme par des discours trompeurs.]

GRACES au Ciel, ma chère Sœur : après toutes mes peines, je reſpire enfin, puiſque le Marquis & le Conſeiller ſont mariés tous-deux ! je n'y penſe plus. Il n'y avait pas que ces Partis-là dans le monde : peut-être n'eſt-ce pas en-épousant des Gens qui ſe croient audeſſus de nous, qu'on peut eſpérer de vivre heureus en-ménage ; j'ai toujours ouï-dire que la douce égalité aſſortiſſait bien-mieux. C'eſt le cas où je me trouve, & je t'avouerai, que je préfère un Mari, auprès duquel, je n'aurai pas toujours le rôle d'une obligée : il me ſemble qu'il n'y a rien de ſi-fatiguant, à-la-longue, que ce rôle-là, & qu'il ſuffit ſeul, pour rendre une Femme très-malheureuse. Je trouve ici un jeune Peintre, ami de mon Frère, eſtimable, rempli de bælles qualités & de talens, auquel je

desirerais de m'unir, ſi c'eſt, comme je le penſe, le bon-plaiſir de nos chèrs Père & Mère. Il ſe nomme m.r Lagouache, & il eſt de très-bonne Famille.

Je te dirai que ma rupture avec le Marquis ne les a pas brouillés mon Frère & lui; loin de-là, ils ſe voient tous les jours; & comme mon Frère demeure à l'étage audeſſus de moi, il ne s'en-paſſe guère que je n'aie leur viſite. Je me conforme à l'uſage du Grand-monde, avec le Marquis, & je lui parle, comme ſ'il n'était rien arrivé entre nous. De ſon côté, il me débite des galanteries d'uſage, & qui ne ſignifient rien; je les reçois avec des expreſſions de la même valeur: mais comme il eſt le plus-riche & le plus-puiſſant, il s'avance quelquefois davantage, & il me disait un de ces jours: —Croyez, Mademoiſelle que ſ'il avait dépendu de moi, vous ſeriez mon épouse, & que ſans la tromperie qu'on m'a faite, en-me perſuadant la mort de mon Fils, jamais je n'aurais eu la complaiſance de me conformer aux vues de ma Famille. Dans le fond, je ſais tout ce que je vous dois; la moitié de ma fortune ne m'acquitterait pas avec vous: Auſſi, brûlé-je d'envie de faire pour vous tout ce qui dépendra de moi. Je voudrais que vous euſſiez un carroſſe, un

domeſtiq, une maiſon. Je puis, ſans déranger mes affaires, mettre à cet objet, ſoixantemille francs par an, & vous m'obligeriez de prendre ce train-de-vie, qui vous convient, comme à la Mère de mon Fils. Car certainement, ſi je n'en-ai pas d'autre, ou que mon épouſe ne me donne que des Filles, il ſera mon Héritier, & j'aurai pour cet effet recours à la bonté du Prince. Il n'y aura aucun obſtacle à-craindre du côté de ma Famille; car mon Père & mes deux Oncles ſont dans les mêmes ſentimens; je ſuis le dernier mâle de ma maiſon. Ainſi je voudrais que vous prîſſiez dès-à-préſent un ton, qui indiquât que la Mère de mon Fils eſt une Femme du premier mérite. Votre beauté ne vous donnera que des Admirateurs, & aucun Détracteur, après vous avoir vue, n'osera ouvrir la bouche; vous êtes ſi parfaite en-appas & en-grâces, que ſans avoir les puiſſantes raiſons que j'allègue, ſans amour pour vous, ſans desirer de retour de votre part, je vous offrirai encore les mêmes choſes, pour mettre dans un jour digne d'elle une Femme propre à faire l'ornement de la Société, lorſqu'elle voudra s'y montrer.

Il fait plûs; il me preſſe, il preſſe mon Frère d'accepter ces propoſitions. Mais je

ne vois pas que je doive le faire ; du moins juſqu'à ce qu'il y ait lieu de croire que le Marquis n'aura pas d'autre Fils : Car pour-lors, comme il le dit, ce ne ſerait pas de lui que je recevrais, ni pour lui que je brillerais ; tout cela n'aurait que mon Fils pour objet. Un Enfant de ce rang-là, s'il obtenait celui de ſon Père, mériterait, exigerait même que ſa Mère eût un train convenable, & qu'elle ne demeurât pas dans une obſcurité dont il aurait à rougir. Tout-cela me met dans un furieus embarras ! D'un côté mon cœur me ſollicite pour un établiſſement où je ſerai tranquile, mais privée de mon Fils : de l'autre, je vois l'aiſance, une vie diſſipée, bruyante même, qui n'eſt pas ſans attrait, mais qui pourrait offrir un côté désavantageus aux ieux des Critiqs ſévères. Je crois que pour éviter les dangers de toute eſpèce que je prévois, il vaudrait mieux me marier. Je te prie, chère Sœur, d'en-toucher un mot à nos bons Père & Mère, & de les engajer à m'envoyer leur aveu, pour m'en-ſervir, en-cas d'un avantage réel à mon égard, & de l'avis de mes Amis.

LXXX.me

1er décembre.

Réponse.

[Ma Femme expose les présentimens de nos Parens sur les malheurs qui menacent Urſule & Edmond.]

Vos deux dernières Lettres, chère Sœur (1), dont une m'eſt venue par renvoi de m.me Parangon, ont été vues de mon Mari, quoique ce ne fût pas mon intention. Je ne ſaurais que vous témoigner le plus grand chagrin de tout ce qui vous arrive, ma très-chère Sœur, & de la tournure de vos affaires; & il eſt certain que ſi ça venait à la connaiſſance de nos chèrs Père & Mère, ils en-ſeraient bien-marris! mais nous comptons bien de le leur cacher, en-leur liſant nous-mêmes les Lettres, & paſſant tout ce qu'il y aurait de plus-chagrinant: Eſpérant, qu'avant que tout-ça ſe découvre à leurs

(1) Ces deux lettres annoncées comme retrouvées, dans la CXX.me du PAYSAN, *T. II*, ſont la précédente, & celle qu'on a lue dans la LXXIV.me Lettre du préſent Recueil.

ieux, il y aura quelque bonne-nouvelle températive du mal par le bien. Et d'abord ils n'approuvent pas votre inclination pour m.r Lagouache, & ils enchargent mon Mari de le marquer au chèr Frère Edmond, auquel ils enjoignent de s'y opposer en-leur nom. Par-ainsi, ma très-chère bonne-amie-Sœur, c'est une chose à quoi vous ne pouvez plus bonnement penser. Quant-à l'égard de ce que vous me marquez de m.r le Marquis, ce sont-là les choses à quoi nous ne nous entendons auqu'unement mon Mari ni moi; si ce n'est que ça ne nous paraît pas bon; & votre Frère aîné a là-dessus des doutes qui le tourmentent jour & nuit; sans pourtant oser juger que ça soit du mal. C'est ce qui fait qu'il écrit en-grand attendrissement de cœur au chèr Frère Edmond (1); car il l'a serré, & moi aussi, chère Sœur; & nous-sommes comme en-crainte tous-deux de quelque grand malheur qui vous pourrait arriver à l'Un ou à l'Autre, ou à tous-deux. Et je vous prie donc, chère Bonne-amie-Sœur, ainsi que le très-chèr Frère Edmond, par la révérence que tous tant que nous sommes devons à la vieillesse de nos bons Père & Mère, de pren-

(1) La CXX.me du PAYSAN, *T. II.*

dre bien-garde à ne pas leur donner des chagrins, qui deviendraient mortels à leur âge; & tout-au-contraire, de ne chercher que ce qui peut les flater & leur faire plaisir. Hièr, chère Sœur, notre bon Père était debout sur la porte du Jardin, rêveur & pensif; & notre bonne Mère le regardait. Et elle me dit: —Fanchon, votre Père me paraît rêveur & pensif; & si crois-je que je viens de voir une larme couler de ses ieux-? Mon Mari était-là. A ce mot il se lève & court à son Père; & le voyant ne se pas remuer, quoiqu'il s'approchât tout-près, & que la larme coulait, il s'est tenu arrêté, attendant que son Père lui parlât, alant, revenant & rôdant autour de lui. A la fin, il l'a vu, & il lui a dit: —Mon Fils, en-cette même place, je viens d'avoir en-pensée, qu'un malheur menaçait mes Enfans qui sont à Paris. C'est un mot des Lettres d'Ursule qui me l'a fait venir: Tu m'as lu, qu'on lui offre *soixantemille-livres par année!*.... O mon Fils! il y a un nuage entre ces deux Enfans-là & moi, qui me cache leur malheur arrivé, ou prêt à arriver. —Non, non, mon Père, a-dit Pierre; il n'y a que ce que je vous ai lu de vrai. —Mais tu ne le saurais pas, mon Pierre! —Si-fait, mon Père; ou l'Un ou

l'Autre écrivent, tantôt à ma Femme, tantôt à moi. —Mon Fils, voi cette place ; elle me tire ſouvent des larmes ! c'eſt-là où j'ai, il y a cinq ans, donné des inſtructions à ton Frère, avant que de l'envoyer à la Ville ; & c'eſt en-la même place, que j'ai parlé à Urſule, un an après, lui recommandant la ſageſſe & l'honneur, avec la ſainte crainte de Dieu : O mon Fils ! ton Frère & ta Sœur ont-ils conſervé l'honneur & la ſageſſe, avec la ſainte crainte de Dieu !... Hélas ! hélas ! que je crains qu'en-les voulant avancer, je ne les aie envoyés à leur perdition-!..... Et ſes larmes ont coulé. Mon Mari l'a embraſſé au-milieu du corps, en-lui disant : —Mon très-honoré Père, calmez vos paternelles douleurs ! Edmond eſt bon Fils & bon Frère, & il conduira la jeuneſſe d'Urſule : & moi, de ma part, je vous promets de leur écrire tendrement, pour encore les y exhorter : Car vous ſavez, très-chèr Père, que s'ils vous honorent, reſpectent & chériſſent, comme auteur de leur vie, après Dieu, dont vous êtes le Lieutenant à-notre égard ; ils m'aiment, moi, comme leur Aîné, & votre Lieutenant : & jamais ni l'Un ni l'Autre ne m'a volontairement contriſté ; car ils ſavent qu'ainſi que je reſpecte Père & Mère dans leurs ſaintes &

reſpectables Perſonnes, ainſi les aimé-je plus-familièrement dans Chaqu'un & Chaqu'une de nos Frères & Sœurs, & ſurtout en-eux-deux, la paternelle & maternelle Reſſemblance : Par ainſi, très-chèr Père ! accoisez-vous, & vivez en-lieſſe au-milieu de vos reſpectueus Enfans.

—Pierre, a dit le Vieillard, mes jours s'avancent, & je ſuis déja au nombre des Anciens : je ne demande qu'à deſcendre en-paix dans le tombeau de mes Pères : mais il m'était-avis tout-à-l'heure, que j'y deſcendrais avec amertume ! —Dieu le détourne, mon Père ! a crié votre Frère-aîné ; & ça ne ſera ni par Edmond, ni par Urſule, ni par auqu'un de nous, très-chèr Père-! Et ils n'ont plus rien dit : mais ils s'en-ſont venus à la maiſon, le Fils ſoutenant ſon Père, qui paraiſſait plus-calme. Vous voyez par ce petit récit, ma très-chère Sœur, tout ce que vous pourriez donner de joie & de contentement à ce bon Père, ainſi qu'à notre ſi-bonne Mère ! qui, tous les jours parle de vous, comme ſi elle n'avait que vous de Fille : C'eſt, dit-elle, qu'elle voit les Autres, & que ſes ieux nous parlent ; mais qu'elle ne vous voit pas, & qu'il faut bien que ſa langue faſſe mention de vous, puiſqu'elle ne vous voit, ni ne vous entend. Conſultez-vous donc avec le

chèr Frère Edmond, pour voir ce qui pourra être le mieux, afin de complaire aux chères Perſones.

LXXXI.me

12 décembre.

URSULE, à LAGOUACHE.

[Elle lui annonce qu'il n'eſt pas accepté de nos Parens, & qu'il peut l'enlever.]

LE refus de mes Parens eſt abſolu, mon chèr Amour : il faudra en-venir à ce que nous avons projeté. Je ne ſuis inquiète que du chagrin que je vais causer à mon Frère. Il faudra que je diſparaiſſe ſeule, afin qu'on ait auqu'un ſoupçon à ton ſujet : car mon Frère eſt terrible dans ſes premiers momens. Si je n'étais pas brouillée avec Laure, à-cause de toi, j'aurais recours à elle : mais il n'y faut pas ſonger..... J'aurais pourtant envie de la ſonder adroitement, ſans me découvrir. Je vais lui écrire. Il faudrait nous tenir à-portée de donner de mes nouvelles à mon Frère, ſi l'on voyait que cela fût néceſſaire : car je le connais,

Prépare tout : l'argent ne te manquera pas. Il n'y a qu'à louer dans la Cité; chés cette Femme de la rue *du-Haut-moulin :* c'eſt un quartier perdu, dont les rues ſont un labyrinthe, où rien n'eſt de ſi-aiſé que de ſe dérober aux ieux des Curieus, & des Eſpions, ſi l'on eſt ſuivi. Tu vois, Bon-ami, combien tu m'es chèr, puiſque rien ne m'arrête : Père, Mère, Frère (& tu ſais ce que c'eſt qu'un Frère comme Edmond!) je te ſacrifie tout. On n'eſt pas digne d'aimer & de l'être, ſ'il eſt quelque chose dans le cœur qui balance l'Objet aimé. Il faut être tout à lui, & que notre vie, notre honneur ne nous ſoient pas pluschèrs, que ſon honneur & ſa vie. C'eſt dans ces ſentimens que je t'embraſſe.

Adieu.

LXXXIII.me

même jour.

La même, à LAURE.

[Elle feint de lui demander conseil.]

MA chère Cousine : J'ai si peu de rancune, sur-tout avec les Personnes dont je sais que je suis aimée, autant que je les aime, que tu vas être mon conseil, en une circonstance bien-scâbreuse ! Il s'agit de mon mariage, avec ce m.r Lagouache, que tu n'aimes pas, & que j'aime beaucoup. Je pourrais profiter du consentement que j'ai ici, & c'est ce que je me propose : on fera casser le mariage après si l'on veut : mais alors je n'en-aurai pas-moins le droit de vivre avec lui, & de le regarder comme mon véritable Epous : tu sais que dans ces occasions, nous sommes aussi autorisées à marquer de l'attachement pour l'Homme auquel nous-nous sommes déja données, qu'il nous est indécent de le faire dans une autre position. Parle-moi vrai, & sans aucune prévention : Que me conseilles-tu ?

Pèse, je t'en-prie, les choses avec impartialité : J'aime, je ſuis aimée : les conditions ſont égales : Je ſerai la bienfaitrice de mon Mari : Or tu ſais que dans ces occaſions, l'autorité nous eſt entièrement dévolue ; & laiſſe-moi faire, je ſuis Femme, & je ne cèderai pas mes droits. Il y a troismille-ans, de compte-fait, que les Femmes plus-riches que leurs Maris, les font trembler ; je le liſais l'autre jour dans les *Comédies de Plaute*, qu'a ſi mauſſadement défigurées ce faquin de *Gueudeville*. Or, la comédie eſt la peinture des mœurs. Tu vois que je ſerai heureuse, beaucoup-plûs que ſi j'euſſe épouſé le Marquis, ou le Conſeiller ?.... J'attens bien-ſérieuſement ton avis pour me décider.

Ta tendre Amie-cousine, URSULE R**.

LXXXIII.ME

même jour.

Réponſe.

[Elle lui répond d'après les vues de Gaudét, qu'elle ſavait.]

J'IRAIS t'embraſſer, chère Amie, aulieu de te répondre par-écrit, ſi je n'étais pas retenue chés moi pour la maladie de ma Mère : mais je ne veux pas que ma réponſe en-ſoit différée. Le parti de te marier, avec le conſentement donné pour Unautre eſt mauvais, abſolument mauvais : & pour te marquer qu'il n'y a auqu'une animosité dans ma façon-de-voir, je vais te donner un autre conſeil, qui ne te flattera pas moins. Diſparais avec Lagouache, & force ton Frère à faire ton mariage, par cette démarche hardie ! ſur-tout, aie ſoin qu'il ne puiſſe pas douter que tu es avec lui, & que tu as tout accordé. Voila mon avis. Je t'aime de tout mon cœur.

LAURE.

LXXXIV.me

13 décembre.

LAURE, à GAUDET.

[Cette Lettre, par ſon langaje, découvre la trame de Gaudet.]

URSULE ſort de chés moi : D'après un conſeil que je lui avais donné par-écrit, elle eſt venue me voir : elle va diſparaître avec Lagouache ; n'eſt-ce pas ton avis ! Mais il me ſemble que cela pourrait nuire aux vues ſur le Marquis, & aux projets que tu formes ? Il eſt néceſſaire que tu ſois bientôt ici : car, à parler-vrai, je ne vois pas la fin de tout cela. Elle en-eſt folle, & je crois que tout eſt dit entr'eux. N'était-ce pas-là tout ce que tu prétendais ! Va, je te répons qu'elle eſt aſſés aguerrie à-préſent, pour recevoir tes inſinuations ! il ne s'agit plus que d'éteindre cette paſſion, ce qui, je crois, ne ſera pas difficile. J'ai vu ſon Automate ; il y travaille lui-même ; car il la traite fort-leſtement ; mais l'expreſſion eſt impropre, c'eſt groſſièrement qu'il falait dire. Elle en-rit, & regarde cela comme des naïvetés charman-

tes. Il eſt avantageus qu'elle en-rie; car ſi elle les prenait ſérieusement-bien, elle ſerait plus-éloignée de ſa guérison : mais elle les ſent, puiſqu'elle en-rit, autant peut-être pour les excuser aux Autres qu'à elle-même. Je deviens profonde, comme tu vois, depuis que tu m'a appris à chercher les causes de tout. Maman va-mieux, ſans être bien. Moi, je m'ennuie: les Amis d'ici ne ſont pas recréatifs, avec tout ce qu'il faudrait pour l'être. Edmond, par-exemple, ſera charmant, quand il n'aura plus d'inquiétudes pour ſa Sœur. Tire-le de ce mauvais pas. Réponſe, & viens; à-moins que tu ne fuſſes auſſitôt arrivé qu'une Réponſe.

LXXXV.ME

10 décembre.

Réponſe.

[Gaudet n'eſt pas toujours le maître d'arrêter, où il veut, le mal qu'il fait.]

JE répons, & j'arriverai dans peu. Il ne faut pas que l'eſcapade d'Urſule avec Lagouache ſ'effectue, mais qu'elle ſoit prête à ſ'effectuer, & qu'Edmond averti par toi,

en-empêche. Instruis-le par un mot d'écrit, à-l'instant où Ursule sera sur-le-point de s'évader. Si c'était un enlèvement qui n'eût pas son aveu, à-la-bonne-heure ; cela ferait notre affaire dans un sens. Jusqu'à ce moment, tout va selon mes desirs ; mais voici la crise ! J'espère que tout ira bien. J'écris au Marquis : cela vaut peut-être mieux que de lui parler, & je tâcherai de tirer parti de mon absence. Du côté de ce Seigneur, à-présent qu'il n'est plus question de mariage, un-peu plûs ou moins d'honnêteté, ou de vertu, comme tu voudras, n'est pas une chose à laquelle il regardera. Pourvu que Lagouache soit expulsé, & qu'Ursule lui reste, il sera content. Or je connais Lagouache, & je suis sûr qu'il donnera dans le piége que je lui fais tendre par le marquis. J'écris aussi à Edmond, & tu feras-rendre ces deux Lettres, après les avoir lues.

P-S. Je travaille beaucoup ! j'ai de grands desseins, & je suis ici avec des Hommes qui peuvent les faire réüssir. Que de choses sur le tapis ! je souffre loin de vous-tous, mais à peine ai-je le temps de sentir que je souffre (1).

(1) J'ignore de quoi il veut parler : on était alors à la fin de 1752.

LXXXVI.me

même jour.

GAUDÉT,

au MARQUIS DE-***.

[Il veut perdre Urſule tout-à-fait.]

MONSIEUR :

A-L'INSTANT où vous recevrez ma Lettre, vous ſerez fort-agité ſans-doute, & vous croirez qu'Urſule eſt perdue ? C'eſt tout le contraire. Il n'eſt pas poſſible qu'une Fille-d'eſprit comme elle ſupporte deux-jours de-ſuite le tête-à-tête d'un Lagouache ; faraud du dernier ordre, brutal, & capable, au-bout de vingt-quatre-heures de la traiter en-*Fille*. Urſule eſt à vous, après cette eſcapade, ſi vous ſavez vous y prendre. Mon conſeil ſerait, qu'après avoir découvert la Fugitive (ce qui ne ſera pas difficile), vous la fîſſiez cacher avec ſon Frère dans une pièce, d'où elle pourrait entendre la proposition ſuivante, faite par vous à Lagouache : —Ah-ça, mon Ami, tu ſais que j'aime Urſule : il s'agit de me la céder : que ce

ſoit entre nous une affaire de finance? Le ſot vous répondra quelque bêtise, mais ſûrement desagréable à Urſule, que la baſſeſſe révolte, parce-qu'elle a l'âme haute & fière. S'il ſe fait valoir, & qu'il vous dise l'équivalant du mot de Pécour (1), ferrez lui le bouton, & vous verrez bientôt le plat Perſonage en-venir à tout ce que vous exigerez. Il faudra que la manière dont il vous cédera Urſule, ſoit bien-inſultante pour elle. Quand tout-cela ſera fait, montrez les plus-belles, les plus-généreuses diſpositions, & vous aurez enfin à ſouhait une Fille parfaite, autant que Femme peut l'être. Vous ſavez nos conventions pour le Frère : c'eſt un Jeune-homme capable de tout : il faut le pouſſer. J'ai changé d'avis pour le Militaire : cela aurait été bon, ſi vous euſſiez fait la folie du mariage avec ſa Sœur ! il aurait bien-falu illuſtrer votre Paysane par ce brillant Jeune-homme; car il aurait fait ſon chemin, je vous le jure : mais le Frère de votre Maitreſſe ſerait déplacé, où votre Beaufrère aurait été vu de bon-œil. Je penſe à la robe. C'eſt une autre carrière qui a ſes Illuſtres, & ſur-tout un

(1) Le Comédien Pécour, Favori de Ninon, répondit au Comte de Choiseuil : — Je commande un Corps, où vous ſervez.

pouvoir, qui m'a ſouvent tenté : cela eſt ſans prétenſion, & il n'y aura pas de déboire à craindre.

Pour revenir à Lagouache, je lui écris, ainſi qu'à Edmond. Je ne veux rien laiſſer à faire au hasard, & j'ai pour maxime ce beau vers de Lucain, cité par Voltaire, comme valant ſeul un Poème-épiq :

Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum(1).

Nous voila dans la crise : ne perdons pas courage : quelques égratignures de-plûs que recevra la Belle ne la déchireront pas.

Je ſuis avec une reſpectueuse conſidération, Monſieur le Marquis,
Votre &c.ª

P-ſ. Je ferai enſorte, au-moyen de mes intelligences avec Marie, la Nourrice, de prévenir tout ce qui pourrait bleſſer en-rien votre délicateſſe. Comptez-là-deſſus (2).

(1) Penſant n'avoir rien fait, ſ'il lui reſtait à faire.

(2) On verra comme le Marquis pouvait y compter ! Gaudet trompe tout le monde.

Le même,
à EDMOND.

[Le Corrupteur fait ſervir tout le monde à ſes méchantes vues.]

IL eſt certain, mon Ami, par ce que j'apprens ici, que ta Sœur aime Lagouache : mais il ne l'eſt pas moins que tu dois être inébranlable dans ton opposition. Je ſais que tes Parens t'ont donné pleinpouvoir à ce ſujet, & que loin d'envoyer leur conſentement, ils ont écrit tout le contraire : j'ai-fait-prendre des informations auprès de ton Frère-aîné. Pour que la-défenſe ſoit plus-efficace, notifie-la unpeu plus-fermement qu'à-l'ordinaire : on dirait, quand tu parles à Urſule, que tu es un de ſes Adorateurs ! Si malgré tout-cela, elle ſ'obſtinait, & qu'il arrivât quelque-chose de décisif, il faudrait employer le Marquis, pour avoir raison de ce Lagouache. Mon avis ſerait qu'on le tentât, pour lui faire abandonner Urſule, & qu'elle fût témoin ſecret de cette lâcheté. Tu ſens qu'après cela, notre plan doit ſ'exécuter, afin d'ôter à ta Sœur cette fureur du ma-

riage, que vous avez tour-à-tour ; à-moins que ce ne fût ton avis, qu'elle ſe mariât au Premier-venu.

La Belle-dame vit à Au** dans une retraite abſolue : elle ne voit Perſone, pas même ſon Mari (dit-on). Quant à lui, je le trouve très-changé. On le dit atteint d'une maladie dangereuſe. J'ai vu la Petite *Edmée-Colette* à-l'inſu de ſa Mère : c'eſt une charmante Enfant ! ſi elle a le cœur fait comme tous les Enfans-d'amour, que de félicité elle promet à ſes Adorateurs futurs !..... On ignore parfaitement le myſtère de cette maternité, comme tu penſes ! c'eſt la Fille d'une Amie de Paris, qu'on nomme m.me *Monded :* ne connaîtrais-tu pas cette Dame-là ? J'admire comment la prudente Parangon a riſqué cet anagramme ! Mais voila ce qu'on gagne à bien établir ſa réputation d'abord : quelque méchant que ſoit le monde, il ne ſoupçonne jamais le mal, quand notre conduite, notre caractère ou nos diſcours n'en-ont jamais donné l'idée. C'eſt une petite obſervation que j'ai-faite quelquefois à nos belles Calomniées, qui vont par-tout étalant leurs grandes douleurs. Je demandais un-jour à la jolie *Vill*** , avant ſa petitevérole : —Mais d'où-vient donc cet acharnement contre vous ! Car enfin, la

beauté concilie les cœurs & ne les aliène pas? —Vous-vous trompez, me répondit-elle; les Femmes la jalousent, les Hommes cherchent à l'humilier, parce-qu'elle nous met trop audeſſus d'eux. J'ai même obſervé plûs de joie ſur le visage de certains Hommes, lorſqu'on dénigrait devant eux une Jolie-femme, que ſur celui des Femmes elles-mêmes. —Cela eſt très-bien vu, Madame: Mais dites-moi, l'avanture avec m.r D** eſt elle-vraie? —Non certainement! Je le crois: mais n'avez-vous jamais été en-tête-à-tête avec lui? —Si, pluſieurs-fois. —Eſt-il vrai qu'un jour votre Mari ait écouté à la porte, & qu'il ſoit rentré furieus? —Oui: mais il avait tort: Un Homme dit toujours des douceurs à une Femme, & je ne pouvais en-empêcher. —Eſt-il vrai qu'une autrefois il vous preſſait du genouil en-jouant, au-point que la table fut prête à ſe renverſer, & qu'une Dame ayant levé le tapis..... —Oui, mais tout cela prouve qu'il m'aime, & non que je l'écoute? —Votre main était ſur la table? —Elle était ſur mes genous: —Ce n'eſt pas ce que dit la Dame: mais qu'y faisait-elle, ſur vos genous? les deux mains ont affaire ſur la table quand on joue aux cartes? —Oh! vous épiloguez ſur tout! —Vous voyez, Ma-

dame, qu'on n'a point parlé ſans en-avoir ſujet; le ſujet eſt faus, je le veux, mais il a quelqu'apparence. Ne ſavez vous pas, que m.me P**, qui eſt aujourd'hui deshonorée, n'en-a pas fait d'avantage ? ſon Mari ſortait, la laiſſait avec m.r *D-mèj*; il ſ'arrêta ſur l'eſcalier; il entendit aubout de trois minutes tomber la mule de ſa Femme, ſur le parquet, comme ſi Quelqu'un avait enlevé le corps à une certaine hauteur: il rentra, & avec la modération d'un Mari indigné de ſe voir préférer un Mâgot, il ſe contenta d'empêcher la conclusion. —Remetez-vous, Monſieur, dit-il au Galant: & vous, Madame, ſoyez prudente. Il fit enſuite ſortir le Galant, & ne dit pas un mot de-plûs à ſon Epouse. Mais une malheureuse Femme-de-chambre était témoin de la ſcène; toute la Ville l'a ſue, & m.me P** paſſe pour une**-. Je reviens à la Belle-prude m.me Parangon: elle a eue la plus-grande attention à ne jamais donner-prise ſur elle; voila pourquoi il n'y en-a aucune. Contente, lorſqu'elle a eu dans ſa maison ſon obſcur Adonis, elle ſe livrait à la douceur de l'aimer, ſans que Perſone en-jasât, ſ'en-doutât: eh! qui ſe fût alé-imaginer, qu'un jeune Paysan, ſans usage du monde, dont le mérite, tout-réel qu'il était, ſe cachait

cachait sous une grossière envelope, captivait la plus-belle Femme de la Ville ? Celle qui fuyait tous les hommages, & même tous les Hommes ? Une véritable passion, comme la sienne, est la sauvegarde la plus-sûre de l'honneur, quand une Femme a le bonheur d'avoir affaire à un Jeune-homme modeste..... Je te sers à ton goût, entre-parlant de la Belle-dame. Mais c'en est assés. Revenons à Ursule.

Tout ce qui se passe ne m'ôte auqu'une de mes idées pour l'avenir; aucontraire; & s'il faut te parler vrai, je ne suis pas fâché que ta Sœur use un-peu son cœur; c'est un état que celui de l'amour, par lequel il faut passer tôt ou tard : c'est une douce erreur à vingt-ans; c'est une impardonnable folie à quarante. J'ai connu de ces Dragons de-vertu, qui tant qu'elles ont été aimables & Jeunes, rebutaient tous les Adorateurs : c'est qu'elles voyaient bien qu'il leur en-reviendrait Deux, pour Un qu'elles renvoyaient, & elles se reservaient tout-bas la liberté de choisir : mais quarante ans sont venus avec cette coquetterie ; les Amans ont disparus ; il n'y a plus eu de chois à faire : alors, mes Folles se sont éprises d'un Jouvençau, qui brûlait d'un feu-de-pâille, qu'elles ont payé pour les tromper, & qui les a trompées,

Si donc ta Sœur n'a pas encore eu la petite vérole de l'amour, qu'elle l'aye : c'eſt mon avis.

P.-ſ. Il reſte entre les mains d'Urſule un certain conſentement de tes Parens, dont il faut te ſaiſir par-précaution.

LXXXVIII.ME

même jour.

Le Même, à LAGOUACHE.

[Gaudét ſe ſert auſſi du Fat qu'il méprise.]

PUISQUE vous avez le bonheur d'être aimé d'Urſule, Monſieur, c'eſt la ſervir ſans-doute, que d'entrer dans vos intérêts. Vous ſavez que j'y ſuis depuis longtemps : mais en-cette occasion ſur-tout, je dois vous en-donner des preuves. Il ſ'agit de rendre heureuse la Sœur de mon Ami : Pour cela, il faut que vous la connaiſſiez parfaitement. M.lle Urſule eſt une Fille haute, capricieuse, inconſtante, & plus-inconſéquente encore. Il faut la matter pour ſon propre avantage, autant que pour le vôtre, & lui montrer ce que vous

êtes, dès avant le mariage : car ſi vous attendiez après, & qu'elle ſe crût trompée, elle ne manquerait pas de moyens, pour ſecouer le joug, & de Protections pour vous faire punir; outre que moi-même je prendrais alors ſon parti contre vous. Songez-donc à vous conformer à ce que je vous preſcris. Si vous l'avez réellement ſubjuguée, elle ne vous en-ſera que plus-acquise; ſi vous n'avez fait ſur elle qu'une impreſſion légère, vous éviterez le malheur d'être un-jour renfermé, dans le cas où vous viendriez à lui déplaire. L'intérêt que je prens à vous, m'engaje à vous préſenter les choſes ſous leur vrai point-de-vue. Je vous conſeillerais de lui faire-faire quelque démarche déciſive, comme de quitter la maiſon de m.me Canon, pour aler avec vous : ſurtout diſparaiſſez avec elle, pour qu'il n'y ait pas de doute : ces démarches inconſidérées de ſa part, ſeront un-jour des armes contr'elle entre vos mains. Marquez-moi, & ſur-le-champ, à quel point vous en-êtes avec elle. Il ne ſerait pas mal non-plus que vous écrivîſſiez une Lettre adreſſée à Elle, mais qui tombât en-d'autres mains, comme dans celles de m. Laure, par laquelle vous paraîtriez vous faire-preſſer au ſujet de l'enlèvement, ou

de la fuite, comme vous voudrez. J'espère que vous vous conformerez en-tout aux avis de Votre affectionné.

P-s. Renvoyez-moi ma Lettre. Le conseil que je vous donne est de la plus-grande conséquence : soit de ma part, soit de celle d'Ursule. Vous connaissez ma prudence, & mon pouvoir.

LXXXIX.me

URSULE, à LAGOUACHE.

[Elle lui donne un rendévous pour l'enlever.]

TROUVE-TOI ce soir avec un carrosse à la porte de la maison : je descendrai sans bruit, entre dix, onze heures, ou minuit; mais soit prêt dès les dix heures. Mon Frère s'est emparé, il n'y a qu'une heure du consentement de mes Parens, & il n'y a pas espérance de le ravoir de ses mains. Il y a toute apparence qu'il venait de recevoir une Lettre, que je soupçonne de chés nous, de m.r Gaudet, ou de m.me Parangon. Peut-être que demain il ne

ſerait plus temps. J'emporterai avec moi ce que j'ai de plus précieus. Sur-tout ne manque pas !

A ce ſoir, mon Ami.

X C.me

même jour.

Réponſe.

[Il répond d'après la Lettre qu'il a reçue de Gaudet.]

FOIN des Fames depui que je te connes jé plus de caſſetete qu'àn toute mà vie vlà quinz jour que tu me tourmante pour tanlèvé ma foi anleve toi toi maime jé bel afaire dalé më faire des affaires acôsé de toi i lais vrais que je teme mes on a bo emer les jans cant ilia du riſque ſerviteur inci giré ſi je peu ou ſi non je niré pa ces bin drol qui falle faire tout ce que tu veu i fot faire oci un peu ce que je veu moi è jeſpaire que tu le fera cant nou ceron marié mes tais ſi joli qui ſo bien te pardoné inci giré a leure dite mes ne me fet pas croqué le marmo pandan deuz heures ò moins je t'embraſſe

LAGOUACHE.

P.-ſ. de Laure, à laquelle cette Lettre fut remise :

Je viens à-l'inſtant de recevoir une Lettre de m.r Lagouache qui m'eſt adreſſée, ſous envelope, pour que je te la faſſe parvenir, chère Cousine : je l'ai copiée exactement dans ſa belle orthographe, car je garde l'original, pour le montrer à m.r Gaudét, & le faire rougir de ſon Protégé. Je te demande pardon de cette petite liberté : mais il y a envérité pour rire de ton Chois ! ton goût pour les Beaux eſprits, eſt décidé ; te voila Ninon ! Adieu. Tu me feras ſavoir de tes nouvelles, j'eſpère ? Je garde tous les ſecrets qu'on me confie ; je divulgue tous ceux que j'attrappe.

XCI.ME

même jour.

LAGOUACHE, à PASTOUREL, ſon Ami.

[Il montre ſa baſſeſſe & ſa poltronnerie.]

MA foi cet a ſe ſoir que je la quiens com ſa ſera la nuit é con ne ſet pas ſe qui peut arriver trouve toi pas loin de ſa porte pour que cil arrivet queq chose jus quecun pour me ſecouri car voi tu ge ne me fi o Fames que de la bonne ſorte è puis ſon frere qui ais une lame dame i fot prande garde un peu a ſoi dans les cas com celui ou me voila i fodra avoir ave toi cinq ou ſi de nos camarade je vous dedommageré de tou ſa un queq jour je ſui ben faché que tu naye pas été che toi je tores dit ben dote chose car je ne ſuis pas ſan zavoir de linquiétud o ſujet de ce que tu me marque de m.r Godai qui ais un hom qui a lais bras lon gai peur qui gniait queq finece caché ladſous il y a oci le marqui de*** par tout ſa i fo que mais bons zamis ſe trouve a porté de me ſe-

couri can ca cera fai ma foi vog la galair tan quel tan quel e vog la galair tan quel pourra voger la fill eſt riche queq j riſque don

LAGOUACHE

Fin de la IV.me Partie & du Tome II.

920662